EX BIBLIOTHECA
René Bellanger,
Commissaire de la Marine.

PQ
2318
.A1
1845
v. 19-20
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte1920kock

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XIX

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

L'AMOUREUX

TRANSI,

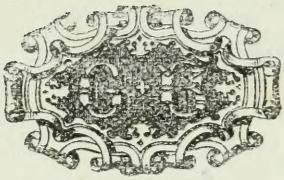
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

Maximes de La Rochefoucauld.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

L'AMOUREUX TRANSI.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

LES JEUNES MARIÉS VIEUX.

> La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on veut en corriger.
>
> LAROCHEFOUCAULD. *Maximes.*

C'était en l'année mil huit cent dix-huit, je ne vous dirai pas d'heureuse mémoire, parce que je ne me souviens pas si cette année-là fut plus heureuse qu'une autre ; probablement qu'il en fut ainsi pour certaines gens, et tout autre-

ment pour bien d'autres, et quelquefois, souvent, je pourrais dire presque toujours, la même cause produisit les deux résultats contraires; c'est-à-dire, que ce qui fait le bonheur de l'un amène le malheur de l'autre.

Mais cela s'est vu de tous les temps, et sans doute cela continuera ainsi jusqu'à la fin des siècles.., si toutefois les siècles doivent avoir une fin...

La nature aime les contrastes... je ne puis deviner pourquoi, mais cela ne m'empêchera pas de croire qu'elle a raison, car la nature fait toujours parfaitement ce qu'elle fait.

C'était donc en l'année mil huit cent dix-huit.

Dans un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, situé... je ne sais plus dans quelle rue, ceci est peu important, une nombreuse société était réunie; on dansait, on se réjouissait, ou du moins on en avait l'air, ce qui n'est pas toujours la même chose; enfin, on célébrait une noce. C'était celle de M. le marquis de Grandvilain avec mademoiselle Aménaïde Dufoureau.

Il y avait un orchestre choisi, dans lequel cependant on n'entendait pas de cornets à piston, parce qu'alors cet instrument ne dominait pas encore dans nos bals; il y avait une

société également choisie ; on dansait avec cette décence, cette gravité, cette belle tenue qui empêche la danse française d'être amusante, et qui a fait dire que le peuple le plus gai de la terre est celui qui danse le moins gaîment.

Il est vrai que depuis cette époque il y a une certaine danse beaucoup plus décolletée qui s'est glissée de la guinguette dans les bals masqués, et des bals masqués s'est faufilée dans quelques salons ; danse qui serait charmante et aurait vraiment un caractère, si la plupart de ceux qui s'y livrent ne remplaçaient pas la grâce par le burlesque, et l'abandon par la licence. Mais cette danse-là ne s'était pas glissée à la noce de M. le marquis de Grandvilain.

Et puis le marié ne mettait pas les danseuses en train, il ne courait pas de l'une à l'autre les engager et leur offrir sa main. Après avoir ouvert le bal avec son épouse, il s'était jeté dans un immense fauteuil, d'où il se contentait de regarder les autres en souriant aux dames et en battant la mesure avec sa tête.

Vous êtes étonné sans doute de la conduite du marié, et déjà vous voudriez en savoir la cause ; votre étonnement cessera quand je vous aurai dit que le jour de son hymen, M. de

Grandvilain entrait dans sa soixante-neuvième année.

A cet âge, vous comprendrez que l'on ne soit plus un de ces danseurs acharnés qui ne quittent pas la place, de ces cavaliers qui retiennent des danseuses pour six quadrilles à l'avance.

Vous allez peut-être dire encore que M. le marquis était aussi vieux pour l'hymen que pour le bal!... que c'est une folie de se marier à soixante-neuf ans!

Et d'abord qu'en savez-vous?... cela vous est-il arrivé? Et lors même que ce serait une folie, quel mal d'en faire si elles nous rendent heureux : les gens les plus fous sont quelquefois les plus sages.

Marions-nous tant que nous en aurons l'envie, et dansons tant que nous le pourrons.

Caton apprenait à danser à soixante ans. Platon a fait l'éloge de la danse, et vous savez bien que le roi David faisait des cabrioles devant l'Arche sainte... C'était, j'en conviens, une singulière manière de montrer sa foi et sa dévotion, et j'aime à croire au moins que David ne connaissait pas cette danse dont je vous parlais tout-à-l'heure.

Revenons au marié :

Monsieur de Grandvilain méritait un autre nom que celui qu'il portait : sa taille était moyenne, mais bien prise ; il avait été fort bien fait, il lui restait encore une jolie jambe, et suffisamment de mollet pour un homme qui prend une épouse. Sa figure, un peu moutonne, ne manquait ni de noblesse ni de charme ; ses traits étaient réguliers, ses yeux avaient été fort beaux, ils avaient conservé une expression aimable, enfin son sourire était encore passablement malin.

Vous voyez qu'il restait encore beaucoup de choses à ce monsieur, et qu'il était fort excusable d'avoir pensé à se marier afin d'utiliser tout cela.

Aménaïde Dufoureau, qui venait de s'unir à monsieur de Grandvilain, entrait dans sa quarante-quatrième année, et jusque-là était restée demoiselle.

Demoiselle !... concevez-vous toute la force de ce mot !... cela vous annonce un cœur tout neuf, une âme toute neuve, un amour tout neuf, et des charmes..... comme tout cela !.... Une demoiselle de quarante-quatre ans, et une fleur qui n'a pas encore été cueillie !... Mais quelle fleur, grand Dieu ! et comme elle a eu le temps de monter en graine !...

Quant à moi, j'avoue, dans toute mon humilité, que je préférerais dix femmes mariées du même âge à une fleur qu'on a laissé si longtemps sur sa tige.

Probablement monsieur le marquis de Grandvilain ne pensait pas comme moi .. Les opinions sont libres, et si nous avions tous la même, cela serait fort ennuyeux, parce que nous n'aurions plus le plaisir de discuter et de nous disputer.

Monsieur de Grandvilain avait connu mademoiselle Aménaïde Dufoureau en quatre-vingt-dix-huit...

Alors elle n'avait que vingt-quatre ans; il est à présumer que son cœur devait être au moins aussi neuf qu'à quarante-quatre; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que sa figure l'était davantage.

A cette époque, Aménaïde était une assez jolie personne; mince, élancée, légère, ses yeux noirs à fleur de tête étaient brillans de santé et de vivacité. sa bouche, un peu grande, riait fréquemment pour laisser voir une double rangée de dents parfaitement irréprochables; enfin, quoique son nez fut un peu gros, son front un peu bas. et son teint un peu brun.

mademoiselle Dufoureau pouvait passer pour une personne fort agréable.

Monsieur de Grandvilain, qui avait dans ce temps-là quarante-neuf ans, et se trouvait encore un jeune homme, parce qu'il en avait conservé les penchants et le caractère, avait rencontré Aménaïde dans le monde et lui avait fait la cour; mais avec cette légèreté d'un homme habitué aux conquêtes; avec cette assurance d'un roué qui n'a jamais trouvé de cruelles; puis enfin avec cette suffisance d'un marquis, croyant faire beaucoup d'honneur à une petite bourgeoise en laissant tomber un regard sur elle.

Mademoiselle Dufoureau n'était, en effet, qu'une simple bourgeoise; ses parents, honnêtes commerçants, étaient morts en lui laissant quinze cents livres de rente et de très-bons principes.

Les quinze cents livres de rente n'étaient qu'un mince avoir, mais en y joignant la vertu, l'innocence de cette demoiselle, cela formait une dot, que certaines jeunes personnes fort riches seraient très-embarrassées pour offrir à leur mari.

Monsieur de Grandvilain, encore fier et su-

perbe, int papillonner autour de la fleur de vingt-quatre ans.

Mademoiselle Aménaïde trouva M. le marquis fort aimable, elle fut flattée d'être distinguée par lui, et lui laissa même voir que son cœur ne recevait pas ses hommages avec indifférence. Mais lorsqu'elle s'aperçut que monsieur de Grandvilain ne songeait nullement à la faire marquise, elle le repoussa avec fierté en lui disant :

« Monsieur, pour qui me prenez-vous ? »

Le marquis, piqué de cette résistance, s'éloigna en fredonnant une ariette de *Blaise et Babet*, c'était alors un opéra-comique à la mode, et dans les opéras de ce temps-là, on faisait des airs qui se retenaient et se chantaient même dans les rues.

Autre temps ! autre musique !...

Monsieur de Grandvilain fut porter ailleurs ses œillades, ses désirs, ses hommages et son cœur.

Mademoiselle Aménaïde Dufoureau sut concentrer au fond de son âme ses regrets, ses soupirs et son ardeur.

Voyez combien les hommes sont heureux !.. une femme leur résiste, ils courent s'adresser ailleurs... et ils finissent toujours par trouver

à placer cet amour qu'ils offrent à tous les jolis minois. Comme ces gens qui ont de l'argent plein leur poche et se disent :

« J'achèterai ce que je voudrai... j'aurai du » plus beau et du meilleur, je paie comptant! »

Les femmes honnêtes, au contraire, sont obligées de demander du crédit ; car elles veulent bien promettre leur amour, mais elles n'entendent pas le donner tout de suite.

Six années s'écoulèrent, pendant lesquelles M. le marquis, tourbillonnant sans cesse de conquête en conquête, passant sa vie au sein des plaisirs, ne revit pas la pauvre Aménaïde Dufourcau, qui menait une existence fort paisible, fort modeste, et n'allait guère dans ce monde où vivait monsieur de Grandvilain.

Au bout de ce temps, une fête champêtre aux environs de Paris amena une rencontre entre ces deux personnes qui ne se cherchaient plus. Le marquis trouva que mademoiselle Aménaïde était encore gracieuse ; Aménaïde ne put retenir quelques soupirs qui annonçaient que le passé n'était pas entièrement oublié.

Monsieur de Grandvilain fit de nouveau l'aimable et le séducteur ; il pensait que la fleur de trente ans se laisserait cueillir plus facile-

ment que celle de vingt-quatre. Mais il se trompait ; il rencontra la même vertu, la même résistance, et pourtant on ne lui cacha pas qu'on l'aimait ; mais on voulait être marquise, et l'on ne devait se rendre qu'à son époux.

Notre séducteur s'éloigna encore. Il voyagea, il fut six années éloigné de la France. Quand il revint, il était beaucoup moins leste, moins léger ; sa tournure était encore distinguée, mais sa démarche était lourde et lente. Cependant, quoiqu'il eût alors soixante-un ans, le marquis se croyait encore très-séduisant ; il y a des personnes qui ne veulent pas vieillir ; elles ont parfaitement raison, mais alors c'est le temps qui a tort.

M. de Grandvilain revit Aménaïde Dufoureau, elle était toujours demoiselle, quoique âgée alors de trente-six printemps... (Il ne faut jamais compter que par printemps, cela conserve un air de jeunesse). Était-elle restée fille faute d'occasion pour se marier, ou parce qu'elle avait voulu garder son cœur au marquis. Nous sommes trop galants pour ne pas croire que c'était pour cette dernière raison, et le marquis devait penser de même, parce que cela flattait son amour-propre.

Aménaide n'était plus aussi mince, aussi

élancée, aussi svelte qu'à vingt-quatre ans, mais elle était encore assez fraîche, et ses yeux, en perdant de leur vivacité, étaient devenus plus tendres. Monsieur de Grandvilain, qui revoyait toujours avec plaisir la seule femme dont il n'avait pas triomphé, recommença à faire sa cour à la fleur de trente-six ans.

Mais il ne fut pas plus heureux, et cela devait être. Après avoir eu la force de lui résister, quand il était encore jeune et joli garçon, il n'était pas probable que l'on se rendrait lorsqu'il était vieux et fané. M. de Grandvilain, toujours fier, toujours prétentieux, s'éloigna encore en jurant de ne plus revenir, en se promettant de porter ses hommages ailleurs.

Pauvre galant! qui avait passé la soixantaine, et qui se croyait encore capable d'être volage. Les occasions d'oublier Aménaïde ne se présentaient plus... le temps s'écoulait et n'apportait point de distractions; toutes les dames devenaient pour le marquis aussi cruelles que mademoiselle Dufoureau, et notre vieux séducteur se disait :

« C'est étonnant comme le beau sexe change! » les femmes n'ont plus le cœur sensible comme » autrefois! »

Enfin le marquis se décida à retourner près

d'Aménaïde; elle approchait de ses quarante-quatre printemps, et M. de Granvilain se dit :

« Si j'attendais que les printemps deviennent » plus nombreux, cela ressemblera beaucoup à » un hiver. De mon côté, je commence à être » d'âge à me ranger... Mademoiselle Dufoureau » n'est pas noble, mais elle est vertueuse... voilà » vingt ans qu'elle m'aime, cela mérite une ré- » compense... épousons-la. »

Et notre amoureux de soixante-neuf ans offrit enfin sa main à la demoiselle qu'il aurait pu épouser vingt ans plus tôt.

Lorsque mademoiselle Aménaïde entendit le le marquis lui proposer sa main, son cœur et ses soixante-neuf ans, elle avait envie de lui répondre :

« Nous marier maintenant, ce n'est plus » guère la peine!... »

Mais elle accepta cependant, et voilà pourquoi en l'année mil huit cent dix-huit on célébrait la noce de ces vieux amants dans l'hôtel de Grandvilain.

CHAPITRE II.

UN PETIT GRANDVILAIN.

—

Quand on se marie à soixante-neuf ans, peut-on se flatter d'avoir des héritiers, de se voir revivre dans ses enfants? il me semble que non... cependant il est probable qu'on se flatte toujours.

Lorsque pareille chose arrive, lorsque l'épouse d'un vieillard devient mère, les plaisanteries pleuvent sur le mari!... mais les quolibets, les bons mots portent à faux quelque-

fois... dans un cas semblable quand vous ne voulez pas croire, il est bien difficile de vous prouver que vous avez tort...

« *Plus negare potest asinus quam probare phi-* » *losophus.* »

Il y avait cinq mois qu'Aménaïde Dufourcau était devenue marquise de Grandvilain, lorsqu'un matin elle aborda son époux en rougissant, et les yeux baissés, l'air embarrassé, lui fit entendre qu'elle espérait lui donner un gage de son amour.

M. de Grandvilain poussa un cri de joie, il se leva, embrassa sa femme, courut dans la chambre, voulut faire une pirouette, et se jeta par terre, mais madame l'aida à se relever, et il recommença à faire mille folies, car le plaisir qu'il éprouvait lui faisait oublier son âge. Il était fier d'avoir un enfant, et il y avait bien de quoi, d'autant plus que la vertu de sa femme était comme celle de l'épouse de *César*; on ne pouvait pas même la suspecter.

Dès ce moment on ne s'occupa plus que de cet enfant qui n'etait pas encore né.

Monsieur le marquis était persuadé que ce serait un garçon. Et pour croire cela, il se disait : un bonheur ne vient jamais seul.

Madame la marquise était enchantée d'avoir

un enfant. Garçon ou fille, elle était certaine de l'aimer également ; mais pour être agréable à son mari, elle paraissait aussi compter sur un garçon.

« — Je le nourrirai moi-même! » s'écriait Aménaïde en souriant à son époux.

« — Oui, oui, nous le nourrirons! » répétait le marquis, « nous l'élèverons beaucoup mieux » que ne pourrait le faire une nourrice!... Que » diable! des gens comme nous doivent s'y en- » tendre mieux que des paysans ; nous en fe- » rons un gaillard! car je veux que mon fils res- » semble en tout à son père. »

Et en disant cela, le vieux marquis allongeait le jarret et essayait de faire encore le superbe. Depuis qu'il savait son épouse enceinte, il se croyait revenu à vingt ans.

On acheta une layette magnifique pour le poupon que l'on attendait; on fit de grands préparatifs pour bien recevoir ce rejeton de monsieur de Grandvilain; l'ivresse à laquelle on se livrait était bien naturelle : puisque de jeunes époux fêtent la naissance de leur enfant, ils doivent en faire bien plus encore ceux qui n'ont pas l'espoir de voir se renouveler un semblable événement.

Plus le moment approchait, où madame la

marquise devait être mère, et plus son vieil époux l'accablait de soins, d'attentions, de prévenances; cela allait quelquefois si loin, que madame de Grandvilain en perdait l'appétit avec la liberté. Monsieur le marquis ne voulait plus qu'elle sortit à pied, il redoutait pour elle la moindre fatigue, il veillait aussi à ce qu'elle ne mangeât rien qui put lui faire du mal, et cette attention devenait cruelle pour celle qui en était l'objet, car, dans la chose la plus simple, le marquis trouvait un danger et cela était défendu sans rémission, au point que vers la fin de sa grossesse, madame de Grandvilain n'obtenait plus que de la panade, seule nourriture qui, suivant M. le marquis, ne fut pas dangereuse pour sa femme. Il y avait cependant auprès de la marquise un médecin qui prescrivait un tout autre régime, mais M. de Grandvilain s'en rapportait plus à lui qu'au médecin et en vieillissant il devenait très-entêté.

Le grand jour arriva enfin!.. et il était temps pour la pauvre marquise qui s'accommodait mal de ne manger que de la panade. Aménaïde mit au monde un fils.

M. de Grandvilain ne s'était pas senti la force de rester près de sa femme pendant qu'elle était en proie aux douleurs de la maternité.

Mais un domestique, qui jadis avait été jockey, puis groom, puis valet de chambre du marquis, et qui maintenant avait atteint la cinquantaine, accourt lui apprendre cette grande nouvelle.

En apercevant son vieux Jasmin, dont la figure rouge et bourgeonnée était encore plus bête que de coutume, le marquis s'écria :

« — Eh bien! Jasmin?... est-ce que ce se-
» rait fini?

» — Oui, monsieur le marquis... c'est fait!
» Ah! nous avons eu bien de la peine, mais en-
» fin ça y est. »

On sait que les vieux domestiques de grandes maisons ont assez l'habitude de dire *nous*, en parlant de ce qui concerne leurs maîtres, et M. Grandvilain pardonnait à son ci-devant jockey d'employer cette locution.

« — Comment! ce serait fini, Jasmin. Ah!
» cette pauvre marquise... mais alors, achève
» donc bourreau... qu'est-ce que c'est?

» — C'est quelque chose de magnifique,
» monsieur; vous serez très-content!

» — Mais le sexe, drôle, le sexe donc, est-ce
» qu'il n'en a pas, cet enfant?

» — Oh! que si fait, vraiment!..... un sexe
» superbe! nous sommes accouchés d'un garçon,
» mon cher maître.

» — Un garçon, Jasmin! un garçon. Ah! quel » bonheur! mais je l'avais bien dit! J'en étais » sûr... je l'aurais parié... Est-ce que je ne sais » pas toujours ce que je fais!

» — Vous êtes bien adroit, monsieur le marquis.

» — Un garçon... j'ai un fils... j'ai un héri- » tier de mon nom. Jasmin, je te donne dix » écus de gratification pour m'avoir apporté » cette nouvelle.

» — Merci, mon cher maître. Vive les Grand- » vilain.

» — J'ai un garçon... le plaisir.... le.... ah! » ouf! je n'en puis plus.... Jasmin, donne-moi » mon flacon de sels... non, donne-moi plutôt » un petit verre de madère... je sens mon cœur » qui s'en va.

» — Allons, monsieur le marquis, remettez- » vous, » dit Jasmin en présentant un verre de madère à son maître. « Ce n'est pas le cas de vous trouver indisposé.

» — Tu as raison... mais que veux-tu? le sai- » sissement... la joie..... Voilà la première fois » que je suis père..... à ma connaissance, du » moins... et cela fait un si grand effet. Conte- » moi donc quelques détails... pendant que je » me remets..... car je n'aurais pas encore la » force d'aller jusqu'à ma femme.

» — Eh bien! monsieur le marquis, figurez-
» vous que je m'étais placé en faction tout con-
» tre la chambre de madame, afin de venir
» vous avertir dès que nous serions accouchés,
» car je pensais bien que vous seriez impatient
» de savoir le résultat...

» — Très-bien, Jasmin.. achève, achève.

» — Au bout de quelque temps, j'entends des
» cris... J'avais envie de me sauver, mais je
» tiens ferme pourtant, et pour me donner de
» la résolution, je prends une bonne prise de
» tabac. Tout-à-coup, on ouvre la porte de chez
» madame... c'était l'accoucheur... Il me voit...
» il cherchait quelqu'un, il me fait signe d'en-
» trer. J'obéis.

— Comment drôle, vous avez pénétré dans la chambre de madame la marquise pendant que...

» — Non, monsieur, je suis resté dans la pe-
» tite pièce qui précède. Tout le monde était en
rumeur... la garde, la femme de chambre, cette
» grosse niaise de Turlurette s'était avisée de se
» trouver mal au lieu de se rendre utile...

» Cela prouve son attachement pour mon
» épouse, Jasmin, continuez.

» — Pardon, monsieur. il faut que je me
» mouche d'abord... Enfin on m'appelait pour

» secourir Turlurette, moi, qui étais bien plus » inquiet de madame, je m'écrie :

» — Sommes-nous accouchés d'abord.

» — Eh oui! » répond le médecin.

» — Qu'est-ce que nous avons eu alors?

» — Tiens... imbécile.

» — En disant cela, l'accoucheur me met un » petit paquet sur les bras... Figurez-vous, » monsieur, que je crus d'abord que c'était un » fromage... c'était tout rond... cela avait une » drôle d'odeur... mais en regardant bien, je » reconnus que c'était un petit garçon, à peine » sorti de sa coquille.

» — Qu'est-ce que cela signifie, Jasmin? » Comment, c'est mon fils que vous aviez pris » pour un fromage...

» — Dam! monsieur, quand on n'a jamais » vu de nouveaux-nés... et c'était la première » fois que j'en voyais...

» — Prendre mon fils pour un fromage!... » Vous êtes un butor, vous n'aurez point de » gratification!

» — Ah! monsieur le marquis... ce n'est pas » l'argent que je regrette, mais je ne croyais pas » avoir mérité votre colère!... d'autant plus » qu'en considérant le petit garçon que je tenais

» dans mes bras, je vis avec joie qu'il avait tous
» nos traits... c'est nous tout craché!

» — Comment, c'est nous... Jasmin!.....
» est-ce que vous avez bu...

» — Ah! pardon, monsieur le marquis, mais
» c'est l'attachement qui m'emporte! Quand je
» dis nous... mon cher maître sait bien que je
» veux dire lui!... Enfin c'est votre noble
» figure, monsieur, c'est votre beau nez aqui-
» lin... votre joli petit menton, il aura aussi vos
» belles dents que vous n'avez plus... Je gage-
» rais qu'il les aura.

Le vieux marquis ne peut s'empêcher de sourire, et il répond d'une voix plus douce :

» — Ce cher petit... allons... je t'ai promis
» une gratification, tu l'auras. Je sais que tu es
» un fidèle serviteur, mon pauvre Jasmin, mais
» aussi il faut prendre garde à ce qu'on dit
» quand on parle du fils de son maître.

» — C'est un véritable amour que nous avons
» là, monsieur... Ah! si j'avais pu lui donner à
» téter!... comme j'aurais été content.

» — Je me sens maintenant assez de force
» pour aller embrasser mon épouse et mon fils...
» Viens, Jasmin, conduis-moi...

» — Oui, monsieur... Allons voir notre en-
» fant. »

Le vieux marquis, enchanté de se voir renaître à soixante et dix ans, se lève, prend le bras de son valet de chambre, et tâche de courir avec Jasmin jusqu'à l'appartement de l'accouchée; mais, comme le maître et le valet avaient le pas fort lourd, la course se borna à une marche assez accélérée, ce qui n'empêcha pas que le marquis et Jasmin ne fussent presque poussifs en arrivant chez madame la marquise.

Monsieur courut embrasser madame en versant des larmes de joie, et dans son attendrissement il se laissa tomber sur le lit de l'accouchée, d'où l'on eût toutes les peines du monde à le tirer, parce que le bonheur changeait ses jambes et ses bras en coton. Quand on fut parvenu à replacer monsieur de Grandvilain dans un fauteuil, il demanda un verre de madère afin de se remettre et d'être en état d'embrasser son fils. Jasmin courut de nouveau chercher du madère; il en versa à son maître, et s'en versa aussi un verre, qu'il alla boire derrière un grand rideau de croisée, trouvant qu'il avait également besoin de reprendre des forces.

» — Et maintenant où est mon fils? » dit le

marquis d'une voix émue, et portant ses regards autour de lui.

« — On va vous l'apporter, monsieur, » dit la grosse Turlurette, « la garde l'arrange pour » vous le présenter...

» » — Je n'ai pas besoin qu'on l'habille, » dit le marquis, « au contraire, je veux le voir tout » nu, je jugerai bien mieux de sa force... de » sa constitution...

» — Oui, oui, » dit Jasmin, « nous sommes » bien aises de voir ce que nous avons fait !

» — Vous entendez Turlurette ; dites à la » garde de m'apporter mon fils nu comme un » ver. »

» — Oui... qu'on nous l'apporte, en sau- » vage, et sans feuille de vigne !

» — Jasmin, est-ce que vous ne retiendrez » pas un moment votre langue.

» — Pardon, monsieur le marquis... c'est » l'impatience d'admirer ce cher amour.

Turlurette s'empresse de faire sa commission, et bientôt la garde vient, tenant devant elle une grande cuvette dans laquelle le nouveau-né, entièrement nu, s'agitait et étendait à loisir ses petits membres frais et roses. La garde présente l'enfant au marquis comme on

présentait jadis à un conquérant les clés d'une ville.

A la vue de son fils, monsieur de Grandvilain pousse un cri de joie et étend le bras pour le saisir, mais l'émotion qu'il ressent lui fait éprouver une nouvelle faiblesse, il n'a pas la force de prendre son fils, et se laisse retomber dans son fauteuil. Cependant la garde-malade, croyant que le papa allait s'emparer de ce qu'elle lui présentait, avait lâché l'enfant et la cuvette, et tout cela allait tomber sur le parquet, si la grosse Turlurette n'eut heureusement rattrapé le nouveau-né en le saisissant par un endroit qui présentait une légère saillie.

La cuvette, en tombant sur le parquet, s'était brisée en morceaux. A ce bruit, madame la marquise croit son fils tué, elle s'écrie :

« — Mon enfant!... que lui est-il arrivé?

» — Rien, madame! » dit Turlurette, en présentant le petit garçon à sa maîtresse, « il » n'est pas tombé... je l'ai retenu... par... quel- » que part...

» — Ce cher amour!... j'ai eu bien peur!... » ô mon Dieu! Turlurette!... mais vous le » tenez bien singulièrement... cet enfant.

» — Dam!... c'est encore bien heureux que » j'ai trouvé à le saisir par là... Si c'eut été une

» fille... elle aurait bien pu tomber avec la cu-
» vette... et Dieu sait si l'enfant ne se serait pas
» brisé comme elle.

Pendant que tout ceci avait lieu, Jasmin voyant son maître pâle et tremblant dans le fauteuil, se hâte de lui verser un autre verre de madère, et va ensuite lui-même faire une station derrière le rideau.

Monsieur de Grandvilain ayant pour une troisième fois retrouvé des forces, va prendre l'enfant que tenait Turlurette et l'embrasse avec effusion, puis l'élève en l'air, en s'écriant :

« Le voilà mon fils !..... mon héritier !.....
» ah ! corbleu !... je savais bien que j'aurais un
» fils, moi. »

Cependant la marquise, craignant qu'il ne prit à son mari une nouvelle faiblesse, et qu'alors il ne laissât échapper son enfant, le supplie de s'asseoir auprès de son lit ; Monsieur de Grandvilain y consent, et il se met ensuite à tourner, à retourner le nouveau-né, à l'examiner sur toutes ses faces, et il s'écrie :

« Le bel enfant !... c'est pourtant moi qui a
» fait tout cela...

» — Oui, c'est pourtant nous ! » murmure

Jasmin qui se tient debout derrière le fauteuil de son maître avec la bouteille de madère à la main, en cas de besoin.

« Comme il est gras et rose... quels beaux » petits mollets...

» — Ma foi! je n'en ai plus tant que ça, » moi! » dit Jasmin en jetant un coup-d'œil sur ses jambes.

» — Quel jolie petite tête ronde!...

» — On jurerait un fromage de Hollande!... murmure encore Jasmin, mais heureusement pour lui cette fois son maître n'entend pas sa réflexion, qui aurait pu définitivement faire supprimer la gratification.

» — Il est bâti comme un Apollon.. et il a » des choses... où il y a de l'hercule... Tiens, » vois donc, Jasmin... comme cela est déjà... » prépondérant!

» — C'est merveilleux! dit Jasmin, qui, après avoir admiré ce qu'on lui faisait voir, fit alors mentalement la même réflexion qu'il avait faite au sujet des mollets.

Après que monsieur le marquis eut bien examiné son fils *per fas et nefas*, il le présenta à son épouse, en lui disant :

« — A propos, tendre amie, comment le » nommerons-nous...

» — C'est à quoi je songe, mon cher époux, » depuis que je suis accouchée.

» — Il faut que mon fils porte un beau nom... » je me nomme Sigismond, moi ; c'est un joli » nom de baptême ; mais je n'aime pas que les » fils portent le même nom de baptême que » leur père, cela amène ensuite des cacopho- » nies où l'on ne se reconnaît plus.

» — Tenez, monsieur le marquis, le nom » qui conviendrait à cet amour, serait celui de » *Chérubin*. Qu'en dites-vous? n'est-ce pas là un » bien joli nom...

» — Chérubin ! » dit le marquis en hochant la tête, « c'est bien femmelette... il n'y a rien » de guerrier là-dedans !...

» — Eh ! Monsieur ! quelle nécessité de don- » ner un nom de guerrier à notre fils... cela eût » été bon du temps de Napoléon ! mais mainte- » nant vous savez bien que ce n'est plus la » mode... je vous en prie, appelons notre fils » Chérubin !

» — Marquise, » répondit monsieur de Grand- vilain en baisant la main de sa femme, « vous » m'avez donné un fils, je n'ai rien à vous refu- » ser... il se nommera Chérubin... cela rap- » pelle un peu le *Mariage de Figaro*, mais, » après tout, le Chérubin de Beaumarchais est

» un petit gaillard fort aimable, toutes les fem-
» mes raffolent de lui, et ce ne serait pas en-
» core un mal si notre fils ressemblait au petit
» page.

» — Oui, oui, » murmure Jasmin, qui se dandinait en se tenant après le dos du fauteuil de son maître, parce que les poses qu'il avait faites derrière les rideaux commençaient à lui donner des faiblesses dans les jambes.

« — Oui, c'est très-gentil, Chérubin... ça
» rime avec Jasmin !... »

Le marquis se retourna et eut envie de donner un soufflet à son domestique ; mais celui-ci, s'apercevant qu'il avait dit encore une bêtise, fit une mine si piteuse que son maître se contenta de lui dire :

« Vous êtes aujourd'hui d'une inconvenance
» qui passe les bornes, Jasmin !

» — Pardon, monsieur le marquis, c'est la
» joie, l'enthousiasme... je suis si content qu'il
» me semble que tout valse dans l'apparte-
» ment !... »

En ce moment Turlurette vint annoncer que tous les domestiques de l'hôtel s'étaient réunis, et demandaient la permission d'offrir un bouquet à leur maîtresse, et leurs félicitations à leur maître.

Le marquis donna ordre de laisser entrer ses gens.

Les domestiques arrivèrent sur une file, et Jasmin, comme le plus ancien, se hâta de se mettre à leur tête, et commença un compliment dont il ne put jamais trouver la fin, parce que sa langue s'embarbouillait. Mais il prit son parti et coupa court à sa phrase en s'écriant :

« Vive le fils de monsieur le marquis et son » auguste famille ! »

Tous les valets répétèrent ce cri en jetant leur chapeau ou leur casquette en l'air.

Monsieur de Grandvilain se sentit de nouveau attendri, des larmes humectèrent ses yeux, et craignant d'avoir encore une faiblesse, il fit un signe à Jasmin, qui, prévoyant cela, lui présenta aussitôt un verre de madère.

Le marquis but ; puis il remercia ses gens, leur donna de l'argent et les envoya boire à la santé du nouveau-né.

Jasmin s'éloigna avec eux, emportant la bouteille de madère dont il commença par avaler le reste avant de se joindre à ses camarades...

Et le soir le valet de chambre était complè-

tement gris, et monsieur le marquis avait pris si souvent de quoi se donner des forces, qu'il fut obligé de se coucher en sortant de table.

Mais on n'a pas un enfant tous les jours! et surtout lorsqu'on est arrivé à soixante-dix ans.

CHAPITRE III.

UNE SURPRISE DE JASMIN.

—

Le baptême du petit Chérubin eut lieu quelques jours après sa naissance, alors se fut encore fête dans l'hôtel.

Le marquis était libéral, généreux, c'est ordinairement la vertu des roués; il répandit l'argent avec profusion, et dit à Jasmin de mettre la cave au pillage; le valet de chambre dont le nez bourgeonné trahissait la passion favorite, promit à son maître d'exécuter ponctuellement ses ordres.

Une société élégante et choisie était venue saluer le baptême du petit Chérubin ; les salons de l'hôtel étaient resplendissants de lumière, on causait, on faisait la partie, puis on allait (mais pas plus de deux à la fois, c'était l'ordre du docteur) voir l'accouchée et admirer son poupon.

Le poupon qui était venu au monde si gras, si frais, si rose, commençait à maigrir, à mollir et à jaunir : on s'extasiait encore sur sa jolie figure, mais on ne pouvait plus s'extasier sur sa santé.

Cependant le fils du marquis était l'objet des soins constants de sa mère, qui avait pour lui la plus vive tendresse, le couchait à côté d'elle et ne voulait pas le perdre de vue un seul moment.

Tout cela est très-bien ; mais on n'élève pas les enfants avec de la tendresse, des caressses, des baisers, et de douces paroles : la nature exige une nourriture plus substantielle ; or, celle que madame la marquise offrait à son premier né était évidemment de mauvaise qualité et, loin d'être abondante, ne se présentait qu'en fort petite quantité. Enfin, soit que le régime de la panade eût été contraire à la santé de madame de Grandvilain, ce qui était présu-

mable, soit tout autre cause, occulte ou ostensible, le fait est que la maman du petit Chérubin n'avait que fort peu d'un mauvais lait à offrir à son fils, qui était venu au monde avec un fort bon appétit.

Jean-Jacques Rousseau a dit qu'une mère devait nourrir son enfant, que cela était un crime de remettre ces pauvres petits entre les mains de mercenaires qui ne pouvaient avoir pour eux la tendresse maternelle et faisaient tout simplement métier de leur corps, et, à l'appui de ce raisonnement, il nous cite les animaux qui nourrissent leurs enfants eux-mêmes et ne vont jamais en chercher d'autres pour les remplacer.

Mais d'abord on pourrait répondre à *Jean-Jacques* que les animaux mènent une vie réglée... réglée au moins suivant leur nature et leurs forces physiques. Avez-vous entendu dire que les lionnes, les ourses, les chattes mêmes passaient la nuit au bal, donnaient des soirées et dînaient souvent en ville? non je pense; ni moi non plus.

On nous permettra donc d'établir une différence entre les animaux et les hommes et malgré la profonde estime que nous avons pour le philosophe de Genève, nous lui dirons encore que dans notre monde il y a des positions.

des états, des commerces qui ne permettent pas à une femme de remplir ce devoir de mère auquel il veut que toutes se soumettent. Lorsque pour vivre une femme est obligée de s'établir pendant une journée dans un comptoir, ou de travailler constamment à l'aiguille, comment voulez-vous qu'elle puisse tenir à chaque instant son enfant dans ses bras? à plus forte raison ne doit-elle pas le faire si sa santé est faible et chancelante.

Les nourrices vendent leur lait, dites-vous, et n'ont jamais pour un enfant la tendresse d'une mère.

D'abord il n'est pas prouvé qu'une nourrice n'aime pas tendrement son nourrisson, il y a tout lieu de croire, au contraire, qu'elle s'attache au petit être dont elle entretient la vie, et puis, au total, lors même que ce serait simplement un commerce... est-ce que le boulanger a de la tendresse pour les personnes auxquelles il vend du pain... est-ce que cela nous empêche de vivre avec ce pain-là.

Les philosophes, les hommes de génie, les grands hommes mêmes, avancent parfois des propositions fort peu orthodoxes... et se trompent tous comme les autres hommes.

Mais il y a des gens qui prennent pour de

fort belles pensées tout ce qui sort de la plume d'un homme qui a écrit de grandes choses!... ces gens-là sont bien bons! Vous trouvez rarement de l'or sans alliage! et l'homme produirait-il ce que la nature ne peut faire. Il y a également des gens qui, en se promenant dans un cimetière, croyent à la véracité de toutes les inscriptions gravées sur les tombeaux et d'après lesquelles les personnes enterrées là auraient été des modèles de vertu, de bonté, de probité, etc., etc... Je respecte infiniment les morts! mais je ne vois aucune nécessité à vouloir tromper les vivants. Ceux qui ne sont plus ne valaient pas mieux que nous; et nous ne valons pas mieux que ceux qui nous succéderont.

Nous disions donc que le petit Chérubin n'était plus beau comme un ange quoiqu'il en portat le nom, mais cela n'empêchait pas tous ceux qui venaient saluer l'accouchée de lui faire des compliments sur son poupon. La bonne Aménaïde écoutait avec un doux sourire toutes les paroles flatteuses qu'on adressait à son fils. Pendant ce temps, monsieur le marquis s'étendait dans un fauteuil, se caressait le gras des jambes et secouait la tête, en regardant les dames d'un air qui voulait presque dire :

« — Quand vous voudrez en avoir autant, » adressez-vous à moi ! »

Heureusement pour lui, aucune de ces dames n'avait envie de le mettre à l'épreuve.

Vers les dix heures du soir, au moment où le docteur engageait madame la marquise à ne plus recevoir personne dans sa chambre et à tâcher de prendre du repos, un bruit soudain se fit entendre dans la cour de l'hôtel, puis une lueur plus vive éclaira les appartements, puis quelque chose de brillant comme la foudre passa devant les croisées.

C'était Jasmin qui, pour fêter le baptême du fils de son maître, avait eu l'idée de tirer un feu d'artifice dans la cour de l'hôtel, afin de causer une surprise agréable au marquis et à toute la société, et qui venait de faire partir une boîte, puis une fusée pour attirer tout le monde aux fenêtres.

En effet, le bruit de la boîte avait causé une émotion profonde dans l'hôtel ; on avait cru entendre le canon : l'accouchée avait sauté dans son lit, l'enfant dans son berceau, M. le marquis sur son fauteuil, et toute la compagnie sur n'importe quoi. Chacun s'était regardé d'un air effaré en se disant :

« — Qu'y a-t-il ?... — Quel bruit !... — C'est » le canon !... — On se bat dans Paris !...

» — On se bat ?...

» — Ah ! mon Dieu ! est-ce que l'usurpateur » est encore revenu ! »

Rappelez-vous que l'on était alors en l'année mil huit cent dix-neuf, et que, dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, c'était assez ordinairement par le nom d'usurpateur que l'on désignait Napoléon.

Il y eut un moment de boulevari dans le salon ; quelques hommes voulaient courir aux armes, d'autres ne cherchaient que leurs chapeaux, les femmes couraient après les hommes, ou se disposaient à se trouver mal, et quelques-unes parlaient tout bas dans des coins à des jeunes gens que, jusque-là, elles avaient eu à peine l'air de regarder.

Il y a des gens qui tirent parti de toutes les occasions et mettent à profit toutes les circonstances. Ce sont nécessairement les personnes les mieux organisées.

Au milieu de ce tumulte, on entendit partir de la cour une voix perçante qui criait :

« — C'est en l'honneur du baptême et pour » fêter la naissance du fils de notre digne maî- » tre, monsieur le marquis de Grandvilain, et

» de madame la marquise, son épouse, que » nous allons vous offrir un feu d'artifice. »

A peine avait-on entendu la fin de ces paroles qu'un changement à vue s'opérait sur tous les visages (excepté sur celui des personnes qui causaient dans les petits coins). Les hommes se mirent à rire aux éclats, les dames jetèrent de côté les châles, les chapeaux qu'elles avaient mis à la hâte ; elles coururent se regarder dans les glaces, car la coquetterie est le premier sentiment qui se réveille chez ces dames quand les autres sont engourdis ; ensuite tout le monde se porta aux fenêtres, en disant :

« — Un feu d'artifice !... c'est un feu d'arti- » fice... Oh! mais c'est une surprise char- » mante !

» — Oui, » disait le vieux marquis de Grandvilain, qui avait été plus effrayé que tous les autres, « oui... c'est une jolie idée de ce diable » de Jasmin... Mais seulement il aurait dû me » prévenir qu'il voulait me surprendre, parce » qu'alors je m'y serais attendu et cela m'au- » rait moins... étonné. »

La société s'est placée aux fenêtres ; les dames sur le devant, les hommes derrière les dames et obligés de se pencher un peu pour voir quelque chose ; mais tout le monde paraît

fort content, et personne ne changerait sa place pour une autre.

Le marquis seul est sur le devant d'une croisée, et assis dans un fauteuil, dans la chambre de son épouse, à laquelle il dit :

« — Tu ne verras pas les pièces d'en bas, » chère amie, mais je te les expliquerai, et » quant aux fusées et aux serpentaux, de ton » lit tu pourras les voir parfaitement.

» — Si cela allait effrayer Chérubin ! » disait la marquise en plaçant le berceau de son fils au fond du lit.

« — Ne craignez rien, marquise ; mon fils » tiendra de moi, il aimera le bruit et l'odeur » de la poudre !... »

Cependant, Jasmin, qui avait suivi les intentions de son maître en faisant mettre la cave au pillage, et s'était donné une fort belle pointe de gaîté ainsi que ses camarades, semblait alors être revenu à vingt ans et se promenait dans la cour, au milieu des pièces d'artifice, comme un général au milieu de ses soldats.

Dans le coin le plus reculé de la cour on avait placé les boîtes, c'était la grosse artillerie ; on ne devait plus en tirer qu'au moment du bouquet, mais comme, en tombant de ce côté, quelques débris d'artifices auraient pu entrer dans l'in-

térieur des boîtes et les faire partir avant le moment pour lequel on les réservait, le cuisinier de l'hôtel, homme de précaution, et qui servait de second à Jasmin, était allé prendre dans sa cuisine des couvercles de casseroles, une lèche-frite, une daubière, et avait placé tout cela sur les boîtes, qui sont faites comme des tuyaux de poêle, mais dont la dimension est proportionnée à la quantité de poudre qu'elles contiennent; par conséquent, la lèche-frite avait été placée sur la plus forte boîte, la daubière sur un numéro moindre, et les couvercles de casseroles sur les plus petites, et tout cela devait empêcher que des étincelles ou des débris enflammés de fusées ne pénétrassent dans les boîtes.

Jasmin promenait ses regards sur les croisées; il attendait, pour commencer, que toute la compagnie fut placée.

Le cuisinier, non moins impatient que le vieux valet de chambre, et auquel le vin du marquis avait monté la tête, se tenait près des pièces d'artifice, ayant une mèche enflammée à sa main, et de l'autre repoussant son bonnet de coton sur son oreille gauche.

Pendant ce temps, la grosse Turlurette et deux autres domestiques dansaient en rond au-

tour d'un transparent qui représentait une lune que Jasmin assurait être le portrait du jeune Chérubin.

« — Ils y sont ! tout le monde est aux fenê-» tres... nous pouvons tirer le feu, » dit Jasmin après avoir jeté un dernier regard sur les croisées.

« — Oui, oui, commencez, » dit Turlurette, « oh ! que ça va être beau...

» — Pas de femmes ici ! » crie le cuisinier d'un ton déterminé, « vous nous feriez faire » quelques bêtises... montez au second mesde-» moiselles...

» — Bah ! on m'avait dit qu'on me laisserait » tirer au moins un petit pétard !... n'est-ce » pas monsieur Jasmin ?

» — Oui ! oui ! » s'écrie Jasmin, aujourd'hui » il faut que tout le monde s'amuse ! c'est pour » notre jeune maître !... Turlurette tirera sa pe-» tite fusée... c'est bien le moins... mais tout-à-» l'heure... plus tard !... attention, cuisinier... » commençons... à nos pièces... »

Le feu commence par quelques serpenteaux, des flammes du Bengale, des fusées ; la société regardait et lorsqu'une pièce d'artifice semblait se diriger contre une fenêtre, les dames se reculaient et rentraient en poussant de petits cris

de terreur, mêlés de grands éclats de rires ; les hommes rassuraient ces dames, en leur prenant les mains, en les pressant dans les leurs ; je ne suis pas persuadé qu'ils ne prenaient que cela, mais enfin, les dames se laissaient rassurer, on se replaçait, on applaudissait, on était très-content, et de sa croisée, le vieux marquis disait à son épouse :

« — Ma chère amie, c'est superbe ! c'est ad-
» mirable !... c'est éblouissant !... je regrette
» bien que tu sois si loin !

» — Mais, mon ami, si cela allait mettre le
» feu à l'hôtel !...

» — N'aie aucune crainte... Jasmin est pru-
» dent ! il aura prévenu le poste des pompiers
» qui est tout près de nous, d'ailleurs la cour
» est fort grande... il n'y a aucun danger. »

La tendre Aménaïde n'était pas très-rassurée, elle aurait préféré que l'on ne tirât point de feu d'artifice pour le baptême de son jeune fils mais tout le monde paraissait satisfait et elle n'osait priver la compagnie du plaisir qu'elle prenait à ce spectacle.

Bientôt des applaudissements retentissent de tous côtés : c'était le transparent avec la lune que Jasmin venait d'allumer en criant :

« Portrait de notre enfant, le jeune Chérubin » de Grandvilain.

Alors chacun avait applaudi de confiance quoique l'on s'écarquillât en vain les yeux pour découvrir un visage dans la lune peinte sur le transparent, mais on attribuait cela à la fumée et plusieurs personnes ne craignaient pas de s'écrier :

« Il est ressemblant !... parole d'honneur !... » on le reconnaît !... C'est une bien jolie idée !... » il n'y a que chez M. le marquis de Grandvi- » lain que l'on voit ces choses-là ! »

Pendant que la société admirait le transparent, mademoiselle Turlurette rêvant toujours à son idée de faire partir quelque chose, s'était approchée de Jasmin, en lui disant :

« — Donnez-moi votre mèche... c'est à mon » tour... qu'est-ce que je vais faire partir.

» — Tenez, mademoiselle Turlurette, met- » tez le feu à ce soleil, mais n'aurez-vous pas » peur ?...

» — Moi, peur ! oh que non... montrez-moi seulement où je dois allumer...

» — Tenez... voici la mèche. »

La grosse Turlurette a saisi la mèche que lui présente Jasmin et elle s'approche de celle qui s'échappe du soleil ; malgré tout le courage

dont elle voulait faire preuve, la grosse fille éprouvait une assez forte émotion; car de sa vie elle n'avait mis le feu à aucune pièce d'artifice; après avoir approché la flamme qu'elle portait de l'endroit qu'on lui a indiqué, lorsqu'elle entend le feu siffler et partir subitement près d'elle, une subite terreur s'empare de Turlurette; se croyant brûlée par des étincelles du soleil, elle se sauve de l'autre côté de la cour en retroussant d'une main sa robe comme si elle eut voulu en faire une ceinture et de l'autre main tenant toujours sa mèche allumée, qu'elle jette sans y regarder dans le premier endroit venu.

Le soleil avait fait merveille, il avait tourné comme un tonton, toute la société applaudissait aux fenêtres, les uns disaient :

» — C'est aussi joli qu'à Tivoli. »

Un autre s'écriait :

» — C'est presque aussi beau que ceux que » l'on tire chez moi, à ma fête, à ma terre, dans » mon parc! »

Enfin le vieux marquis avait penché une partie de son corps en dehors de la croisée, en criant :

» — Bravo! mes enfants!... je suis très-con-

» tent ! vous pouvez encore vous régaler après » le feu. »

Mais monsieur de Grandvilain avait à peine achevé ses paroles lorsqu'une détonation terrible se fait entendre et ébranle l'hôtel jusque dans ses fondements : c'était toutes les boîtes petites et grandes qui partaient en même temps, parce que dans sa frayeur la grosse Turlurette avait jeté sa mèche au milieu de grosses pièces d'artifice réservées pour le bouquet.

Si les boîtes n'avaient fait que partir, on en eut été quitte pour entendre trop tôt un bruit réservé pour la fin de la fête, mais malheureusement lorsque le feu s'y était communiqué elles étaient encore couvertes par les divers ustensiles de cuisine que le maître d'hôtel avait placé dessus par précaution, et en même temps que la détonation subite surprenait tout le monde, même ceux qui tiraient le feu, la lèchefrite, la daubière et les couvercles de casseroles étaient lancés dans les airs avec une force effrayante.

M. de Grandvilain qui venait de remercier ses gens eut une oreille emportée par la lèchefrite qui pénétra dans la chambre et alla retomber jusqu'au pied du lit de l'accouchée. Plusieurs personnes de la compagnie furent at-

teintes par les couvercles de casseroles : une jolie femme eut quatre dents de brisées, un beau jeune homme qui se penchait contre elle eut le nez fendu par le milieu, ce qui plus tard lui donna un faux air d'un Danois, enfin de tous côtés ce n'était que cris, lamentations, imprécations, et ceux même qui n'avaient rien attrapé criaient plus fort que les autres, en disant :

« — Voilà ce que c'est que de permettre à » des domestiques de tirer un feu d'artifice..... » le cuisinier a mis dans le bouquet tous les us- » tensiles de son métier... c'est bien heureux » qu'il n'ait pas eu l'idée de faire sauter ses » fourneaux.

La compagnie en avait bien assez. Tout le monde partit, les uns pour aller se faire panser, les autres pour raconter ce qui venait de se passer chez monsieur de Grandvilain.

Au milieu de ce désastre Jasmin avait reçu la daubière qui, après avoir sauté en l'air était retombée sur sa tête ; et la figure du fidèle valet de chambre était couverte de brûlures et ressemblait parfaitement à une écumoire. Cela n'empêcha pas Jasmin de se présenter d'un air piteux devant son maître qui était en train de chercher son oreille.

« — Monsieur ! » dit le valet de chambre. « je suis désolé.... je ne comprends pas com- » ment cela s'est fait. . mais ce n'était pas fini... » il y a encore le bouquet.. . et si vous vou- » liez... »

Le marquis furieux leva sa canne sur Jasmin sans vouloir en entendre davantage, et madame de Grandvilain se souleva à demi sur son lit en disant au pauvre valet d'une voix imposante :

« — Au nom de mon époux, désormais je » vous défends de tirer aucune espèce de chose » dans notre maison. »

CHAPITRE IV.

NOUVELLE MANIÈRE D'ÉLEVER LES ENFANTS.

—

Le feu d'artifice tiré pour le baptême du petit Chérubin avait clos toutes les fêtes à l'hôtel de Grandvilain. Le marquis était bien parvenu à retrouver son oreille, mais il n'y avait pas eu moyen de la remettre en place, il lui avait donc fallu se résoudre à terminer sa carrière avec une seule oreille, chose fort désagréable quand pendant soixante-dix ans on a eu l'habitude d'en porter deux.

Aménaïde avait pris en horreur les artifices, les pétards, les moindres détonations; le plus petit bruit lui faisait mal, c'était au point qu'il était défendu de déboucher une bouteille auprès d'elle.

Jasmin était resté comme une écumoire, mais il s'en était vite consolé; depuis longtemps le vieux valet de chambre avait mis de côté toute prétention près du beau sexe, les petits trous imprégnés sur son visage ne le gênaient pas pour boire, et pour lui c'était le principal.

Mademoiselle Turlurette n'avait attrapé aucune blessure, et pourtant plus que tout autre, elle aurait mérité de recevoir au moins un couvercle de casserole, car elle était l'auteur de tous les accidents arrivés à l'hôtel. Mais personne n'avait deviné comment l'événement avait eu lieu, et Turlurette se bornait à professer aussi la haine la plus profonde contre les feux d'artifice.

Le calme était donc revenu à l'hôtel de Grandvilain, où l'on recevait aussi bien moins nombreuse compagnie depuis la dernière fête : les jeunes femmes et les jolis garçons craignant d'y perdre leur mâchoire ou d'y avoir le nez fendu.

Le marquis pouvait tout à loisir se livrer aux soins que réclamait son fils, et le petit Chérubin en réclamait beaucoup, car il devenait faible, jaune, débile, et à trois mois il était infiniment plus petit qu'en venant au monde. Turlurette qui l'avait pesé à cette époque, en avait la certitude, et un jour elle dit tout bas à Jasmin :

« — C'est bien drôle, le poupon de madame » fond à vue d'œil! il pèse aujourd'hui cinq » onces de moins que le jour de sa naissance. »

Jasmin avait fait un bond en apprenant que l'enfant de son maître fondait au lieu d'augmenter, et il avait dit à Turlurette :

« — Si cela continue, avant peu il ne pesera » plus rien du tout.

» — Il faut apprendre à madame que le petit » diminue.

» — Ah! bien oui.... pour que madame se » tourmente.... et qu'elle n'ait plus du tout de » lait à donner à son fils... Oh! non, vraiment, » je m'en garderai bien.

» — Mais, cependant, mademoiselle.... c'est » pour le salut de l'enfant!

» — Mais je ne veux pas, moi, causer de » la peine à madame. »

Jasmin prit son parti en valet dévoué; il se rendit près de son maître. Monsieur de Grand-

vilain était enveloppé dans sa robe de chambre, étendu dans une bergère, sa tête était couverte d'une belle toque de velours vert, qu'il avait soin de poser sur l'oreille qu'il n'avait plus. Depuis quelque temps, le vieux marquis avait contracté l'habitude de remuer sa mâchoire comme lorsqu'on suce ou que l'on mange quelque chose, et ce mouvement continuel donnait à sa figure l'aspect d'un casse-noisette. Les personnes qui ne connaissaient pas le tic du marquis attendaient, pour lui parler, qu'il eut fini d'avaler ce qu'il mâchait; mais on attendait en vain, la mâchoire faisait continuellement le même mouvement.

Depuis l'événement du feu d'artifice, M. de Grandvilain traitait son valet de chambre avec moins d'aménité. Cependant le visage de Jasmin portait de si nombreuses cicatrices, que son maître n'avait pu lui garder rancune d'un accident dont il avait été la seconde victime.

« — Que me voulez-vous, Jasmin? » dit monsieur de Grandvilain en voyant son valet rester devant lui d'un air embarrassé.

« — Monsieur... j'espère que vous me par-
» donnerez ce que je vais vous dire... mais c'est
» mon attachement pour vous et notre jeune
» marquis qui me décide à parler.

» — Je connais votre attachement, Jasmin, » quoique les preuves que vous m'en avez don- » né aient eu quelquefois un mauvais résultat.»

En disant cela, monsieur de Grandvilain grattait la place de son oreille.

« — Voyons, qu'avez-vous à m'apprendre?»

Jasmin regarde avec soin autour de lui, se rapproche de son maître et lui dit à voix basse et d'un air mystérieux :

« — Sachez donc, monsieur, que votre fils » est fondu...

Le vieux marquis se laisse tomber en arrière dans la bergère et regarde son domestique avec anxiété, en s'écriant :

« — Fondu! mon fils!... Ah! mon Dieu!... » il est donc tombé dans une poêle?...

» — Quand je dis fondu, mon cher maître, » je veux dire seulement diminué, maigri de » cinq onces, ni plus ni moins, depuis le jour » de sa naissance...

» — Que le diable vous emporte, Jasmin, » vous m'avez causé une frayeur horrible!... » Vous serez donc toujours aussi bête!

» — C'est par attachement pour vous, mon- » sieur, que j'ai cru devoir vous prévenir. Tur- » lurette avait pesé notre petit Chérubin, elle » est sûre de son fait.., elle n'ose pas dire cela à

» madame ; mais moi j'ai pensé qu'il valait mieux
» vous avertir ; car enfin, pour peu que l'enfant
» continue ainsi, dans quelques mois il ne pèse-
» ra plus rien du tout. »

Monsieur de Grandvilain secoua tristement la tête, en disant :

« — En effet ! mon fils ne profite pas.... il
» prend une teinte jaune qui m'étonne... car sa
» mère et moi nous sommes très-blancs... Ah !
» mon pauvre Jasmin, je commence à croire
» qu'il faut avoir des enfants quand on est jeune,
» parce qu'alors ils ont aussi notre vigueur !

» — Bath ! bath ! monsieur !.... vous êtes
» fort ! vous êtes un cheval quand vous voulez !
» Notre Chérubin est venu au monde superbe...
» vous devez vous le rappeler... s'il vient mal...
» c'est qu'il ne mange pas assez.... Madame le
» dorlotte ! le mijotte... c'est très-bien... mais
» le petit gaillard aimerait peut-être mieux du
» vin et une côtelette !

» — Une côtelette !... es-tu fou, Jasmin ! est-
» ce qu'on donne des côtelettes à des enfants
» de trois mois ?

» — Ça leur réussirait peut-être mieux que
» du lait ! on ne sait pas ! Si j'étais nourrisseur,
» moi, je ferais des essais.

» — Au fait, Jasmin, tu me fais souvenir que

» le grand-père de notre bon Henri IV fit boire
» du vin à son fils peu d'instants après qu'il fut
» venu au monde, et cela ne fit pas de mal à
» l'enfant, bien au contraire, car Henri IV fut
» un véritable diable-à-quatre de toutes les ma-
» nières. D'après cela, je pense que mon fils,
» qui a trois mois sonnés, pourrait très-bien
» avaler un peu de vin généreux...

» — Certainement, monsieur, le vin ne peut
» jamais faire de mal... et vous en avez de si
» bon... Notre petit Chérubin, au lieu de jau-
» nir, deviendra aussi un diable-à-quatre comme
» le grand roi ; et si avec ça vous vouliez risquer
» de lui faire sucer un côtelette.,.

» — Le vin suffira... avec un peu de bouillon
» peut-être... Pourvu que madame la marquise
» consente à ce que son élève change de nour-
» riture !...

» —Écoutez donc, monsieur, après tout c'est
» notre fils, ce petit !... Si madame ne le nour-
» rit pas bien, nous avons le droit de faire notre
» volonté... Que diable !.... on n'a pas un en-
» fant tous les jours, et s'il vous fallait recom-
» mencer, je crois que...

» — Oui, Jasmin, oui... je vais me montrer ;
» il s'agit du salut de mon héritier, j'aurai du
» caractère. »

Et monsieur le marquis, sortant de sa bergère, se dirige vers l'appartement de sa femme en s'appuyant sur le bras de Jasmin, qui lui répète le long du chemin :

« —Faites-lui boire du vin, monsieur, faites-» lui avaler de bons potages, et je vous parie » qu'avant un mois il a retrouvé ses cinq onces! »

Madame de Grandvilain n'avait pas osé avouer à son époux qu'elle n'avait point de lait à offrir à leur fils; elle avait fait acheter des biberons, et quand le marquis n'était pas là, on donnait le biberon à l'enfant; mais dès que son père arrivait, on jouait à la nourrice, et le petit Chérubin était mis à même d'un sein stérile et qui n'était pas sucré du tout.

Lorsque monsieur de Grandvilain entra inopinément dans la chambre de madame, comme celle-ci n'attendait pas son mari en ce moment, elle n'avait pas eu le temps de faire disparaître le biberon après lequel Chérubin était encore suspendu.

« — Qu'est-ce que cela? ma bonne amie, » dit monsieur le marquis en examinant ce que suçait son fils.

« — Mon ami, » répondit madame toute troublée, « c'est... c'est un suppléant...

» — Un suppléant! Ah! diable! comment,

» ma chère amie, vous vous servez d'un sup-
» pléant... et sans m'en prévenir.

» — Mon ami, c'est qu'il y a des moments
» où mon lait ne vient pas aussi bien... et il ne
» faut pas que ce cher petit souffre de cela.

» — Non, certainement, madame, mais seu-
» lement si vous m'aviez avoué plus tôt que vous
» vous serviez de suppléant... moi, de mon
» côté, je n'aurais pas craint de vous ap-
» prendre que je désirais changer la nourriture
» de notre héritier. Mon fils ne profite pas, mar-
» quise, ceci est évident... Je crois que le lait
» ne lui convient pas.... Cela m'étonne moins
» puisque ce n'est pas le vôtre. Enfin, je veux
» essayer une autre méthode.... Je veux faire
» boire du vin à mon fils.

» — Du vin, mon ami! y pensez-vous!... un
» enfant de trois mois...

» — Qui était superbe en venant au monde,
» et qui fond à vue d'œil avec votre biberon...
» Je lui donnerai du bordeaux... c'est un vin
» doux et généreux... Si ça prend bien, plus
» tard nous passerons au bourgogne.

» — Mais, monsieur, c'est au contraire des
» choses légères... du lait d'anesse qu'il faut à
» Chérubin!. .

» — Du lait d'ânesse à mon fils!... fi donc,

» madame!... Je n'entends pas cela... Est-ce » que vous voudriez en faire un âne, par ha- » sard? Il boira du vin.

» — Il boira du lait. »

Pour la première fois les deux époux se disputèrent, et aucun ne céda.

Monsieur de Grandvilain prit son fils dans ses bras, l'emporta dans sa chambre, se fit apporter par Jasmin une bouteille de vieux bordeaux et en présenta des cuillerées à son héritier.

L'enfant avala le bordeaux sans faire trop de grimaces; au bout de quelques minutes ses petites joues se colorèrent, et le vieux valet de chambre, qui aidait son maître à entonner du vin au petit Chérubin, s'écria :

« — Voyez, monsieur le marquis!... voyez.. » déjà les couleurs reviennent à notre fils!.... » déjà il va mieux et reprend ses forces .. Oh! » que nous avons raison de lui donner du vin... » continuons, mon cher maître... il tourne » l'œil.... je crois qu'il en veut encore... »

Monsieur de Grandvilain pensa que pour une première fois il fallait être prudent, et ne pas outrer la dose, il retourna près de son épouse et lui rendit le poupon, en lui disant :

« — Madame, Chérubin se porte déjà mieux...

» ses couleurs sont revenues et ses yeux brillent » comme des diamants... je continuerai ce que » j'ai commencé aujourd'hui, et vous verrez » que notre héritier s'en trouvera bien. »

Madame ne répondit rien, mais dès que son époux fut éloigné elle appela Turlurette et lui dit :

« — Ma pauvre Turlurette, viens voir dans » quel état ils ont mis ce cher ami... il sent le » vin à faire frémir, et je crois qu'il est gris !

» — Eh ! vraiment oui, madame, » s'écria la grosse fille après avoir flairé l'enfant. « C'est ce » vieil imbécile de Jasmin qui est cause de tout » cela... c'est un ivrogne, et il voudrait faire » boire tout le monde, même les enfants à la » mamelle. Madame, si vous m'en croyez, nous » donnerons au petit du sirop d'hypecacuhana, » ça lui fera rendre son vin... ça le purgeotera.

» — Non, Turlurette... non !... je craindrais » de faire mal à mon fils... et de fâcher mon- » sieur le marquis. Mais je vais lui donner du » lait d'ânesse, à ce cher amour, et cela corri- » gera l'effet pernicieux du vin. »

Le lait d'ânesse fut présenté à l'enfant avec le biberon. Le petit Chérubin en but sans difficulté, le jeune marquis avait le caractère fort bien fait ; il acceptait tout ce qu'on lui offrait, il

ne s'agissait donc que de lui offrir ce qui pouvait lui être bon.

Pendant quelques jours ce système de nourriture fut continué. Le marquis faisait boire du vin à son fils, et madame lui faisait prendre du lait d'ànesse. L'enfant était très-rouge en sortant des mains de son père; mais il redevenait très-pâle chez sa mère. Bientôt on s'aperçut que le cher ami se dérangeait, et la grosse Turlurette joignit la seringue à tout ce que l'on faisait prendre à l'enfant, et Jasmin, voulant à toute force engraisser le petit Grandvilain, lui présentait un morceau de croute de pâté ou un rond de saucisson dès qu'il se trouvait seul avec lui.

Il n'y avait pas encore un mois que le petit Chérubin était au vin, au lait d'ànesse, à la croute de pâté et aux seringnes, et au lieu d'engraisser il était dans un état effrayant. La marquise pleurait, et monsieur de Grandvilain se décida à envoyer chercher un médecin.

Après avoir examiné l'enfant, et appris tout ce que l'on faisait pour le faire bien venir, le médecin s'écria d'un ton fort sévère :

« Si vous continuez comme cela, je dois vous » prévenir que dans huit jours vous n'aurez plus » d'enfant. »

La marquise sanglotta, le marquis devint verdâtre et tous deux s'écrièrent :

« — Que faut-il donc faire, docteur, pour » rendre la santé à notre enfant?

« — Ce qu'il faut!... lui donner une nour- » rice... une bonne nourrice, et l'envoyer avec » elle à la campagne... et l'y laisser tard, » très-tard... voilà ce qu'il faut faire... et sur- » le-champ .. aujourd'hui même... vous n'avez » pas de temps à perdre si voulez conserver la » vie à cet enfant. »

Le ton dont le docteur avait parlé n'admettait point de répliques ; l'amour que l'on éprouvait pour l'enfant était heureusement au-dessus de tous les amour-propres, il fallait avouer que l'on avait eu tort et se hâter d'obéir.

Le marquis mit tous ses gens en campagne pour trouver une nourrice. La marquise elle-même se rendit chez ses connaissances, courut, s'informa, demanda; mais le temps s'écoulait, et on ne pouvait pas avoir sur-le-champ celles qui avaient été bien recommandées.

A la fin de la journée on n'avait encore rien trouvé, la marquise et son mari embrassaient leur enfant, et ne savaient que lui offrir, que

lui donner, n'osant pas continuer de le nourrir comme ils avaient fait.

Tout-à-coup Jasmin se présenta avec une paysanne bien grosse, bien fraîche, bien joufflue, en s'écriant :

« Voilà notre affaire, j'espère... c'est solide » ça... son lait doit être comme du fromage... » si ça ne restaure pas notre petit, ma foi, je ne » m'en mêle plus. »

La nourrice que Jasmin amenait avait une si bonne figure et paraissait jouir d'une si bonne santé que cela prévenait en sa faveur. . Madame de Grandvilain poussa un cri de joie, et présenta son enfant à la paysanne, la paysanne présenta le sein à l'enfant, qui le prit avec avidité et comme quelqu'un qui a aussi trouvé ce qu'il lui faut.

Le marquis frappa sur l'épaule de Jasmin, en lui disant :

« — Tu es un garçon précieux, et comment » as-tu fait pour découvrir cette excellente nour- » rice?

« — Comment j'ai fait, monsieur, j'ai été » tout bonnement au bureau, rue Sainte-Apol- » line... demander une nourrice, j'en ai vu de » toutes les couleurs... et j'ai choisi celle-ci. » C'est pas plus difficile que ça. »

Ce que Jasmin avait fait était la chose la plus simple, mais ce sont ordinairement celles-là que l'on ne songe pas à faire.

La nourrice du petit Chérubin était de Gagny, et comme les ordres du docteur étaient précis, dès le lendemain matin elle repartit pour son village, emportant une layette superbe, de l'argent, des présents, des recommandations et son petit nourrisson.

CHAPITRE V.

LE VILLAGE DE GAGNY.

Gagny est un joli village situé tout près de Villemonble dont il est comme la continuation, et un peu avant Montfermeil, toujours en arrivant de Paris, quand je vous dis que c'est un joli village, je n'entends pas par là que les rues sont bien droites, bien pavées; que toutes les maisons ont un aspect uniforme, bourgeois, élégant même. Cela ressemblerait alors à une petite ville de

province, et ce ne serait plus la campagne avec son allure pittoresque et sa liberté.

Ce que j'aime dans un village, c'est ce mélange d'habitations, c'est même cette irrégularité de bâtisses dont l'aspect vous délasse de la monotonie des rues d'une capitale. Ce que je veux y voir : c'est la ferme et toutes ses dépendances, c'est la mare dans laquelle barbottent les canards, c'est le fumier sur lequel le poules vont picoter; puis la maisonnette du paysan aisé, qui a fait peindre en vert ses volets, et qui laisse grimper des ceps de vigne tout autour de ses fenêtres; c'est le toit de chaume d'un laboureur non loin de la belle maison d'un riche bourgeois de la ville; c'est la charmante *villa* d'une de nos célébrités de Paris; puis l'habitation du maraîcher; puis l'école, puis l'église et son clocher; et au milieu de tout cela de grands arbres, des sentiers bordés de haies en sureau ou en fruits sauvages; des poules, des coqs se promenant sans crainte devant les maisons, des enfants frais, gais, bien portants jouant au milieu des rues ou des places, sans redouter les équipages et les omnibus. C'est jusqu'à l'odeur de l'étable quand je passe devant la maison d'une laitière, parce que tout cela vous rappelle que vous êtes vraiment à la campagne, et,

lorsque vous l'aimez réellement, vous éprouvez alors, un bien-être, un bonheur dont vous ressentez sur-le-champ les effets sans avoir besoin de chercher à vous en rendre compte, mais que vous devez à l'air pur que vous respirez, aux tableaux champêtres qui repose votre vue, et à la douce liberté dont vous jouissez !

« Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour,
« On y craint plus les Dieux, on y fait mieux l'amour ! »

Gagny vous offre tout cela. Situé tout près du Raincy, de la forêt de Bondy et des bois délicieux de Montfermeil, fort peu éloigné de la Marne, dont les bords sont charmants surtout près de Nogent et de Gournay; de quelque côté que vous portiez vos pas en sortant du village, vous trouvez des promenades ravissantes, des points de vues admirables. Les environs sont embellis par des propriétés délicieuses : *maison rouge*, *maison blanche*. et ce joli petit château de l'Horloge, flanqué de tours, de créneaux, qui vous retrace en miniature, mais en miniature très-flattée, les demeures des anciens seigneurs châtelains. Tel est le village de Gagny qui chaque jour voit s'élever dans ses alentours quelque nouvelle habitation élégante, confor-

table, où, pendant la belle saison, de jolies femmes de Paris, des artistes, des savants ou des négociants viennent se délasser du mouvement continuel de la capitale.

Je m'aperçois que je viens de vous dépeindre Gagny tel qu'il est aujourd'hui, tandis que c'est en l'année 1819 que l'on y apporta le petit Chérubin, fils de M. le marquis de Grandvilain. Après tout, la posision du village était toujours la même, sauf quelques belles propriétés qui n'existaient pas alors et que l'on admire aujourd'hui.

Faisons d'abord connaissance avec les villageois chez lesquels notre héros vient d'être transporté.

Vous savez que la nourrice qui vient d'emporter Chérubin est une grosse paysanne à la mine fraîche et réjouie, à la croupe ferme et ronde et annonçant dans son corset des appas suffisants pour nourrir facilement trois ou quatre marquis et autant de roturiers; mais ce que vous ne savez pas encore, c'est que cette femme se nomme Nicolle Frimousset, qu'elle a vingt-huit ans, trois petits garçons et un mari qui fait son désespoir, quoique ce soit un modèle d'obéissance et de soumission à ses volontés.

Jacquinot Frimousset avait le même âge que

sa femme, c'était un fort gaillard, bien bâti, bien découplé, aux larges épaules, au jarret ferme et bien tendu; sa figure rouge et rebondie, ses gros sourcils, ses yeux noirs et brillants, ses dents blanches et bien rangées auraient fait honneur à un monsieur de la ville. Frimousset était un beau garçon et semblait promettre un époux capable de bien remplir tous les devoirs que le mariage impose. Les paysannes ne sont pas insensibles aux avantages physiques; on assure même qu'il y a des dames... de fort grandes dames, qui attachent du prix à ces puérilités.

Nicolle, qui avait quelque bien et une dot assez ronde, ne pouvait manquer de soupirants; elle choisit Jacquinot Frimousset, et toutes les paysannes du village s'écrièrent que Nicolle n'était pas *dégoûtée*. Ce qui signifiait sants doute qu'elles auraient bien voulu aussi épouser Frimousset.

Mais un vieux proverbe prétend que les *apparences sont souvent trompeuses*. Il y a des gens qui ne veulent pas croire aux proverbes! Ces gens-là ont grand tort! Erasme dit :

« De toutes les sciences, il n'en est pas de » plus ancienne que celle des proverbes; ils » étaient comme autant de symboles qui com- » posaient le code de la philosophie des pre-

» miers âges ; ils sont le *compendium* des vérités » humaines. »

Aristote partage l'opinion d'Erasme ; il pense que les proverbes sont les restes de l'ancienne philosophie détruite par la vétusté des temps, et que ces restes n'ayant été conservés que grâce à leur ténuité, à leur précision, loin de les dédaigner, on devrait les méditer avec soin et s'étudier à les approfondir.

Chrysippe et Cléante ont écrit longuement en faveur des proverbes. Théophraste a composé tout un volume sur cette matière. Parmi les hommes célèbres qui ont traité ce sujet, on cite encore Aristide et Cléarque, disciples d'Aristote. Enfin Pythagore a fait des symboles qu'Érasme met au rang des proverbes, et Plutarque, dans ses Apophthegmes, a recueilli les bons mots des Grecs.

Nous pourrions maintenant vous citer tous les auteurs des temps modernes qui ont écrit en faveur des proverbes, mais cela nous mènerait trop loin, et nous pensons que vous aimerez mieux revenir à la nourrice de Chérubin.

La paysanne Nicolle ne connaissait ni Erasme, ni Aristote ; nous avons beaucoup de gens à la ville qui n'ont aucune notion sur ces philosophes et ne s'en trouvent pas plus mal. En

général, il ne faut pas pousser trop loin l'étude de l'antiquité ; ce que nous savons sur ce qui s'est passé jadis nous empêche souvent d'être bien au courant de ce qui se fait aujourd'hui.

Nicolle ne tarda pas à s'apercevoir qu'en épousant Jacquinot elle n'avait pas trouvé la pie au nid. Le beau paysan était paresseux, flâneur, nonchalant, enfin fainéant dans toute la force du terme. Trois jours après son mariage, Nicolle soupirait déjà quand on lui faisait compliment de son choix.

Mais Frimousset avait cette malice des gens de la campagne, qui sait déguiser ses penchants, ses défauts, sous un air de bonhomie et de franchise qui abuse bien du monde. Sa femme était vive, alerte, laborieuse ; il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour connaître son caractère. Loin de la contrarier en rien, Frimousset semblait l'être le plus docile, le mari le plus obéissant du village ; mais il poussait sa servilité à un point qui finissait par impatienter Nicolle, et c'était bien là-dessus qu'il comptait.

Ainsi le matin, pendant que sa femme s'occupait des soins de leur ménage, Jacquinot, après avoir bien déjeuné, disait à sa moitié :

« — Qu'est-ce que tu veux que je fasse à pré-

» sent, Nicolle? » et Nicolle répondait avec vivacité :

« — Il me semble que nous ne manquons » pas de besogne! et notre champ à labourer... » et la pièce de terre contre la route qu'il faut » défricher... et le jardin à ensemencer... est-ce » que n'en v'là pas de l'ouvrage?

» — Oui! oui! » répliquait Frimousset en hochant la tête, « je sais bien que ce n'est pas la » besogne qui manque... mais par où que je vas » commencer... par le champ... la prairie... la » pièce de terre ou le jardin?... j'attends que tu » le dises... tu sais ben que je ne veux faire que » tes volontés.

» — Ah ben! en v'là une bêtise... est-ce que » t'es pas assez raisonnable pour savoir ce qui » presse le plus..,

» — Eh non! pisque je te dis... que je veux » que tu me commandes ce qu'il faut que je » fasse... je veux m'appliquer à t'obéir, ma pe- » tite femme.

» — Fais ce que tu voudras et laisse-moi » tranquille. »

Frimousset n'en demandait pas davantage; lorsqu'à force de douceur il avait bien impatienté sa femme, celle-ci ne manquait pas de lui dire : fais ce que tu voudras et laisse-moi

tranquille. Alors le mari de Nicolle s'en allait au cabaret, où il passait sa journée. Nicolle cherchait en vain Jacquinot dans la prairie, dans le jardin, et le soir quand il rentrait pour souper, elle lui disait :

« — Où donc que t'as travaillé? je ne t'avons » trouvé nulle part. »

Jacquinot reprenait d'un air patelin :

« Ma fine... t'as pas voulu me dire par queu » travail je devais commencer... j'ons eu peur » de faire queuque sottise... et j'avons rien » voulu faire sans tes ordres. »

Avec un gaillard de la trempe de monsieur Frimousset, le bien-être, quand on en a, ne tarde pas à faire place à la gêne, puis à la misère ; chez les petits comme chez les grands, il n'est pas de fortune qui résiste au désordre. Au bout de cinq ans de ménage, Nicolle avait été obligée de vendre son champ et sa prairie, et tout cela parce que monsieur Jacquinot ne savait jamais par où commencer quand il s'agissait de travailler.

Cependant Nicolle avait vu s'augmenter sa maison de trois petits garçons, bien portants et de bon appétit; il paraît que sur certains articles, la ménagère ne disait pas toujours à son époux : laisse-moi tranquille, ou fais ce que tu

voudras, et qu'elle savait alors lui indiquer positivement à quel travail il devait se livrer; mais trois enfants de plus et quelques pièces de terre de moins, ne pouvaient pas ramener l'aisance dans la demeure de Frimousset. C'est alors que Nicolle eut l'idée de se mettre nourrice, et comme la paysanne avait autant de vivacité, de résolution, que son mari avait de paresse et de nonchalance, son projet fut bientôt exécuté.

Et voilà pourquoi Jasmin, en allant rue Sainte-Apolline, au bureau des nourrices, y avait trouvé la paysanne de Gagny, qu'il avait choisie à cause de sa bonne mine, et qu'il avait amenée en triomphe chez son maître le marquis de Grandvilain.

Nicolle était une bonne femme, elle s'attachait sincèrement à l'enfant qu'on lui avait confié; elle le prenait dès qu'il criait; ne se lassait pas de lui offrir son sein, et de le faire danser dans ses bras; enfin elle avait soin qu'il fut toujours propre et bien débarbouillé; mais la paysanne était mère aussi, elle avait trois gas (c'est ainsi qu'elle les nommait), et malgré tout l'attachement qu'elle ressentait pour son nourrisson, c'était à ses gas que Nicolle faisait manger les bonbons, les confitures, les bis-

cuits, le pain d'épice dont madame la marquise de Grandvilain n'avait pas manqué de lui donner une ample provision, en lui recommandant de ne pas la ménager, de ne jamais rien refuser à Chérubin, et de lui faire demander d'autres friandises lorsqu'elle celles-là seraient épuisées.

Heureusement pour Chérubin, Nicolle ne suivait pas à la lettre les instructions qu'on lui avait données. Comme on est mère avant d'être nourrice, la paysanne devait avoir nécessairement plus de préférences pour ses enfants que pour son nourrisson. Elle donnait le sein à ce dernier, tandis que les autres se bourraient de friandises, de sucreries et de pain d'épices, ce qui ne tarda pas à déranger leur santé, tandis qu'au contraire le petit Grandvilain redevenait frais, rose, gras et bien portant.

La venue du nourrisson avait répandu l'aisance dans la demeure de Frimousset. Nicolle n'avait demandé que trente francs par mois; mais le marquis lui avait dit :

« — Que mon fils se porte bien, qu'il re-
» couvre la santé, et je vous en donnerai le
» double ! »

Et Jacquinot, qui avait plus de temps que jamais pour flâner et aller au cabaret, parce

que sa femme, occupée de son nourrisson, ne pouvait pas surveiller son mari, s'écriait tous les jours :

« — Ma fine, Nicolle, t'as eu une ben bonne » idée de te faire nourrice! si t'avais seulement » trois ou quatre poupons comme ça à allaiter, » nous serions joliment à notre aise, tout de » même! »

Et les petits frères de lait de Chérubin, qui ne faisaient que manger des friandises et du pain d'épices, étaient aussi dans l'enchantement de voir à leur mère un nourrisson qui leur procurait tant de bonnes choses, grâce auxquelles ils allaient continuellement à la selle.

Il y avait six semaines seulement que Chérubin était en nourrice, lorsque par une belle journée d'automne un équipage élégant s'arrêta sur la place du village de Gagny, laquelle place n'est pas de la plus grande beauté, quoique l'on y ait placé le corps-de-garde.

Une voiture qui ne ressemble pas à une charrette est toujours un événement dans un village. Déjà cinq ou six bonnes femmes, quelques vieillards, plusieurs paysans et une foule d'enfants s'étaient rassemblés autour de l'équipage, qu'ils regardaient avec curiosité,

lorsqu'une portière se baissa et une tête d'homme y parut.

Aussitôt un murmure sourd et quelques ricanements prolongés se firent entendre parmi les curieux, ainsi que ces mots qui n'étaient pas toujours dits à demi-voix :

« — Ah! qu'il est vilain!... — Oh! cette figure!... — Est-il permis d'être laid comme ça » quand on a une voiture! — Ah ben, j'aime » encore mieux aller à pied!... — Il n'a pas été » vacciné celui-là!... »

Et autres réflexions du même genre qui pouvaient parvenir aux oreilles de celui qui les faisait naître, et qu'il eut été plus honnête de ne faire qu'à voix basse ; mais la politesse n'est pas la vertu favorite des paysans des environs de Paris.

Heureusement celui qui venait de mettre la tête à la portière avait l'oreille un peu dure, et d'ailleurs il n'était pas homme à se fâcher pour de pareilles fadaises ; au contraire, prenant un air riant, et saluant la société, il se mit à dire :

« — Qui de vous, braves gens, pourrait » m'enseigner la demeure de Nicolle Frimousset. » Je sais bien que c'est dans une rue qui donne

» sur la place..... mais je n'en sais pas plus » long.

» — Nicolle Frimousset! » dit un paysan entre deux vins, qui venait de sortir d'un cabaret et se disposait à entrer dans un autre.

« — C'est ma femme... Nicolle... je suis » Jacquinot Frimousset, son mari... quoique » vous lui voulez à ma femme?

» — Ce que nous lui voulons? parbleu, nous » venons voir le poupon que nous lui avons con- » fié et savoir comment il se porte ce cher en- » fant.

» — Ah! c'est monsieur le marquis! » s'écrie Jacquinot en ôtant son chapeau, et en jetant plusieurs enfants par terre pour se rapprocher plus vite de la voiture. « Ah! excusez, monsieur » le marquis!... c'est que je ne vous connais » pas... je vas vous conduire... v'là not' rue là- » bas... ça monte... mais vous avez de bons » chevaux... »

Et Jacquinot se met à courir devant la voiture, en criant à tue-tête, et en essayant de danser.

« — V'là le père du petit Chérubin!... V'là » le marquis de Grandvilain qui vient cheux » nous!... ah! j'allons boire à sa santé. »

Celui qui est dans la voiture a répondu de son côté :

« — Non, je ne suis pas le marquis, je suis » Jasmin son premier valet de chambre... et » mademoiselle qui m'accompagne n'est pas » madame la marquise... c'est Turlurette... sa » suivante, mais c'est égal nos maîtres ou nous, » c'est absolument la même chose.

» — Vous dites-là une bêtise, Jasmin, » dit Turlurette en poussant son compagnon de voyage, « comment, nos maîtres ou nous c'est » la même chose?...

» — J'entends relativement à l'enfant que » nous venons voir... On nous envoie pour » nous assurer de l'état de sa santé... est-ce » que nous ne verrons pas ça aussi bien que » nos maîtres?... et mieux même car nous » avons de meilleurs yeux qu'eux!...

» — Vous parlez de vos maîtres bien peu » respectueusement, monsieur Jasmin.

» —Mademoiselle, je les respecte et je les vé- » nère... ça ne m'empêche pas de dire qu'ils sont » dans un triste état tous les deux... quelles pau- » vres carcasses! ils me font de la peine!...

» — Allons, taisez-vous, monsieur Jasmin, » nous voici arrivés. »

L'équipage venait de s'arrêter devant la mai-

son de Frimousset. Déjà les cris de Jacquinot avaient mis tout le monde en émoi.

« — Ce sont les parents de Chérubin, » disait-on de tous côtés ; les petits garçons se sont précipités au-devant de la voiture, Jacquinot est allé tirer du vin pour en offrir à la compagnie qui lui arrive, tandis que Nicolle, après avoir à la hâte débarbouillé et mouché son nourrisson, l'emporte dans ses bras et le présentant à Jasmin et à Turlurette, au moment où ceux-ci descendent de voiture, et leur crie :

« — Le v'là, monsieur et madame... embrassez-le... et voyez comme il se porte ben!.. » Ah! je me flatte qu'il n'était pas si gentil que » ça quand vous me l'avez donné!...

» — C'est vrai!... il est superbe! » dit Jasmin en embrassant l'enfant.

« — Il se porte comme un charme! » dit Turlurette en tournant et retournant le petit Chérubin de tous côtés.

Mais pendant que l'on admirait son nourrisson, Nicolle qui a eu tout le temps de se remettre, considère Jasmin et Turlurette, puis s'écrie :

« — Ha ça! mais... il me semble que ce » n'est pas monsieur et madame qui sommes le

» père et la mère... Pardi! je reconnais mon-
» sieur à son nez rouge et à son visage tout pi-
» coté. . c'est lui qui est venu me chercher au
» bureau et qui m'a choisie.

« — Oui, nourrice, vous ne vous trompez
» pas, » reprend Jasmin, « je ne suis pas mon
» maître.. je veux dire je ne suis pas le mar-
» quis, c'est ce que je criais à votre mari, mais
» il n'a jamais voulu m'écouter, cela ne fait
» rien, nous sommes envoyés, Turlurette et
» moi, pour nous assurer de la santé du jeune
» Grandvilain, et en rapporter des nouvelles à
» monsieur le marquis et à son épouse.

» — Vous serez toujours les bien-venus, » dit
Nicolle...

« — Et alors vous ne refuserez pas de goûter
» de notre vin et de vous rafraîchir! » s'écrie Jac-
quinot en apportant un grand pot plein jus-
qu'aux bords d'un vin parfaitement *nif*, ce
qui veut dire clair, chez les gens de la campa-
gne.

« — Je n'ai jamais refusé de goûter aucun
» vin, et je me rafraîchis toujours volontiers,
» même quand je n'ai pas chaud, » répond Jas-
min, « mais auparavant je veux remplir avec
» exactitude les ordres de mon cher maître...
» Nourrice, démaillotez l'enfant, s'il vous plaît,

» et mettez-le tout nu devant mes yeux, afin » que je puisse juger s'il est en bon état depuis le » haut jusqu'en bas... inclusivement.

» — Eh mon Dieu! buvez et laissez-nous » tranquilles! ce soin me regarde! » dit mademoiselle Turlurette en continuant de garder l'enfant dans ses bras.

« — Mademoiselle, je ne vous empêche pas » de regarder aussi le petit, mais je sais ce que » mon maître m'a ordonné, et je veux lui » obéir... donnez-moi Chérubin, je vais le met- » tre en petit amour.

» —Je ne vous le donnerai pas...

» —Je saurai bien le prendre alors!

» —Venez-y donc! »

Et Jasmin saute d'un bond sur l'enfant, mais Turlurette ne le lâche pas, chacun d'eux le tire de son côté ; Chérubin crie, mais la nourrice pour mettre fin à cette imitation du jugement de Salomon, s'empare adroitement de l'enfant; en un tour de main elle l'a déshabillé ; le présentant alors aux deux domestiques, elle leur fait embrasser le petit postérieur gras et dodu de son nourrisson et s'écrie :

« — Hein?... c'est-i gentil! ah! vous vou- » driez bien en avoir un comme celui-là!... » mais on vous en souhaite. »

L'action de la nourrice a ramené la bonne humeur et rétablit la paix entre les domestiques de la maison Grandvilain. Turlurette ne se lasse point de baiser l'enfant de ses maîtres. Quant à Jasmin, il prend une grosse prise de tabac, puis va s'asseoir devant une table, en disant :

« — Oui, oui, tout est bien portant... nous » avons là un superbe rejeton, et maintenant » goûtons votre vin, père nourricier. »

Jacquinot s'empresse de verser, de trinquer, puis de verser encore, et Jasmin est aussi satisfait du père nourricier que de la nourrice.

« — Mais pourquoi donc que monsieur et » madame le marquis ne sont pas venus eux-» mêmes, » dit Nicolle.

« — Ah! » répond Turlurette en soupirant : « ma pauvre maîtresse n'est pas bien portante, » depuis qu'elle avait voulu nourrir, elle n'al-» lait pas trop bien... et à présent qu'elle ne » nourrit plus du tout, elle va encore plus » mal!...

» — J'avais pourtant offert de remplacer no-» tre Chérubin pour soulager ma digne maî-» tresse! » murmure Jasmin, tout en avalant un grand verre de piquetou.

« — Mon Dieu, monsieur Jasmin, vous allez » encore dire des bêtises, » reprend Turlu- » rette, « voyez-vous madame qui vous aurait » allaité...

» — Dame!... quand c'est par ordonnance » des médecins... j'ai connu une dame qui a » nourri plusieurs chats et deux lapins, parce » qu'elle avait trop de lait...

» — Laissez-nous donc en repos avec vos » histoires!... bref, ma maîtresse est très-fai- » ble, elle ne peut pas quitter la chambre, oh! » sans cela elle serait venue depuis longtemps » embrasser son cher petit, dont elle parle à » chaque instant.

» — Quant à monsieur le marquis, » dit Jas- min, « il a la goutte dans les talons, ce qui le » gêne infiniment pour marcher. Je lui avais » cependant donné un moyen, c'était de se te- » nir sur ses pointes, de ne point poser ses ta- » lons à terre, il a essayé... mais après avoir » fait quelques pas ainsi... patatras! votre ser- » viteur, il s'est étalé à terre tout de son long, » il n'a pas voulu recommencer depuis, mais » on nous a envoyés, nous autres, et soyez » tranquilles, nous rendrons bon compte de ce » que nous avons vu... vous avez rendu la vie à » notre fils! vous êtes de braves gens!... A vo-

» tre santé, père nourricier, votre vin gratte le » gosier... mais ce n'est pas désagréable, et puis » ça imite le Bordeaux. »

Pendant que Jasmin boit et bavarde, Turlurette est allée chercher dans la voiture tout ce que sa maîtresse envoie à la nourrice. Ce sont des présents de toute espèce ; du sucre, du café, des vêtements et jusqu'à des jouets pour les frères de lait de Chérubin. La salle basse dans laquelle se tiennent habituellement les paysans peut à peine contenir tout ce que l'on sort de la voiture. Aussi les petits Frimousset font des gambades, des cris de joie et se roulent à terre à l'aspect de tous ces présents, et Nicolle répète à chaque minute :

« — Madame la marquise est ben bonne !... » mais aussi elle peut être sûre que c'est son fils » qui avalera toutes ces friandises-là... mes gas » n'y toucheront pas ! d'ailleurs, ils aiment » mieux le lard, eux autres. »

Jasmin se trouvait très-bien avec Jacquinot, c'est Turlurette qui est obligée de lui rappeler que leurs maîtres attendent avec impatience leur retour. Les domestiques disent adieu aux villageois, ils embrassent encore le petit Chérubin, mais au visage cette fois, et ils remon-

tent dans l'équipage de leur maître qui les ramène en peu de temps à Paris.

La marquise attendait le retour de ses gens avec cette anxiété d'une mère qui craint pour les jours du seul enfant que le ciel lui ait accordé. Et malgré sa goutte, M. de Grandvilain se traînait de temps à autres jusqu'à sa fenêtre pour voir s'il apercevait au loin revenir sa voiture.

Turlurette, qui est jeune et alerte, a devancé Jasmin, elle accourt d'un air radieux; son visage annonçait déjà que les nouvelles étaient bonnes.

« — Magnifique madame!... une santé su-
» perbe! un enfant superbe! oh! il n'est plus re-
» connaissable... il était si chétif en partant!
» maintenant il est gras et ferme comme un roc.

» — Vraiment? Turlurette, » s'écrie la marquise! « tu ne nous trompes pas!

» — Oh! madame, demandez plutôt à Jas-
» min que voilà. »

Jasmin arrivait alors en soufflant comme un bœuf, parce qu'il avait voulu essayer de monter aussi vite que Turlurette, il s'avance, salue gravement ses maîtres et dit :

« — Notre jeune marquis est dans un état
» très florissant, j'ai eu l'honneur de lui baiser

» le derrière... je vous demande pardon d'avoir
» pris cette liberté... mais c'est un si bel en-
» fant!... et si bien tenu... j'affirme que la fa-
» mille Frimousset était digne de notre con-
» fiance, et que l'on n'a que des éloges à adres-
» ser à la nourrice et à son mari. »

Ces discours répandent la joie dans l'hôtel du marquis. La maman de Chérubin se promet d'aller à Gagny voir son fils, aussitôt que sa santé sera rétablie, et M. le marquis de Grandvilain jure d'en faire autant, dès que la goutte aura bien voulu déloger de ses talons.

CHAPITRE VI.

LE TEMPS ET SES EFFETS.

—

Le vieux marquis et sa femme se trouvaient bien heureux depuis quils savaient leurs fils en bonne santé; ils oubliaient que la leur était mauvaise et ils faisaient de grands projets pour l'avenir.

Il y a une anciennne chanson qui dit :

> Aujourd'hui nous appartient,
> Et demain n'est à personne.

Ce qui est très-juste, et ce qui signifie qu'il ne faut jamais compter sur le lendemain, mais cela n'empêche pas que nous ne fassions sou-

vent des projets dans lesquels nous enjambons un grand nombre d'années... ce qui est bien plus qu'un lendemain!... et la plupart de ces beaux projets ne doivent point se réaliser..... mais nous avons toujours raison d'en faire, car c'est là le plus clair de notre bonheur, celui que nous tenons ne nous semble jamais aussi doux que celui que nous nous promettons; il en est de cela comme de ces paysages, qui nous paraissent délicieux vus de loin, et quand nous sommes arrivés à l'endroit que nous admirions, il ne nous semble plus que très-ordinaire.

Un mois après avoir reçu l'assurance que son fils venait bien et qu'il avait entièrement recouvré la santé, Aménaïde se sentant mieux portante voulut sortir, aller prendre l'air, afin d'être plus vite en état de se rendre à Gagny.

Mais soit qu'elle fût sortie trop tôt, soit qu'une nouvelle maladie dût se déclarer, la marquise se trouva mal à son aise en rentrant chez elle; on la remit au lit et quinze jours après on conduisait au tombeau la mère du petit Chérubin, qui du moins ne s'était pas sentie mourir et jusqu'à ses derniers moments avait conservé l'espoir d'aller embrasser son fils.

Le vieux marquis avait été désolé de la perte qu'il avait faite, mais à soixante et dix ans on

n'aime plus comme à trente ; en vieillissant le cœur devient moins tendre, et c'est autant l'effet de l'expérience que celui des années ; on a été tellement trompé dans ses affections, pendant le cours de sa vie, qu'il faut bien finir par devenir égoïste et concentrer sur soi la tendresse que l'on offrait aux autres.

D'ailleurs, le marquis ne restait pas seul sur la terre ; n'avait-il pas un fils pour tâcher de le consoler. Son fidèle serviteur lui dit un jour :

» — Mon cher maître, songez à votre petit » Chérubin... il n'a plus de mère... certaine- » ment vous auriez dû mourir avant elle, car » vous étiez bien plus vieux ! mais les choses ne » vont pas toujours comme on le pense !... ma- » dame la marquise est morte, et vous êtes vi- » vant... il est v;ai que vous avez la goutte... » mais il y a des personnes qu'elle n'emporte » pas de bonne heure... vous en êtes la preuve. » Soyez homme, monsieur le marquis, et son- » gez à votre fils, dont nous ferons un luron... » comme vous étiez autrefois... car jadis vous » étiez un fameux gaillard, vous, monsieur, on » ne s'en douterait plus en vous voyant à présent.

» — Qu'est-ce à dire, Jasmin, je suis donc bien » changé ? J'ai donc l'air impotent maintenant ?

» — Je ne dis pas cela, monsieur, mais enfin

» je crois qu'il vous serait difficile à présent » de vous rendre à cinq ou six rendez-vous » dans la même journée... et c'est ce qui vous » arrivait souvent jadis!... Ah! quel séducteur » vous faisiez... Eh bien! j'ai idée que votre fils » vous ressemblera... qu'il me fera aussi porter » ses billets doux... eh! eh!... Je les porterai » avec plaisir... C'est que je m'y entends à glis- » ser un poulet.

» — C'est-à-dire, mon pauvre garçon, que » tu faisais toujours des gaucheries, des sottises, » et que ce n'est pas ta faute si je n'ai pas été » cent fois surpris et assommé par des maris ou » des rivaux jaloux...

» — Vous croyez, monsieur... oh! vous vous » trompez... il y a si longtemps, vous avez » perdu la mémoire de tout ça.

» — Après tout, » reprend au bout d'un mo- ment monsieur de Grandvilain « quand je » pleurerais sans cesse cette pauvre marquise, » cela ne me la rendra pas... Il faut que je me » conserve pour mon fils. Ah! que je le voye » seulement lorsqu'il aura vingt ans! c'est tout » ce que je demande.

» — Peste!... je crois bien... vous n'êtes pas » dégoûté! » dit Jasmin, « vingt et soixante-dix » que vous avez, ça ferait quatre-vingt-dix!

» — Eh bien, Jasmin, est-ce qu'on ne va ja-
» mais jusque-là !

» Ah! dame... c'est rare !... mais ça peut ar-
» river.

» — Quel âge as-tu donc, toi, drôle! pour
» te permettre de telles réflexions?

» — Moi, monsieur, j'ai cinquante ans, »
» répond Jasmin en se redressant et tendant le
» jarret.

» — Hum !... je crois que tu caches quelque
» chose... tu parais beaucoup plus. N'importe!
» j'en enterrerais dix comme toi!

» — Monsieur en est bien le maître, assuré-
» ment.

» — Et dès que ma goutte m'aura quitté, j'i-
» rai embrasser mon héritier. Je pourrais bien
» faire venir la nourrice ici, mais le méde-
» cin dit qu'il ne faut pas que les enfants chan-
» gent d'air, et j'aime mieux me priver de voir
» le mien que de m'exposer à ce qu'il retombe
» malade aussi.

» — D'ailleurs, monsieur, quand vous vou-
» drez que j'aille voir notre jeune homme, vous
» savez que je suis toujours prêt... et il n'y a
» pas besoin de me faire accompagner par cette
» grosse Turlurette... je sais juger si un enfant
» se porte bien. J'irais tous les jours à Gagny,

» si vous le désiriez, ça ne me fatigue pas du » tout. »

Jasmin aimait beaucoup à aller voir Chérubin; d'abord, le fidèle serviteur avait déjà un tendre attachement pour le fils de son maître, ensuite il vidait plusieurs pots de piqueton avec le père nourricier, qui était aussi devenu son ami.

Il y avait cinq mois que la marquise était morte, lorsqu'enfin monsieur de Grandvilain fut débarrassé de sa goutte et en état de quitter son grand fauteuil. Son premier soin fut d'ordonner que l'on mît les chevaux à sa voiture; puis il monta dedans. Cette fois, Jasmin grimpa derrière, et l'on prit la route de Gagny.

Le petit Chérubin continuait à venir bien, parce que ce n'était pas lui qui mangeait les gourmandises que Turlurette continuait d'envoyer chez Nicolle. Déjà un des petits garçons de la nourrice était mort d'une inflammation de poitrine; les deux autres, plus grands et plus forts, résistaient encore aux biscuits et aux dragées, mais leur teint était blême, tandis que celui de Chérubin brillait de santé et de fraîcheur.

Le jour où le marquis s'était mis en route pour Gagny, Jacquinot Frimousset avait com-

mencé dès le matin ses visites au cabaret, et il était déjà complètement gris, lorsqu'un de ses amis vint l'avertir que l'équipage du marquis de Grandvilain était devant sa porte.

» Bon ! » dit Jacquinot, « c'est mon ami mon-
» sieur Jasmin qui vient nous voir... il n'est pas
» fier du tout, quoique valet de chambre de
» grande maison : nous allons vider quelques
» chopines ensemble. »

Et le mari de la nourrice parvient, tout en trébuchant, à arriver chez lui ; il entre dans la salle basse où monsieur de Grandvilain était alors occupé à faire sauter sur ses genoux son fils, qui avait déjà un an et qui semblait rire beaucoup du menton de son cher père qui ne restait pas un moment en repos.

« Quoique c'est que ce vieux là ! » s'écrie Frimousset en essayant d'ouvrir ses yeux et en s'appuyant sur la muraille.

« C'est monsieur le marquis de Grandvilain,
» lui-même ! » crie Nicolle en faisant de loin signe à son mari, afin qu'il ait un air plus respectueux, mais celui-ci part d'un gros rire en disant :

«Ça, le père de Chérubin !... allons donc !
» pas possible !... c'est son grand-père... son
» trisaieul... pour le moins !... est-ce qu'on

» peut avoir des marmots si jeune quand on est » ratatiné comme ça!... »

Monsieur de Gradvilain devient pourpre de colère ; il a un moment l'envie d'emporter son fils et de ne plus remettre les pieds chez ce grossier paysan, qui vient de lui dire des choses aussi désagréables ; mais déjà Nicolle est parvenue à pousser son mari hors de la salle, et Jasmin qui était occupé à se rafraîchir un peu plus loin se rapproche, en disant :

« Ne faites pas attention, mon cher maître, » le père nourricier a bu... il est gris... il ne » voit plus clair... sans cela il ne vous aurait ja- » mais dit ces choses-là, il les aurait peut-être » pensées, mais il ne les aurait pas dites.

» — Mon mari est un ivrogne, et pas autre » chose! » reprend Nicolle. « Je vous deman- » dons ben pardon pour lui, monsieur le mar- » quis, aller croire que vous n'êtes pas le père » de votre fils!... eh mon Dieu... on voit ben » qu'il a les yeux troublés par la boisson... mais » c'est que c'est vous tout craché, ce cher pe- » tit!... il a vot'nez, vot'bouche... vos yeux, il » a tout! quoi! »

L'éloge était d'une exagération ridicule et fort peu flatteur pour le petit Chérubin. Mais le marquis de Grandvilain qui ne voulait pas

vieillir, prend tout cela pour l'expression de la vérité, il regarde encore son fils et murmure :

« Oui, il me ressemble... ce sera un fort » joli garçon. » Et il se lève et met une bourse dans la main de la nourrice, en lui disant : « Je suis content, mon fils se porte fort bien, » continuez de lui donner vos soins; puisque » l'air de ce pays lui convient, je pense que je » ferai bien de vous le laisser tard... très-tard » même... Les enfants ont toujours le temps » d'étudier; la santé avant tout!... n'est-ce pas » Jasmin!

» — Oh! oui, monsieur!... la santé! vous » avez bien raison, car à quoi sert d'être savant » quand on est mort!...»

Monsieur de Grandvilain sourit de la réflexion de son valet de chambre, puis après avoir encore embrassé Chérubin, il regagne sa voiture Jacquinot était tapis dans un coin de la cour d'où il n'osait plus bouger, il se contente de s'incliner devant le marquis, et celui-ci, en passant devant le paysan, se redresse et fait tout son possible pour que sa démarche ait encore l'aisance et la fermeté de la jeunesse.

Quelques mois s'écoulent : M. de Grandvilain disait souvent :

« — Je vais aller à Gagny. »

Mais il n'y allait pas, la crainte de rencontrer encore le père nourricier et de s'entendre adresser de nouveaux compliments dans le genre des premiers, retenait le marquis qui se contentait alors d'envoyer chercher son fils, devenu assez fort pour supporter sans danger un si court voyage.

Nicolle passait plusieurs heures à l'hôtel, mais Chérubin ne s'y plaisait pas; il pleurait et demandait à retourner au village; alors le marquis embrassait son fils et disait à la nourrice :

« — Partez vite, il ne faut pas le contrarier, » cela le rendrait peut-être malade. »

Et deux autres années s'écoulèrent ainsi. Chérubin était d'une belle santé, sans cependant être gros et robuste comme les enfants de la plupart des paysans; il était gai, il aimait à jouer, à courir; mais aussitôt qu'on l'amenait à Paris, dès qu'il se voyait près de son père dans l'hôtel de Grandvilain, le petit garçon perdait sa gaîté; il est vrai que l'hôtel du faubourg Saint Germain n'était pas gai, et que le vieux marquis, presque toujours tourmenté par la goutte, était assez triste aussi.

On faisait cependant tout ce que l'on pou-

vait pour que le sejour de l'hôtel fut agréable au bambin ; on avait rempli une chambre de joujoux, on couvrait une table de friandises, Chérubin avait le droit de tout manger, de tout briser, on le laissait entièrement libre de faire ses volontés, mais après avoir regardé quelques jouets et mangé quelques gâteaux, l'enfant allait près de sa nourrice, il la prenait par son tablier, la regardait avec tendresse et lui disait d'une voix suppliante :

« — Ma mère Nicolle... est-ce que nous n'al-
» lons pas bientôt retourner cheux nous ?»

Un jour le marquis prit un air grave, et faisant venir son fils à côté de son fauteuil, lui dit :

« — Mais, Chérubin, tu es ici chez toi...
» quand tu es au village, tu es chez ta nour-
» rice... ici tu es chez ton père... et par consé-
» quent chez toi.»

L'enfant hochait la tête, en répondant :

« — Oh! non, ce n'est pas cheux nous
» ici.

» — Chérubin, vous êtes un petit entêté, tu
» ne te crois pas chez toi ici, parce que tu n'as
» pas l'habitude d'y être... mais si tu y restais
» seulement quinze jours, tu aurais oublié le

» village, car enfin, c'est plus beau ici que chez » ta nourice, j'espère?

» — Oh ! non, c'est plus joli cheux nous !

» — Cheux nous ! cheux nous ! c'est impa- » tientant à la fin !... Eh bien, puisqu'il en est » ainsi... puisque vous vous déplaisez chez votre » père, vous allez rester ici, Chérubin, vous ne » retournerez plus chez votre nourrice, je vous » garde avec moi... vous ne me quitterez plus » et au moins je vous apprendrai à parler fran- » çais et à ne plus dire *cheux* nous ! »

L'enfant n'ose pas répondre, le ton sévère que son père vient de prendre avec lui pour la première fois, l'a tellement saisi, qu'il demeure muet, immole, mais au bout d'un instant, ses traits se contractent, ses pleurs se font jour et il éclate en sanglots.

Alors Jasmin, qui d'une pièce voisine entendait tout ce que l'on disait, accourt vers son maître comme un furibond en s'écriant :

« Eh ben ! qu'est-ce que ça veut dire? vous » faites pleurer notre enfant à c't'heure !... c'est » joli !... est-ce que vous allez devenir un tyran » à présent...

» — Allons, Jasmin, taisez-vous...

» — Non, monsieur, je ne souffrirai pas que » vous fassiez du chagrin à notre petit !... par

» exemple !... je m'y oppose même... tenez... » il est tout en larmes, ce cher ami... ah çà mais, » qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, » monsieur, est-ce que la goutte vous est re- » montée dans le cœur.

» — Jasmin ..

» — Monsieur, ça m'est égal !... battez-moi, » chassez-moi... mettez-moi à l'écurie... faites- » moi coucher avec les chevaux... tout ce que » vous voudrez, mais ne faites pas pleurer cet » enfant... car... voyez vous... alors... je...»

Jasmin s'arrête, il ne pouvait plus parler, parce qu'il pleurait aussi.

Monsieur de Grandvilain qui voit son fidèle domestique couvrir ses yeux de son mouchoir, lui tend la main au lieu de le gronder, et lui dit :

« — Allons ne te fâche pas... j'avais tort... » oui j'avais tort puisque j'ai affligé ce cher en- » fant. Après tout, ma société n'est pas bien » gaie, la goutte me rend souvent grondeur. Que » ferait-il dans cet hôtel ce pauvre petit ; il est » trop jeune pour qu'on le fasse étudier !... et » puisqu'il n'a plus sa mère laissons-lui sa nour- » rice le plus longtemps possible. D'ailleurs » l'air de Paris ne vaut pas celui qu'il respire au » village. Remmenez donc votre élève, nourrice.

» puisqu'il vous aime tant, c'est que vous le » le rendez heureux. Viens m'embrasser Ché- » rubin, et ne pleure plus, tu vas retourner avec » tes bons amis, ils ne t'aiment pas plus que » nous, mais tu les aimes davantage, toi. Je tâ- » cherai de prendre patience, et peut-être qu'un » jour, j'aurai aussi mon tour.

» — Bravo !.. bravo ! » s'écrie Jasmin tandis que son maître embrasse son fils. « Ah ! voilà qui est » parlé... je vous reconnais à présent, monsieur ! » Eh ! certainement que votre Chérubin vous » aimera, qu'il vous chérira même... mais dam ! » plus tard, ça ne peut pas venir tout de suite... » laissons-le grandir un peu... et s'il ne vous » aimait pas alors, je lui parlerais, moi ! »

La nourrice a donc encore emmené Chérubin au village. Nicolle est bien contente de garder un enfant qui pour elle est une fortune, mais elle promet au vieux marquis de lui amener son fils la semaine suivante, car le vieillard semble plus triste que de coutume en se séparant de lui.

On dit qu'il y a des pressentiments, des avertissements secrets qui nous font deviner lorsqu'un malheur nous menace, et que notre cœur bat avec plus de force lorsque nous quittons une personne chérie que nous ne devons jamais

revoir : pourquoi ne croirions-nous pas aux pressentiments, les anciens croyaient aux augures; les gens d'esprit sont quelquefois très-superstitieux, il vaut infiniment mieux croire à beaucoup de choses que de ne croire à rien; et les esprits forts ne sont pas toujours de grands esprits.

Le marquis de Grandvilain avait-il un pressentiment en ne laissant qu'à regret partir son fils, c'est ce qu'il ne put dire; mais le fait est qu'il ne devait plus le revoir; trois jours après la scène que nous venons de rapporter, un accès de goutte emporta en quelques heures le noble vieillard, qui n'eut que le temps de balbutier à Jasmin le nom de son notaire, et de soupirer celui de son fils.

La douleur du valet de chambre du marquis fut plus vive, plus touchante, plus sincère que ne l'aurait été celle d'une foule de parents et d'amis. Quand nos domestiques nous aiment, ils nous aiment beaucoup, car ils connaissent nos défauts aussi bien que nos qualités, et ils nous pardonnent les uns en faveur des autres; ce que nos amis et nos connaissances ne font jamais.

Jasmin était surtout désolé d'avoir grondé

son maître de vouloir garder son fils avec lui, il se disait :

« — Je suis cause qu'il n'a pas pu l'embrasser avant de mourir... mon pauvre maître!.. » il pressentait sa fin prochaine en ne voulant » plus renvoyer son enfant au village... et moi » qui me suis permis de le gronder... drôle que » je suis!... et il ne m'a pas assommé comme » je le méritais!... au contraire, il m'a tendu » la main!... Ah! quel maître j'ai perdu là! je » me laisserais mourir de chagrin, si je ne de» vais pas veiller sur le petit Chérubin. »

Jasmin se rappelle alors qu'avant de fermer les yeux, son maître avait balbutié le nom de son notaire, et présumant que celui-ci est chargé d'exécuter les dernières volontés du marquis, il se hâte d'aller lui apprendre sa mort.

Le notaire de M. de Grandvilain, était un homme jeune encore, mais d'un aspect grave et même un peu sévère; il était en effet dépositaire du testament du marquis, et chargé de l'exécution de ses dernières volontés, il se hâte d'ouvrir l'acte qu'il a entre les mains, et lit ce qui suit :

« J'ai trente mille francs de rente. Toute ma » fortune revient à mon fils, mon unique héri» tier. A quinze ans je veux qu'il soit mis en

» possession de ses biens. Jusque-là c'est mon » notaire qui voudra bien les gérer. Je ne veux pas » que l'on change rien à l'intérieur de ma mai- » son, ni que l'on renvoie aucun de mes domesti- » ques. C'est Jasmin, mon fidèle valet de chambre, » que je nomme intendant de ma maison. Tous » les mois mon notaire lui comptera la somme » qu'il demandera pour les dépenses de l'hôtel et » celles nécessaires à l'éducation de mon fils.

Sigismond Venceslas marquis de Grandvilain.

Le notaire ne peut s'empêcher de sourire après avoir lu ce testament singulier, et Jasmin qui a écouté de toutes ses oreilles le regarde d'un air étonné, en balbutiant :

« — Dans tout ça, monsieur le notaire, je » n'ai pas compris qui est-ce qui sera le tuteur » du petit.

« — Il n'y en a pas, Jasmin, son père ne lui » en a pas donné ; il s'en est reposé sur moi et » sur vous : sur moi pour l'administration de sa » fortune ; sur vous pour surveiller sa conduite. » Il paraît que M. de Grandvilain avait une » grande confiance en vous .. vous la méritez, » je n'en doute pas... mais je vous engage à re- » doubler de zèle près du jeune marquis .. son- » gez que c'est vous maintenant qui devez veil-

» ler sur lui. Quant à sa fortune, son père veut
» qu'à quinze ans il soit maître d'en disposer....
» c'est être riche de bien bonne heure!.... mais
» puisque telle est la volonté de son père, faites
» du moins en sorte, Jasmin, qu'à quinze ans
» le jeune marquis soit déjà un homme pour la
» force, le caractère et l'instruction.

Jasmin écoute ce discours d'un air pénétré ; il veut répondre quelque chose, il s'embrouille, se perd dans une phrase qu'il ne peut pas finir et sort enfin de chez le notaire après avoir reçu de celui-ci une somme d'argent pour commencer à tenir la maison de son maître.

En rentrant à l'hôtel Jasmin était grandi de trois pouces et enflé comme un ballon ; la vanité se loge partout, chez les grands comme chez les petits, et elle doit être encore plus forte chez ces derniers qui n'ont pas l'habitude des grandeurs.

Tous les domestiques de l'hôtel entourent le valet de chambre, curieux de savoir ce que contenait le testament; Jasmin fait une grosse figure bête et parle du nez en répondant :

« — Soyez tranquilles, mes amis, il n'y a
» rien de changé ici ; je vous garde tous à mon
» service...

« — Vous, monsieur Jasmin.... est-ce que » c'est vous qui héritez de notre maître.

« — Non, non, je n'hérite pas... mais je re- » présente l'héritier, enfin je suis l'intendant de » la maison... je garde tout le monde...cuisi- » nier, cocher... femme de charge... parce que » monsieur le marquis l'a voulu... sans quoi je » vous aurais tous renvoyés... car c'est fort inu- » tile des domestiques sans maître... Ah! pour- » tant, je me trompe, notre maître à présent » c'est le jeune marquis... et quand il voudra » venir habiter son hôtel il trouvera sa maison » toute montée; voilà sans doute quel était le » désir de feu son père et nous devons nous y » conformer. »

Tous les valets s'inclinent devant Jasmin qui est devenu un homme prépondérant, et celui-ci après avoir reçu les félicitations de ceux qui sont maintenant ses inférieurs, se retire dans sa chambre et réfléchissant à ce que lui a dit le notaire, se met la tête à la torture pour savoir ce qu'il doit faire de Chérubin, afin de remplir dignement les intentions de son maître.

Après avoir passé plusieurs heures à se creuser la tête sans y rien trouver, Jasmin s'écrie :

« — Ma foi, je crois que ce qu'il y a de » mieux à faire, c'est de laisser le petit Chéru- » bin en nourrice. »

CHAPITRE VII.

LA PETITE LOUISE.

—

Chérubin est toujours au village, il habite toujours chez sa nourrice Nicolle Frimousset, et pourtant Chérubin a dix ans; quoique mignon, il est bien portant, et les soins d'une nourrice ont depuis longtemps cessé de lui être nécessaires. Mais l'héritier du marquis de Grandvilain a conservé la même affection pour le séjour où il a passé son enfance et il se fâche quand on lui propose de le quitter.

Cependant Jacquinot le père nourricier est plus ivrogne que jamais et en prenant des années Nicolle, forcée de crier sans cesse après son mari, est rarement de bonne humeur; ensuite ses deux garçons ont quitté le village : l'un est maçon à Orléans, l'autre est en apprentissage chez un charpentier à Livry.

Malgré cela Chérubin se plaît toujours chez sa nourrice, où il a pour compagnie une petite fille qui n'a que deux ans de moins que lui.

C'était peu de jours avant la mort du marquis de Grandvilain, qu'un matin, une toute jeune dame de la ville, et dont la mise était assez élégante, était descendue d'un fiacre devant la demeure de Nicolle. Cette jeune dame qui était belle et avait l'air distingué, était fort pâle et semblait très-émue; elle tenait dans ses bras une petite fille qui pouvait avoir un an, et s'adressant à la femme de Jacquinot, lui dit d'une voix entrecoupée par les pleurs :

« Voilà ma fille... elle n'a qu'un an, cepen-
» dant depuis quelques mois déjà elle ne prend
» plus le sein. Je désirerais la laisser en sevrage
» chez de braves gens qui en auraient grand
» soin, qui la traiteraient comme leur enfant.
» Voulez-vous vous charger d'elle, madame, je
» ne puis plus garder ma fille avec moi.... il est

» même possible que je ne puisse pas la repren-
» dre de longtemps... Voilà trois cents francs
» dans ce rouleau... c'est tout ce dont je puis
» disposer maintenant, mais avant un an je vous
» renverrai une pareille somme.... si je ne suis
» pas venu auparavant embrasser ma petite. »

Nicolle qui se trouvait fort bien d'avoir élevé déjà un enfant, crût qu'il lui arrivait une seconde fortune, et accepta de grand cœur la proposition qu'on lui faisait. La jeune dame lui remit la petite fille, l'argent, un paquet assez volumineux, contenant les effets de l'enfant, puis, après avoir embrassé encore une fois sa fille remonta vivement dans la voiture, qui repartit aussitôt.

Alors, seulement, Nicolle songea qu'elle n'avait demandé à la jeune dame ni son nom, ni son adresse, ni le nom de l'enfant ; mais il n'était plus temps, la voiture était déjà bien loin, Nicolle se consola vite de cet oubli et se dit :

« Après tout ! cette dame reviendra... elle ne
» veut pas sans doute abandonner sa fille... elle
» m'a donné cent écus !... j'ai de quoi prendre
» patience, et puis elle est gentille tout plein
» cette petite, et il me semble que je l'aurais
» même gardée pour rien ; comment donc que

» je vas l'appeler..... pardine ! Louise, pisque » c'est aujourd'hui la Saint-Louis..... quand sa » mère viendra si ce nom-là lui déplaît elle me » dira celui qu'elle porte... Faut-il que j'aie été » bête de ne pas le lui avoir demandé..... mais » aussi elle avait l'air si pressé, si agité c'te » dame... allons Louise, c'est décidé, ce sera une » compagnie pour mon Chérubin, ça fait qu'il » ne s'ennuiera pas cheux nous, ce cher en- » fant.... et dam' pus je le garderons et mieux » je nous en trouverons. »

Et en effet la petite fille était devenue la compagne fidèle de Chérubin ; elle avait grandi avec lui, elle partageait tous ses jeux, tous ses plaisirs ; Chérubin n'était pas content lorsque Louise n'était pas près de lui ; la vivacité de la jeune fille s'alliait très-bien avec la douceur naturelle du petit marquis ; enfin lorsque celui-ci commençait à devenir un charmant garçon, Louise promettait aussi d'être une fort jolie fille. Cependant la jeune dame qui avait apporté chez Nicolle cette enfant, dont elle se disait la mère, n'était plus revenue à Gagny ; une seule fois, un an après sa visite, une espèce de commissionnaire venant Paris s'était présenté chez les Frimousset, il leur avait remis un

rouleau, qui cette fois ne contenait que cent cinquante francs, en leur disant :

« C'est de la part de la mère de la petite fille » qu'on vous a apportée il y a un an ; elle vous » recommande toujours son enfant. »

Alors Nicolle avait questionné cet homme, lui avait demandé le nom et l'adresse de la dame qui l'envoyait, mais le commissionnaire avait répondu qu'il ne la connaissait pas, qu'on était venu le trouver à Paris, à la place où il se tenait et qu'on l'avait chargé de cette commission en le payant d'avance, et après s'être assuré qu'il avait une plaque.

Nicolle n'en avait pas su davantage et depuis elle n'avait plus reçu ni nouvelles ni argent. Mais Louise était si gentille qu'il ne lui était pas venu une seule fois à la pensée de la renvoyer. D'ailleurs, Chérubin la chérissait, la petite fille devait être un nouveau lien qui le retiendrait chez sa nourrice, et lorsque par hasard Jacquinot se permettait de faire quelques réflexions sur l'enfant qu'ils élevaient alors gratis, sa femme lui répondait :

« Tais-toi, ivrogne, ça ne te regarde pas, si » la mère de cette petite ne vient pas la recher- » cher, c'est qu'il faut qu'elle soit morte ou que » ce soit une bon mauvaise mère ; si elle est

» morte, faut bien que je la remplace près de » cette enfant; si c'est une mauvaise mère, » Louise serait malheureuse avec elle et j'aime » encore mieux qu'elle reste avec moi. »

Pendant que Chérubin grandissait près de sa petite amie Jasmin continuait à gouverner l'hôtel du marquis de Grandvilain; il avait de l'ordre dans ses dépenses; les domestiques ne pouvaient faire aucun excès et lui-même ne se grisait plus qu'une fois par semaine, ce qui était bien modeste pour un homme qui avait les clefs de la cave. Mais Jasmin pensait continuellement à son jeune maître; il allait le voir souvent, il passait parfois des journées entières à Gagny, il demandait toujours à Chérubin s'il voulait revenir avec lui à Paris, dans son hôtel. le petit garçon refusait constamment, et Jasmin se consolait et s'en revenait seul à Paris, en se disant :

« Le jeune marquis se porte fort bien, voilà » le principal. »

Lorsque Jasmin se rendait chez le notaire pour y demander de l'argent, ce qu'il ne faisait jamais qu'en présentant une note exacte de ce qu'il avait eu à payer. Le notaire après avoir loué le fidèle valet sur la probité et l'économie

qu'il apportait dans les dépenses de l'hôtel, ne manquait pas de lui dire :

« Et notre jeune marquis, comment va-
» t-il ?

» Il se porte supérieurement ! » répondait Jasmin. « — Il doit être grand maintenant, le
» voilà qui doit avoir près de onze ans. — Il
» est d'une fort jolie taille... il a une charmante
» figure... ce sera un petit bijou dont toutes les
» femmes raffoleront, j'en suis sûr, comme elles
» raffolaient de feu son père..... si ce n'est que
» je présume que ce ne seront pas les mêmes
» femmes !

» — C'est fort bien, mais les études mar-
» chent-elles !.... avez-vous placé le petit mar-
» quis dans une bonne institution ?

» — Excellente, monsieur, oh ! il est dans
» une très-bonne maison !..... il y mange tant
» qu'il veut !

» — Je ne doute pas qu'il ne soit bien nourri,
» mais cela ne suffit pas, à son âge il faut sur-
» tout la nourriture de l'esprit ; est-on content
» de lui ?

» — On en est enchanté... on voudrait ne ja-
» mais se séparer de lui !... il est si gentil !...

» — A-t-il eu des prix ?

« — Des prix !. ... il a tout ce qu'il veut ! Il » n'a qu'à demander, on ne lui refuse rien.

« — Vous ne comprenez pas ; je veux dire » a-t-il obtenu des prix par son travail ? Est-il » fort en latin, en grec, en histoire ?... »

A ces questions, Jasmin était un peu embarrassé, il toussait, et balbutiait quelques mots que l'on n'entendait pas.

Mais le notaire, qui attribuait son embarras à une autre cause, reprenait :

« — Je vous parle de choses auxquelles vous » ne comprenez rien, n'est-ce pas, mon vieux » Jasmin, le latin, le grec !... tout cela n'est pas » de votre compétence. Au reste, lorsque j'aurai » quelques moments à moi, j'irai vous trouver » et vous me mènerez voir le jeune mar- » quis. »

Jasmin s'éloignait, en se disant :

« — Diable ! diable !..... s'il va un jour voir » mon petit Chérubin, il ne sera peut-être pas » satisfait de ses études ; ce n'est pourtant pas » ma faute si M. le marquis ne veut pas quitter » sa nourrice. Ce notaire me parle sans cesse de » la nourriture de l'esprit ?... Il me semble que » quand un enfant fait ses quatre repas par jour » avec appétit, son esprit ne doit pas plus

» être à juen que son estomac, ou alors c'est » qu'il y met de la mauvaise volonté.

Un jour cependant, après une visite chez le notaire, dans laquelle celui-ci avait encore engagé le vieux valet de chambre à bien recommander le jeune marquis à ses professeurs, Jasmin se rend sur-le-champ à Gagny, en se disant tout le long de la route :

« — Je suis une vieille brute... je laisse dans » l'ignorance le fils de mes maîtres, car enfin » je sais lire, moi... et je crois que Chérubin ne » sait pas même lire... Décidément ça ne peut » pas durer comme cela... Plus tard on di- » rait :

» — Jasmin n'a pas eu soin de l'enfant qu'on » lui avait confié..... Jasmin n'est pas digne de » la confiance de feu monsieur de Grandvi- » lain?...

» — Je ne veux pas qu'on dise cela de moi... » J'ai la soixantaine maintenant, mais ce n'est » pas une raison pour être un imbécile..... Je » vais montrer du caractère. »

Jasmin arrive chez Nicolle qu'il trouve travaillant dans la salle basse, tandis que Jacquinot dormait à demi dans un vieux fauteuil.

» Mes amis, » dit Jasmin en entrant d'un air très-affairé et en roulant ses gros yeux autour

de lui. « ça ne peut pas rester comme cela!... » oh!.... il faut que nous changions complète- » ment! »

Nicolle regarde le vieux domestique avec surprise en disant :

« — Vous voulez changer notre maison... Vous » trouvez cette salle trop sombre.... Ah! dam! » j'y sommes habitués, nous autres...

» — Est-ce que nous ne buvons pas un coup?» dit Jacquinot en se levant et se frottant les yeux.

« — Tout-à-l'heure, Jacquinot, tout-à- » l'heure, mes amis, vous ne me comprenez » pas. Il s'agit de votre élève..... de mon jeune » Chérubin, auquel vous ne donnez que la nour- » riture... que vous prenez...

» — Est-ce qu'il n'est pas content, ce cher » enfant, » s'écrie Nicolle, « mon Dieu, mais je » lui donnerai tout ce qu'il voudra, moi; il n'a » qu'à parler! Je lui ferai des tartes, des galettes, » des flancs. .

» — Ce n'est pas cela, Nicolle, ce n'est pas » de cette nourriture qu'il s'agit. C'est l'esprit de » Chérubin qui a besoin d'une foule de choses.

» — Son esprit... queuque chose de léger, » vous voulez dire..... Je lui ferai du fromage à » la crême...

» — Encore une fois, dame Frimousset, lais-
» sez-moi donc parler. Il faut que mon jeune
» maître devienne savant..... ou à peu près ; il
» n'est pas question de manger, mais d'étudier...
» qu'apprend-il chez vous? sait-il lire, écrire,
» compter seulement?

» — Ma fine, non, » dit Nicolle, « vous ne
» nous avez pas parlé de ça, nous avons cru que
» ce n'était pas nécessaire.... d'autant plus que
» Chérubin devant être très-riche, nous pen-
» sions qu'il n'avait pas besoin d'apprendre un
» état.

» — Il n'est pas question d'apprendre un état,
» mais de devenir savant.

» — Ah! je comprends, comme le maître
» d'école, qui fourre toujours dans sa conversa-
» tion des mots qu'on ne sait pas ce que ça veut
» dire.

» — C'est cela même... Oh! si Chérubin di-
» sait de ces belles phrases... qu'on ne com-
» prend pas, ce serait bien heureux! Vous avez
» donc un maître d'école savant dans ce vil-
» lage?

» — Certainement, monsieur Gérondif.

» — Gérondif!.... ce nom seul annonce un
» homme fort instruit. Est-ce que vous croyez
» qu'il consentirait à venir donner chez vous des

» leçons à mon jeune maître, car il est impos-
» sible que monsieur le marquis aille en classe
» avec tous les marmots du village.

» — Pourquoi donc que monsieur Gérondif
» ne viendrait pas !... Il a déjà éduqué deux ou
» trois enfants de bourgeois qui viennent à Ga-
» gny passer l'été... D'ailleurs il n'est pas ben
» calé ce cher homme, et pour gagner de l'ar-
» gent...

» — Qu'à cela ne tienne, je le paierai le prix
» qu'il voudra... Est ce que je ne pourrais pas
» causer... voir ce monsieur Gérondif?

» — C'est ben facile... Jacquinot va aller le
» chercher. . Il est cinq heures passées, sa classe
» est finie... Jacquinot, tu trouveras le maître
» d'école chez Manon, la boulangère, parce
» qu'il va chez elle tous les jours faire cuire des
» pommes de terre dans son four, quand il est
» encore chaud.

» — Allez, mon cher Jacquinot, amenez-
» moi ce savant et nous viderons ensuite quel-
» ques bonnes bouteilles dont je régalerai aussi
» monsieur Gérondif. »

Cette promesse réveille Jacquinot ; il sort en promettant de se hâter, et Jasmin dit alors à Nicole :

« — Où est mon jeune maître?

» — Mon fieu?...

» — Mon maître, le jeune marquis de Grand-
» vilain... il a onze ans maintenant, ma chère
» Nicolle, et il me semble qu'il est un peu grand
» pour que vous l'appeliez encore mon fieu.

» — Ah! dam! l'habitude... que voulez-vous. Il est dans le jardin, sous les pruniers.

» — Seul?

» — Oh! que nenni... Louise est avec lui,
» toujours avec lui. Est-ce qu'il peut se passer
» d'elle.

» — Ah! c'est cette petite fille qu'on a laissée
» et dont vous ne connaissez pas les parents...

» — Mon Dieu, oui.

» — Et vous en avez toujours bien soin?

» — Pardi! un enfant de plus... Quand il y
» a pour trois, il y a pour quatre.

» — C'est ce que me disait mon père, lors-
» qu'il rognait la portion de mon déjeuner, et
» chez nous, au contraire, quand on était qua-
» tre, il n'y avait jamais que pour deux. C'est
» égal, dame Frimousset, vous êtes une brave
» femme, et quand Chérubin sortira de chez
» vous, on vous fera un joli cadeau.

» — Ah! ne parlez pas de ça, j'aimerais ben
» mieux pas de cadeau et que mon fieu ne me
» quittat jamais.

» — Ah! je conçois cela... pourtant nous ne » pouvons pas le laisser jusqu'à trente ans en » nourrice ; ce n'est pas l'usage. Je vais aller lui » présenter mes devoirs en attendant l'arrivée » de M. Gérondif, et lui annoncer qu'il faut qu'il » devienne savant. »

Chérubin était assis au fond du jardin qui se terminait par un verger. Là, des arbres que l'on ne taillait jamais étendaient en liberté leurs branches chargées de fruits, comme pour apprendre à l'homme que la nature n'a pas besoin de ses secours pour croître et produire.

Le fils du marquis de Grandvilain avait des traits agréables et réguliers ; ses grands yeux bleus étaient surtout d'une extrême beauté, et par leur expression douce et langoureuse semblaient plutôt appartenir à une femme qu'à un homme ; de longs cils bruns ombrageaient ces charmants yeux-là, qui selon toute apparence devaient réaliser les prédictions de Jasmin et faire un jour bien des conquêtes. Le reste de la figure était bien, sans avoir rien de remarquable, si ce n'est que le teint du petit Chérubin était aussi blanc que celui d'une jeune fille, qui est blanche, le séjour de la campagne n'avait point bruni le jeune marquis, parce que Nicolle, qui avait toujours eu les plus grands soins

de son nourrisson, ne le laissait jamais exposé au soleil, et que le petit garçon qui n'était point occupé aux durs travaux des champs, avait toujours le loisir de rechercher l'ombrage et la fraîcheur.

La petite Louise, qui avait alors neuf ans, avait une de ces jolies têtes tour-à-tour gaie et mélancolique que les peintres sont heureux de copier, lorsqu'ils veulent nous représenter une jeune fille de la Suisse ou des environs du lac de Genève. C'était une délicieuse figure dans le goût des vierges de Raphaël, où il y avait pourtant aussi de la mélancolie et de la grâce française. Louise avait les yeux et les cheveux d'un noir de jais, mais des cils fort longs tempéraient leur éclat et leur donnaient quelque chose de velouté qui avait un charme indéfinissable; un front haut et fier, une bouche fort petite, des dents blanches et enchassées comme des perles, achevaient de faire de cet enfant une des plus jolies petites filles qu'il fut possible de rencontrer; enfin, lorsque Louise riait, deux petites fossettes qui se formaient dans ses joues donnaient encore un nouveau charme à toute sa personne, et la jeune fille riait souvent, car elle n'avait que neuf ans; Nicolle la traitait comme son enfant, Chérubin comme sa sœur, et elle ne

se doutait pas encore qu'elle avait été abandonnée par sa mère

Lorsque Jasmin dirige ses pas vers le verger, Chérubin et Louise étaient en train de manger des prunes. La petite fille en cueillait et en jetait à son compagnon, qui était assis au pied d'un arbre chargé de fruits, à tel point que ses branches semblaient prêtes à se casser sous le poids qu'elles portaient.

Jasmin ôte son chapeau et salue humblement son jeune maître, mettant à l'air sa tête presque entièrement chauve, quoique les cheveux qui restaient encore au-dessus des oreilles fussent rassemblés et collés avec beaucoup de soin sur le devant du front, ce qui de loin donnait au vieux domestique l'air de s'être noué un bandeau autour de la tête.

« — Je présente mes hommages à monsieur » le marquis, » dit Jasmin.

Au même instant la petite fille secoue une branche de prunier, qui s'étendait au-dessus de la tête du valet de chambre et une pluie de prunes arrose le chef de Jasmin.

Alors de grands éclats de rire partent de derrière l'arbre et Chérubin y mêle les siens; tandis que le vieux serviteur, qui pour tout au monde n'aurait pas gardé son chapeau sur sa

tête en présence de son jeune maître, reçoit avec résignation la pluie de prunes qui tombe sur lui.

« La santé de mon jeune maître me paraît » toujours florissante, » reprend Jasmin après avoir rejeté à terre quelques prunes qui s'étaient logées entre sa cravatte et le collet de son habit.

« — Oui, oui, Jasmin, oui... mais vois donc » comme elles sont belles... si bonnes avec cela. » Manges-en donc, Jasmin, tu n'as qu'à te bais- » ser et en ramasser...

» — Monsieur est bien bon ; mais les prunes... » cela occasionne des inconvénients... je viens » d'abord savoir si monsieur veut enfin retour- » ner à Paris avec moi... son hôtel est toujours » disposé pour le recevoir et... »

Jasmin ne peut achever sa phrase parce qu'une nouvelle pluie de prunes lui tombe sur la tête. Cette fois il regarde avec humeur autour de lui, mais l'espiègle petite fille s'était vivement cachée derrière un arbre et Chérubin s'écrie :

« — Et non, Jasmin, non, je ne veux pas » aller à Paris, je me trouve si bien ici ; je t'ai » déjà dit que je m'ennuierais à Paris.... et je » m'amuse tant chez ma bonne Nicolle.

» — Soit, monsieur le marquis, je ne veux » pas vous contrarier sur ce point, mais alors il » s'agit de ne plus passer votre temps à jouer, » il faut étudier, mon cher maître, il faut de- » venir savant... c'est indispensable et...»

Une pluie de prunes plus forte que les deux autres coupe encore la parole à Jasmin, qui, sentant qu'il en a deux décrabouillées sur son bandeau de cheveux, se retourne avec colère, en s'écriant :

« — Oh! c'est trop fort, à la fin... on veut » donc faire de la marmelade sur ma tête... Ah! » c'est cette petite fille qui me joue de ces tours- » là... C'est joli, mademoiselle, je vous conseille » de rire encore... il y a bien de quoi!... »

Louise est allée en riant se cacher derrière Chérubin, et celui-ci, tout en riant aussi de la mine que fait son vieux serviteur, lui dit :

« — C'est ta faute, Jasmin, laisse-nous tran- » quilles... nous mangions des prunes, nous » nous amusions bien, Louise et moi, pourquoi » viens-tu nous déranger... pour me dire un tas » de choses!... qu'il faut que je sois savant.... » que j'étudie!... je ne veux pas étudier, moi!.. » va-t-en donc boire avec Jacquinot, va! va!... » je n'ai pas besoin de toi. »

Jasmin semble assez embarrassé, enfin il reprend :

« Je suis fâché de vous contrarier, monsieur » le marquis, mais vous voilà trop grand pour » ne savoir ni lire ni écrire... il faut même que » vous sachiez une foule de choses... parce que » vous êtes marquis et que... enfin le notaire de » feu votre respectable père dit que vous devez » avoir des prix de latin et de grec... et il paraît » que pour avoir des prix il est d'usage d'étu- » dier... Je viens de faire avertir le maître d'é- » cole de ce village, monsieur Gérondif, il va » venir, et c'est lui qui vous instruira, car Ni- » colle m'a assuré que c'était un savant... quoi- » qu'il soit obligé d'aller faire cuire ses pommes » de terre dans le four du boulanger. »

Le front de Chérubin se rembrunit ; le petit garçon fait une moue très-prononcée, en répondant :

« Je ne veux pas que le maître d'école vienne » ici... je n'ai pas besoin d'être savant... vous » m'ennuyez, Jasmin, avec votre monsieur Gé- » rondif!... »

Jasmin souffrait beaucoup de causer du chagrin à son jeune maître. Il ne savait plus que dire, que faire, il tournait et retournait son chapeau dans ses mains, il se tait qu'il fallait

enfin forcer le jeune marquis à ne pas être un âne, mais il ne savait quel moyen employer pour cela, et dans ce moment une nouvelle pluie de prunes lui serait tombée sur la tête qu'elle ne l'aurait pas tiré de sa stupeur.

Mais Nicolle avait de loin suivi le vieux domestique; la nourrice avait compris que si Chérubin ne voulait rien apprendre chez elle, on serait obligé de le faire aller apprendre à Paris; craignant de perdre un enfant qu'elle aimait et qui depuis onze ans avait ramené l'abondance dans son ménage, Nicolle sentit qu'il fallait trouver un moyen pour faire consentir le petit garçon à prendre des leçons du maître d'école.

Les femmes, même celles de la campagne, devinent bien vite quel est notre côté vulnérable. Nicolle qui, petit à petit, s'était avancée et se trouvait alors derrière Jasmin, qui ne bougeait plus et ne soufflait plus mot, fait encore quelques pas vers les enfants, puis prend Louise par le bras et s'écrie :

« Tenez, monsieur Jasmin, je vois ben, ce » qui est cause que Chérubin ne veut pas tra- » vailler, c'est parce qu'il joue toute la journée » avec cette petite, eh ben, comme je tenons » aussi, moi, à ce que mon fieu devienne un

» savant, j'allons emmener Louise chez une de » nos parentes à deux lieues d'ici, on y aura ben » soin d'elle, et elle n'empêchera plus Chéru- » bin d'étudier. »

Nicolle n'a pas fini de parler que le petit garçon court à elle et l'arrêtant par sa robe, s'écrie d'une voix touchante et avec des larmes dans les yeux :

« Non !... non !... n'emmenez pas Louise... » j'étudierai... j'apprendrai tout ce qu'on vou- » dra avec monsieur Gérondif... mais n'emme- » nez pas Louise... oh ! je vous en prie, ne l'em- » menez pas ! »

Le moyen de Nicolle avait réussi. Elle embrasse son nourrisson, Louise saute de joie en voyant qu'on ne l'emmènera point, et Jasmin en ferait autant si son âge lui en laissait la faculté, mais il jette son chapeau en l'air en s'écriant :

« Vive monsieur le marquis de Grandvilain » cadet !... ah ! je savais bien, moi, qu'il con- » sentirait à devenir un savant ! »

En ce moment Jacquinot paraît du côté de la maison à l'entrée du jardin et s'écrie :

« V'là monsieur Gérondif que je viens d'ap- » porter avec moi. »

CHAPITRE VIII.

MONSIEUR GÉRONDIF.

—

Le nouveau personnage qui venait d'arriver chez Nicolle était un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille moyenne, plutôt gras que maigre, d'une figure commune, dans laquelle perçait le désir de se donner de l'importance et l'habitnde de s'incliner servilement devant tous ceux qui par leur position ou leur fortune étaient au-dessus de lui.

Monsieur Gérondif avait des cheveux bruns

épais, longs et gras, qui étaient taillés droits par devant un peu au-dessus des sourcils et qui, par derrière, cachaient le collet de son habit; sur les côtés ils étaient retenus par les oreilles qui les maintenaient en respect. Le professeur avait des yeux gris, dont il était difficile de savoir la grandeur, parce qu'il les tenait presque continuellement baissés, même en vous parlant. Il avait une grande bouche, mais qui était parfaitement garnie par de très-belles dents, et, soit pour montrer cette beauté de son individu, soit pour donner une idée avantageuse de l'aménité de son caractère, le maître d'école souriait presque toujours en parlant et il ne manquait pas alors d'ouvrir la bouche de manière à vous faire voir son râtelier tout entier.

Un nez beaucoup trop gros pour le reste de la figure et qui était presque toujours orné d'une quantité de petits boutons, nuisait infiniment à l'ensemble de la physionomie du professeur; et l'habitude que celui-ci avait prise de le gratter et de le bourrer de tabac donnait continuellement à cette proéminence un aspect rouge et noir fort tranchant, qui aurait eu même quelque chose de rébarbatif si la voix douce et mielleuse de monsieur Gérondif n'eut

adouci l'impression fâcheuse produite d'abord par son nez.

Le costume du maître d'école était sévère, car il avait la prétentoin d'être tout noir; l'habit, le pantalon et le gilet étaient bien en drap de cette couleur, mais le temps avait exercé de tels ravages sur tout cela, qu'il avait fallu souvent apposer des pièces sur chacunes de ces parties du costume; et, soit inadvertance de la part de celui qui avait fait ces réparations, soit que le drap noir fût plus rare que les autres dans le pays, on avait employé des morceaux bleus, verts, gris et même noisettes, pour mettre des pièces à l'habit, au pantalon et au gilet de monsieur Gérondif, ce qui lui donnait une certaine ressemblance avec un arlequin; joignez à cela des chaussons et des sabots pour chaussure et une tenue généralement fort sale, vous aurez une idée du personnage que l'on venait de quérir pour servir de professeur au jeune marquis de Grandvilain.

Quant à ce qu'il portait sur sa tête, nous n'en avons pas parlé par la raison que monsieur Cérondif ne mettait jamais de chapeau ni de casquette, et qu'on ne se rappelait même pas lui avoir vu aucune espèce de coiffure à la main. Lorsqu'il pleuvait, il avait un vieux pa-

rapluie qui ne possédait que trois baleines, mais sous lequel notre maître d'école mettait bravement sa tête, sans craindre que son rifflard fît la tulipe, parce qu'il était divisé en plusieurs morceaux.

Le maître d'école qui souffrait beaucoup de durillons et de cors aux pieds, était venu en s'appuyant fortement sur le bras de Jacquinot ce qui était sans doute cause que le mari de Nicolle avait annoncé qu'il venait d'apporter monsieur Gérondif. En apprenant qu'on le demandait de la part du marquis de Grandvilain, le professeur ne s'était pas donné le temps de retirer ses pommes de terre du four de la boulangère, et il n'avait pas plus jugé nécessaire de se laver les mains, besogne qu'il ne faisait du reste que les dimanches et jours de fête.

Jasmin fait passer son jeune maître devant lui. Chérubin ne quitte pas la main de Louise, comme s'il eût craint encore qu'on ne voulût le séparer de sa compagne chérie. Le vieux valet de chambre les suit tenant toujours son chapeau à sa main, Nicolle marche après eux, et l'on va recevoir le professeur qui s'était arrêté sur le seuil de la porte de la rue, très-embarrassé de savoir s'il ôterait ou s'il garderait ses sabots pour se présenter devant les personnes

de distinction qui le faisaient demander; enfin il se décide à se présenter en chaussons.

En aperçevant la tête chauve de Jasmin, dont le costume aisé n'a rien qui annonce un domestique, monsieur Gérondif se précipite auvant de lui, en souriant de la façon la plus capable de faire voir ses mollaires et ses incisives, et le salue en disant :

« — A tout seigneur, tout honneur... *Salu-*
» *tem vos*... Monsieur le marquis je m'estime
» bien heureux d'être en ce moment devant
» vous... présentement. »

Pendant que monsieur Gérondif fait son compliment en s'inclinant jusqu'à terre, Jasmin qui voit bien que le professeur se trompe et le prend pour le marquis, se hâte de faire passer son jeune maître à sa place, ce que Chérubin fait sans lâcher la main de Louise, de façon qu'en relevant le nez monsieur Gérondif se trouve avoir les deux enfants devant lui, il croit s'être trompé et repousse assez incivilement le petit garçon et sa compagne pour courir se replacer devant Jasmin qui est à un autre bout de la salle, en lui disant :

« — Excusez la méprise... *errare humanum*
» *est*... Je me rends à vos ordres monsieur le
» marquis... je n'ai même pas pris le temps de

» terminer ma légère réfection... afin d'être vi-
» vement... prêt à vos commandements. »

Pendant que le maître d'école parle, Jasmin a encore quitté la place, pour aller se mettre derrière son maître, et monsieur Gérondif paraît disposé à le traquer dans tous les coins de la chambre, lorsque Nicolle dit en riant :

« — Mais vous vous trompez, monsieur Gé-
» rondif, le marquis c'est mon fieu, mon nour-
» risson... ce joli garçon que v'là...

« — Et je ne suis que son très-humble ser-
» viteur, ancien valet de chambre de monsieur
» le marquis, son père, qui a daigné en mourant
» me charger de veiller sur son héritier. » dit Jasmin en saluant Chérubin.

Monsieur Gérondif prend fort bien la chose, il fait un nouveau sourire et court se placer devant Chérubin, en lui disant :

« — Je fais mes excuses *ut iterum*, et cela ne
» m'empêche pas de me dire de nouveau le très-
» humble serviteur de monsieur le marquis *ju-*
» *nior*.

« — Non pas Junior!... de Grandvilain, »
dit Jasmin avec gravité.

« — L'un n'empêche pas l'autre, » répond monsieur Gérondif en souriant avec une certaine malignité... « permettez-moi de vous le

» dire brave *Eumée*, car vous me rappelez beau-
» coup ce vertueux et fidèle serviteur d'Ulysse roi
» d'Ithaque... j'ignore cependant s'il était chauve
» aussi, Homère ne le dit pas, mais c'est proba-
» ble... je suis donc aux ordres de monsieur le
» marquis de Grandvilain, qui peut me dire
» présentement ce qu'il me veut incontinent. »

Les phrases du maître d'école, et les citations dont il assaisonne ses discours, produisent le meilleur effet sur Jasmin qui, ainsi que la plupart des sots, trouvait fort beau ce qu'il ne comprenait pas ; il fait donc un signe de tête à la nourrice, en murmurant :

« C'est un savant !... un fort savant même...
» ça fera bien notre affaire. »

Quant à Chérubin, qui n'est pas de l'avis de son vieux domestique, et qui trouve monsieur Gérondif très-ennuyeux, il lui répond sans hésiter :

« Je ne vous veux rien du tout, moi... c'est
» Jasmin qui a voulu absolument vous faire ve-
» nir pour que vous me fassiez étudier... je ne
» sais quoi !... je veux bien apprendre ; mais
» Louise restera à côté de moi pendant mes
» leçons. »

Après avoir dit cela, Chérubin tourne brusquement le dos au maître d'école. Louise en

fait autant en riant beaucoup du nez de monsieur Gérondif, et les deux enfants quittent la salle en courant, pour retourner manger des prunes au jardin.

On juge convenable de les laisser aller, et Jasmin s'approche de monsieur Gérondif, auquel il demande d'un air respectueux, s'il veut bien venir donner des leçons à son jeune maître, qui n'a encore rien appris et dont il est temps de s'occuper si l'on veut qu'il soit instruit.

Monsieur Gérondif reçoit avec cette joie proposition, il serre la main de Jasmin, en lui disant :

« — Fiez-vous à moi, nous réparerons le » temps perdu ! Je ferai travailler le jeune mar- » quis comme un cheval.

« — Oh ! non, » s'écrie le vieux domestique, « mon jeune maître est délicat, il n'est pas » habitué à étudier, vous le rendriez malade, il » faudra aller doucement au contraire.

« — Cela va sans dire ! » reprend Gérondif en se grattant le nez. « Quand je dis comme » un cheval, je me sers d'une figure... c'est une » métaphore si vous aimez mieux ; nous irons » *piano et sano*, *ecce rem* ! J'apprendrai à mon- » sieur le marquis outre l'écriture et les mathé- » matiques, sa langue à fond, de manière à ce

» qu'il puisse la parler comme moi, je veux dire
» avec élégance... de plus le latin, le grec, l'ita-
» lien, la philosophie, l'histoire, tant ancienne
» que nouvelle; la mythologie, la rhétorique,
» l'art de la versification... la géographie, l'as-
» tronomie, un peu de physique et de chimie,
» de minéralogie... de...

» — Oh! assez, monsieur le professeur!...
» assez! » s'écrie Jasmin qui est étourdi de tout
ce qu'il entend et dans l'admiration du savoir
de monsieur Gérondif. « Quand mon jeune
» maître saura tout cela, il sera bien assez savant.

« — Si vous désirez encore autre chose, vous
» n'aurez qu'à parler.. j'ose dire que pour le
» savoir je suis un puits... un véritable puits....
» à cinq ans j'avais un prix de mémoire, et à
» sept ans j'avais trois couronnes sur la tête...
» en chêne... comme les Druides, anciens prê-
» tres Gaulois qui vénéraient Teutatès ou Mer-
» cure et le gui, plante parasite, qui selon eux,
» guérissait tous les maux. Je ne suis pas de
» leur avis, j'ai des cors dont je souffre beau-
» coup, j'ai mis du gui dessus, et ils me font en-
» core plus mal.

Jasmin n'osait pas respirer pendant que
monsieur Gérondif parlait, la nourrice et son
mari partageaint son admiration, et le maître

d'école satisfait de l'effet qu'il produisait, s'écoutait lui-même parler avec beaucoup de complaisance, lorsque le vieux domestique l'interrompt pour dire :

« Mille pardons, monsieur, si je me permets » de glisser un mot, mais il me semble nécessaire de bien arrêter nos conventions ; pour » enseigner tant de choses à mon jeune maître, » combien lui pendrez-vous par mois· bien entendu que vous viendrez tous les jours excepté le dimanche. »

Monsieur Gérondif réfléchit quelques moments et répond enfin d'un air craintif :

« — Pour inculquer à monsieur de Grandvilain » le plus de science qu'il me sera possible, il me » semble qu'en vous demandant quinze francs » par mois... je...

« — Quinze francs! » s'écrie Jasmin d'un air révolté « Quinze francs pour tout cela... mais » vous plaisantez sans doute, monsieur? »

Monsieur Gérondif ne sourit plus, il baisse les yeux en murmurant :

« — Alors... si vous trouvez que ce soit trop » nous réduirons la somme et...

« Trouver que c'est trop! » reprend Jasmin, « oh! c'est qu'au contraire, monsieur, je trouve » que ce n'est pas assez!... Grâce au ciel, mon

» jeune maître est riche, il a le moyen de payer » ceux qui lui donnent des leçons. Comment, » moi, son valet de chambre, je gagnerais six » cents francs de gage tout étant logé, nourri, » chauffé... tandis qu'un homme aussi savant » que vous, et qui va enseigner tant de belles » choses à mon maître recevrait moins... Oh! » non pas !... je vous offre cent cinquante francs » par mois, monsieur, et je trouve que ce n'est » pas trop pour tout ce que vous savez.

» — Cent cinquante francs... par mois! .. » s'écrie M. Gérondif dont les traits expriment une ivresse indicible. « Cent cinquante francs... » je les accepte, monsieur Jasmin... je les ac- » cepte avec reconnaissance... et je m'en ren- » drai digne... je passerai presque toute ma » journée avec mon élève... ma classe ne me » gênera pas... j'ai un sous-maître, d'ailleurs, » auquel je donne trois francs par mois... je » l'augmenterai si c'est nécessaire, et au besoin » je quitterai ma classe pour me consacrer en- » tièrement à l'enfant intéressant que vous me » confiez. »

Et le professeur court prendre les mains de Jasmin qu'il presse avec effusion; puis il va prendre celles de Jacquinot, puis celles de Nicolle, et ensuite ne trouvant plus de mains à serrer, il

se met à frapper les siennes l'une contre l'autre en s'écriant :

» *Hosanna! hosanna!... applaudite cives!...* »

Et Jasmin dit tout bas à Jacquinot :

« — Je crois que M. Gérondif dit : apportez » du civet.

» —Nous n'avons pas de civet, » répond Jacquinot, « mais j'avons de notre petit vin à boire, » et M. le maître d'école trinquera ben avec » nous. »

Nicolle a apporté du vin, des verres. M. Gérondif accepte volontiers à boire, mais il demande à la paysanne une croûte de pain, parce que n'ayant pas eu le temps de faire cuire ses pommes de terre, il se sent l'estomac creux. Nicolle va chercher ce qu'elle a de provisions et les place sur une table; alors M. Gérondif commence par se couper un énorme morceau de pain et attaque un plat de bœuf et de haricots ave une vivacité qui a quelque chose d'effrayant.

Tout en mangeant, le maître d'école trouve cependant le temps de causer; il dit à Jasmin :

« — Nous avons parlé de science, mais il y » a un autre article dont n'avons pas encore » parlé... c'est celui des mœurs. De ce côté vous » pouvez aussi vous reposer sur moi. Je suis

» extrêmement sévère sur ce point, car les mœurs
» voyez-vous, monsieur Jasmin, c'est le frein
» de la société. J'ose dire que les miennes sont
» irréprochables! Je veux qu'il en soit de même
» de mon élève.

» — Oh! quant à cela! » dit le vieux domestique en souriant. « Il me semble qu'à l'âge de
» mon jeune maître on n'a encore rien à craindre... plus tard!... dam!... écoutez donc,
» un jeune homme ce n'est pas une demoiselle!...

» — C'est bien pis, monsieur Jasmin, oh!
» c'est plus dangereux! parce que le jeune
» homme étant plus libre peut faire plus de
» fautes... mais je lui inculquerai des principes
» qui le maintiendront... je serai le Mentor de
» cet autre Télémaque!... Mais pardon, je fais
» une réflexion, pour commencer les études de
» monsieur le marquis, il me faut acheter des
» livres élémentaires... des grammaires... des
» dictionnaires... ceux de ma classe sont usés...
» je ne me crois pas assez en fonds en ce mo-
» ment pour faire ces achats... si monsieur Jas-
» min pouvait m'avancer un mois d'avance,
» alors. .

» —Très-volontiers, monsieur Gérondif, j'ap-
» porte toujours de l'argent quand je viens ici,

» dans le cas où mon maître m'en demanderait.
» Tenez, voici cent-vingt francs en or et trente
» francs en pièce de cent sous. »

Le maître d'école regarde d'un œil avide la somme que l'on vient de lui compter. Il la prend, la compte et la recompte plusieurs fois; il la met dans sa poche, la retire pour la compter de nouveau! il ne peut se lasser de manier cet or et cet argent. Jamais encore il ne s'était vu à la tête d'une pareille somme. On lui parle, il n'entend pas, il ne répond pas, mais il fait sonner ses pièces d'or et ses écus de cinq francs, et après avoir enfin remis la somme dans une poche de son pantalon, il y met sa main qu'il laisse continuellement dessus.

Cependant la soirée étant avancée, Jasmin, après avoir pris congé de son maître et reçu encore de lui la promesse qu'il étudiera, remonte dans le cabriolet qui l'a amené et retourne à Paris, très-content d'avoir trouvé le moyen de faire un savant de Chérubin.

Quant à M. Gérondif, après avoir salué son futur élève en lui annonçant qu'il viendrait le lendemain, il sort de chez la nourrice et s'en retourne chez lui, sans avoir ôté de sa poche sa main qui tâte continuellement la somme qui est dedans.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE IX.

UNE COALITION.

Nous passerons rapidement sur les années qui suivirent celle où monsieur Gérondif était devenu le précepteur du jeune marquis ; Chérubin avait tenu sa promesse, il avait consenti à étudier ; mais il avait exigé que Louise fût présente

tandis qu'il prenait ses leçons : d'abord M. Gérondif avait voulu faire retirer la petite fille, mais Chérubin avait crié, pleuré et refusé alors d'écouter son précepteur ; il avait donc fallu lui céder. Petit à petit, la présence de Louise avait paru sans doute moins importune à M. Gérondif, car lorsqu'elle n'était pas là quand il arrivait, il était le premier à la faire chercher.

C'est que Louise grandissait aussi et qu'elle embellissait encore. A treize ans, elle paraissait en avoir quinze ; elle était svelte, bien faite, remplie de grâces. Non pas de ces grâces étudiées, affectées, que tant de demoiselles se donnent à Paris, en croyant qu'on prendra cela pour du naturel, mais de cette grâce naïve, simple, que l'on reconnaît tout de suite et que l'on essaie en vain d'imiter.

M. Gérondif n'était point un vrai savant ; mais il aurait pu passer pour tel aux yeux de bien des gens. Il avait essayé de tout, ayant voulu dans sa jeunesse tenter une foule de professions et ne se fixant à aucune ; ayant eu le désir d'être médecin, pharmacien, chimiste, astronome, géomètre, commerçant et même poète, après s'être fourré dans la tête les premières notions de diverses connaissances, ne

réussissant à rien, il avait fini par se faire maître d'école. Celui qui sait à fond une science a bien plus de mérite que celui qui bavarde sur toutes; et cependant, dans le monde, c'est souvent au bavard que l'on donnera la préférence.

A quinze ans, Chérubin savait un peu de beaucoup de choses ; pour le village, pour les Frimousset, le jeune homme était un phénomène qui avait appris avec une facilité extraordinaire. Quant à Jasmin, émerveillé lorsqu'il entendait son jeune maître dire un mot en latin, ou citer quelque chose de l'histoire et de la mythologie, il s'inclinait devant M. Gérondif, en s'écriant :

« — Il est aussi savant que vous !... et ce » n'est pas peu dire. »

M. Gérondif se rengorgeait, car il s'était acheté un costume entièrement neuf; il ne ressemblait plus à un arlequin, et on le rencontrait maintenant avec un chapeau et un véritable parapluie.

Cependant avec l'aisance était venue l'ambition ; c'est l'usage. Quand on n'a rien, on s'habitue à ne former aucun vœu, à ne point regarder au-dessus de soi, on reste dans sa coquille et l'on tâche de s'y trouver toujours heu-

reux : on y parvient même quelquefois. Quand on devient à son aise, on se donne une foule de petites douceurs dont on était privé, mais cela ne contente plus; chaque jour on en veut d'autres : on forme mille nouveaux désirs, enfin on devient ambitieux, et l'on est souvent moins satisfait que lorsqu'on ne possédait rien.

Telle était, à peu près, l'histoire de M. Gérondif; lorsqu'il n'avait pour vivre que le faible produit de sa classe, il portait des sabots, se passait de chapeau et même de casquette, dînait fort souvent rien qu'avec des pommes de terre cuites au four, et cependant paraissait assez heureux de sa situation.

Depuis qu'il est devenu professeur du jeune Grandvilain et qu'il gagne dix-huit cents francs par an, somme qu'il est assez difficile de dépenser dans le village de Gagny, le professeur a formé de nouveaux désirs et il a surtout l'espérance de ne point rester continuellement dans un village où l'on ne peut pas même trouver à dépenser son argent, ce qui est fort ennuyeux pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude d'en avoir.

M. Gérondif a eu le talent de gagner la confiance de son élève et de lui inspirer même de

l'amitié, car Chérubin a le cœur facile à gagner; il vole au-devant de tous ceux qui lui témoignent de l'attachement. Tout en recommandant chaque jour au jeune homme la sagesse et les bonnes mœurs, M. Gérondif, qui voit très-bien, quoiqu'il regarde constamment en dessous, s'est aperçu que Louise grandissait, se formait et devenait charmante, et plus d'une fois, en regardant la jolie enfant, il s'est écrié :

« — Les beaux yeux! Quel délicieux ova-
» le... quel menton correct! »

Puis, soit pour s'assurer si en effet le menton de Louise était bien correct, soit pour tout autre motif, le professeur passait alors sa main sur les contours du visage de la jeune fille, quelquefois même il allait jusqu'à lui pincer légèrement la joue, ce qui n'amusait pas du tout Louise, tandis qu'au contraire Chérubin était bien aise d'entendre une parole flatteuse adressée à sa fidèle compagne.

L'adolescent disait alors :

« — N'est-ce pas, mon cher maître, que
» Louise est bien gentille? »

M. Gérondif s'empressait de reprendre son air doucereux et répondait, en baissant les yeux :

« — Oui, cette petite a le type de Gaël dans » toute sa pureté ; elle me fait l'effet d'une Ma- » done. »

Et Chérubin sourit encore en regardant Louise ; et M. Gérondif qui pense à tout autre chose qu'à des Madones, se dit en lui-même :

« — Cette petite deviendra ravissante !..... » Mais si mon élève reste encore quelque temps » près d'elle... hum !... la chair est faible... le » démon est bien fort... surtout quand il prend » la figure d'une jolie fille.... Je ne suis pas con- » tamment là... Jacquinot est presque toujours » soûl ; la mère Nicolle laisse ces adolescents » courir seuls ensemble dans les champs... » chercher des bleuets dans les blés... se rou- » ler sur l'herbe !... toutes choses extrêmement » dangereuses..... Il faut absolument que je » mette ordre à cela. Le meilleur moyen serait » de faire retourner mon élève à Paris. Je l'y » suivrais, il n'y a pas le moindre doute, parce » que son éducation n'est point assez parfaite » pour qu'il se passe déjà de professeur... J'au- » rai soin qu'il en ait besoin fort longtemps... » qu'il en ait besoin toujours, si c'est possible .. » Je demeurerai à Paris dans l'hôtel de mon » élève... Ce sera infiniment plus agréable que

» de vivre dans ce village. Et puis, de loin, je » veillerai toujours sur la petite Louise... je la » protégerai... je la pousserai. Quant à Chérubin, après quelques mois de séjour à Paris, il » aura bien vite oublié sa petite compagne des » champs. Tout ceci est raisonné avec la sagesse de Caton, il ne s'agit que d'en venir à » l'exécution. »

Et pour arriver à ses fins, depuis quelque temps, tout en donnant ses leçons à Chérubin, M. Gérondif ne manquait pas de parler de Paris; il faisait de cette ville un tableau séduisant, enchanteur; il vantait ses théâtres, ses promenades, ses monuments et les plaisirs sans nombre que l'on y rencontre à chaque pas.

Le jeune Chérubin commençait à prêter l'oreille à ces discours. L'idée d'aller à Paris l'effrayait moins; et son professeur lui disait alors :

« — Venez au moins faire un tour dans la » capitale, venez voir votre hôtel, la maison de » votre père. Tout cela est si près d'ici... nous » reviendrons incontinent. »

Mais Louise pleurait lorsqu'elle voyait Chérubin sur le point de consentir à se rendre à Paris. Elle prenait la main de son ami d'enfance, en s'écriant :

« — Si vous allez à Paris, je suis bien sûre » que vous ne reviendrez plus ici... que vous » oublierez Gagny et ceux qui l'habitent. »

Nicolle en disait autant, en embrassant tendrement celui qu'elle avait nourri, et Chérubin s'écriait aussitôt :

« Non, non... je n'irai pas, puisque cela vous » fait de la peine, je suis heureux ici... j'y res- » terai toujours. »

M. Gérondif se mordait les lèvres, tout en essayant de sourire, et, dans le fond du cœur, il envoyait au diable les nourrices et les amies d'enfance.

Quant à Jasmin, lorsque le professeur lui reprochait de ne point le seconder, et de ne point engager aussi son jeune maître à aller à Paris. Il répondait avec cet air bonace qui lui était habituel :

« — Que voulez-vous que j'y fasse. Mainte- » nant que monsieur le marquis a passé ses » quinze années, il est son maître... il peut » faire tout ce qu'il veut... il peut même dis- » poser de toute sa fortune... de ses trente mille » francs de rente. Mais si c'est son idée de res- » ter chez sa nourrice, je n'ai pas le droit de » m'y opposer.

» — Quand on a une si jolie fortune cela n'a

» pas le sens commun de passer ses plus belles » années en nourrice, » s'écriait le professeur; » et alors à quoi sert à mon élève de devenir » savant, d'apprendre tant de belles choses, s'il » continue à vivre avec des paysans!... Monsieur » Jasmin, l'histoire ne nous offre pas d'exemple » d'hommes remarquables qui soient restés en » nourrice jusqu'à quinze ans. C'est fort bien » d'aimer celle qui nous a donné de son lait, » mais.... *est medius in rebus*!

» — Monsieur le professeur, je ne sais pas » deviner les rébus... mais je suis le très-hum- » ble valet de mon maître, et je n'ai pas d'ordre » à lui donner. »

A Paris, Jasmin avait aussi, au sujet de son jeune maître, des discussions fréquentes avec mademoiselle Turlurette. La ci-devant femme de chambre était devenue femme de charge; elle avait pris tellement d'embonpoint, quoique n'ayant pas encore atteint la quarantaine, que ce n'était plus qu'avec difficulté qu'elle passait d'une chambre dans une autre; cet état d'obésité la clouait dans son fauteuil et l'avait empêchée d'aller voir son jeune maître à Gagny, et du reste, Jasmin se serait peu soucié de l'emmener avec lui, parce qu'il craignait toujours que mademoiselle Turlurette ne lui

enlevât une partie de son autorité, chose sur laquelle il n'entendait pas raison. La grosse femme de charge demandait tous les jours au vieux domestique pourquoi leur jeune maître ne quittait pas sa nourrice; quelquefois des querelles assez vives s'élevaient à ce sujet, mais Jasmin y mettait toujours fin, en disant d'un air hargneux :

« — Mademoiselle, après tout, c'est à moi » que feu monsieur le marquis de Grandvilain a » laissé le soin de veiller sur son fils ; j'ai même » le droit de vous mettre à la porte de l'hôtel si » cela me convient ; ayez donc la bonté de me » laisser diriger, comme je l'entends, le jeune » Chérubin. »

Alors Turlurette se taisait, quoiqu'elle sût bien que Jasmin n'était point capable de la renvoyer ; mais elle murmurait entre ses dents :

« — Un nourrisson de seize ans !... c'est » drôle ! Je voudrais bien savoir s'il tète toujours, » le petit ! »

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin un domestique entre dans l'hôtel de Grandvilain, demande Jasmin et lui dit que le notaire de monsieur le marquis le prie de passer chez lui dans la journée, parce qu'il est urgent qu'il lui parle.

Le vieux valet de chambre se demande ce que le notaire peut avoir à lui dire, puis il se rappelle que son maître a depuis longtemps passé ses quinze ans, et que c'était l'époque où son père voulait qu'il fût mis en possession de sa fortune. Tout cela inquiète Jasmin, qui se dit :

« Trente mille francs de revenu... sans compter que l'héritage a dû s'augmenter de toutes » les économies que j'ai faites depuis quatorze » ans... Le fait est qu'il serait fâcheux de manger cela chez son père nourricier... Mais cependant si monsieur Chérubin veut rester » chez Nicolle, je ne puis pas le violenter pour » le ramener à Paris, car, après tout, il est son » maître. »

Jasmin se décide à se rendre aux désirs du notaire. Il met son plus bel habit, fait sortir un bout de jabot de dessous son gilet, se chausse avec des souliers à boucles, quoique depuis longtemps on n'en porte plus, et dans cette tenue, digne d'un valet de confiance d'une grande maison, il se rend chez monsieur d'Hurbain, c'est le nom du notaire.

Au moment où Jasmin se présente à l'étude, le notaire n'est pas seul dans son cabinet, deux personnes y sont avec lui.

L'un de ces deux personnages, que l'on nomme Edouard de Monfréville, est un homme qui peut avoir de trent-six à trente-sept ans, mais qui a encore la tournure, les manières et toute l'élégance d'un jeune homme. Il est grand, bien fait, aussi mince que s'il n'avait que vingt ans, et porte avec beaucoup de grâce une toilette de petit-maître. Sa figure est belle et agréable à la fois, ses traits sont réguliers, et ses cheveux bruns d'une finesse et d'un brillant que les dames pourraient envier; seulement dans ses grands yeux, qui sont noirs et perçants, on lit parfois une expression de raillerie qui s'accorde parfaitement avec le léger sourire que sa bouche laisse échapper ; puis sur son front, fatigué comme son visage, il y a des lignes qui indiquent que l'ennui et la tristesse ont aussi passé par là.

L'autre personnage est un homme de vingt-huit ans; blond fade, blanc de peau, ayant des yeux bleu-clair, un nez dont les narines sont très-ouvertes, et une grande bouche avec de grosses lèvres. Cet ensemble de traits ne fait pas précisément un joli garçon ; mais il y a dans la physionomie de ce monsieur une succession continuelle d'expressions qui l'anime singulièrement : c'est à la fois un composé de

gaîté, de moquerie, de finesse, de libertinage, d'insouciance et de ruse ; tout cela est accompagné de manières extrêmement distinguées, et quoique le costume de ce personnage soit loin d'approcher de l'élégance qu'on admire dans monsieur de Monfréville, et que même certaines parties de sa toilette soient trop négligées, il porte avec tant d'aisance son habit taché et fripé en plusieurs endroits, il tient si bien son col dans sa cravate toute fanée, qu'il est impossible de ne point reconnaître en lui un homme bien né.

Ce dernier personnage est le comte Virgile Daréna.

Lorsqu'un clerc se présente dans le cabinet et annonce que le vieux Jasmin se rend à l'invitation qu'il a reçue, Daréna part d'un éclat de rire en disant :

« — Jasmin!... qui diable peut donc s'appe-
» ler Jasmin... Comment, mon cher notaire,
» vous avez des clients qui se nomment Jas-
» min..... mais c'est un valet de comédie, ça !

» — Non, monsieur Daréna, » répond le notaire en souriant ; « celui-ci est un valet de
» fort bonne maison... c'est un de ces types de
» vieux serviteurs comme il y en avait autrefois,

» et dont malheureusement la race s'éteint de
» nos jours.

» — Ah! ça doit être plaisant, un vieux
» groom!... n'est-ce pas, Monfréville? »

Celui à qui s'adresse cette question sourit à peine en répondant :

» — Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans
» tout cela!...

— Oh! rien ne vous déride, vous!... quand
» vous êtes dans vos jours d'*humour*, comme di-
» sent les Anglais... Eh bien! voyons, m'ache-
» tez-vous ma petite maison du faubourg Saint-
» Antoine... je vous la donne pour trente mille
» francs...

» — Non... je rougirais d'accepter un pareil
» marché... votre maison vaut près du double,
» et je ne voudrais pas profiter de ce que vous
» avez besoin d'argent pour vous l'acheter à vil
» prix.

» — Eh! mon Dieu! il ne s'agit pas de tout
» ça!... Si le marché me convient comme cela,
» pourquoi ne voulez-vous pas en profiter... je
» vous fais la proposition par-devant notaire...
» il me semble que votre conscience doit être
» tranquille... Cette maison me déplaît... c'est
» habité par des porteurs d'eau, des Savoyards,
» oh! tout ce qu'il y a de plus populace! Que

» diable voulez-vous que j'aille faire là... Ils » déménagent sans payer, ou bien ils restent » et ne paient pas davantage; ils disent des in- » jures quand on va leur demander de l'argent, » ou ils vous offrent de vous rosser!... C'est » charmant des locataires comme cela!

» — Mais on a un principal locataire qui se » charge de tous ces détails.

» — Non, non, je vous dis que je veux ven- » dre, ce sera plus vite fini... tout cela m'en- » nuie trop! Et puis, autre inconvénient : si j'ai » parmi mes locataires quelques jolies grisettes, » quelques minois agaçants... vous comprenez » bien que je leur donne leur quittance après » avoir palpé, non pas leurs espèces, mais tout » autre chose..... d'honneur, je ne puis pas » être propriétaire, moi, j'ai le cœur trop sen- » sible !...

» — Vous vous arrangez bien de façon à ne » plus l'être! » dit le notaire en secouant la tête. « Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur » Daréna!... et cependant, il y a six ans, votre » père vous avait laissé une jolie fortune!

» — Dont il ne me reste plus que la petite » maison que je veux vendre! » reprend Daréna en riant. « Eh bien! c'est le sort de toutes les » fortunes... ça s'en va... mais on en refait une

» autre !... je ne suis jamais inquiet, moi ! En-
» fin, Monfréville ne veut pas de ma maison,
» monsieur d'Hurbain me la fera vendre. Mais
» recevez donc votre vieux Jasmin, je suis cu-
» rieux de voir cette croûte-là !...

» — Chez qui sert ce modèle des serviteurs? »
demande Monfréville.

« — Il était attaché à monsieur le marquis
» de Grandvilain, qui est mort il y a dix ou onze
» ans.

» — Le marquis de Granvilain ! » s'écrie Da-
réna en se jetant dans un fauteuil et riant aux
larmes. « Ils ont des noms délicieux, ça doit
» faire une jolie lignée !

» — Grandvilain ! » murmure Monfréville,
« mais j'ai connu ce vieux marquis, mon père
» était de ses amis... il m'a parlé souvent d'une
» fête, d'un feu d'artifice donné pour la nais-
» sance d'un fils... d'une lèche-frite qui sauta
» en l'air... de couvercles de casseroles qui
» blessèrent plusieurs personnes.

» — Allons ! allons ! ce n'est pas possible!...
» voilà Monfréville qui se fiche de nous ! » dit
» Daréna en s'étendant dans le fauteuil.

» — Tout cela est vrai, » reprend le notaire,
« ce que dit monsieur de Monfréville est réelle-
» ment arrivé. Mais le marquis de Grandvilain

» est mort, ainsi que sa femme ; il ne reste de » toute cette famille qu'un fils qui a seize ans » et demi maintenant, et qui jouit déjà de plus » de trente mille francs de rente, c'est moi qui » gère sa fortune. Mais son père, par une bizar- » rerie... une folie inconcevable, a voulu qu'à » quinze ans son fils pût disposer de son bien, » et ne lui a laissé pour mentor que le vieux » Jasmin, son valet de chambre. »

Daréna se redresse dans son fauteuil et fait une singulière figure, en s'écriant :

« — Trente mille francs de rente à quinze » ans !... voilà qui mérite considération...

» — Ce pauvre vieux marquis était donc fou? » dit Monfréville

» — Non, mais il avait eu cet enfant étant » déjà fort âgé et il désirait qu'il fût son maître » de bonne heure.

» — Pardieu ! je ne trouve pas ça si bête ! dit » Daréna. D'ailleurs pourquoi ne serait-on pas » raisonnable à quinze ans puisqu'on l'est si peu » à soixante. Et comment l'héritier mène-t-il sa » fortune... Il la mange sans doute en pralines, » en marrons glacés?

» — Grâce au ciel, il n'est encore, à ce que » je pense, occupé qu'à faire sa rhétorique et » ses humanités. Au reste c'est pour avoir de ses

» nouvelles que j'ai fait demander le fidèle Jas-
» min, si vous permettez on va lui dire d'en-
» trer...

» — Nous vous en prions même. Je suis pour
» mon compte fort curieux de savoir comment
» se comporte ce petit Grandvilain... eh! eh!...
» quel fichu nom! c'est égal, je changerais bien
» avec lui maintenant, s'il me laissait aussi les
» écus de son père! et vous Monfréville... oh
» mais vous êtes philosophe!... et d'ailleurs vous
» êtes riche... ce qui rend la philosophie très-
» facile!»

L'arrivée de Jasmin met fin à cette conversation, le vieux serviteur salue profondément toute la compagnie, puis dit au notaire :

« — Monsieur a quelque chose à me de-
» mander.

» — Oui, mon cher Jasmin, je veux d'a-
» bord savoir des nouvelles de notre jeune mar-
» quis.

» — Il se porte très-bien, monsieur, oh! il
» jouit d'une belle santé... c'est un fort joli
» garçon.

» — C'est bien, et les études?

» — Dam', monsieur, d'après ce que j'entends
» dire, il parait qu'il est très-savant.

» — Savez-vous, Jasmin, que votre jeune » maître a eu seize ans il y a plus de six mois.

» — Oh! oui, monsieur, je le sais bien.

» — A-t-il connaissance du testament de son » père.

» — Mais... oui, monsieur.

» — Je pense qu'il est trop raisonnable pour » songer déjà à entrer en possession de sa » fortune, mais malgré cela, il est de mon » devoir d'aller lui rendre compte de l'emploi » que j'en ai fait, et de lui demander si c'est » son intention que je continue à la gérer. » D'ailleurs il y a longtemps que je désire voir » le jeune marquis, je ne veux point retarder » davantage. A quel collége est-il?»

Jasmin fait de gros yeux effarés et regarde du côté de la porte.

« — Est-ce que vous ne m'entendez pas? » reprend le notaire... « Je vous demande à quel » collége je dois aller demander M. Chérubin » de Grandvilain.

» — Le valet modèle me fait l'effet d'être » sourd, » dit Daréna en riant de la figure de Jasmin, tandis que M de Monfréville qui examine avec attention le vieux domestique, s'approche de lui et le regardant fixement lui

dit d'un ton moitié grave, moitié railleur :

« — Est-ce que vous ne savez pas ce que vous » avez fait de votre jeune maître?

» — Si monsieur, » si! reprend Jasmin, » M. le marquis est à Gagny.

» — A Gagny... est-ce qu'il y a un collége » là? » demande le notaire.

» — Gagny!... près de Villemomble!... oh! » je connais ça, » dit Daréna, c'est un petit vil- » lage... quelques propriétés assez belles aux » environs... mais pas un traiteur dans tout le » pays... j'y étais allé avec deux petites femmes » de l'Opéra... nous n'avons pas pû y obtenir » même une gibelotte... le plat de fondation à » la campagne. Mais il n'y a jamais eu de col- » lége à Gagny... je n'y connais même pas de » pensionnat.

» — Voyons, monsieur Jasmin, » reprend le notaire d'un ton sévère, « chez qui donc le jeune » Grandvilain fait-il ses études à Gagny? »

Le vieux domestique prend son parti, et répond d'un air presque fier :

» — Chez sa nourrice, monsieur. »

A ces mots, le notaire reste stupéfait, Monfréville se met à rire, et Daréna se roule dans son fauteuil.

« — Chez sa nourrice! » reprend enfin le notaire. « Est-il bien possible, Jasmin! le jeune » marquis serait encore chez sa nourrice, à seize » ans et demi!

» — Oui, monsieur; mais soyez tranquille, » il n'en est pas moins savant, je lui ai donné » un professeur, le maître d'école de l'endroit, » M. Gérondif, qui lui montre tout ce qu'il est » possible de montrer. »

Daréna part d'un nouvel éclat de rire, en entendant prononcer le nom du professeur, et s'écrie :

« — Faire son éducation en nourrice!... voilà » qui est ravissant... c'est une nouvelle mé- » thode... Ça prendra peut-être... j'ai envie de » retourner en nourrice, moi.

» — Monsieur Jasmin, » reprend le notaire, « je ne conçois pas que vous ayez laissé jusqu'à » présent le fils de votre maître avec des pay- » sans... Je vous trouve très-blâmable... vous » auriez au moins dû me consulter. »

Le vieux serviteur, qui est très-vexé, se met à crier de toutes ses forces.

« — Monsieur, je suis le domestique de mon » maître! Je ne suis pas fait pour le contrarier » et lui faire violence, et ce n'est pas ma faute

» si M. Chérubin ne veut pas quitter sa nourrice
» Nicolle... et sa petite sœur de lait!

» — Ah! s'il y a une petite sœur de lait! je
» commence à comprendre la tenacité du jeune
» homme,» dit Daréna; « et quelle âge a-t-elle,
» la sœur de lait?

» —Deux ans de moins que mon jeune maî-
» tre, environ quatorze ans et demi.

» — Et est-elle jolie?

» Dam... oui, monsieur, c'est un beau brin
» de fille.

» — Monsieur Jasmin, » reprend le notaire,
« cela ne peut point durer ainsi; il est de mon
» devoir de mettre ordre à tout ceci; l'amitié que
» je portais à feu monsieur de Grandvilain m'en
» fait une loi, et vous devriez comprendre aussi
» qu'un enfant de bonne maison, que le fils de
» vos anciens maîtres ne doit point passer ses
» plus belles années dans un village.

» — Je vous assure, monsieur le notaire,
» que je dis cela très-souvent à mon maître. Je
» lui dis :

» A Paris, vous avez un hôtel, un bel appar-
» ment avec des tentures cramoisies, des meu-
» bles en acajou massif, une table de nuit à
» coins ciselés,.., l'intérieur en porcelaine dorée,,,

» Tout ça ne le tente pas... Il me tourne le dos » et ne m'écoute pas.

» — Je le crois bien! » s'écrie Daréna, « ce » vieux bêta qui espère tenter son maître avec » une table de nuit et tout ses accessoires ; si » vous le voulez, moi, monsieur d'Hurbain, je » me charge de décider le jeune marquis à re- » venir à Paris.

» — Vous, monsieur Daréna, et par quel » moyen?

» — Ceci me regarde ; voulez-vous vous en » rapporter à moi.

» — Je vous serai fort obligé de me seconder, » mais je veux agir aussi de mon côté. Mon- » sieur de Monfréville, est-ce que vous ne nous » prêterez pas également votre secours, est-ce » que vous ne m'accompagnerez pas à Gagny » vous, dont le père était ami du vieux mar- » quis.

» — Je suis au contraire tout disposé à être » des vôtres... Je cherche même déjà par quel » moyen nous pourrons décider ce jeune homme » à nous suivre... car enfin, il ne s'agit point ici » d'employer la violence. Après tout, ce jeune » héritier est son maître, il l'est même par la » volonté de son père ; et s'il s'obstinait à vou-

» loir rester chez sa nourrice, nous serions bien » obligés de l'y laisser.

» — Mais il est impossible que le fils du mar- » quis ne se rende pas à nos raisons... à nos » sollicitations.

» — Des raisons!... ah! mon cher monsieur » d'Hurbain, je crois qu'il faudra mieux que » cela pour séduire un adolescent.

» — Messieurs, « s'écrie Daréna, » je propose » une gageure. Un dîner magnifique, au Rocher » de Cancale, sera offert par deux de nous à » celui qui aura triomphé et qui ramènera le » jeune Chérubin à Paris. Est-ce convenu?

» — Oh! très-volontiers...

» — Quand partons-nous pour Gagny?

» — Demain matin, messieurs, je m'arran- » gerai pour quitter mon étude à midi; vien- » drez-vous me prendre? dois-je vous attendre?

» — Non, » dit Monfréville, « nous irons cha- » cun de notre côté; nous trouverons bien la » demeure de cette nourrice.

» — Nicolle Frimousset, » s'écrie Jasmin; « une petite rue qui donne sur la grande place... » Tout le monde vous enseignera sa demeure.

» — Très-bien, » dit Daréna, « Nicolle Fri- » mousset... Les noms sont à graver!... Mon-

» fréville a raison, il vaut mieux aller chacun de » son côté.

» — Mais prenez garde, messieurs, » reprend le notaire, « si vous tardez, vous pourrez bien » faire le voyage pour rien, et je serai déjà re- » parti avec Chérubin.

» — Oh! c'est ce que je ne crois pas! » dit Monfréville.

» — Quant à moi, messieurs, je suis beau » joueur, » reprend Daréna, « je vous donne de » l'avance... Je ne partirai qu'une bonne heure » après vous, et je suis encore certain d'arriver » à temps. »

Jasmin que tout ce qu'il entend étourdit et inquiète, s'écrie d'un air effrayé :

« — Ha ça, messieurs... dans tout ça, j'es- » père bien que vous ne ferez pas de mal à mon » jeune maître... je veux dire que vous ne le » chagrinerez pas?

» — Ah! ah! ah!... ce vieux bonhomme est » ravissant d'ingénuité!... » dit Daréna, « soyez » tranquille, respectable serviteur!..... nous » n'emploierons que des moyens aimables. » Quant à vous, il faudra seulement que pour » demain matin, vous trouviez moyen d'éloi- » gner la petite sœur de lait de M. Chérubin...

» Ceci est indispensable pour la réussite de no-
» tre voyage.

» — Vous entendez, Jasmin, » dit le notaire,
» songez qu'il y va de l'avenir, du bonheur de
» votre jeune maître, et que vous seriez cou-
» pable en ne cherchant pas à nous secon-
» der. »

Le vieux domestique s'incline et sort en disant qu'il obéira.

Monfréville et Daréna quittent aussi le notaire en se disant encore :

« — A demain, à Gagny. »

CHAPITRE X.

LES ARMES D'ACHILLE.

—

Jasmin est entré à l'hôtel tout bouleversé; le vieux domestique ne sait pas s'il doit se réjouir ou s'affliger ; il serait fort content de voir son maître à Paris, afin d'être près de lui sans cesse, de le servir comme il servait le vieux marquis ; mais il craint ensuite qu'on fasse de la peine à celui qu'il appelle son cher enfant ; et il a peur que le séjour de Paris ne soit pas

aussi bon que celui du village pour la santé de Chérubin.

C'est en faisant ces réflexions qu'il rassemble près de lui tous les valets de l'hôtel; on doit se rappeler que Jasmin avait gardé tous les domestiques qui avaient appartenus à ses anciens maîtres, c'est pourquoi toute la maison de Chérubin se composait de gens très-mûrs. Le cuisinier avait passé la soixantaine, le cocher touchait à son treizième lustre; il y avait un petit Jockei de cinquante ans et mademoiselle Turlurette, qui était un enfant au milieu de tout ce monde-là, était cependant dans sa trente-septième année.

« — Mes enfants, » dit Jasmin aux domestiques, « je crois devoir vous avertir que notre » jeune maître reviendra parmi nous de- » main....

» — Demain! » s'écrie Turlurette en poussant un cri de joie, « est-ce bien sûr?

» — C'est bien sûr... peut-être. Enfin dispo- » sez toujours tout pour que M. Chérubin soit » content, que ce soit partout frotté, ciré avec » plus de soin que jamais... Cuisinier, préparez » un dîner succulent! Cocher, que la voiture et » les chevaux soient prêts dans le cas où l'on » voudrait s'en servir... que l'on mette des fleurs

» dans l'escalier... comme le jour où feu mon » maître donnait bal...

» — Est-ce qu'on tirera un feu d'artifice? » demande Turlurette d'un air goguenard.

« — Non, mademoiselle, non... j'en ai assez » de feu d'artifice! » répond Jasmin en passant sa main sur sa figure, « et à moins que M. Chérubin ne l'ordonne, on ne tirera jamais le plus » petit pétard dans la cour; mais du reste, il » faut que ce soit très-gai ici... Ah! nous ferons » venir de la musique... trois joueurs d'orgues » et autant de joueurs de vieilles que l'on fera » rester dans la cour... ils joueront leurs plus » beaux morceaux quand notre jeune maître » entrera dans l'hôtel, ça ne pouara pas manquer de lui être agréable.

» — Voulez-vous aussi des chanteuses? » demande le vieux jockei.

« — Dam! si tu trouves des chanteuses et » des chanteurs, il me semble que cela ne » pourra pas nuire. Vous entendez, tout cela » dans l'après-midi. »

Le lendemain, Jasmin part de bonne heure pour Gagny, où il arrive sur les dix heures du matin. Son premier soin est de demander Chérubin, et Nicolle lui apprend qu'il est allé se promener avec Louise du côté de Maison-

Rouge. Le vieux domestique se dispose à aller à la recherche des jeunes gens, lorsque sur la place il rencontre M. Gérondif, qu'il se hâte de mettre au fait de ce qui doit arriver dans la journée.

Le professeur frappe dans ses mains, jette son chapeau neuf en l'air, et semble vouloir passer un entrechat en s'écriant :

» — *Tandem !... deniquè !... ultima cumœi* » *venit jam carminis œtas !... jam nova projenies* » *cœlo démittitur alto !...* »

Et Jasmin lui répond :

« — Mais non, ce n'est pas tout ça !..... je » vous dis que c'est le notaire et deux messieurs » de ses amis qui vont arriver.

» — Très-bien !... parfait !... plus que par- » fait !... il faut présentement trouver mon élève » subitement.

» — J'allais le chercher, il se promène avec » la petite Louise du côté de Maison-Rouge.

» — Avec la petite..... qui est déjà grande. » Comme c'est imprudent !... et comme il » est temps de séparer l'homme du ser- » pent?.....

» — Vous avez vu un serpent?...

» — Le serpent, brave Jasmin, c'est la fem- » me, c'est la pomme... c'est le péché !... Vous

» avez l'air de ne pas comprendre, je vous ex-
» pliquerai cela un autre jour maintenant il
» faut nous mettre bien vite à la recherche des
» enfants.

» — D'autant plus que ces messieurs m'ont
» prié d'éloigner ce matin la jeune fille pendant
» qu'ils parleront à monsieur mon maître.

» — Voyez-vous, ces messieurs pensent
» comme moi!... ils devinent que cette petite
» est maintenant dangereuse assurément. Nous
» l'éloignerons, vertueux Jasmin, nous trouve-
» rons un prétexte... un faux-fuyant... Allons,
» donnez-moi le bras et courons...

» — Courir!... diable!... c'est facile à dire...
» enfin j'essaierai.

» — On court à tout âge, digne Jasmin, et
» vous étiez taillé pour être coureur. »

En achevant ces mots, le professeur prend le bras du vieux serviteur et l'entraîne du côté où ils espèrent retrouver Chérubin; tout en marchant au pas redoublé Jasmin disait à M. Gérondif : « Avez-vous trouvé un prétexte
» pour éloigner la petite?

» — Non, et vous?

» — Ni moi non plus.

» — Marchons toujours, ça va venir.

Il y avait trois quarts-d'heure que cette mar-

che forcée durait. Jasmin n'en pouvait plus, il était devenu poussif; cependant le professeur le tirait toujours en lui disant :

« *Macte puer! Macte animo!*... Il y va du » bonheur de ce charmant Chérubin... Prenez » garde, brave Jasmin, vous trébuchez... vous » mettez vos pieds dans les ornières!... dans » des mares... »

Le brave Jasmin n'avait plus de rate, plus de respiration, et il se décide à se laisser tomber tout-à-fait au milieu d'une route, en balbutiant :

» — Je ne peux plus aller..... il faut que je » reprenne haleine. »

Mais en ce moment monsieur Gérondif venait de jeter un coup-d'œil sous un bouquet d'arbres situé à peu de distance de la route, et il s'écrie :

« — Les voilà!... La petite mange des abri- » cots.... elle en présente un à mon élève, qui » reste en admiration devant son abricot!.... Il » est temps que nous arrivions. »

Ce jour-là Chérubin était sorti de bonne heure avec Louise; ils avaient emporté un panier dans lequel était du pain est des fruits, et ils se faisaient une fête d'aller déjeuner dans les bois; ce repas frugal leur semblait délicieux...

Et en effet, que pouvaient-ils désirer de plus ; ils étaient ensemble et ils s'aimaient : le plus beau repas est celui auquel on apporte un cœur content.

Le sentiment qui unissait alors Chérubin à Louise était si doux, si pur qu'ils étaient heureux d'être ensemble, et ne cherchaient point un autre bonheur. Peut-être cependant l'affection de la jeune Louise se montrait-elle plus vive, plus expansive ; c'est qu'il y avait déjà de la tristesse dans son amour ! Elle craignait que Chérubin ne se décidât à aller à Paris, elle redoutait de perdre son ami, et cette appréhension le lui faisait encore aimer davantage, car nos affections se fortifient par les peines qu'elles nous causent.

Les deux adolescents sont fort surpris, lorsqu'au milieu de leur repas champêtre, ils voient tout-à-coup le professeur et Jasmin paraître devant eux.

« — Nous vous cherchions, aimables adul-
» tes, » dit M. Gérondif ; « nous étions inquiets...
» L'aventure de *Pyrame et Thisbé* me trottait par
» la tête !... je prenais pour des lionnes tous les
» chiens que je rencontrais..... Je sais bien que
» mon noble élève n'a point envie de fuir

» comme le jeune Assyrien avec Thisbé... mais » on peut faire un faux pas...

» — Enfin, pourquoi venez-vous nous cher- » cher? » dit Chérubin ; « il me semble que j'ai » le temps d'étudier.... J'en sais déjà bien » assez... est-ce qu'il y a quelqu'un de malade... » quelque accident d'arrivé, que Jasmin accourt » avec vous. »

M. Gérondif semble frappé d'une idée soudaine ; il lance un coup-d'œil à Jasmin, en disant :

« — En effet, mon noble élève..... c'est un » accident, peu grave j'espère... c'est le fils aîné » de votre nourrice qui s'est blessé... il a écrit... » il est à Montfermeil... et Nicolle voudrait bien » que la jeune Louise se rendît tout de suite » près de lui... elle ira la rejoindre tantôt.

» — Nous allons y aller avec Louise, » dit Chérubin.

« — Non, il vaut mieux aller retrouver » cette pauvre Nicolle qui se lamente.... qui ne » sait où chercher un médecin. Louise ira bien » seule jusqu'à Montfermeil ; on voit d'ici les » premières maisons du village.

» — Oh oui ! oui ! j'y serai bien vite, » dit Louise ; « mais chez qui est le fils de ma bonne » mère Nicolle.

» — Chez madame Patineau... Grande-Rue; » tenez, voici son adresse et un mot pour » elle. »

M. Gérondif avait écrit à la hâte quelques mots au crayon par lesquels il priait la dame chez laquelle il envoyait la petite, de la garder chez elle et de ne point la laisser revenir avant qu'on n'allât la chercher. La jeune fille prend le billet, dit adieu à Chérubin et se met à courir vers Montfermeil ; et le professeur se frotte les mains en regardant Jasmin qui se dit en lui-même :

« — Je n'aurais jamais trouvé cela. »

On retourne à Gagny; en approchant de la place on aperçoit un remise arrêté ; un monsieur en descend. C'était monsieur d'Hurbain le notaire.

« — Voilà une visite qui vous arrive ; » dit Jasmin à son maître. « Ce monsieur est votre » notaire, celui que monsieur votre père avait » chargé de son testament.

» — Et c'est pour que vous ne soyez point » distrait, et que vous puissiez recevoir les per- » sonnes qui vont venir vous voir de Paris que » nous avons envoyé la petite Louise à Montfer- » meil, » dit M. Gérondif en souriant,

» — Comment, cet accident arrivé au fils de » Nicolle ?

» — Ce n'est qu'une plaisanterie... »

Avant que Chérubin ait le temps de répondre, M. d'Hurbain s'est approché et lui fait un profond salut. L'air grave du notaire impose au jeune homme, qui balbutie quelques mots pour répondre aux compliments qu'on lui adresse. On se dirige vers la demeure de la nourrice, et pour la première fois Chérubin éprouve comme une espèce de honte lorsque le notaire lui dit :

« — Comment, monsieur le marquis, c'est » ici que vous faites vos études?..... Vous avez » seize ans et demi ; vous êtes d'une noble fa- » mille; vous avez une belle fortune, et vous » passez votre vie sous le toit de ces villageois. » J'honore les laboureurs, j'estime tous les gens » honnêtes, mais il faut que chacun garde son » rang, monsieur le marquis, sans quoi la » société ne serait plus que confusion, qu'anar- » chie ; et il n'y aurait plus chez les hommes ce » désir de s'élever, de parvenir, qui en mettant » dans leur cœur une louable ambition, les » rend capables de faire de nobles efforts pour » atteindre le but où il brûle d'arriver.

» — Bravo !... *recte dicis !* » s'écrie M. Géron-

dif en souriant au notaire, « monsieur parle à » présent comme moi ci-devant. »

Chérubin rougit et ne sait trop que répondre. M. d'Hurbain cherche de nouveau à faire entendre raison au jeune homme, en mettant dans ses représentations toute l'aménité possible. Il a soin cependant d'appuyer sur le rang, la fortune que possède le marquis et il termine toujours ses discours par ces mots :

« — Vous êtes maintenant de mon avis, » n'est-ce pas, et vous allez revenir à Paris » avec moi. »

Mais Chérubin qui a paru écouter avec déférence les discours du notaire, lui répond d'une voix bien douce :

« — Non, monsieur, j'aime mieux rester » ici.

» — Ce n'est pas ma faute certainement ! » s'écrie M. Gérondif en levant les yeux au ciel. « Je » dis tous les jours à mon élève les mêmes » choses que vous..... monsieur, seulement j'y » joints des exemples de l'histoire, tant ancienne » que moderne.... c'est comme si j'apprenais le » dessin à un aveugle ! »

M. d'Hurbain commence à douter du succès de sa visite, lorsqu'un bruit de chevaux se fait entendre. On court à la porte voir ce que c'est,

et l'on aperçoit dans un joli tilbury, un monsieur fort élégant, qui n'a près de lui que son jockei.

C'est M. Edouard de Monfréville qui conduit lui-même son tilbury, il s'arrête, saute lestement à terre et s'approche en saluant Chérubin avec courtoisie, tandis que le notaire dit au jeune marquis :

« — Permettez-moi de vous présenter le fils » d'un ancien ami de votre père, monsieur de » Monfréville, qui vient joindre ses instances » aux miennes pour vous décider à retourner à » Paris. »

Monfréville va prendre la main de Chérubin, il la presse dans la sienne, et après avoir considéré quelque temps le jeune homme, lui dit :

« — Quand avec un nom et de la fortune » on est porteur d'une aussi jolie figure, on est » vraiment impardonnable de se cacher dans le » fond d'un village.

» — Certainement! » murmure Gérondif en souriant à Monfréville, « si Hélène s'était ca- » chée, nous n'aurions pas eu le siége de Troye, » si Dunois était resté chez sa nourrice, il n'est » pas probable qu'on l'aurait surnommé le beau » Dunois! »

Monfréville lance un regard ironique au professeur et continue de s'adresser à Chérubin :

« — Mon cher monsieur, mon père était » ami du vôtre, cela m'a donné le désir de faire » votre connaissance, il ne tiendra qu'à vous » que nous soyons amis comme nos pères. Oh! » je comprends que la différence qui existe en- » tre mon âge et le vôtre, peut vous faire trou- » ver ma proposition ridicule, mais quand vous » connaîtrez le monde, vous saurez que ces dif- » férences s'effacent devant les simpathies de » goût et de caractère, je suis déjà certain que » nous nous entendrions fort bien. Mais com- » ment diable êtes-vous habillé!..... un jeune » homme gentil, bien bâti, être faloté de la » sorte !... c'est pitoyable !

» — Mon jeune maître a le tailleur de feu » son père, » murmure Jasmin, je n'ai pas cru » devoir lui en donner un autre...

» — Vous avez eu tort, fidèle serviteur, un » tailleur n'est pas une relique que l'on doive » conserver avec respect..... je vois que celui-ci » ne connaît plus rien aux modes du jour. » Holà !... Franck ! apportez ce que j'ai fait pla- » cer dans le coffre du tilbury. »

Le domestique de Monfréville revient bientôt chargé d'effets; il étale sur un meuble un char-

mant habit fait dans le dernier goût, un gilet d'une étoffe ravissante, des cols de satin noirs de jolies cravattes, et une petite toque en velours bleu avec une torsade et un gland en or.

En voyant tout cela, Chérubin ne peut retenir un cri d'admiration; sans lui demander s'il le veut bien, Monfréville lui ôte sa veste, son gilet du matin et lui fait mettre ce qu'il vient d'apporter, il entoure son col d'une riche cravate brochée, qu'il lui noue avec coquetterie, enfin il pose sur sa tête la délicieuse toque de velours, en arrangeant les boucles de cheveux qu'elle laisse voir, puis il conduit l'adolescent devant une glace, en lui disant :

« — Regardez-vous! est-ce que vous n'êtes » pas cent fois mieux! »

Chérubin rougit de plaisir en se voyant si gentil; et en effet sa nouvelle toilette a donné une toute autre expression à sa jolie figure, il est si bien que Nicolle, quoique attristée en voyant qu'on veut lui enlever son fieu, ne peut s'empêcher de crier :

« — Ah! jarni qu'il est beau !..... oh! mais » c'est qu'il est superbe comme ça!.... il est en- » core cent fois plus gentil!...

» — Il ne ressemble pas du tout à feu son » père, » murmure Jasmin.

« — Il ressemble au fils de Jupiter et de » Latone, frère de Diane, autrement dit Apol- » lon... Phœbus si vous l'aimez mieux, » s'écrie M. Gérondif en souriant toujours.

M. d'Hurbain regarde Monfréville d'un air satisfait, comme pour le féliciter d'avoir trouvé le moyen de séduire Chérubin; celui-ci semble en effet enchanté de son costume, il ne cesse pas de se regarder, de se mirer, et pour entretenir ses bonnes dispositions, M. de Monfréville se hâte de lui dire :

« On m'a assuré que vous habitiez un vil- » lage... je ne voulais pas le croire!... le fils du » marquis de Grandvilain qui doit se faire re- » marquer par son élégance, par sa mise, par » ses manières, qui est fait enfin pour briller à » Paris, ne peut pas rester enfoui dans une mai- » son de paysans! c'est un crime! une ano- » malie!... ce léger échantillon de toilette doit » vous donner une idée de tout ce que vous au- » rez à Paris. Je viens vous chercher dans mon » tilbury, et je veux qu'avant huit jours vous » soyez le jeune homme le mieux mis, le plus » élégant de la capitale, vous donnerez le ton, » vous êtes assez riche et assez joli garçon pour » cela. »

Chérubin paraît séduit par les discours de

Monfréville, et celui-ci, qui ne doute pas de son triomphe, s'écrie bientôt :

« — Partons, mon jeune ami, ne tardons » pas davantage..... le tilbury nous attend et » Paris vous appelle. »

Mais à ce moment la figure de Chérubin se rembrunit, et au lieu de suivre M. de Monfréville et le notaire qui se sont levés, il se rassied en disant :

« Non, je ne veux pas m'en aller.... car je » veux que Louise me voie comme cela. »

Les deux habitants de la ville sont désolés; ils croyent avoir entièrement décidé le jeune marquis à les suivre, et celui-ci refuse de nouveau.

Le notaire parle raison, Monfréville déploie toute son éloquence, il fait des peintures charmantes des plaisirs de Paris, et Chérubin refuse de partir avec eux.

M. Gérondif est consterné. Nicolle triomphe, et Jasmin dit à demi-voix :

« — Je me doutais bien que tous ces gens » ne seraient pas plus malins que moi. »

Chacun gardait le silence; on ne savait plus à quel parti s'arrêter, lorsque le bruit d'une voiture se fait entendre de nouveau.

Alors une lueur d'espoir brille dans les yeux de Monfréville, et M. d'Hurbain s'écrie :

« — Ma foi, il est temps que M. Daréna ar-
» rive, mais je doute fort qu'il soit plus heureux
» que nous.

» — Peut-être, » murmure Monfréville; « Daréna est de ces gens qui osent tout! »

La voiture s'est arrêtée également devant la maison de la nourrice, et la société rassemblée chez Nicolle, court sur la porte pour savoir quelles sont les personnes qui vont en descendre.

Le fiacre, car cette fois c'est un simple fiacre qui vient d'arriver, semble contenir beaucoup de monde, à en juger par le bruit que l'on fait dans l'intérieur. On entend plusieurs voix qui parlent à la fois et des éclats de rire continuels. Enfin la portière s'ouvre. M. Daréna descend d'abord, et il a une toilette encore plus frippée que la veille, ce qui ne l'empêche pas de déployer les manières les plus distinguées, en aidant à descendre de la voiture les personnes qu'il amène.

C'est d'abord une jeune femme vêtue en Espagnole, puis une autre habillée en Odalisque, puis une troisième est en Suissesse, et enfin une quatrième qui a le costume piquant d'une

Napolitaine. Et toutes ces femmes sont jeunes, jolies, gracieuses, bien faites, leurs yeux sont vifs, mutins et très-agaçants; et il y a dans la manière dont elles s'élancent hors de la voiture, une légèreté, une grace qui étonne, et dans leur démarche une désinvolture qui n'est pas ordinaire.

Les habitants du village ouvrent de grands yeux. M. Gérondif affecte de baisser les siens, mais il en risque un à tous moments; le notaire regarde Monfréville d'un air surpris en murmurant :

« — Qu'est-ce que c'est que tout cela. »

Monfréville part d'un éclat de rire, et répond :

« — Ma foi! je crois qu'il est plus adroit que » nous!... »

Cependant Daréna prend deux de ces dames par la main, en disant :

« — Venez, Rosina, Malvina... suivez-nous, » Cœlina et Fœdora! nous venons présenter nos » hommages au jeune marquis de Grandvilain. » Où est-il?.. bon, je le vois, c'est ce charmant » jeune homme, qui a des yeux si langoureux! » Peste! tenez-vous bien, mesdames, voilà des » yeux qui feront un terrible ravage dans vos » rangs. »

Tout en disant cela, Daréna était entré dans la maison avec la société qu'il amenait; après avoir introduit ses quatre dames, qui n'ont nullement l'air embarrassé, et qui examinent, en riant, l'intérieur de la maison rustique, Daréna va saluer Chérubin, comme s'il voyait une ancienne connaissance, et lui dit :

» — Mon cher marquis, M. d'Urbain, votre » notaire, est aussi le mien; M. de Monfréville, » votre ami, est également fort lié avec moi, » d'après cela, vous voyez que je dois être aussi » de vos amis, c'est un titre que je m'estimerais » heureux de mériter.... Touchez-là, marquis, » des hommes comme nous s'entendent tout » de suite... Vous êtes jeune, mais nous vous » formerons. »

Chérubin est tout étourdi de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, et puis l'Espagnole et la Napolitaine lui lancent déjà des regards auxquels il n'est pas accoutumé; tandis que l'Odalisque lui sourit d'une façon très-provoquante, et que la Suissesse passe sans cesse le bout de sa langue sur ses lèvres, en lui faisant de petits clignements d'yeux; et tout cela lui cause un trouble qu'il ne peut définir.

« — Marquis Chérubin, » reprend Daréna, « je me suis permis d'amener avec moi quatre

» dames charmantes; ce sont des artistes, des » danseuses du premier talent, attachées à notre » Grand-Opéra de Paris; elles avaient le plus » vif désir de vous voir et boire du lait à la cam- » pagne..... Y a-t-il moyen d'avoir du lait ici, » vertueux villageois?... »

Pendant que Daréna adresse cette demande à Nicolle, qui s'empresse de courir à l'étable, la petite femme habillée en Suissesse fait un bond sur sa chaise, en s'écriant :

« — Oh! oui... du lait, c'est fameux!.... Je » veux m'en donner une tapée, moi! »

Daréna s'approche de la Suissesse, à laquelle il donne un coup de coude, en lui disant à l'oreille :

« — Malvina, fais-moi le plaisir de te taire, » car tu ne dirais que des bêtises. »

Et Monfréville, qui se mord les lèvres pour ne point éclater de rire, dit tout bas à Daréna:

« — Vous osez dire que ce sont des femmes » de l'Opéra.

» — Il y en a trois, mon cher; je vous jure » que ces trois-là y sont figurantes, la Suissesse » est à un théâtre du boulevart, c'est vrai, mais » elle a une jambe ravissante.

» — J'ai emmené ces dames dans des costu- » mes de leurs rôles, » reprend Daréna, en s'a-

dressant à Chérubin, «parce qu'elles m'ont pro-
» mis de vous donner un léger échantillon de
» leur talent. Voyons, mes déesses, un joli pas
» de quatre devant le jeune marquis, qui ne se
» doute pas de ce que l'on voit à l'Opéra..... Je
» sais bien que ce n'est pas aussi commode de
» danser ici que sur un théâtre.... ce n'est pas
» parqueté; mais il n'y en aura que plus de mé-
» rite.

» — C'est pas même carrelé! » s'écrie la Suissesse, en regardant à ses pieds; « faites donc
» des glissés là-dessus!... merci!... en voilà du
» tirage... Nous allons nous f... par terre...

» — Ah! très-joli!... très-joli!... » s'écrie Daréna, en s'empressant de rire pour tâcher d'amortir l'effet produit par l'expression que la Suissesse vient d'employer; « excusez madame,
» elle n'est pas de Paris, elle ne connaît pas bien
» notre langue... elle ne comprend pas la valeur
» des mots.

» — Tibulle, Pétrone et Ovide emploient
» quelquefois l'équivalent, » dit M. Gérondif, en faisant un énorme sourire, pour que les quatre danseuses puissent voir toutes ses dents.

« — Je ne suis pas de Paris! « s'écrie mademoiselle Malvina; « par exemple!... je suis née

» rue Mouffetard... même que ma mère y vend
» du fromage de Brie... »

Daréna marche sur le pied de la danseuse, en lui disant tout bas :

« — Malvina, si tu ne te tais pas, je te remets
» dans le fiacre, tu n'auras pas de lait, et tu ne
» seras pas du dîner. »

La Suissesse se tait, et le comte tirant une pochette de sa poche se dispose à en jouer, en disant :

» — C'est moi qui ferai l'orchestre; vous
» voyez que j'ai pensé à tout, allons, mesdames,
» apprêtez-vous. »

Cependant, M. d'Hurbain s'est approché de Monfréville auquel il dit à demi-voix :

« — Mais en vérité, monsieur le comte Da-
» réna a employé un expédient... Je ne sais si
» je dois tolérer cela. Cette tentative me paraît
» un peu leste.

» — Eh pourquoi donc! » répond Monfréville.
« Daréna est plus adroit que nous... Je crois
» que son moyen de séduction est le bon.....
» Après tout, à Paris, ce jeune homme irait à
» l'Opéra, quel mal de voir danser ici ce qu'il
» verrait exécuter sur un théâtre. Il me semble
» même que de près il y a beaucoup moins d'il-
» lusion.

» — Soit, » répond le notaire, en s'asseyant; « après tout, qui veut la fin veut les moyens. »

Les quatre danseuses se disposent à exécuter un pas, lorsque Nicolle revient avec des tasses et du lait. Alors ces dames courent aux tasses, et s'écrient qu'elles veulent d'abord se rafraîchir.

Pendant qu'elles boivent, Chérubin ne peut se lasser de considérer ces femmes qui ne ressemblent pas à toutes celles qu'il a vues jusqu'à ce jour, et M. Gérondif va verser lui-même du lait aux danseuses, en leur disant :

« — De Ganimède, assurément, j'ai quel-» que chose en ce moment... Il servait Jupin, » je sers Terpsichore et ses sœurs. »

Et Malvina prend la boîte au lait des mains du professeur, en lui disant :

« — Tenez, vous nous embêtez, vous nous » servez goutte à goutte!... j'aime mieux boire » à même, ça va plus vite. »

Et le vieux Jasmin dit en roulant de gros yeux d'un air étonné :

« — Pour des femmes comme il faut, c'est » étonnant comme elles avaient soif. »

Quand il n'y a plus de lait, les quatre danseuses se mettent en place. La société s'est assise, Daréna a pris sa pochette. Il joue l'air de

la *Jota arragonaise*, et ces dames s'élancent et se mettent à danser un pas avec beaucoup de grâce et de légèreté.

Les paysans sont en admiration.

Jasmin applaudit; M. Gérondif ne baisse plus les yeux, il a toute la figure aussi rouge, aussi enflammée que son nez.

Le notaire et Monfréville examinent Chérubin, celui-ci semble ravi, enchanté du spectacle nouveau qui lui est offert, et ses regards ne peuvent se lasser d'admirer ces femmes jeunes et jolies, dont les pas, les poses et les moindres mouvements expriment le plaisir et la volupté. Daréna, qui s'aperçoit de l'effet produit par la danse, joue un air plus animé, puis un autre plus pressé encore. Les danseuses suivent la mesure, leur danse devient plus vive, plus séduisante. Chacune d'elle semble lutter de grâce, de souplesse, leurs yeux animés par l'exercice auquel elles se livrent ont encore plus d'éclat, plus de feu. Jasmin applaudit à outrance, M. Gérondif se gratte le nez comme s'il voulait se l'arracher, Chérubin est très-ému. En ce moment, échauffé par l'ardeur de la danse, mademoiselle Malvina se met à lancer ses jambes dans l'espace avec une telle vigueur, qu'il est impossible que la société ne

s'aperçoive point qu'elle n'a point de caleçon.

M. Gérondif, qui a les yeux presque sortis de la tête, s'écrie :

« — Ce sont des bayadères... c'est la danse » *mozambique* !.... c'est très-curieux. »

Mais d'Hurbain, qui trouve que la danse mozambique va trop loin, se lève en disant :

« — Fort bien, mesdames, mais en voilà as- » sez, vous devez être fatiguées.

» — Ah! bah! » s'écrie mademoiselle Malvina, « je danserais bien le cancan, moi!..... C'est » que je le pince un peu, le cancan. »

Daréna, qui ne veut point laisser se dissiper l'effet produit par la danse, court à Chérubin et luipren d le bras en lui disant :

« — Maintenant nous retournons à Paris... » nous dînons au Rocher de Cancale avec ces » dames, et elles espèrent que vous voudrez » bien être des nôtres... car la fête ne serait pas » complète sans vous. »

Chérubin est ému, indécis ; il balance... Daréna fait un signe aux danseuses, qui accourent entourer l'adolescent et lui disent, en lui faisant les petits mines les plus séduisantes :

« — Oh! oui, monsieur, venez avec nous à » Paris! — Vous irez ce soir à l'Opéra... vous » nous y verrez danser et ce sera bien autre

» chose que dans cette chambre. — Ce serait » bien vilain à vous de nous refuser.

» — Et puis au Rocher de Cancale! » s'écrie Malvina... « c'est là qu'on dîne un peu bien... » je vais m'enpiffer, moi!...

» — Allons, allons! vous êtes des nôtres, » s'écrie Daréna. Aussitôt l'Espagnole et la Napolitaine prennent chacune un bras de Chérubin ; celui-ci se laisse entraîner et on l'emmène presque en dansant jusqu'au fiacre dans lequel il monte avec Daréna et les quatre danseuses.

« — Mais j'ai un remise, » s'écrie le notaire : « vous allez être trop gênés six là-dedans... » Que quelques-unes de ces dames montent » dans ma voiture.

« — Non, non! » crie Daréna ; « nous nous » mettrons les uns sur les autres! c'est bien » plus drôle comme ça!... Allons cocher, crêve » tes rosses, on te les paiera... et au Rocher de » Cancale! »

Le fiacre part, emmenant Chérubin, qui n'a pas même eu le temps de dire adieu à sa nourrice.

« — Daréna a réussi! » dit Monfréville, « voilà l'oiseau qui a quitté son nid!...

» — Oui, » répond M. d'Hurbain, « mais il ne

» faut pas que cela aille trop loin... et ce re-
» pas... avec ces dames... je ne puis vraiment
» pas me trouver-là, moi... un notaire avec des
» danseuses de théâtre.

» — Eh mon Dieu!... pour une fois... c'est
» incognito, d'ailleurs c'est dans un bon motif,
» et votre présence au contraire empêchera ce
» repas d'être trop décolleté. Prenons mon til-
» bury, nous les suivrons mieux. »

M. d'Hurbain monte dans le tilbury avec Monfréville, et M. Gérondif se jette avec Jasmin dans le remise.

« — Ils emmènent mon jeune maître au
» Rocher de Cancale, » dit le vieux domestique, « mais j'avais fait préparer un repas à l'hô-
» tel et une réception, et de la musique, et des
» fleurs, et...

» — Consolez-vous, digne Jasmin, » répond le professeur, « tout cela servira plus tard; il
» faudra toujours bien que mon élève rentre
» chez lui. Quant à moi, je suis *Mentor*, et je
» ne dois pas abandonner *Télémaque*, même
» lorsqu'il va dîner au Rocher de Cancale. »

CHAPITRE XI.

MONFRÉVILLE. — DARÉNA. — POTERNE.

—

Un beau salon avait été retenu, et un superbe repas commandé au Rocher de Cancale, par le comte Daréna, qui s'était dit avant de partir pour Gagny :

« Telle chose qui arrive, nous reviendrons » toujours dîner, à la vérité, si je me trouve au » nombre de ceux qui doivent le payer, cela me » sera assez difficile en ce moment... mais

» ceci m'inquiète peu! commandons toujours le » repas. »

Ne songer qu'au plaisir, ne point s'occuper de l'avenir, être souvent même fort insouciant pour les choses présentes. Telle était l'humeur de Daréna; issu d'une noble famille, il avait fait de bonnes études et reçu une éducation soignée. Son père qui était d'un caractère hautain et sévère, ayant remarqué de bonne heure dans son fils un vif penchant pour le plaisir et l'indépendance, avait cru pouvoir l'en corriger en le privant de ces récréations, de cette liberté, qui sont ordinairement le délassement du travail et de l'étude. Daréna était ainsi arrivé jusqu'à près de dix-neuf ans, n'ayant jamais eu un écu à sa disposition, ni une demi-heure de liberté. A cette époque son père était mort, depuis longtemps sa mère n'existait plus, et il s'était tout-à-coup trouvé son maître à la tête d'une assez jolie fortune. Il s'était jeté à corps perdu dans les plaisirs et la dissipation, voulant regagner tous les instants que la sévérité de son père lui avait fait perdre, il avait dit adieu pour jamais à l'étude et aux choses sérieuses.

Le jeu, les femmes, les chevaux, la table, étaient devenus ses idoles. D'abord lancé dans

la haute société, parmi laquelle son nom et sa fortune lui donnaient entrée, il avait eu dès son début une foule d'aventures galantes, mais Daréna n'était point sentimental, il ne cherchait dans une intrigue que le plaisir, et rompait dès qu'il entrevoyait la moindre sujétion ou la plus légère contrariété.

Comme les dames de la bonne société ne sont pas toujours disposées à ne former qu'une liaison de quelques jours, et que la conduite du comte Daréna n'était point un mystère, puisque lui-même se faisait gloire de ne s'attacher à aucune femme; petit à petit ses succès galants étaient devenus moins nombreux dans le grand monde, et force avait été à Daréna de s'adresser aux petites bourgeoises, puis aux femmes de théâtre, puis aux grisettes, puis aux femmes galantes; puis enfin il était devenu si peu difficile sur ce point, qu'on lui avait vu prendre ses maîtresses dans les plus humbles conditions de la société.

La fortune de Daréna avait fait comme ses amours, elle avait continuellement baissé. Enfin, à vingt-huit ans, le comte avait tout dissipé, tout mangé, il ne lui restait plus que cette maison du faubourg Saint-Antoine qu'il allait

vendre, et sur laquelle il devait déjà plus qu'elle ne valait.

Mais loin de s'inquiéter de sa position et de son avenir, pourvu qu'il trouvât moyen de bien dîner, de boire du champagne avec une danseuse, une figurante, une grisette, une chamareuse ou même une femme de chambre, Daréna se moquait de tout le reste; pour se procurer encore tous ces plaisirs, il fallait souvent avoir recours aux expédients, mais l'homme qui est peu délicat sur le choix de ses connaissances ne l'est pas toujours sur ses moyens d'existence.

Un individu nommé Poterne, avait aidé de tout son pouvoir à la ruine et aux désordres de Daréna. Ce Poterne était un homme dont on ne pouvait pas deviner l'âge, tant il était laid et mal bâti : sur un corps sec, pointu, anguleux, porté par des jambes cagneuses et grêles, on apercevait une tête d'un ovale infiniment trop prolongé, un nez cassé vers le milieu, et crochu par le bout, une bouche sans lèvres, un menton avancé et deux petits yeux d'un vert terne, couverts d'énormes sourcils, et dont les prunelles roulaient continuellement de côté et d'autre. Ajoutez à cela une immense quantité de cheveux bruns, sales, épais, et qui étaient

toujours taillés comme les poils d'un hérisson, tel était M. Poterne.

Cet homme s'était attaché au comte Daréna, lorsque celui-ci était encore riche; il lui avait offert ses services dans tous les genres, il connaissait tous les endroits de Paris où un jeune homme de famille peut se ruiner le plus facilement; si Daréna avait aperçu au spectacle ou à la promenade une femme qui lui avait plu, c'était Poterne qui se chargeait de la suivre, de lui remettre une lettre, de prendre des renseignements sur son compte. Plus tard, Poterne s'était également chargé de trouver des usuriers, des prêteurs d'argent, des fournisseurs accomodants, aussi était-il devenu indispensable au comte qui le traitait tantôt comme son ami, tantôt comme son domestique; le cajolait quelquefois, le méprisait toujours, et ne pouvait jamais se passer de lui.

On croira peut-être que le but de ce monsieur avait été de s'enrichir aux dépens de celui qu'il aidait à se ruiner. Cette pensée avait été d'abord celle de Poterne, mais ses propres vices ne lui permettaient pas de profiter des fautes d'un autre; aussi joueur, aussi libertin que Daréna, quand celui-ci perdait des billets de mille francs dans un brillant salon, Poterne

jouait dans un cabaret ou dans quelque misérable repaire l'argent qu'il avait soutiré à son intime ami; lorsque Daréna traitait une jolie femme chez Véfour ou Véry, Poterne allait chez un gargotier manger ce qu'il avait avec une marchande des quatre-saisons, et il était trop laid pour ne pas être forcé de se montrer généreux; enfin, lorsque Daréna n'avait pas le sou, il lui arrivait quelquefois de maltraiter son compagnon, qu'il accusait d'être l'auteur de sa ruine; alors il s'appropriait sans façon tout ce que celui-ci possédait, et Poterne, qui était aussi poltron, se laissait sans murmurer dépouiller par son intime, en se promettant de prendre bientôt sa revanche.

Il pourra paraître singulier de voir l'élégant Monfréville en rapport avec un homme dont les goûts, la conduite et même la toilette accusaient chaque jour le désordre. Mais il y a des gens qui, après avoir connu quelqu'un riche et heureux, n'osent point lui tourner le dos quand ils le rencontrent avec un habit sale et un chapeau crasseux. D'ailleurs, Daréna avait encore de beaux moments; lorsque le jeu lui avait été favorable, ou si son ami Poterne lui avait découvert une nouvelle ressource, on le voyait aussitôt reparaître élégant, fashionnable.

courir les spectacles, les bals et les meilleurs restaurants de Paris; quelques jours après, le relâchement de la toilette, un certain désordre dans quelque partie du costume annonçaient que la situation était changée; mais avec un méchant chapeau et du linge sale, Daréna savait si bien conserver les manières de la bonne compagnie, qu'on avait peine à croire qu'il se vautrât dans la mauvaise.

Et d'ailleurs, à Paris, connaît-on la vie intime de la plupart des personnes avec lesquelles on n'a que des relations passagères? En rencontrant un jour Daréna mis comme aux jours de sa splendeur, en lui voyant faire de folles dépenses dans un lieu de plaisirs, on ne lui demandait pas par quel heureux changement du sort il était redevenu riche, et par la même raison lorsqu'on le voyait ensuite mesquinement vêtu se glisser dans un mauvais restaurant à vingt-deux sous, on ne s'inquiétait pas non plus de ce qui pouvait lui être arrivé de fâcheux. A Paris, on ne cherche point à s'immiscer dans les secrets d'autrui, et de ce côté là discrétion ressemble bien souvent à de l'indifférence.

Monfréville, qui avait connu Daréna riche, savait bien qu'il avait dissipé sa fortune, mais

il ne le croyait pas sans ressource et ne le supposait point capable d'employer des moyens peu délicats pour se procurer de l'argent. Souvent cependant le comte lui avait emprunté quelques billets de mille francs, qu'il ne lui avait jamais rendus, mais Édouard de Monfréville avait de la fortune et attachait peu d'importance à ces légers services; et puis la société de Daréna l'amusait, ses boutades, son insouciance poussée quelquefois jusqu'au cynisme, le faisaient rire et dissipaient l'humeur mélancolique qui de temps à autre s'emparait de son esprit.

On se demandait quelquefois dans le monde d'où pouvait provenir cet air pensif, ce sourire plutôt amer que moqueur qui errait souvent sur la bouche de Monfréville. Il était riche, il avait tout pour plaire. Dans la société il était recherché, les femmes briguaient sa conquête; on lui avait connu un grand nombre de bonnes fortunes, et il était encore d'âge à en avoir. Cependant sa gaîté semblait rarement vraie, et dans ses discours il évitait de parler d'un sexe dont il ne devait pas avoir à se plaindre. Quelques personnes pensaient que Monfréville en était arrivé à être blasé sur tous les plaisirs, et attribuaient à cela les nuages qui parfois obs-

curcissait son front; d'autres en l'entendant se moquer de ceux de ses amis qui croyaient à la constance de leur maîtresse, présumaient que le beau, le séduisant Monfréville avait eu quelque passion malheureuse, avait été aussi victime de quelque trahison; puis enfin en voyant cet homme à la mode passer la trentaine et approcher même de quarante ans sans songer à se marier, on avait encore fait une foule de conjectures, et on avait dit :

« Il pense donc bien mal des femmes, puis-
» qu'il ne veut pas faire comme les autres, et
» se ranger sous le joug de l'hymen. »

Mais Édouard de Monfréville ne s'occupait aucunement de ce qu'on pouvait penser et dire de lui; il continuait de vivre suivant son goût, de n'en agir qu'à sa fantaisie; passant quelquefois un mois dans une suite de plaisirs bruyants, au milieu d'un monde joyeux, dissipé, dont il partageait les folies; il était ensuite pendant des semaines entières sans fréquenter la société, ne se plaisant que dans la solitude. On avait fini par s'habituer à la bizarrerie de son humeur, parce que dans le monde un homme riche a toujours le droit d'être original, il n'y a que les pauvres diables auxquels on ne reconnaît pas cette faculté.

A présent que nous connaissons mieux les personnages avec lesquels nous allons nous trouver, entrons au Rocher de Cancale, où Chérubin vient d'arriver avec les prêtresses de Terpsichore.

CHAPITRE XII.

UN DINER AU ROCHER DE CANCALE.

—

Chérubin s'est trouvé à Paris et au Rocher de Cancale sans avoir eu encore le temps de se reconnaître, tout le long de la route les dames ont dit tant de folie, leur conversation est si animée, leurs réflexions si drôles, que l'adolescent n'a pas assez de ses oreilles pour entendre, et qu'il regarde tour à tour chacune des danseuses comme pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

En montant dans la voiture ces dames se sont enveloppées dans de vastes pelisses qui cachent leurs costumes et elles ont rabattu sur leur tête un capuchon qui ne permet pas de voir leur coiffure. Chérubin dit tout bas à Daréna :

« — Pourquoi donc ces dames se déguisent-elles toutes en capucins?

Et Daréna lui répond tout haut :

« — Mon cher marquis, c'est pour qu'on ne » voye point leur costume de théâtre quand » elles entreront chez le traiteur, parce que » nous ne sommes pas encore dans le carna- » val... à Paris, une tenue décente est de ri- » gueur !

» — Oh! moi! je m'en moque pas mal! » dit medemoiselle Malvina, « je me promènerais » bien à pied dans Paris avec un costume de » Suissesse... Tiens, après tout, est-ce que je » ne peux pas être une Suissesse pour de » vrai?

» — Si vous étiez costumée en écalière, ma » chère amie, il est bien plus probable qu'on ne » vous croirait pas déguisée!...

» — Ah! voyez-vous!... c'est un calembourg! » êtes-vous méchant!... et vous, quand vous

» êtes quelquefois si rafalé, vous n'avez pas trop
» l'air d'un comte!... »

Daréna part d'un éclat de rire, et donne une petite tape sur la joue de Malvina, en disant :

« — Allons, qu'on se taise, mais que l'on se
» comporte bien surtout, mesdames, à la cam-
» pagne une douce liberté est permise, mais au
» Rocher de Cancale, et dans la compagnie ho-
» norable avec laquelle vous allez dîner; son-
» gez, mes petites bergerettes, que si vous n'é-
» tiez pas sages je serais obligé de vous mettre
» à la porte!...

» — Mon Dieu! nous savons nous conduire,
» monsieur!... — Est-ce que vous croyez que
» nous n'allons jamais dans le beau monde.....
» — Moi qui dîne souvent avec mon protecteur
» et son frère qui est un des plus forts bouchers
» de Paris. — Et moi donc qui tiens quelquefois
» le comptoir de ma cousine qui est boulangère
» en fin, qui vend de la pâtisserie..... que ce ne
» sont que des messieurs à gants serins qui vien-
» nent se délecter à son petit four...

» — C'est bien. mesdames, c'est très-bien,
» nous voilà certain que vous êtes dignes d'aller
» en bonne compagnie... et que vous savez y
» conserver le décorum. Oh! si monsieur d'Hur-

» bain n'était pas venu dîner avec nous... mais il » est venu, car je le vois qui descend de tilbury » avec Monfréville. Nous sommes arrivés, al- » lons, jeune marquis, la main aux dames. »

La voiture s'est arrêtée, on ouvre la portière : une tête de hérisson paraît, avec un corps couvert d'un vieux carrik noisette dont les collets sont parsemés de taches d'huile très-étendues. C'est M. Poterne qui vient offrir sa main aux dames.

Malvina se recule en s'écriant :

» — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que » ça!... une chouette, un porc-épic.

» — C'est mon... homme d'affaire, » répond Daréna, « qui aura veillé à ce que tout soit » bien ordonné... et qui vient maintenant vous » offrir son bras pour descendre de voiture, » c'est un homme d'une complaisance ex- » trême.

» — Il est possible qu'il soit complaisant, » mais il est bien vilain, n'est-ce pas, Rosina? » — Oui... ah! que c'est bête d'être laid comme » ça... — Et quand on regarde ensuite ce char- » mant petit monsieur Chérubin. — Ah! Dieu! » c'est la différence du soleil à une punaise! — » Allons, mesdames, descendez donc de la voi- » ture, vous causerez là-haut. »

La compagnie est bientôt réunie dans le salon où le couvert est dressé. M. d'Hurbain et Monfréville sont arrivés en même temps que le fiacre renfermant Chérubin et les danseuses. Le notaire s'approche de Daréna et lui dit à l'oreille :

« — J'espère, mon cher comte, que vos danseuses se conduiront ici convenablement, je » veux bien que par la grâce de leur danse et la » vivacité de leurs regards elles aient charmé » ce jeune homme, mais ce n'est encore qu'un » enfant, qui ne doit pas se lancer dans les danseuses de théâtre.

» — Mon Dieu ! mais soyez donc tranquille !... vous êtes étonnant !... c'est grâce à » moi que ce bambin de seize ans et demi a » bien voulu quitter sa nourrice... et au lieu de » me remercier, vous me faites des leçons..... » soyez donc utile aux gens... ayez donc de l'imagination... pour qu'on vous fasse ensuite de » la morale.

» — Ha ça, Daréna, » dit Monfrévilleen examinant M. Poterne qui se glisse alors derrière les dames en leur lançant des regards en coulisse auxquels elles répondent par des grimaces, « est-ce » que cet horrible monsieur si sale est de vos amis, » est-ce que vous comptez nous faire dîner avec

» lui... je vous avouerai que sa compagnie ne » me séduit pas... quel est ce personnage, il » ressemble beaucoup à un émouchet.

» — C'est mon intendant. — Ah! vous avez » encore un intendant, je croyais que vous ne » teniez plus maison. — Je n'ai conservé que » cela... cet homme-là fait mes affaires, c'est un » garçon précieux pour les ressources. — Il de- » vrait bien en trouver alors pour se donner un » autre carrik.

» — Eh bien!... est-ce qu'on ne va pas dî- » ner, » dit Malvina, essayant un rond de jambe dans un coin du salon.

« Si fait, madame! Allons, monsieur Ché- » rubin, veuillez vous placer. » M. d'Hurbain se dispose à se placer près de Chérubin, mais Monfréville l'arrête en lui disant tout bas :

« Laissez ces jeunes folles se mettre près de » notre écolier, sans quoi nous pourrions bien » perdre le fruit de nos soins... J'examine Ché- » rubin, au milieu de tout ce monde, il soupire » quelquefois; et si le mal du pays allait lui » prendre, il voudrait à toute force retourner en » nourrice, et nous aurions bien de la peine à » le garder à Paris. »

M. d'Hurbain se rend, il laisse mesdemoiselles Rosina et Cœlina s'asseoir à côté de Ché-

rubin; Malvina, qui arrive trop tard pour être placée près du jeune homme, veut forcer Rosina à lui céder sa chaise et menace déjà de lui donner un soufflet, mais un regard sévère de Daréna met fin à cette querelle, et mademoiselle Malvina va s'asseoir à l'autre bout de la table, en fredonnant :

« *Tu ne l'emporteras pas, Nicolas !... c'est moi* » *qu'il aimera... tradéra !* »

Il restait un couvert vacant, car M. Poterne en avait fait mettre neuf, et déjà malgré les signes que lui faisait Daréna, le personnage au carrick semblait se disposer à se placer devant, lorsque la porte du salon s'ouvre, et monsieur Gérondif paraît accompagné de Jasmin.

Le professeur s'incline devant la société, en disant :

« Je salue ces messieurs humblement et je » dépose mes hommages aux pieds de ces dames » simultanément.

» Qu'est-ce qu'il fait à nos pieds, ce mon- » sieur? » dit Malvina à Daréna, qui est à côté d'elle et qui ne lui répond qu'en lui donnant un violent coup de genou : mais en apercevant les nouveaux-venus, la figure de Chérubin s'est épanouie et il s'écrie :

« Ah! c'est vous, mon cher professeur... ah!

» que vous avez bien fait de venir aussi à Paris...
» Ah! quel dommage que... que vous... »

Chérubin n'achève pas, il pense à Louise... et quelque chose dont il ne peut pas bien se rendre compte lui dit que sa naïve compagne ne se trouverait pas à sa place dans la compagnie de ces demoiselles qui dansent si joliment. Monsieur d'Hurbain, à qui la présence du professeur fait grand plaisir, parce qu'il y voit un nouveau motif de sécurité pour Chérubin, adresse un gracieux salut à monsieur Gérondif, en lui disant :

« Vous avez fort bien fait de suivre votre » élève, monsieur, et c'est du reste sur quoi » nous comptions; placez-vous donc à table, » voilà un couvert qui vous attendait.

» — Oui, oui, mettez-vous là, monsieur Gé- » rondif, » s'écrie Chérubin en montrant à son professeur la place vacante : « Et toi, mon bon » Jasmin, viens près de moi.

» — Monsieur le marquis, je connais mon » devoir et je vais memettre à mon poste... »

En disant ces mots, le vieux domestique a mis une serviette sur son bras, et il va se planter derrière la chaise de Chérubin; quant à monsieur Gérondif, il ne se fait pas répéter l'invitation qu'on lui a faite, il s'empresse de repous-

ser monsieur Poterne, se met à table et avale le potage qu'on lui sert, en s'écriant :

« C'est le festin de *Baltazard*!... ce sont les » fêtes d'*Eleusis*... les noces de *Gamache*!... Ja- » mais repas, assurément, ne fut plus beau cer- » tainement!

» — Tiens! il parle en vers ce monsieur, » dit Malvina à son voisin.

» — Oui, » répond Daréna, « je crois que c'est » monsieur qui a fait la tragédie du *Tremblement* » *de terre de Lisbonne.* »

M. Gérondif adresse un gracieux sourire au comte, en murmurant d'un air modeste : « Je » fais les vers assez coulamment, mais je n'ai » jamais fait de tragédie... pour sûr, certaine- » ment.

» — Pardon, monsieur, je vous prenais pour » *maître André*! vous avez avec lui beaucoup » d'affinités... mais buvons donc à la santé de » monsieur le marquis et au plaisir de le posséder » enfin à Paris. »

La proposition de Daréna est acceptée avec empressement; les verres sont remplis de madère; on les vide à la santé de Chérubin; les quatre danseuses font rubis sur l'ongle et ingurgitent le madère d'une manière à rendre des Anglais jaloux.

Pendant ce temps, M. Poterne, qui s'est vu dépossédé de la place qu'il ambitionnait s'est décidé, plutôt que de s'éloigner, à rester debout et à servir de second à Jasmin, il va donc se placer derrière Daréna ; mais en ayant l'air de lui présenter de temps à autre une assiette, il lui demande tout bas de ce qu'il aperçoit sur la table ; Daréna lui passe des assiettes pleines, et au lieu de les faire circuler, monsieur Poterne se retourne et fait très-lestement disparaître ce qu'il y a dessus.

Le commencement du repas est gai sans que rien blesse les convenances ; les demoiselles auxquelles Daréna a recommandé une tenue sévère, ne sont occupées qu'à faire honneur au dîner, et tout en adressant de gracieux sourires à Chérubin, conservent un maintien irréprochable ; Malvina seule lâche de temps à autre une réflexion ou une plaisanterie un peu érotique ; mais alors Daréna s'empresse de couvrir cela en prenant la parole ; sa conversation toujours piquante ou folle, celle de Monfréville, qui est dans ses jours de gaîté, et les citations de monsieur Gérondif, qui, tout en mangeant comme quatre, trouve moyen de faire étalage de ce qu'il sait, ne laissent pas un moment à Chérubin pour réfléchir ; tout surpris de se voir

le héros de cette fête inattendue, il se sent étourdi, charmé, captivé ; les œillades qu'on lui lance, les bons mots qu'il entend, les choses flatteuses qu'on lui adresse, ce repas si délicieux, si fin, si friand qui satisfait à la fois son odorat, son goût et son palais, tout cela ne lui permet pas de penser au village, car lorsque sa figure devient sérieuse et annonce comme l'arrivée d'un souvenir, les personnes qui l'entourent redoublent d'empressement, de gaîté, de soins et de folies pour dissiper le nuage qui a passé dans ses yeux.

« Tiens ! » dit tout-à-coup Malvina en se retournant et apercevant M. Poterne qui enlève une assiette que lui passe Daréna. « Votre hom-» me d'affaire vous sert donc à table... c'est donc » aussi votre domestique ?...

» — Il me sert de tout, » répond Daréna, « je » vous dis que c'est un homme précieux... j'en » fais ce que je veux !

» — Vous devriez bien en faire un joli garçon alors !...

» — *Socrate*, *Horace*, *Cicéron* et *Pelisson* » étaient d'une laideur repoussante. » dit Gérondif en versant à boire à la petite Suissesse. « On » peut être très-vilain et avoir beaucoup d'es-» prit.

» — Ah! malin, vous avez vos raisons pour » dire ça, vous! » répond Malvina en avalant son champagne. Le professeur qui ne s'attendait pas à cette réponse, se gratte le nez et demande des truffes.

Le bruit d'une assiette qui se brise interrompt cette conversation ; c'est Jasmin qui, en voulant desservir son jeune maître, vient pour la quatrième fois de laisser tomber une assiette à terre, déjà deux bouteilles et une carafe ont eu le même sort en passant par ses mains.

« — Ha ça, mais, c'est donc Jocrisse, ce » vieux-là? » s'écrie Malvina en poussant un éclat de rire.

« Voilà un valet de chambre qui doit être » très-coûteux ! » dit Monfréville en souriant.

« Pardon, mon cher maître, pardon, » dit Jasmin, qui devient écarlate à chaque nouvel accident causé par sa maladresse. « C'est que » il y a longtemps que je n'avais servi à table... » mais je m'y referai!... ce n'est qu'une habi- » tude à reprendre.

» — Ah! diable, » dit Daréna, « s'il en veut » prendre l'habitude ce sera gentil.

» — Mais, mon bon Jasmin, pourquoi rester » debout derrière moi... cela est trop fatigant

» pour ton âge .. va t'asseoir dans un coin là-
» bas... je t'appellerai si j'ai besoin de toi!

» — Par exemple! » répond Jasmin en tâchant de se redresser. « Est-ce que monsieur croit que » je ne connais pas mon devoir! je ne quitterai » pas mon poste, monsieur... j'y périrai plutôt!

» — C'est-à-dire que c'est toute la vaisselle » du traiteur qui y périra! » dit Daréna en riant; puis il reprend en élevant son verre : « Hon- » neur au courage malheureux! — L'attache- » ment de ce vieux serviteur fait son éloge et » celui de ses maîtres, » dit Monfréville. « Je porte » un toast à la fidélité, c'est une chose si rare » qu'on ne saurait trop l'honorer, sous quelque » forme qu'elle se présente. »

Le toast est porté avec empressement par les convives, monsieur d'Hurbain en propose un en l'honneur de feu monsieur Grandvilain. Daréna boit aux danseuses de l'Opéra, monsieur Gérondif se lève en s'écriant avec enthousiasme :

« Aux progrès de l'art culinaire en France!... » Les Romains d'autrefois avaient peut-être plus » de plats que nous sur leur table, mais proba- » blement ils étaient moins satisfaisants. »

Mademoiselle Malvina qui veut porter aussi son toast, élève son verre en s'écriant :

« Je *toste* pour qu'on fasse des ballets très-» longs et des jupons très courts, ceci est dans » l'intérêt des danseuses et de tous ceux qui ai-» ment les ronds de jambes. »

Aucune de ces dames ne veut rester en arrière : Cœlina boit à la santé de son écureuil, Rosina à celle de son chat, et Fœdora à celle de son cousin, qui est dans les chasseurs d'Afrique ; M. Poterne ne boit à la santé de personne, mais il a sans cesse le dos tourné à la table et il avale une quantité effrayante de champagne. Les toasts sont interrompus par un bruit formidable ; cette fois c'est une pile d'assiettes que Jasmin vient de laisser, si bien que le parquet est jonché de débris de porcelaine.

« Voilà un repas qui coûtera cher, » dit Daréna, « il faut être fort riche pour se permettre » un domestique comme ce vieux Jasmin. »

Cependant les santés que l'on a portées si fréquemment ont un peu échauffé les têtes. Déjà Malvina, qui ne peut plus tenir en place, se lève et se met à danser un cancan très-prononcé ; Cœlina et Rosina veulent essayer la cracovienne ; Fœdora valse avec Daréna, et monsieur Gérondif qui voit tout tourner autour de lui, quoiqu'il ne quitte pas sa chaise, demande

à grands cris à Malvina une seconde représentation de la danse *mosambique*, ornée de tous ses agréments.

M. d'Hurbain, qui a conservé son sang-froid, pense qu'il est temps d'emmener Chérubin; il prend le bras du jeune marquis, fait un signe à Monfréville, un autre au professeur, qui ne quitte la table qu'avec regret, et, tâchant de se frayer un chemin à travers la vaisselle cassée, ils sortent tous de chez le traiteur et montent dans le remise qui les conduit à l'hôtel de Grandvilain; sans s'apercevoir que Jasmin, qui les a suivis, est parvenu en se faisant aider par un commissionnaire à grimper derrière la voiture.

« — Est-ce que nous ne retournons pas à » Gagny, » demande Chérubin en se retrouvant dans la voiture.

« — Ce soir c'est impossible, mon cher ami, » il est beaucoup trop tard, » dit M. d'Hurbain. « Demain... ou dans quelques jours... vous » verrez, puisque vous voilà à Paris, il faut au » moins faire connaissance avec cette ville.

» — Oui, » murmure M. Gérondif, dont la langue est très-épaisse... *Gras*.... demain.... » *Gras manè*... demain matin... *perendinus dies*... » après demain !... ou n'importe quand !...

» — Et si vous le permettez, » dit Monfréville, « je me chargerai d'être votre guide et de vous » faire voir tout ce qu'un jeune homme de votre » rang doit connaître. »

Chérubin ne répond rien; il voudrait bien retourner à Gagny, mais ce repas délicieux qu'il vient de faire lui a donné des idées nouvelles, et on lui a tant parlé des plaisirs qui l'attendent à Paris, il en a déjà eu un si agréable échantillon, qu'il finit par se dire :

« — Au fait... puisque me voilà dans cette » ville je ferai aussi bien de voir tout de suite » ces choses merveilleuses que l'on m'a tant » vantées... et quand je retournerai près de » Louise au moins j'aurai tout plein de choses » à lui conter. »

La voiture est arrivée à l'hôtel du faubourg Saint-Germain, la porte cochère est ouverte ; à peine l'équipage entre-t-il dans la cour qu'une musique singulière frappe les oreilles du jeune marquis et des personnes qui sont avec lui.

On entend plusieurs orgues, plusieurs vielles et quelques clarinettes jouer ensemble, mais des airs différents ; puis des voix d'hommes et de femmes, criardes et fausses, entonnent de vieux airs, des complaintes ou des refrains de vaudeville ; tout cela fait un charivari épouvan-

table ; les personnes qui viennent de descendre de voiture se demandent ce que cela veut dire, lorsqu'un bruit sourd retentit sur le pavé, comme une masse qui serait tombée ; on s'approche et l'on reconnaît Jasmin, qui en voulant descendre de derrière la voiture s'est laissé choir au milieu de la cour, mais l'intrépide serviteur se relève déjà, en s'écriant :

« — Ce n'est rien... j'ai glissé seulement... » Monsieur le marquis, c'est en l'honneur de » votre arrivée dans votre hôtel que j'ai fait ve- » nir un concert... des musiciens, des chanteurs. » Vive monsieur le marquis de Grandvilain le » nouveau !... »

Chérubin remercie Jasmin de ses bonnes intentions, mais il le prie de congédier bien vite ces gens qui font un horrible tintamarre à ses oreilles. M. D'Hurbain et Monfréville disent bonsoir au jeune homme, le recommandent tout bas à son professeur, qui n'est pas en état d'entendre ce qu'on lui dit, et le laissent goûter un repos dont il doit avoir besoin.

Quand les étrangers sont partis, Jasmin demande à Chérubin s'il veut passer en revue les domestiques, et mademoiselle Turlurette qui est enchantée de revoir son jeune maître, lui propose de venir visiter la lingerie, l'office, pour

prendre connaissance de sa maison et voir comment tout a été tenu depuis la mort de son père ; mais Chérubin n'a nulle envie de prendre tous ces soins : les plaisirs fatiguent lorsqu'on n'a pas l'habitude de s'y livrer, et le jeune marquis ne demande qu'à se reposer.

En voyant l'immense pièce qui est sa chambre à coucher et dans laquelle un lit antique, auquel on arrive par une estrade, est entouré d'immenses rideaux de velours cramoisi, Chérubin fait la grimace et s'écrie :

« — Ah! que c'est laid ici!... j'aimais bien » mieux ma petite chambre chez ma nourrice... » c'était plus gai!... Oh! j'y retournerai de» main.... car il me semble que je dormirai » mal ici. »

Mais à seize ans et demi, après une journée fatigante, on dort bien partout, et c'est ce qui arrive à Chérubin.

Quant à M. Gérondif, après avoir fait un sourire gracieux à mademoiselle Turlurette, qu'il appelle *mesdames*, parce qu'y voyant un peu trouble, il la prend pour deux personnes, il est radieux en se trouvant dans une belle pièce qu'on lui a préparée, il s'étend avec délices dans un lit bien moelleux et pose doucement sa tête sur une pile d'oreillers, en disant :

« — Je n'ai jamais été couché comme cela!... » j'enfonce, je fonds! C'est ravissant... je vou- » drais passer ma vie au lit!... et rêver à la danse » *Mosambique!* »

CHAPITRE XIII.

DEMAIN !

Chérubin s'éveille tard, il regarde avec étonnement autour de lui, il rappelle ses souvenirs; il se demande pourquoi il a quitté Gagny, sa bonne Nicolle et Louise qu'il aimait tant..... Puis il pense au magnifique dîner de la veille et à ces quatre jeunes femmes si gentilles, si gaies, si drôles, et qui dansaient avec tant de grâces en lui jetant des regards si doux... Tout

cela était bien fait pour occuper une tête et un cœur si neufs.

Tout-à-coup le bruit d'un meuble qui tombe et se brise fait tressaillir Chérubin, il tourne la tête et aperçoit Jasmin consterné devant un lavabo qu'il vient de briser.

» —Qu'est-ce donc? » s'écrie le jeune homme qui ne peut s'empêcher de rire de la figure que fait alors son vieux valet de chambre.

» — Monsieur... c'est moi... c'est parce que » je ne voulais pas faire de bruit pour ne pas » vous réveiller...

» — Ah! tu appelles cela ne pas faire de » bruit!

» — C'est en marchant avec précaution que » j'ai rencontré ce petit meuble... qui a glissé... » mais soyez tranquille, on trouve de ça chez » tous les tapissiers!

» — Oh! je suis très-tranquille... Jasmin, je veux m'habiller et retourner à Gagny...

» — Comment! déjà, mon cher maître?... Mais avez-vous examiné votre caisse?...

» — Non, pourquoi faire?... »

Jasmin désignant le tiroir à caisse placé dans le secrétaire, dit à Chérubin :

« — Tout cela est plein d'or, monsieur, et » c'est à vous... Et quand vous n'en aurez plus...

» vous en aurez encore... Vous n'aurez qu'à vous » adresser à votre banquier; et avec cela, à Pa- » ris, on se procure tant d'agréments...

» — Jasmin, vous savez bien que je n'aime » pas qu'on me contrarie... Où sont mes habits, » mes chaussures...

» — Monsieur, j'ai jeté tout ça par la fenêtre... » excepté ce que monsieur de Monfréville vous » avait apporté hier...

» — Qu'est-ce que cela veut dire... Je n'ai » donc plus de pantalon à mettre... vous êtes » donc fou, Jasmin?

» — C'est monsieur de Monfréville qui m'avait » bien recommandé de jeter toute l'ancienne » défroque de monsieur... Mais il y a là un tail- » leur, un bottier, un chemisier, un chapelier, » qui apportent les choses les plus à la mode... » c'est encore monsieur de Monfréville qui a en- » voyé tous ces marchands, qui depuis une » heure attendent votre réveil.

» — Fais les donc entrer, alors. »

Les marchands sont introduits; ils sont chacun accompagnés d'un garçon chargé de marchandises. Pendant que Chérubin choisit tout ce qui lui plaît et ce qu'on lui dit être le plus à la mode, on annonce le comte Daréna.

Daréna a son vieil habit fripé, son chapeau

déformé et sa cravate chiffonnée de la veille; mais il se présente avec sa grâce, son enjouement habituels, et court presser la main du jeune homme en s'écriant :

« — Me voilà, cher ami, j'ai voulu vous sa-
» luer à votre réveil... Je viens déjeuner avec
» vous... Ah! vous faites des emplettes... Il fal-
» lait donc me charger de tout cela... je vous
» aurais envoyé mes fournisseurs... Vous êtes
» parti bien subitement, hier?... toutes ces da-
» mes étaient consternées en ne vous voyant
» plus.

» — C'est monsieur d'Hurbain qui m'a dit
» qu'il était temps de partir... et qu'on ne de-
» vait pas rester plus tard chez un traiteur, »
répond Chérubin avec candeur.

» — Ah! charmant! délicieux!..... A Paris,
» on reste chez un traiteur tant qu'on veut.....
» on y passe la nuit même quand cela plaît...
» ce monsieur d'Hurbain est un homme fort
» estimable, mais qui n'est plus de notre temps
» ni à la hauteur du siècle... Heureusement, il
» ne sera pas toujours avec vous, car ce serait
» fort ennuyeux .. Vous ne prenez pas cet ha-
» bit bleu?...

» — J'ai déjà choisi deux habits et deux re-
» dingotes, » répond Chérubin. « — Alors, je le

» prends, moi... je vois tout de suite qu'il m'i-
» ra..... j'ai aussi envie de cette petite polo-
» naise... c'est une fantaisie... Parbleu! la cou-
» leur de ce pantalon me séduit... je l'achète...
» et ces deux gilets... Oh! quand une fois je
» suis en train, moi, il n'y a plus de raison
» pour que je m'arrête... Voilà des chemises
» qui doivent aller parfaitement... maintenant
» on vous fait des chemises qui vous collent
» comme un habit... je choisis cette douzaine.
» Ces bottes me paraissent bien faites... vous
» avez un très-joli pied, mon cher Chérubin,
» dans le genre du mien... je prends cette paire
» de bottes... Est-ce la même mesure que celles
» choisies par monsieur le marquis?

» — Oui, monsieur, » répond le bottier en s'inclinant.

« — Alors je les garde... Ah! je suis curieux
» de voir si ma tête est également de la même
» dimension que la vôtre... voyons le chapeau
» que vous avez choisi... »

Faisant tous ses efforts pour faire entrer dans sa tête un chapeau que le chapelier lui présente, et qui est beaucoup trop petit pour lui, Daréna s'écrie :

« — Il m'irait,.. oh! il finirait par m'aller...

» chapelier, en avez-vous là un semblable..... » mais qui soit plus grand?

» — Oui, monsieur.

» — Voyons... c'est parfaitement cela... je le » prends aussi. »

Les marchands se regardent d'un air inquiet; on voit dans leurs yeux qu'ils se demandent s'ils doivent faire crédit à ce monsieur qui choisit tant de choses, sans même en demander le prix, et dont la toilette ne leur inspire pas une grande confiance. Daréna met fin à leur incertitude en reprenant :

« — A propos!... j'achète!... j'achète!... et » je n'ai pas de fonds sur moi!... Ah! parbleu! » mon ami le jeune marquis Chérubin vous » paiera mes emplettes avec les siennes... il est » inutile de faire deux mémoires... ensuite je » réglerai tout cela avec lui... Cela ne vous con- » trarie pas, mon jeune ami?

» — Non, monsieur, c'est avec grand plaisir! » répond Chérubin en s'habillant, « je suis charmé » de vous être agréable!... »

Et Jasmin dit à demi-voix à son jeune maître, tout en l'aidant à passer son gilet :

« — C'est d'ailleurs très-bon genre, très-no- » ble de prêter à ses amis; feu monsieur de » Grandvilain votre père n'en faisait pas d'au-

» tre! Je vais solder les fournisseurs de mon-
» sieur. »

Jasmin paie les mémoires aux marchands.

Daréna donne son adresse, afin qu'ils fassent porter chez lui ce qu'il a choisi, et les fournisseurs s'éloignent fort satisfaits.

Pendant que le vieux domestique va donner les ordres pour le déjeuner, Daréna dit à Chérubin :

« — Vous voilà parfaitement mis, c'est très-
» bien; mais cela ne suffit pas : je veux que
» mon jeune ami ait tous ces petits riens, tous
» ces bijoux indispensables à un lion de Paris.

» — Comment! à un lion?...

» — C'est le nom qu'on donne aujourd'hui à
» un jeune homme à la mode... Avez-vous une
» montre?...

» — Oui, celle-ci, qui me vient de mon père. »

En disant cela, Chérubin présente à Daréna une montre d'or aussi épaisse que large, le comte part d'un éclat de rire en la regardant :

« — Ah! mon cher! si on vous voyait un
» semblable ognon, on vous rirait au nez...

» — Comment... mais c'est bien en or!

» — Je n'en doute pas, et j'ajoute même que
» c'est une montre fort respectable, puisqu'elle
» vous vient de votre père; mais ça ne se porte

» plus. Serrez-la précieusement dans votre se-
» crétaire, et ayez une montre à la mode.....
» plate comme une feuille de papier ; j'ai chargé
» mon intendant de vous trouver cela et de vous
» apporter ce matin tous les bijoux qu'il vous
» faut... Tenez, je l'entends qui vous demande
» dans votre antichambre... Par ici, Poterne,
» par ici, monsieur le marquis est visible. »

La vilaine figure de monsieur Poterne se montre à la porte de la chambre à coucher, Chérubin l'invite à entrer ; en passant près de Daréna, Poterne lui dit vite et bas :

« — Le marchand ne voulait rien me con-
» fier... il attend à la porte de l'hôtel...

» — C'est bon, tu le paieras... Ce n'est pas
» du faux, au moins ?...

» — Non, ce sont de vrais bijoux...

» — Combien en veut-on?

» — Huit cents francs.

» — Fais-les deux mille. »

Monsieur Poterne tire de sa poche une boîte en carton, dans laquelle est une jolie montre fort plate, une chaîne en or, qui paraît légère, mais dont le travail est charmant, et une épingle en brillants ; Chérubin pousse un cri d'admiration en voyant ces bijoux.

» — Ceci, monsieur le marquis, c'est ce qu'il

» y a de plus beau et de plus à la mode, » dit Poterne en passant la chaîne autour du cou du jeune homme, et en faisant son possible pour se donner un air de probité.

« — Oui, c'est du dernier goût, » s'écria Daréna. « Mon cher Chérubin, voilà ce qu'il vous » faut, un homme qui est bien mis ne saurait » se passer de cela... moi, j'ai plusieurs chaînes, » elles sont cassées en ce moment, mais on me » les raccommode.

» — Oh! j'achète tous ces bijoux, » s'écrie Chérubin. « Qui croirait qu'il y a une montre » là dedans ?..... la jolie épingle !.... Combien » tout cela, monsieur ? »

En voyant l'admiration que les bijoux causent au jeune homme, Poterne pense qu'il peut encore enfler le prix et répond :

« — Deux mille cinq cents francs le tout. »

Daréna se retourne en se mordant les lèvres, et Chérubin court à sa caisse.

En apercevant un tiroir tout rempli d'or, M. Poterne devient bleu, son front se bride, ses yeux s'élargissent et son nez se crispe. Daréna, qui remarque cela, profite de ce que Chérubin a le dos tourné, pour allonger un coup de pied dans le derrière de son ami, en murmurant :

« — J'espère, drôle, que vous n'avez pas » d'infâmes intentions... sans quoi je vous cas- » serais les reins. »

Poterne n'a pas le temps de répondre, il se frotte la partie, de lui-même, qui vient d'être attaquée, reçoit la somme que Chérubin lui compte en or et s'empresse de prendre congé ; mais à peine a-t-il dépassé la porte de la chambre à coucher, que Daréna court après lui en s'écriant :

« — Pardon, mon jeune ami.... je reviens, » j'ai oublié de donner un ordre essentiel à mon » intendant. »

Courant après Poterne qui semble avoir peur qu'on ne le rattrape. Daréna le rejoint sur l'escalier, et l'arrête par un collet de son carrick, en lui disant :

« — Ne va donc pas si vite... tu es bien » pressé, vieux gredin, allons lâche-moi vite » deux mille francs... »

» — Comment, deux mille francs, » murmure Poterne, « mais il faut déjà que j'en » donne huit cents au marchand qui attend en » bas.

» — Tu lui en donneras cinq cents, il atten- » dra pour le reste et sera encore très-satis- » fait...

» — Mais moi, je...

» — Toi je te casse en six morceaux, si tu rai-
» sonnes... Allons, Poterne, soyez gentil!... tu
» sais bien d'ailleurs que quand je suis en fonds,
» tu ne manques jamais de rien. »

M. Poterne s'exécute en ayant l'air de pleurer. Daréna met l'or dans ses poches et retourne près de Chérubin, qui est en train de se mirer. Jasmin vient avertir que le déjeuner est servi, et ces messieurs vont se mettre à table ; ils y sont à peine que l'on annonce M. de Monfréville.

En apercevant Daréna, attablé chez leur jeune ami de la veille, Monfréville fait un léger mouvement de tête et dit au comte d'un air railleur :

« — Déjà ici, diable, mais il paraît que vous
» y êtes venu de bon matin.

» — Quand j'aime mes amis, je suis toujours
» pressé de les voir, » répond Daréna. « Fidèle
» Jasmin, quel est ce vin-là?

» — Du Beaune, monsieur, » répond le vieux domestique en s'inclinant.

« — Il est fort bon, mais au déjeuner j'aime
» le Soterne, le Chambertin... vous devez avoir
» une bonne cave ici?

» — Oh? oui, monsieur, et tous vins » vieux.

» — Je le crois bien, s'ils viennent du père » de notre jeune ami.

» — Allons, vieux modèle des valets, allez » nous chercher plusieurs autres bouteilles..... » quand une cave s'est reposée pendant toute » une génération, il me semble qu'il est bien » temps de la vider. »

Jasmin s'empresse de faire ce qu'on lui demande, et Monfréville dit à Daréna :

« — Mais vous demandez... sans même con- » sulter le maître du logis.

» — Mon ami m'a donné carte blanche, et » j'en use.

» — Oui, monsieur, » dit Chérubin, « oh! » faites tout ce que vous voudrez chez moi. »

Daréna se penche vers Monfréville et lui dit à l'oreille ;

« — Il parlait déjà de retourner à Gagny ce » matin ; si nous n'étourdissons pas ce jeune » homme, il est capable de retourner en nour- » rice, et ce serait vraiment un meurtre !...

» — Est-ce que vous ne déjeunez pas avec » nous, monsieur? » dit Chérubin à Monfré- » ville.

» — Je vous remercie, mon jeune ami, j'ai

» déjeuné. Avez-vous été satisfait des industriels » que je vous ai envoyés ce matin.

» — Oh ! oui, monsieur..... tout était char- » mant.... J'ai acheté une foule de choses... et » monsieur le comte aussi. »

Monfréville regarde Daréna, qui fait semblant de ne pas entendre, et se montre très-occupé à se servir d'un pâté de perdreaux.

« — Et puis, voyez donc ma montre, ma » chaîne d'or, une épingle..... c'est M. Daréna » qui m'a envoyé tout cela par son intendant... » Comme c'est joli... n'est-ce pas?

» — Avez-vous payé tout cela cher? » demande Monfréville.

« — Mais non, deux mille cinq cents francs... » il me semble que ce n'est pas cher!...

Monfréville lance un nouveau regard à Daréna, qui s'obstine à se bourrer de perdreaux, et répond :

« — Mais si, c'est bien assez... c'est même » fort chèr.... A l'avenir, si vous voulez bien le » permettre, je vous guiderai dans vos em- » plettes ; je crois m'y connaître au moins aussi » bien que l'intendant de monsieur. »

Jasmin revient avec plusieurs bouteilles ; il en casse une en voulant la mettre sur la table et renverse un fromage à la crême sur la tête

de Daréna. Chérubin est désolé de la maladresse de son valet, et le vieux serviteur, tout confus de ce qu'il vient de faire, va se cacher derrière un paravent ; Daréna est le premier à rire de cet incident.

« — Ce n'est rien, » dit-il, « je ne suis pas » encore habillé... Malgré cela, mon cher mar- » quis, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de » dispenser votre vieux Jasmin de vous servir à » table..... c'est un service qui serait ruineux » pour vous et fatal à vos amis ; ce brave valet » a bien gagné les invalides, il faut les lui don- » ner. Je vais faire ma toilette, et je reviens » vous chercher, car nous passons la journée » ensemble... N'est-ce pas, Monfréville ?

» — C'est aussi mon désir.... si cela ne con- » trarie pas notre jeune ami. »

Chérubin hésite un moment et balbutie enfin :

« — Mais je comptais..... aller à Gagny..... » voir... manourrice.

« — Oh ! demain ! demain !.... » s'écrie Da- » éna ; « aujourd'hui nous avons trop de choses » à faire... je cours à ma toilette et je re- » viens. »

Daréna est parti. Monfréville voudrait bien faire entendre à Chérubin qu'il ne doit pas

avoir une grande confiance dans l'amitié que lui témoigne le comte. Mais en cherchant si vite à désillusionner le jeune homme, en lui disant de se tenir en garde contre les faux amis, les amours intéressés, la bonne foi des marchands et tous les dangers de Paris, ne serait-ce pas risquer de le dégoûter de cette ville où il n'est déjà venu qu'à regret?

Après tout, se dit Monfréville, Daréna est gai, spirituel; il sait inventer chaque jour quelque plaisir nouveau, et lors même que sa connaissance coûterait à Chérubin quelques billets de mille francs.... ce jeune homme est riche! et ne faut-il pas en toute chose que l'on paye son apprentissage. D'ailleurs, je veillerai sur notre écolier, et je tâcherai d'empêcher que l'on n'abuse par trop de son inexpérience.

« — A propos, mon jeune ami, » reprend Monfréville, « qu'avez-vous donc fait de votre » professeur... il doit cependant demeurer avec » vous... est-ce qu'il serait indisposé?

» — Ah! vous avez raison, » s'écrie Chérubin : « J'avais tout-à-fait oublié M. Gérondif! » Jasmin, va donc t'informer de ce que fait mon » professeur, demande lui pourquoi il ne vient » pas déjeuner. »

Jasmin se rend à la chambre de M. Géron-

dif; le ci-devant maître d'école était enfoncé dans son lit, profondément endormi, entièrement caché sous la couverture, et les oreillers qui étaient retombés sur sa tête; on entendait seulement un ronflement qui indiquait que le lit était occupé.

Le vieux domestique avance sa main vers l'oreiller; il rencontre le nez proéminent de M. Gérondif; il le saisit et le tire avec violence, en criant :

« — Allons, monsieur la savant, réveillez-» vous donc, mon maître vous demande. »

Monsieur Gérondif ouvre les yeux, et retire son nez des mains qui l'ont saisi, en murmurant :

« — Qu'est-ce qu'il y a donc?... Que signifie » cette violence, et pourquoi me réveiller » par le nez?.... Cette façon est nouvelle, assu-» rément; ce n'est pas ainsi que l'Aurore aux » doigts de rose en agit avec le blond *Phœbus.* »

Cependan, en apprenant que l'on a déjeuné monsieur Gérondif se décide à se lever; il se hâte de faire sa toilette et descend saluer son élève.

« — Les délices de Capoue ont amolli les » soldats d'Annibal, » dit le professeur en lorgnant les restes du déjeuner, qui étaient

encore très-séduisants ; « mon cher élève, je me » suis amolli sur le duvet de ma couche... » Recevez mes excuses, à l'avenir certainement » je serai matinal comme un coq. »

Et M. Gérondif se met à table pour réparer le temps perdu, pendant que Chérubin, pour satisfaire mademoiselle Turlurette, est allé donner un coup-d'œil dans différentes parties de l'hôtel, Monfréville, qui a refusé de l'accompagner, s'approche du professeur et lui dit :

« — Monsieur, vous avez une tâche impor- » tante à remplir, je ne doute pas que vous ne » fassiez tous vos efforts pour bien réussir. »

M. Gérondif regarde Monfréville, ouvre une bouche énorme, paraît contrarié d'être obligé de répondre au lieu de manger et dit enfin :

« — Monsieur, en effet, dans ce moment j'a; » grand appétit, mais avec ce qui est sur cette » table j'espère réussir à le calmer.

» — Ce n'est pas de cela que je veux vous » parler, monsieur, mais de votre élève, de ce » jeune homme qui, à Paris, doit être l'objet » de tous vos soins, parce que dans cette ville, » où il était du reste indispensable qu'il revînt, » il faut cependant veiller à ce qu'il ne soit pas » la dupe de sa candeur et de son charmant na- » turel. »

Après s'être donné le temps d'avaler tout une aile de volaille, le professeur répond d'un ton doctoral.

« — De ce côté, le jeune Chérubin ne pou-
» vait être en meilleures mains! soyez tran-
» quille, monsieur, je ferai à mon élève un ta-
» bleau effrayant des séductions vers lesquell s
» on pourrait vouloir l'entraîner, les mœurs
» avant tout! je ne connais que cela..... Saint-
» Paul dit : *oportet sapere ad sobrietatem!* mais
» moi je dis qu'à l'âge du marquis il faut être
» sage tout-à-fait... »

Monfréville hausse les épaules en disant :

« — Eh non, monsieur, ce n'est pas ainsi
» que je l'entends!.... il ne s'agit pas d'effrayer
» ce jeune homme et de vouloir en faire un
» Caton !..... laissez-le jouir des plaisirs de son
» âge que sa fortune lui permet... empêchez-le
» seulement d'en abuser, et veillez à ce qu'il ne
» soit pas la dupe des intrigants et des fripons,
» dont Paris abonde.

» — C'est justement ce que je dis, monsieur,
» je veillerai incessamment; j'aurai toujours
» l'œil au guet, le nez au vent, l'oreille dressée,
» et ce ne sera pas ma faute si l'enfant suc-
» combe à la tentation; j'ai d'ailleurs un système
» d'éducation tout-à-fait nouveau... et toujours

» dans l'intérêt des mœurs!..... Pardon, mais » je continue à déjeuner. »

Monfréville s'éloigne de M. Gérondif, en se disant :

« — Décidément cet homme est un sot ou » un hypocrite!... pourvu qu'il ne soit pas tous » les deux. »

Chérubin a terminé sa revue de l'hôtel qu'il trouve vieux, triste et sombre; Monfréville lui conseille de faire peindre; meubler et décorer à la moderne, l'antique demeure de ses pères.

Daréna revient habillé dans le dernier goût; il a sur lui une partie des emplettes qu'il a faites le matin sans bourse délier, et avec l'or qu'il a repris à Poterne, il s'est acheté ce qui lui manquait encore ; aussi a-t-il cette fois une toilette irréprochable, qu'il porte du reste avec autant d'aisance et de laisser aller qu'il en montrait avec son vieil habit.

Chérubin admire la tournure élégante de Daréna et la grâce avec laquelle il porte ses habits; Monfréville fait les mêmes réflexions en regrettant qu'un homme doué de tant d'avantages descende quelquefois si bas et fréquente si mauvaise société.

« — Me voici à vos ordres, » dit Daréna, « nous emmenons le marquis Chérubin... je

» ne puis pas me décider à dire... *Grandvilain*, » nom qui d'ailleurs ne sied pas du tout à notre » jeune ami... et s'il m'en croit, il se contentera » de celui de Chérubin qui est fort galant...

» — Comment... » murmure Jasmin, « est-ce » que monsieur va quitter le nom de son père?... » Ah bien! par exemple... je m'y oppose.»

On ne répond pas au vieux domestique, et Daréna continue :

« — Il faut d'abord que notre ami connaisse » de Paris ce qui mérite d'être vu... cela pren- » dra du temps... pour un observateur, il y a » beaucoup à voir!

» — Ensuite, » dit Monfréville, « Chérubin » voudra bien donner chaque jour quelques » heures de sa journée aux maîtres qui lui sont » indispensables, car son éducation est bien » incomplète pour aller dans le monde! »

M. Gérondif arrête sa fourchette qui était en train de fonctionner et s'écrie :

« — Qui est-ce qui dit que l'éducation de » mon élève est incomplète... il en saura assuré- » ment autant que moi incessamment.

» — Allons, docte *maître André*! ne vous fâ- » chez pas! » reprend Daréna en riant, « je vous » crois très-fort sur les langues mortes... et la » manière de découper une volaille,.. Oh! vous

» allez très-bien, mais enseignerez-vous à notre » ami la musique, la danse, l'escrime, l'équita- » tion, la savate?...

» — La savate, » murmure Jasmin d'un air stupéfait.

« — Oui, la savate et toutes ces sciences à la » mode enfin et qu'un jeune homme, qui a un » rang et de la fortune, ne peut ignorer sous » peine de se faire moquer de lui.

» — Ayez confiance en moi, » dit Monfréville en prenant le bras de Chérubin, « mon père fut » ami du vôtre, et sans cela même votre jeu- » nesse, votre candeur suffiraient pour m'inté- » resser et me donner le désir de faire de vous » un cavalier accompli.

» — Et pour commencer, » dit Daréna, « une » petite promenade à cheval, il n'y a rien de » meilleur le matin. Savez-vous un peu vous » tenir?

» — Oh! je me tiens fort bien, et je n'ai pas » peur, » dit Chérubin, « au village je galopais » sur tous les chevaux de nos voisins.

» — Bravo, il y a un loueur de chevaux ici » près qui en a d'assez bons, allons en prendre » chez lui en attendant que vous en ayez dans » votre écurie ce qui vous est encore indispen- » sable. »

Chérubin sort avec ses deux amis, il ne se sent pas de joie à l'idée de faire une partie à cheval; neuf encore sur tous les plaisirs, le nourrison de Nicolle n'avait jusque-là monté que quelques chevaux de labour. On se rend chez un loueur, qui fait seller ses trois meilleurs coursiers. Au moment où les cavaliers montent en selle, on entend une voix s'écrier :

« — Eh! bien... est-ce qu'il n'y a pas aussi » un cheval pour moi? »

On aperçoit alors Jasmin qui a rejoint son maître; après avoir serré le plus possible la ceinture de sa culotte, pris une cravache et mis sur sa tête une casquette à longue visière qui lui cache entièrement les yeux et le nez.

Chérubin et ses compagnons ne peuvent s'empêcher de rire de la tenue de Jasmin en jockey, et Monfréville s'écrie :

« — Voilà un vieux domestique dont l'atta- » chement devient cruel.

» — Mais Jasmin, je n'ai pas besoin de toi,» dit Chérubin, « rentre donc à l'hôtel, tu ne » pourrais pas me suivre... cela te fatiguerait » trop.

» — Monsieur, je connais mon devoir! » répond Jasmin, « ma place est constamment à » votre derrière. »

» — Oui! oui! il a raison, » dit Daréna, « et » puisqu'il veut venir, eh! bien qu'il nous » suive... Un cheval à ce fidèle serviteur, un » bon petit trotteur, Jasmin me fait l'effet d'un » excellent cavalier.

» — Mais il va se jeter par terre, » dit tout bas Chérubin.

» — C'est aussi ce que je pense, mais ça lui » fera du bien... ce gaillard-là a besoin d'une » leçon... il est fort entêté; il veut absolument » briser votre vaisselle, coiffer vos amis avec des » fromages, grimper derrière les voitures et al- » ler à cheval, il faut tâcher de le guérir de cette » exubérance de zèle. »

On selle un cheval pour Jasmin, et, à l'aide de deux garçons d'écurie, il parvient à grimper dessus. Les cavaliers partent; dans Paris, on va doucement et le vieux domestique peut suivre son maître: ce qu'il fait avec fierté, se carrant sur sa selle, et s'enfonçant dans les étriers; mais arrivés à l'entrée des Champs-Élysées, Chérubin et ses deux compagnons prennent chacun un temps de galop. Jasmin voyant son jeune maître disparaître à travers un nuage de poussière, veut absolument le suivre et se met à jouer de la cravache sur son coursier; l'animal qui ne demande pas mieux que de rejoin-

dre ses camarades d'écurie, prend son élan et se lance sur la route.

Mais le vieux cavalier avait trop présumé de ses forces ; au bout de quelques secondes le cheval galopait seul et Jasmin roulait dans la poussière.

Arrivé au bois de Boulogne, Chérubin se retourne en disant :

« — Eh bien, où est donc Jasmin?

» — J'étais bien certain qu'il ne pourrait pas » nous suivre, » dit Daréna.

» — Pourvu qu'il ne soit pas tombé, qu'il ne » soit pas blessé.

» —Rassurez-vous, à son âge on tombe mol- » lement, on l'aura ramassé, et il faut espérer » que cette leçon corrigera un peu ce vieux ser- » viteur dont l'attachement a besoin d'être mo- » déré. »

Ces messieurs reprennent leur course en admirant l'aplomb de leur jeune compagnon, auquel il ne manque que quelques leçons de grâce et d'élégance pour faire un excellent cavalier.

Après la promenade on revient à Paris, on va flâner à pied sur les boulevarts et dans quelques cafés, on se rend ensuite dans un des meilleurs restaurants du Palais-Royal, et le

soir on va au spectacle. Enfin, Chérubin revient à minuit à son hôtel, sans avoir eu dans la journée un seul moment de loisir pour penser au village.

Il trouve Jasmin qui ne s'était pas blessé en tombant de cheval, mais qui pourtant avoue à son jeune maître qu'il n'essaiera plus de le suivre au bois de Boulogne.

Les jours suivants ne sont pas moins bien remplis ; Monfréville et Daréna sont presque toujours avec Chérubin ; le premier lui a envoyé des professeurs dans tous les arts d'agréments ; le second lui parle sans cesse des charmantes petites danseuses avec lesquelles ils ont dîné, en lui disant :

« — Laquelle préférez-vous ? »

Et Chérubin répond en baissant les yeux :

« — Elles sont bien gentilles toutes les » quatre.

» — Je comprends, elles vous plaisent tou- » tes... ça peut s'arranger et quand vous voudrez » je vous mènerai chez elle... vous serez reçu... » à bras ouverts... »

A cette proposition, Chérubin devient rouge comme une cerise et il balbutie :

« — Oh !... oui... dans quelques jours. »

Et pendant que l'on promène, que l'on

amuse, que l'on étourdit son élève, M. Gérondif se dorlotte dans son lit ; se prélasse à table où il passe des heures entières ; montre ses dents à mademoiselle Turlurette, puis répète tous les jours à Jasmin :

« — Surtout, digne *Eumée*, n'oubliez pas la » consigne au concierge de l'hôtel : si quelque » habitant de Gagny... si même madame Fri- » mousset se présente et demande à voir M. le » marquis, il faut qu'on lui réponde que M. Ché- » rubin de Grandvilain... est absent... est en » voyage... car, si mon élève la revoyait... s'il » apercevait surtout la petite Louise, quoiqu'il » commence à prendre goût à la ville, il pour- » rait se laisser entraîner encore... et tout le » fruit de nos soins serait perdu!... et ce serait » d'autant plus dommage que grâce aux con- » seils de ses deux amis et aux leçons que je lui » donne, il doit nécessairement devenir inces- » samment un cavalier prépondérant. »

Jasmin, qui s'humilie toujours devant la science du professeur, ne manque pas de faire exactement ce qu'il lui a recommandé, en se disant que ce ne peut pas être malhonnête de renvoyer la nourrice sans la laisser parler à son maître, parce qu'un homme qui fait l'éducation

des enfants doit savoir parfaitement les règles de la politesse.

Et les jours, les semaines, puis les mois s'écoulent dans cette vie de plaisirs, d'occupations, de dissipation que Chérubin mène à Paris. Chaque fois qu'il parle d'aller au village, ses nouveaux amis lui répondent :

« — Oui, demain... aujourd'hui vous n'avez » pas le temps. »

Mais quand Daréna propose à Chérubin de le mener chez l'une des petites danseuses qu'il trouve si gentilles, celui-ci répond aussi en rougissant :

« — Oui... demain !... demain !... »

CHAPITRE XIV.

L'AMOUR D'UNE ENFANT.

—

Pendant qu'à Paris on s'amusait, on riait, et que l'on ne s'occupait que de plaisirs, à Gagny, on s'ennuyait, on était triste et l'on versait des larmes; il en est souvent ainsi dans la vie. Le bonheur des uns ne s'acquiert qu'aux dépens du chagrin des autres, n'est-ce pas le payer trop cher!... Si l'on réfléchissait toujours sur les effets et les causes, on se repentirait quelquefois d'être heureux.

En revenant de Montfermeil, où l'on doit se rappeler que M. Gérondif l'avait envoyée, Louise, qui s'était aperçue qu'on n'avait cherché qu'à l'éloigner, avait demandé avec inquiétude où était Chérubin, et Nicolle, tout en pleurant, lui avait appris que celui qu'elle se plaisait à appeler encore son *fieu*, venait de partir pour Paris avec plusieurs messieurs et de jolies dames, étrangères sans doute, à en juger par leurs costumes, et qui étaient venues danser chez elle d'une manière qui ne ressemblait pas du tout aux danses du village.

Louise avait sanglotté longtemps ; son cœur était déchiré. Il y avait dans ce qu'elle souffrait une peine plus forte que les autres ; à quatorze ans et demi, une jeune fille peut déjà savoir aimer, et, avec l'amour, la jalousie venait aussi d'arriver.

« — Vous l'avez laissé partir ! » disait Louise en pleurant ; « mais il avait promis cependant » de ne jamais me quitter... Ces gens-là l'ont » donc emmené de force.

» — Non, mon enfant, Chérubin est parti » de bonne volonté, fort gaîment même, et » presque en dansant avec ces petites pimpan- » tes qui faisaient des pirouettes que ça tour-

» nait plus longtemps que les toupies de mes » garçons, quand ils étaient des mioches. »

Les pleurs de Louise redoublaient et elle s'écriait :

« — Pourquoi donc avez-vous laissé entrer » ces vilaines femmes-là chez vous... Oh ! je » les déteste ces femmes-là!

» — Dam, ma petite, c'est un de ces mes- » sieurs qui les a amenées ; elles ont bu du lait » comme de vraies chattes ! et puis elles ont » dansé comme des cabris !

» — Et Chérubin est parti avec elles !... Oh ! » mais il reviendra demain, n'est-ce pas, ma » bonne mère ?

» — Espérons-le, mon enfant ! »

Mais le lendemain et plusieurs jours s'étaient écoulés sans ramener Chérubin au village. Louise était si triste que Nicolle oubliait son propre chagrin pour la consoler.

La jeune fille s'écriait à chaque instant :

« — Mais il lui est peut-être arrivé quelque » chose... On le retient sans doute à Paris mal- » gré lui... car, sans cela, il serait déjà revenu. » Allons le chercher, ma mère, allons le cher- » cher.

Nicolle tâchait de faire entendre raison à Louise, en lui disant :

« — Écoute donc, ma petite, il y a déjà » bien longtemps que M. Jasmin me répétait : » Il faut pourtant que mon jeune maître re- » tourne à Paris, il ne peut point passer toute » sa vie en nourrice!... Si on savait qu'il est » encore chez vous, on me gronderait... Et un » tas de choses comme ça... Le fait est, mon » enfant, qu'ordinairement on vous retire les » nourrissons quand ils commencent à parler... » à moins... à moins... »

La bonne femme s'était arrêtée, car elle avait été sur le point de dire :

« — A moins qu'on ne fasse comme ta » mère, et qu'on ne les retire pas du tout. »

Louise avait cet instinct du cœur, qui sait lire au fond de l'âme ; elle avait deviné la pensée qui était venue mourir sur les lèvres de Nicolle, et lui pressant la main avec force, elle avait dit en sanglottant :

« — On n'est pas revenu me chercher, moi, » je le sais bien... Ma mère n'a plus voulu de » moi... et pourtant je ne pouvais pas encore » avoir été méchante alors... j'étais trop jeune... » et sans vous... sans votre bonté... que serais- » je devenue... Ah ! ma bonne Nicolle, com- » ment se fait-il qu'une mère abandonne son » enfant? J'aurais tant aimé ma mère... et elle

» n'a pas voulu me reprendre... ni m'embras-
» ser .. Ah! c'est qu'elle est morte sans doute,
» sans cela je suis bien sûre qu'elle serait reve-
» nue me chercher... ou du moins me voir
» quelquefois.

» — Oui, » disait Nicolle en embrassant Louise; « tu as raison, ma petite, ta mère sera
» morte sans avoir eu le temps de te faire venir
» près d'elle... sans avoir pu dire peut-être où
» était son enfant..... Eh! mon Dieu!..... on
» meurt si vite quelquefois!.. oh! il faut que
» cela soit ainsi... Mais ne parlons plus de cela;
» tu sais bien que je n'aime pas que nous reve-
» nions sur ce sujet qui te rend toujours
» triste.

» — Aussi, ma bonne Nicolle, je vous en
» parle rarement, quoique j'y pense presque
» sans cesse; mais du moins quand Chérubin
» était avec moi, cela me faisait oublier que je
» ne connais pas mes parents... il me disait qu'il
» m'aimerait toujours... et lui aussi m'a aban-
» donnée. »

Et après cet entretien, Louise s'en allait au fond du jardin, afin de pouvoir y pleurer à son aise; Nicolle lui disait en vain : « — Il revien-
» dra, ma chère enfant, il reviendra! » le temps

se passait, et l'on ne voyait pas revenir Chérubin.

Enfin, cédant aux instances de la jeune fille, un matin Nicolle était partie avec elle pour Paris, et tout le long du chemin Louise répétait :

» — Nous allons le voir... je lui dirai combien je suis triste loin de lui, je lui dirai que » je pleure presque toujours, qu'il n'y a plus » rien qui m'amuse au village, et il reviendra » avec nous, ma mère; oh! je suis sûre qu'il » reviendra. »

Nicolle secouait la tête d'un air de doute et murmurait :

« — Enfin, nous saurons au moins s'il est » content et s'il se porte bien; c'est le principal. »

Elles étaient arrivées ainsi devant le vieil hôtel du faubourg Saint-Germain.

« — C'est là sa maison, » avait dit Nicolle. « Oh! je la reconnais ben... C'est là où je suis » venue le prendre quand il était tout petit et » tout maigre... tout chétif! Dieu merci, j'en » avons fait un beau garçon; et puis je sommes revenus l'amener plusieurs fois à son » père, quand le vieux monsieur vivait encore. »

Louise regardait avec surprise le vieil hôtel, dont l'aspect sévère et les murs noircis par le temps lui causaient presque de la frayeur. Cependant on était entré dans la cour, et Nicolle avait dit au concierge :

« — Monsieur, je venons voir mon *fieu*... » mon nourrisson... le jeune Chérubin, votre » maître... Il nous a quittées pour venir ici... » mais ça nous ennuie de ne pas l'avoir em- » brassé depuis longtemps; nous n'y tenons » plus, et nous v'là. »

Le concierge, qui a sa consigne, répond :

« — Vous ne pouvez pas voir monsieur le » marquis, mon maître, car il n'est pas à l'hô- » tel?

» — Il est sorti !..... Ah ben il reviendra..... » Nous l'attendrons, n'est-ce pas, Louise?

» — Oh! oui, ma mère, nous l'attendrons, » car il faut que nous le voyons, puisque nous » sommes venues à Paris pour cela. »

Le concierge reprend avec un flegme désespérant :

« — Vous attendriez en vain; monsieur de » Grandvilain est en voyage, il ne reviendra » peut-être pas de dix ou quinze jours.

» — En voyage! » s'écrie Louise, oh! mon » Dieu... mais c'est bien ennuyeux... et où

» donc, monsieur, de quel côté..... est-ce » loin?

» — Mon maître ne me l'a pas dit?

» — Mais du moins, » reprend Nicolle, « se » porte-t-il bien?... est-il bien heureux?... s'a- » muse-t-il à Paris?

» — Monsieur le marquis jouit d'une par- » faite santé.

» — Mon Dieu!... mais pourquoi donc se » mettre en voyage sans être revenu nous » voir?... Monsieur... est-ce que ces jeunes da- » mes étrangères qui dansent si bien voyagent » avec... monsieur Chérubin?

» — Je ne pourrais pas vous dire. »

Alors Nicolle et la jeune fille s'en étaient retournées à Gagny, bien tristes de n'avoir pu pu embrasser Chérubin; cependant la nourrice disait à Louise :

« — C'est égal, nous savons qu'il se porte » bien, et c'est beaucoup.

» — Oui, ma bonne mère... et sans doute » qu'au retour de ce voyage, il viendra nous » voir, et s'il ne venait pas nous retournerions » à Paris, car il ne sera pas toujours absent. »

Mais les jours, les semaines s'étaient écoulés de nouveau sans que l'on entendît parler de celui que l'on aimait tant et que l'on attendait

toujours. Vaincue par les prières et les larmes de Louise, Nicolle avait consenti à retourner encore à Paris, et ce second voyage n'avait pas été plus heureux. Seulement, cette fois le concierge avait répondu que M. le marquis était allé passer quelque temps dans le château d'un de ses amis.

Alors les deux femmes étaient revenues plus tristes encore que la première fois.

« — Ma chère enfant, » avait dit Nicolle en pleurant aussi : « Je crois que celui que j'ai » nourri ne veut plus me recevoir... tu vois bien » d'ailleurs qu'il nous a oubliées, puisqu'il ne » vient plus au village et ne nous donne pas de » ses nouvelles... et vois-tu, quand les gens de » Paris ne veulent pas recevoir quelqu'un, ils » font dire tout uniment qu'ils n'y sont pas!

» — O ma mère! vous penseriez que Ché- » rubin ne veut plus nous voir... qu'il rougit de » nous, peut-être?...

» — Je ne dis pas ça, mon enfant, mais ce » qu'il y a de certain, c'est que je ne retourne- » rai plus chez lui à Paris... car on a dû lui dire » que nous étions venues... et... s'il nous ai- » mait encore, il me semble, moi, qu'il serait » bien vite accouru nous embrasser. »

Louise n'avait rien trouvé à répondre ; elle désirait défendre Chérubin dans l'esprit de Nicole, lorsqu'au fond du cœur elle ne conservait plus qu'une faible espérance. Depuis ce second voyage à Paris, la tristesse de la jeune fille n'avait fait qu'augmenter; devant celle qui lui avait servi de mère, elle tâchait de dissimuler son abattement, son chagrin, mais, seule, elle s'y abandonnait avec une espèce de jouissance; car dans l'extrême peine c'est presque une consolation de n'être pas troublé dans ses rêveries, dans ses regrets, dans ses souvenirs.

Louise faisait comme tous ceux qui ont perdu un objet chéri, elle se rendait dans tous les endroits qu'elle avait souvent visités, parcourus, admirés avec lui. En se retrouvant dans des lieux où l'on a été heureux, il semble que l'on doive l'être encore; notre mémoire nous rappelle toutes les circonstances passées; les plus légères, les plus futiles deviennent précieuses quand elles ont rapport à la personne aimée. A force de s'identifier avec ses souvenirs, on croit tenir encore ce passé si regretté, le cœur s'ouvre à un sentiment de bonheur... Mais hélas! qu'il dure peu!... le présent revient avec son accablante vérité! on regarde autour de soi... on est seul... bien seul... on ne re-

trouve au fond de son âme qu'un vide affreux .. et pas une joie pure dans l'avenir.

Un matin, Nicolle travaillait, Jacquinot dormait et Louise était dans le jardin, où, comme de coutume, elle rêvait à Chérubin, lorsqu'un monsieur entre dans la maison rustique en s'écriant :

« O séjour... *agrestis* et *rusticus !*... je te sa-
» lue... mais je ne te regrette pas... je ne suis
» pas du goût de Virgile... je préfère la ville à la
» campagne. »

Nicolle a poussé un cri de joie en reconnaissant M. Gérondif, et elle se hâte d'appeler Louise en lui disant :

« — Viens donc vite, mon enfant, v'là mon-
» sieur le maître d'école revenu... sans doute
» que Chérubin reviendra bientôt aussi. »

C'était en effet le professeur qui était mis avec beaucoup de recherche, qui avait un chapeau tellement luisant qu'il paraissait verni, et sous lequel il était pommadé avec soin, qui portait des gants glacés et de l'eau de Portugal sur son mouchoir; mais qui avait le nez encore plus rouge qu'autrefois.

Louise est accourue, jamais la présence de M. Gérondif ne lui avait causé un tel plaisir;

elle brûle et elle craint de lui parler, mais elle lui tend la main en balbutiant :

« — Ah! quel bonheur, monsieur..... vous » allez nous parler de lui. »

De son côté M. Gérondif est resté en admiration à la vue de la jeune fille, car il y avait déjà huit mois qu'il avait quitté Gagny, et cet espèce de temps avait amené dans Louise un changement prodigieux, et tout à son avantage. Ce n'était plus une enfant, une adolescente ; c'était une fille grande, bien faite, charmante, qui avait tout pour plaire, et à laquelle on aurait donné dix-sept ans et beaucoup d'amoureux.

« — C'est extraordinaire! » s'écrie le professeur, « c'est magique assurément... quel chan- » gement satisfaisant.

» — Vous trouvez Louise grandie, n'est-ce » pas, monsieur? » dit Nicolle.

« — Grandie d'au moins douze centimè- » tres... et les formes très-amassées... très-pal- » pables...

» — Mais Chérubin, monsieur, parlez-nous » donc de Chérubin!..... ce n'est pas de moi » qu'il faut s'occuper, va-t-il venir, monsieur... » le verrons-nous bientôt... pense-t-il à nous... » en parle-t-il quelquefois?...

» — Est-il ben gras... ben portant!... ben » content ce cher fieu?... et quand l'embrasse- » rons-nous?... Pourquoi donc ne vient-il pas à » Gagny?...

» — Monsieur le marquis se porte fort bien, » répond Gérondif en lorgnant toujours Louise. « Vous demandez pourquoi il ne vient pas vous » voir!... mais, ma chère madame Frimousset, » on voit bien que vous ne connaissez pas la vie » de Paris, et surtout la vie que doit mener un » jeune homme du grand monde!... Mon élève » n'a pas un moment à lui ; dès le matin il fait » des armes, monte à cheval,.. chante, danse, » tire la savate!... c'est à peine s'il a le temps » de prendre ses repas, ensuite, il faut bien » aller dans le monde, au spectacle, aux con- » certs, au bal... comment diable voulez-vous » qu'il trouve un moment pour venir dans ce vil- » lage?... C'est impossible!... moi-même j'ai eu » infiniment de peine à faire aujourd'hui ce » voyage... j'ai été obligé de me presser pour » déjeuner..... et je n'aime pas à manger » vite.....

» — Nous ne le verrons donc plus! » murmure Louise dont le cœur est redevenu bien gros et dont les yeux se sont emplis de larmes.

« — Je ne vous dis pas cela... adorable pas-
» tourelle !... seulement je vous dis qu'il faut
» être raisonnable et ne pas exiger que mon-
» sieur le marquis se dérange pour vous de ses
» importantes occupations.

» — Oh! je n'exigeons rien! je serions ben
» encore retournées à Paris pour le voir.....
» mais on nous dit toujours qu'il est ab-
» sent.

» — Ne venez pas à Paris, vous prendriez une
» peine inutile ; comment voulez-vous saisir au
» vol un jeune homme qui a cinq cents courses
» à faire dans la journée.

» — Cinq cents courses!... eh mon Dieu,
» mais il doit s'éreinter , ce pauvre gar-
» çon !.....

» — Est-ce qu'il va à pied..... il est toujours
» en voiture ou à cheval..... et il va ventre à
» terre.

» — Et il ne peut pas venir jusqu'ici !... » dit
Louise en poussant un gros soupir. « — Et ces
» belles dames qui dansent si bien... il va les
» voir sans doute?

» — Les danseuses !..... fi donc!..... et les
» mœurs!... on s'est servi de ces baladines
» comme on se sert de l'aimant pour attirer une

» foule de choses, mais ensuite... *retro sata-*
» *nas!*

» — Enfin, pourvu qu'il pense un peu à nous! » reprend Nicolle.

« — La preuve qu'il pense à vous, dame Ni-
» colle, c'est qu'il m'a chargé de vous remettre
» ceci... car il veut que vous soyez heureuse,
» que vous ne manquiez de rien... et il est fort
» généreux, mon élève... tenez, prenez... il y
» a là dedans mille francs..... c'est fort gen-
» til. »

En disant ces mots, monsieur Gérondif présente un sac d'argent à Nicolle, celle-ci le prend en s'écriant :

« — Mille francs!... oh! mais c'est trop ça!
» mille francs... Ah! c'est un beau cadeau.....
» mais si j'avais pu l'embrasser avec ça, c'eût été
» ben pus agréable. »

Jacquinot, qui vient de s'éveiller, regarde le sac d'argent en balbutiant :

» — Mille francs!... A six sous le litre... com-
» bien donc que ça fait de tonneaux?

» — Et il ne vous a chargé de rien pour moi,
» monsieur? » reprend Louise.

Puis elle ajoute bien vite en rougissant :

« — Oh! monsieur, ce n'est pas un cadeau...
» de l'argent que je veux dire!... mais un mot

» d'amitié de souvenir... un mot qui me prouve » qu'il ne m'a pas oubliée. Voyons, monsieur, » rappelez-vous donc. »

M. Gérondif se gratte le nez et répond :

« — Non, ma belle amie, le marquis, mon » élève, ne m'a chargé de rien pour vous en par- » ticulier, mais il m'a dit de vous souhaiter à » tous une bonne santé. »

Louise pâlit et détourne les yeux. Le professeur s'approche d'elle, et lui dit alors à demi-voix :

« — Mais ne vous chagrinez pas, *mia cara* » *bella !*... si le marquis vous oubliait, il y a » quelqu'un qui ne vous oubliera pas, qui veil- » lera sur votre avenir et qui ne vous laissera pas » végéter obscurément dans ce village. Patience, » vous êtes encore bien jeune, quoique déjà » parfaitement formée ; attendons un peu, Pé- » nélope attendit longtemps le retour d'Ulysse, » mais il arriva et tua les amants... Cet homme- » là tirait parfaitement de l'arc ! »

Louise regarde M. Gérondif d'un air surpris et comme pour lui demander ce qu'il veut dire, mais le professeur se retourne vers Nicolle, en s'écriant :

« — Maintenant, il faut que je vous fasse » mes adieux.

» — Quoi! déjà, monsieur Gérondif, sans » rien prendre, sans vous rafraîchir?...

» — Un coup de piqueton... » dit Jacquinot en se levant « ça ne se refuse pas.

» — Pardonnez-moi, mon cher Frimousset, » cela se refuse très-facilement, lorsqu'on est » habitué comme moi à boire à Paris des vins » excellents, maintenant votre piqueton me fe- » rait mal à l'estomac.

» — Mais qui vous presse donc pour partir si » vite?

» — Ma digne Nicolle, je sais qu'il y a des » cailles en caisse au dîner d'aujourd'hui; c'est » mademoiselle Turlurette qui me l'a dit, et ce » serait me faire une malhonnêteté à moi-même » que de ne point en prendre ma part. Au re- » voir, vertueux campagnards; Nicolle, veillez » sur cette jolie perle... *Margarita*... je vous la » recommande, et vous, belle Louise, ne vous » livrez pas au chagrin; votre avenir sera beau » assurément! *Cet oracle est plus sûr que celui de » Calchas!* Je vous souhaite à tous une parfaite » santé, et je cours à Villemonble prendre la » voiture. »

En disant cela, M. Gérondif adresse à chacun un énorme sourire, il y ajoute pour la jeune fille un regard extrêmement chaud, et s'éloigne

en remettant son chapeau luisant et ses gants glacés.

« — Il veut que je ne me livre pas au cha-
» grin, » se dit Louise lorsque M. Gérondif est parti. « Et Chérubin ne lui a rien dit pour
» moi ! »

CHAPITRE XV.

L'INDUSTRIE DE MONSIEUR POTERNE.

—

Chérubin doit paraître ingrat et léger dans ses affections, car il semble oublier bien vite cette bonne Nicolle qui l'a élevé, et cette petite Louise, compagne de ses jeux, et qu'il disait aimer si tendrement. Mais cette inconstance, cette ingratitude sont trop naturelles à l'homme pour que l'on puisse s'étonner de les rencontrer chez un adolescent; Chérubin venait d'entrer dans sa dix-huitième année; il

était entouré de personnes qui ne cherchaient qu'à lui rendre agréable le séjour de Paris, qui s'occupaient sans cesse de lui procurer de nouveaux plaisirs, et qui ne manquaient pas surtout de tourner en ridicule et en plaisanteries le temps qu'il avait passé chez sa nourrice. Le ridicule est une arme bien puissante chez les Français ; les hommes faits le redoutent et font tout pour l'éviter , un enfant de dix-sept ans pouvait-il le braver?

Cependant Chérubin n'était pas aussi oublieux qu'on pourrait le croire ; souvent il avait voulu allez revoir Nicolle et Louise, mais pour le détourner de ce dessein, on lui avait d'abord soigneusement caché les deux visites de la nourrice à l'hôtel, puis on lui avait dit que madame Frimousset avait envoyé Louise chez une de ses parentes qui habitait la Bretagne , afin de la distraire du chagrin que lui avait causé le départ de son jeune ami.

L'idée de ne plus retrouver Louise à Gagny avait considérablement diminué, chez le jeune homme, l'envie de revoir le village. Cependant, voulant toujours que sa nourrice fût heureuse, il avait comme nous l'avons vu, chargé M. Gérondif d'aller lui porter de l'argent, en le priant de s'informer aussi de Louise, de savoir si elle

reviendrait bientôt à Gagny, de s'assurer enfin de son sort.

En revenant de voir Nicolle, M. Gérondif n'avait pas manqué de dire à son jeune élève que Louise était toujours en Bretagne, chez de bons fermiers, riches, aisés, qui la traitaient comme leur fille et avec lesquels elle se plaisait beaucoup.

Alors Chérubin avait légèrement soupiré en songeant que sans doute l'ancienne compagne de ses jeux l'aurait bientôt entièrement oublié; il avait senti dans son cœur un sentiment de tristesse et de regret, et un moment il avait pensé à se rendre en Bretagne pour reprocher à Louise d'avoir changé, de ne plus l'aimer.

Car, voilà comme nous sommes à tout âge : nous voulons bien oublier les autres, mais nous ne voulons pas qu'ils nous oublient ; nous sommes inconstants, infidèles, mais nous espérons que l'on sera constant et fidèle pour nous ; enfin nous ne nous faisons pas faute de tromper, et nous ne voudrions pas l'être.

L'arrivée de Daréna ramenait toujours la gaîté à l'hôtel de Grandvilain ; et tout en s'occupant de distraire Chérubin, il tirait parti de sa connaissance pour exercer le génie de M. Poterne.

Ainsi, le vilain monsieur avait un matin amené deux chevaux de selle à l'hôtel du jeune marquis, et, lui assurant que c'était une occasion magnifique qu'il fallait saisir, lui avait fait payer trois mille francs deux poneys qui en valaient tout au plus cinq cents.

Une autre fois, c'était un tilbury que M. Poterne avait eu d'un prince russe; c'était d'excellents chiens de chasse, d'une race fort rare; c'était un fusil extraordinaire qui ne pouvait jamais rater; enfin, M. Poterne en était venu à faire commerce de tout; il ne se présentait jamais à l'hôtel sans offrir quelque chose à Chérubin; il apportait jusqu'à des cannes, des foulards, des perroquets et des chats. Le jeune homme achetait toujours et payait avec la plus grande confiance. Mais Jasmin, qui commençait à trouver que les occasions de M. Poterne étaient horriblement coûteuses, était de fort mauvaise humeur lorsqu'il le voyait entrer à l'hôtel et cherchait dans sa tête par quel moyen il pourrait débarrasser son maître de ses visites. Malheureusement le vieux domestique n'avait jamais brillé par son imagination, et en vieillissant cette faculté loin de se développer chez lui s'était encore rétrécie.

Monfréville aurait pu contrarier les desseins de

Daréna et le petit commerce de M. Poterne, mais il avait été obligé d'aller passer quelque temps dans une propriété qu'il possédait aux environs de Fontainebleau, et qui avait besoin de réparations. En partant il avait cependant engagé son jeune ami à se méfier des services et de l'obligeance de M. Poterne ; mais Chérubin était trop jeune pour n'être pas confiant, et d'ailleurs Daréna semblait toujours émerveillé des bonnes occasions que son intendant avait trouvées pour le jeune marquis.

Depuis que Monfréville était absent, l'hôtel se remplissait de chevaux, de chiens de chasse, d'oiseaux de toutes espèces, de vases gothiques, d'objets soi-disant rares ou curieux, que M. Poterne apportait chaque jour.

Enfin, un matin Jasmin dit à son jeune maître :

« — Monsieur, si cela continue, votre hôtel » aura l'air d'une boutique de bric-à-brac !..... » On ne sait plus où se retourner ici !... ce mon- » sieur Poterne vous fait acheter trop de choses; » ces vases antiques ou curieux me paraissent » très-vilains !... les chiens de chasse font un » vacarme épouvantable. Quand on les lâche, » ils mordent les jambes à tout le monde ; les » perroquets crient de leur côté... vous en avez

» cinq!... Ce soi-disant chat d'Espagne qu'il » vous a fait acheter, a déjà changé de couleur » et n'est plus qu'un chat tout blanc et très-or- » dinaire... et puis, vous, mon cher maître, » vous avez dix-neuf cannes à présent, je les ai » comptées... Qu'est-ce que vous voulez faire » de dix-neuf cannes?... Monsieur le marquis, » votre père n'en avait qu'une, et il n'en portait » jamais plus à la fois.

» — Allons, tais-toi, Jasmin, » répond Chérubin, en riant du désespoir de son vieux domestique ; « est-ce que je ne suis pas riche..... » est-ce que je n'ai pas le moyen de contenter » mes fantaisies?

» — Pardonnez-moi, mon cher maître, mais » vous achetez tout cela parce que ce M. Po- » terne vous dit que c'est superbe, que ce sont » des occasions... et mille choses pour vous ten- » ter; mais vous n'auriez jamais eu la fantaisie » d'avoir dix chiens, dix-neuf cannes, cinq per- » roquets et une tortue... et de remplir cet hô- » tel de vieux vases... de cruches... étrangères... » que je trouve fort vilaines, ainsi que la tortue » qui me fait peur!

» — Parce que tu ne t'y connais pas. M. Da- » réna me fait toujours compliment de mes

» achats ; il trouve tout cela fort beau et pas » cher. »

Jasmin secoue la tête en disant :

« — Oh!... M. Daréna... je ne le crois pas » économe ce monsieur-là ! A propos, mon cher » maître, vous a-t-il remboursé l'argent que » vous avez payé pour lui au tailleur, au chemi- » sier, au bottier ?

» — Non!... mais cela n'est pas bien impor- » tant... il l'aura oublié... d'ailleurs, Jasmin, » tu m'as dit alors que c'était très-bon genre de » prêter de l'argent à ses amis, et que mon père » en prêtait souvent.

» — C'est vrai, monsieur, mais toute la dif- » férence, c'est que les amis de monsieur votre » père lui rendaient ce qu'ils avaient emprun- » té.... »

Cette conversation est interrompue par l'arrivée de Poterne, qui a toujours son vilain carrick, sous lequel cette fois il tient quelque chose qui semble assez gros et qu'il cache avec soin. Jasmin fait une grimace très-significative, en voyant arriver la personne dont il parlait. M. Poterne se présente cependant d'un air fort humble, saluant jusqu'à terre, et tâchant de se donner une figure agréable.

« — Ah! c'est M. Poterne! » dit Chérubin

en riant de la mine que fait son vieux domestique : « Nous parlions de vous avec Jasmin, » qui prétend que mon chat d'Espagne devient » tout blanc. »

M. Poterne fait entendre un ricanement qui ressemble au son que rendraient des gros sous secoués dans une casserole, et répond :

« — M. Jasmin veut rire ! le chat que j'ai eu » l'honneur de vous vendre est très-précieux.... » il venait d'un grand d'Espagne... il est possi- » ble qu'il blanchisse momentanément..... il » pourrait être indisposé, mais cela reviendra... » si on a bien soin de lui.

» — Est-ce que vous croyez que les bêtes ne » sont pas bien nourries chez nous ? » répond Jasmin avec fierté.

» — Je n'ai pas voulu dire cela, mon cher » monsieur, seulement les chats d'Espagne sont » fort délicats, et...

» — C'est bien, » dit Chérubin, « c'est assez » nous occuper de ce chat. Vous venez sans » doute m'offrir quelque chose de nouveau, » monsieur Poterne, car vous êtes un homme pré » cieux ; avec vous on n'a pas le temps de désirer.

» — Monsieur le marquis est trop bon, en ef- » fet, j'ai quelque chose. »

En disant cela, M. Poterne jette un coup-

d'œil fauve sur le vieux valet, dont la présence le contrarie; mais Jasmin ne bouge pas, et comme son maître ne lui dit pas de s'en aller, il faut bien que M. Poterne se décide à montrer devant lui ce qu'il tient sous son carrick.

« — Eh bien, que m'apportez-vous aujour-» d'hui, reprend Chérubin. »

» — Monsieur le marquis... ce que je vous » apporte... c'est... c'est une occasion.

» — Toujours des occasions, » murmure Jasmin, « on connaît ça.

» — Je viens de la vente qui a eu lieu chez un » ancien ministre... qui était très-gourmand... » A votre âge, monsieur le marquis, on doit ai-» mer les friandises... les bonnes choses... sur-» tout celles qui sont rares? Ma foi, quand on a » mis celle-ci à l'enchère, j'ai pensé que cela » pourrait vous être agréable.... »

En disant ces mots, M. Poterne sort de dessous son carrick un grand pot en fayence bleue, qui est soigneusement fermée avec du parchemin.

« — Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, monsieur » Poterne.

» — De la conserve des Indes, monsieur le » marquis; c'est une confiture que l'on adore » dans les pays chauds, et qui est très-rare en

» France, vu la difficulté pour en faire venir : » cela est fait avec des ananas.

» — Allons, bon ! » dit tout bas Jasmin, « il va » nous apporter des comestibles, à présent !... » il ne manquait plus que cela.

» — Un pot de cette grandeur vaut ordinai- » rement cent francs chez Chevet, quand il en » a !... J'ai eu celui-ci pour cinquante, et je l'ai » pris dans l'intention de vous l'offrir.

» — Merci, monsieur Poterne, des conserves » d'ananas, en effet, cela doit être délicieux. Jas- » min, donne cinquante francs à M. Poterne, Tu » porteras ensuite ces conserves à l'office. »

Jasmin prend le pot que lui tend le vilain monsieur, en murmurant :

» — On ne manque pourtant pas de confi- » tures à l'hôtel, mademoiselle Turlurette les » fait très-bonnes... et ce n'était pas la peine. »

Un regard de Chérubin fait taire le vieux domestique qui, tout en maronnant, va prendre de l'argent au secrétaire, tandis que Poterne dit au jeune homme :

« — Oh ! mais j'aurai bientôt quelque chose » de fort curieux à proposer à monsieur le mar- » quis... C'est un singe de la grande espèce, qui » est rempli d'esprit et d'intelligence, et

» dont le propriétaire ne consent à se défaire » que par suite d'une faillite... Je saisirai l'oc- » casion, et vous aurez un singe digne d'un » roi.

» — Un singe! » s'écrie Jasmin. « Ce serait le » bouquet! notre hôtel sera donc une ménagerie, » alors!

» — Jasmin, taisez-vous, » dit Chérubin; « et » vous, monsieur Poterne, apportez-moi ce singe » dès que vous l'aurez. Je serai très-curieux de le » posséder. »

M. Poterne s'incline, reçoit les cinquante francs que le vieux domestique lui donne en faisant une moue horrible, et sort en répétant qu'il va s'occuper d'avoir le singe à un taux raisonnable.

Chérubin qui a un rendez-vous avec Daréna et plusieurs jeunes gens, pour déjeuner au café de Paris, se hâte de terminer sa toilette et renvoie son vieux domestique qui est désolé de ce que l'on va avoir un singe, et qui s'éloigne en regardant avec colère le pot que son maître vient de payer cinquante francs.

Quelques minutes après, Chérubin, accompagné d'un véritable jockey, monte dans son tilbury et sort de son hôtel sans faire attention

à la voix de Jasmin, qui lui crie d'une fenêtre de l'office :

« — Monsieur.... il nous a encore mis de-
» dans... C'est du raisiné et pas autre chose. »

CHAPITRE XVI.

MONSIEUR POTERNE CONTINUE SES ESPIÈGLERIES.

—

Chérubin a trouvé au café de Paris Daréna et deux jeunes dandys dont il a fait connaissance au foyer de l'Opéra; on se lie très-vite à dix-huit ans; on offre et donne son amitié comme la chose du monde la plus commune, en avançant dans la vie on s'aperçoit souvent que l'on n'a rien donné, ni rien reçu.

Les deux nouveaux amis de Chérubin n'ont que quelques années de plus que lui. L'un, qui

se nomme Benoît Mousserand se fait appeler *de* Mousserand, sans dire son nom de baptême qu'il trouve commun; l'autre qui se nomme Oscar Chiponard, ne se fait au contraire appeler que par son prénom ne prononçant jamais celui de sa famille.

Le premier est un grand et mince jeune homme de vingt-deux ans, assez beau garçon quoique ses yeux soient sans expression et que ses cheveux qu'il dit blond, tirent assez fortement sur le rouge, blagueur sans esprit, et ayant la prétention de faire la conquête de toutes les femmes et d'être l'homme le mieux mis de Paris.

Le second a vingt-quatre ans, il est petit, brun, jaune de peau, et serait assez laid si ses yeux noirs n'étaient d'une vivacité, d'un brillant qui donne de l'expression à sa physionomie; celui-là pourrait passer pour spirituel, s'il n'avait pas la sottise de rougir de sa famille et de se fâcher lorsqu'on l'appelle du nom de son père.

Ces messieurs sont riches tous deux par leur famille. Le premier est fils d'un notaire de province et doit acheter à Paris une charge d'agent-de-change; le second, dont le père est un

ancien horloger retiré du commerce, compte bien ne rien faire du tout.

Ces deux jeunes gens font beaucoup d'amitié à Daréna parce qu'il est noble, et celui-ci leur en fait autant parce qu'ils sont riches. C'est ainsi que dans la société, il se fait presque continuellement un échange de procédés intéressés.

« — Arrivez donc, marquis Chérubin, » dit Daréna, « nous vous attendions, le déjeuner est commandé... il sera exquis, je m'y entends....

» — Vous êtes un peu en retard, » dit Oscar.

» — Il aura été dire un bonjour à l'une de » ses maîtresses ! » reprend le grand Mousserand en se caressant le menton.

« — Mes maîtresses! » répond Chérubin avec naïveté, « oh! mais je n'en ai pas, moi! »

Daréna lui pousse le bras en s'écriant :

« — Il n'en a pas, j'espère bien que vous ne » croyez pas cela! c'est-à-dire qu'il en a dans » tous les quartiers, c'est déjà un scélérat pro- » fond avec les femmes..

Et le comte ajoute bas à l'oreille de Chérubin :

« — Ne dites donc point que vous n'avez pas » de maîtresses! ou bien on se moquera de » vous, on vous montrera aux doigts comme

» une pièce curieuse... et le fait est, mon cher » ami, que pour dix-huit ans vous êtes très-ar- » riéré. »

Chérubin rougit et s'empresse de se mettre à table. Pendant le déjeuner, Mousserand ne cesse pas de parler de ses bonnes fortunes ; de temps à autre Oscar fait des réflexions malignes sur ce que dit son ami. Daréna mange, boit et rit des discours de ces messieurs. Chérubin écoute tout de la meilleure foi du monde et se contente de pousser des exclamations de surprise lorsque les aventures lui paraissent extraordinaires.

« — Oui, messieurs, » dit le grand blond-roux, « dans ce moment j'ai cinq maîtresses ! » sans compter deux qui sont en train.

» — En train de quoi, » demande Oscar en ricanant.

« — Parbleu cela se comprend bien, l'intri- » gue est en train de se nouer, cela va se finir » cette semaine ou l'autre au plus tard.

» — Alors cela te fera sept maîtresses !... ab- » solument comme un coq !

» — Oh ! tu as l'air de rire, Oscar, mais c'est » la vérité.... après tout j'en ai eu quelquefois » davantage !

» — monsieur de Mousserand vous devenez ef-

» frayant! » dit Daréna, du reste si vos conquê-
» tes sont jolies recevez mon compliment!

» — Il y en a quatre de ravissantes, deux de
» gentilles et une de passable.. . mais je tâche-
» rai les trois dernières je ne veux garder que
» du premier choix.

» — Comment... est-ce que ça se lâche une
» maîtresse ? » dit Chérubin d'un air tout sur-
» pris.

» — Ha ça, marquis, d'où venez-vous donc?
» On croirait, à vous entendre que vous êtes un
» novice en amour... et monsieur le comte as-
» sure que vous êtes son élève... Cela ne lui fe-
» rait pas honneur! »

Daréna vide son verre, et s'écrie :

« — Est-ce que vous croyez notre jeune
» Adonis!... Vous ne voyez pas qu'il se moque
» de vous... lui, qui garde une belle trois jours
» au plus... Il nous met dedans avec son petit
» air candide! et s'il nous trompe, nous, je vous
» demande un peu si les femmes doivent s'y
» laisser prendre.

» — Monsieur Chérubin est favorisé de toutes
» les façons, » dit Oscar.

» — Monsieur n'est pas le seul! » reprend le
grand Mousserand d'un air suffisant; « moi je le
» dis, parce que cela est, mais, parole d'hon-

» neur, je n'ai pas connu de femme qui m'ait » résisté.

» — Oh! mais toi. cela n'est pas étonnant, » répond Oscar d'un air moqueur, « tu as l'air tel- » lement brûlant... cela se voit rien qu'à la » couleur de tes cheveux.

» — Qu'est-ce que vous entendez par là? » dit le grand jeune homme dont les joues de- » viennent de la couleur de sa chevelure. « Est- » ce que vous oseriez dire que j'ai les cheveux » rouges?

» — Il me semble que je n'ai pas besoin de » le dire!

» — Allons! messieurs, est-ce que nous al- » lons nous quereller » dit Daréna; nous sommes » réunis pour déjeuner, pour rire... pour dire » des folies, et on se fâche.. on a de l'humeur... » c'est du plus mauvais genre cela, et pour des » cheveux!... Mais, mon Dieu, je voudrais être » rouge, moi, j'en serais enchanté... C'est beau- » coup promis commun en France que les bruns » et les blonds!... Et ça prouve au contraire qu'on » n'a pas les cheveux teints. Oscar, versez-moi » à boire, et vous, de Mousserand, servez-nous » de ce plat.

» — Oui, oui, » s'écrie Chérubin, au lieu de

» vous fâcher, dites-moi donc ce que vous faites » de vos sept maîtresses...

« — Eh parbleu! ce que vous faites des vôtres, » probablement.

» — Moi, mais jen ai... »

Un regard de Daréna arrête Chérubin, qui reprend :

» — Je n'en fais rien du tout des miennes!

» — Alors elles doivent vous faire de drôles de » traits!...

» — Moi, » dit Oscar « j'ai dans ce moment » une petite grisette ravissante, je lui donne un » bonnet toutes les semaines, une robe tous les » mois et elle est très-contente.

» — Moi, » dit le grand Mousserand, j'ai, dans » mes sept maîtresses une anglaise qui me » coûte fort cher... mais elle est admirable!...

» — Est-il blagueur avec ses sept femmes, » celui-là! Il me fait l'effet de Barbe bleue. » Promène-toi donc avec elles toutes un jour, » tu auras l'air d'un maître de pension.

» — Je ne donne plus aux femmes que mon » cœur! » dit Daréna, « et elles m'aiment beau- » coup plus depuis que je les ai mises à ce ré- » gime-là.

» — Et vous, Chérubin, faites-vous des folies » pour vos belles? »

Chérubin joue avec son couteau, tout en »balbutiant :

»— Moi... je ne sais pas... c'est selon.

»— Décidément, vous êtes trop discret, » reprend Mousserand; « on ne peut rien tirer »de vous. »

Chérubin, que cette conversation embarasse, tire sa montre en prétextant un rendez-vous.

Pendant qu'il regarde l'heure, Oscar Chopinard, qui est à côté de lui, examine sa montre.

»— Elle est bien jolie... bien plate, n'est-ce »pas? » dit Chérubin, en présentant sa montre à son voisin.

Celui-ci la prend, de nouveau très-attentivement, puis s'écrie :

»— C'est singulier... est-ce une gageure.... »Tiens! voyons la chaîne... Oh! parbleu! la »chaîne aussi... Ah! il serait curieux que l'é»pingle... Permettez, mon cher Chérubin. »

Et M. Oscar, qui, après avoir examiné la montre de Chérubin, a touché et pesé la chaîne qu'il porte autour de son col, se met alors à regarder de très-près son épingle en brillants.

«—Mais qu'avez-vous donc à m'examiner »ainsi? » dit Chérubin; qu'est-ce que j'ai sur »moi d'extraordinaire?

»— Ce que vous avez. » répond Oscar, « des

» choses que je m'étonne beaucoup de vous voir » porter... Un jeune homme riche comme vous » l'êtes... Vous ne devez pas avoir payé cher » cette montre, cette chaîne et cette épingle?

» — Mais non, pas trop cher... deux mille » cinq cents francs le tout; il est vrai que c'é- » tait une occasion...

» — Deux mille cinq cents francs! » répond » Oscar, en frappant dans ses mains avec force; « eh bien! alors, mon cher ami, vous avez été » volé... oh! mais volé complètement... Les » trois objets valent bien à peu près soixante » francs; les brillants sont faux... la chaîne et la » montre sont en cuivre doré.

» — En cuivre! s'écrie Cherubin, » tandis que Daréna murmure entre ses dents.

» —Ah! le gredin!... je m'en doutais presque!

» —Mais ce n'est pas possible; c'est l'homme » d'affaire de monsieur Daréna qui m'a vendu » tous ces objets...

» — Je vous certifie que j'en suis sûr.

» — Parbleu! » s'écrie le grand Mousserand d'un air moqueur, « Oscar doit s'y connaître; » son père était horloger... il a été élevé la de- » dans, lui. »

Chérubin regarde Daréna. en disant :

« — Comment cela se peut-il?... vous savez » bien que c'est monsieur Poterne qui m'a ap- » porté tout cela. »

Daréna brise une assiette avec son verre, en s'écriant :

« — Si cela est, ce Poterne est un misérable » qui m'a indignement trompé ; mais je le bri- » serai comme cette assiette »

Chérubin ne peut encore se persuader qu'on lui ait dit la vérité. On sort de chez le traiteur et l'on entre dans la première boutique de bijouterie que l'on aperçoit. Le bijoutier n'a pas plutôt examiné les objets que porte le jeune homme qu'il lui dit d'un ton fort poli, mais un peu railleur :

« — Ah! monsieur, comment pouvez-vous » porter de tels objets .. Je ne donnerais pas » quinze francs de tout cela. »

Chérubin ôte sa chaîne, son épingle, sa montre et jette le tout à ses pieds avec une colère qui ne venait point de la perte de son argent mais du dépit d'avoir été trompé. Il donne ensuite son adresse au bijoutier en lui disant :

« — Veuillez m'apporter demain tout ce que » je croyais réellement posséder... ce que vous » avez de plus beau; vous verrez, monsieur, » que j'ai le moyen de payer de vrais bijoux. »

Le bijoutier s'incline en assurant que l'on sera satisfait et l'on sort de sa boutique.

«—Quant à votre M. Poterne, » s'écrie Chérubin en s'adressant à Daréna, « je ne lui con» seille pas de se présenter encore chez moi!..»

Daréna qui fait semblant d'être furieux, prend la main de Chérubin et la presse fortement, en murmurant :

« — Mon ami, c'est moi qui suis involontai» rement cause de tout ceci ; ce misérable Po» terne m'a trompé comme vous... Je suis sûr » qu'il me vole horriblement aussi!... mais c'est » à moi de le punir... je vais le trouver et je lui » briserai les reins. »

En disant ces mots il quitte vivement les trois jeunes gens et se rend en effet chez lui.

Daréna habite alors un petit appartement assez joli dans la rue neuve Bréda. Grâce au commerce que fait Poterne avec le jeune marquis, commerce dans lequel Daréna touchait une partie des bénéfices, il était en fonds depuis quelque temps, et son homme d'affaires occupait une petite chambre au-dessus de son appartement.

» — Poterne est-il chez moi? » dit Daréna en passant devant son concierge.

« — Chez vous ou chez lui, monsieur, » ré-

pond le concierge, « mais il y est... je l'ai vu » rentrer avec le petit garçon, qui depuis quinze » jours vient le voir tous les matins :

» — Ah! un petit garçon vient le voir tous » matins... et de quel âge est à peu près cet en- » fant?

» — Dam' il a ben dix ou douze ans!... mais » il a une figure très-espiègle... Il n'est pas » beau... et malgré ça il a l'air si futé qu'on le » trouve presque gentil. »

Daréna monte l'escalier en se disant :

» — Qu'est-ce que Poterne peut donc faire » de ce petit garçon?... serait-ce son fils .. oh! » non, un homme comme lui ne se connaît au- » cun enfant... il faudrait en avoir soin; c'est » quelque gamin qu'il aura pris pour faire les » commissions et cirer ses bottes... Je croyais » pourtant qu'il faisait tout cela lui-même. »

Daréna entre chez lui et n'y trouvant pas Poterne, monte un étage de plus et frappe à la porte de la chambre de son homme d'affaires.

Un grand mouvement se fait aussitôt entendre dans la chambre, il semble que l'on bouleverse des chaises que l'on ouvre et ferme des armoires, puis enfin la voix creuse et fausse de M. Poterne fait entendre ces mots :

« — Qui est-ce qui est là?

» —Eh parbleu ! c'est moi, allons ouvre donc, » vieux coquin ! »

Poterne ouvre la porte, en disant :

« Pourquoi ne vous faites-vous pas tout de » suite reconnaître... j'étais très-occupé... cela » m'a dérangé... quand on ne sait pas qui » c'est!... »

Daréna promène ses regards dans la chambte qui est fort en désordre et, les ramenant sur Poterne, qui a l'air de vouloir ranger, lui dit :

« — Tu n'étais pas seul ici?... tu avais un » petit garçon avec toi... quel diable de mys- » tère tripotes-tu maintenant avec cet enfant... » voyons, répond vivement je ne suis pas en » train de rire, moi! »

Pour toute réponse M. Poterne se met à crier :

« — Allons, viens Bruno, viens, tu peux te » montrer... c'est mon intime ami qui est là... » il n'y a pas de danger! »

Aussitôt une armoire s'ouvre, un petit garçon d'une douzaine d'années en sort et vient se rouler au milieu de la chambre en poussant un ricanement aigre, qui ressemble à un cri sauvage, ce qui ajoute à la singularité de sa présence, c'est qu'il est vêtu entièrement d'une

espèce de peau verdâtre poilue par endroits, que cette peau qui recouvre aussi ses mains et ses pieds se termine là, par des espèces de griffes, et qu'au bas des reins pend une queue fort mince et infiniment prolongée; son visage seul est à découvert.

« — Que diable est-ce que cela! » murmure Daréna en considérant le petit garçon qui se livre sur le parquet à une foule de cabrioles, de sauts, et semble parfaitement habitué à marcher sur ses mains.

M. Poterne fait un sourd grognement comme s'il riait en dedans et répond :

» — C'est un singe que je suis en train de » faire.

» — Un singe... et pour qui?

» — Pour notre jeune marquis. Je voulais lui » vendre un grand et beau singe... mais je n'a- » vais pas envie d'en acheter. J'avais remarqué » au coin de la rue ce petit décroteur... le drôle » s'acquittait parfaitement des commissions » dont on le chargeait; j'ai vu qu'il avait de l'es- » prit et je lui ai proposé moyennant une ré- » compense honnête de faire le singe. J'avais » acheté ce costume d'orang-outang.... qui est » très-naturel, Bruno vient le mettre tous les » matins, puis il s'exerce à sauter, à cabrioler.

» Il va très-bien, il est plus drôle qu'un singe » naturel... J'ai là le masque, mais je n'étais » pas bien décidé à lui en mettre un... comme » Bruno était très-laid, en lui tenant la figure, » en lui collant du poil aux sourcils, au men- » ton.... je crois qu'il aurait fait un très-beau » singe! eh! eh! »

Daréna se jette sur un siége et ne peut s'empêcher de se mettre aussi à rire, tout en disant :

« —C'est affreux! c'est épouvantable, et je ne » peux pas faire autrement que de rire, c'est que » vraiment cette idée de faire un singe. Poterne » il est fâcheux que vous soyez une grande ca- » naille car vous avez beaucoup d'imagination, » mais admettons que Chérubin ait acheté ce » singe de contrebande, est-ce que M. Bruno » avait envie de rester animal toute sa vie.

» — Mais non, reprend Poterne, « une fois » dans l'hôtel, il saura adroitement choisir le » moment pour prendre sa volée, il se serait » échappé n'importe par où... par une chemi- » née au besoin... il a été ramoneur et il grimpe » parfaitement dans les cheminées !... moi, » vous concevez que cela ne me regardera plus, » je vends un singe, on me le paye... ce n'est

» pas ma faute ensuite si vous le laissez échap-
» per, eh! eh! eh!

Le petit garçon qui entend rire Poterne, en fait autant en imitant de nouveau le cri sauvage du singe et en sautant sur tous les meubles de la chambre afin de développer encore son talent.

« — Allons, » dit Daréna au bout d'un moment, « tu en seras pour tes frais d'éducation, » Poterne et ce petit drôle pourra faire le singe » sur les boulevards, mais il ne le fera pas chez » notre jeune écolier!

» — Et pourquoi donc cela?

» — Pourquoi!... parce que tu es un misérable... un escroc... un voleur! »

M. Poterne regarde le comte d'un air qui signifie : « Il y a longtemps que vous savez tout » cela, pourquoi en paraissez-vous étonné? »

Daréna continue :

» — Je veux bien que l'on vende un peu cher » à mon jeune ami les objets qu'on lui propose, » parce qu'après tous les marchands vendent le » plus cher qu'ils peuvent... ceci est du commerce et pas autre chose, mais je ne veux pas » que l'on abuse de la confiance de Chérubin » au point de le tromper indignement, c'est ce » que vous avez fait, monsieur le voleur! »

Poterne roule ses yeux d'un air surpris, en murmurant :

» — Je ne vois pas où est le grand mal. .. je » lui ai dit que c'étaient des ananas confits..... » ce sont des navets. mais, après tout, ça ne » peut pas lui faire de mal, au contraire... c'est » moins échauffant.

» — Il n'est pas question de navets..... je ne » connais pas cet épisode... vous me l'expliquerez ! mais il s'agit de la montre, de la chaîne, » de l'épingle, tout cela est faux... horriblement » faux... et vous avez eu l'effronterie de me dire » que cela valait huit cents francs ! drôle, vous » m'avez volé aussi, moi !

» — C'est bien heureux que ces bijoux n'aient » pas valu cette somme ! » répond froidement Poterne, « car sur les deux mille cinq cents » francs que j'avais reçus vous ne m'en avez » laissé que cinq cents pour donner à compte » au marchand et depuis vous ne m'avez jamais » donné le reste !

» — Parce que j'avais comme un pressentiment de ta friponnerie ! vendre de la drogue, » du cuivre doré à mon jeune ami..... c'est infâme cela !

« — Ha ça, dites donc, mais il me semble

» que depuis dix-huit mois vous vivez joliment
» aux dépens de votre jeune ami.

» — Taisez-vous, Poterne, taisez-vous... j'ai
» envie de vous rompre les os... et vous le mé-
» riteriez bien... voyez quelle belle chose vous
» avez faite en ne vous contentant pas des bé-
» néfices honnêtes que vous pouviez réaliser sur
» les objets que vous vendiez à Chérubin, main-
» tenant vous ne pouvez plus retourner chez
» lui... je vous avais procuré une excellente
» maison, et par votre soif de l'or vous vous
» l'êtes fermée.... et par contre-coup vous me
» faites un tort considérable.... j'avais quelque
» bénéfices dans ce petit commerce.... c'était
» bien juste, puisque c'était moi qui vous avais
» procuré la connaissanc du petit richard.

» — Quelques bénéfices!... c'est-à-dire que
vous preniez tout! » murmura Poterne en fai-
sant une horrible grimace.

« — Encore une fois taisez-vous... ou je ne
» me modérerai pas! et maintenant comment
» soutiendrai-je mon luxe... mon rang!... je
» puis bien emprunter quelquefois à Chérubin,
» mais cette ressource me manquera bientôt...
» les gens les plus obligeants se lassent de prê-
» ter. Surtout quand on ne leur rend jamais.
» J'ai voulu donner à mon jeune ami le goût

» du jeu, en lui disant que c'était la passion des
» gens comme il faut, mais je n'ai pu y parve-
» nir, le jeu l'ennuie, ensuite ce diable de Mon-
» fréville lui a justement conseillé de ne point
» s'y livrer. Il ne me reste donc plus qu'une
» voie de salut pour faire mes affaires en me
» rendant utile à Chérubin, c'est l'amour, quand
» un jeune homme riche est amoureux, ordi-
» nairement il fait mille folies pour celle qu'il
» aime... s'il y a des obstacles il sème l'or à
» pleines mains pour les surmonter.... et nous
» aurions su en faire naître quand nous l'au-
» rions voulu. Eh bien ! par une fatalité que je
» ne comprends pas, Chérubin qui pousse des
» cris d'admiration lorsqu'il voit un joli minois,
» qui avait eu l'air épris de mes quatre petites
» danseuses..... qui ne peut pas apercevoir une
» grisette gentille sans en être troublé, enfin qui
» a l'air d'être très-amoureux de toutes les fem-
» mes; Chérubin n'a encore formé aucune in-
» trigue, pris aucune maîtresse. Je lui ai pro-
» posé vingt fois de le mener chez Malvina, chez
» Rosina chez Fœdora, il a d'abord accepté
» puis en suite il n'a plus voulu, en me disant :
» Plus tard, nous verrons, je n'ose pas!.. et mes
» railleries, mes plaisanteries n'ont pu vaincre
» sa timidité. Voilà où j'en suis, monsieur,

» vous voyez que j'ai raison de dire que votre » friponnerie me met dans une fâcheuse posi- » tion.

Poterne qui a écouté Daréna très-attentivement, semble réfléchir sur ce qu'il vient d'entendre et répond enfin :

« — Si le jeune homme n'a point d'intrigue » galante c'est que probablement il n'a pas en- » core rencontré une femme qui l'ait rendu vrai- » ment amoureux... et puis vos danseuses qui » ont eu l'air de se jeter à sa tête..... ce n'est » pas comme ça que l'on séduit un cœur tout » neuf... qui veut des illusions, de la passion. » Soyez tranquille, je lui trouverai ce qu'il lui » faut..... et avant peu je l'engagerai dans une » intrigue bien romanesque, bien entortillée...

» — Songe que tu ne peux plus te présenter » devant Chérubin, qui est capable de te don- » ner sa botte..... où tu sais bien... il était fu- » rieux contre toi, je t'en préviens.

» — Oh ! soyez tranquille, si je me présente » encore à lui, j'aurai soin qu'il ne puisse pas » me reconnaître.

» — Poterne, si tu parviens à faire naître un » amour bien passionné dans le cœur de notre » jeune homme, je te rends mon estime.

» — Oui, oui, j'y parviendrai!... mais il faut

» me laisser le temps de trouver d'abord un joli » minois... et de savoir ensuite si ?.... Eh bien, » Bruno !... Bruno !..... où vas-tu donc, petit » drôle ?... »

Pendant la conversation qui avait lieu entre Daréna et Poterne, le petit garçon, qui avait fort bien compris qu'il ne jouerait pas le rôle de singe, comme on le lui avait dit, avait remis ses habits; mais cette toilette terminée, M. Bruno, présumant qu'on ne ferait pas attention à lui, avait roulé sous son bras la peau de singe dans laquelle il avait fourré le masque, et il venait avec cela de sortir de la chambre.

» — Ma peau! ma peau de singe! Bruno!...» s'écrie M. Poterne en courant sur le carré. «Ah! » petit gueux... veux-tu me la rendre. »

Mais M. Bruno, qui est devenu très-habile dans les exercices gymnastiques, grâce aux leçons qu'il a prises pour faire le singe, descend l'escalier si lestement, qu'il est en bas avant que Poterne ait descendu quelques marches ; celui-ci n'en court pas moins après son jeune voleur; et tandis que Daréna rentre chez lui en riant de cette aventure, M. Poterne court dans la rue après le petit décroteur en criant :

» — Ma peau!. . ma peau!. . Arrêtez ce petit » drôle qui me vole ma peau. »

CHAPITRE XVII.

CONSEILS D'UN AMI.

—

En rentrant à son hôtel, Chérubin fait venir Jasmin et lui dit :

» — Si M. Poterne osait encore se présenter » ici, je t'ordonne de le faire jeter à la porte, tu » pourras même lui faire donner quelques coups » de bâton par le concierge... mais tu ne les lui » donneras pas toi-même, parce que tu es trop » vieux et qu'il te les rendrait. »

Jasmin pousse un cri de joie, en disant :

« — Quoi! vraiment, monsieur.... et sans » prendre le singe?

» — Oh! je te défends surtout de prendre de » lui la moindre chose. »

Et Chérubin raconte à son vieux domestique ce qui vient de lui arriver.

» — Voyez-vous, mon sieur, » répond Jasmin ce « Poterne est un indigne fripon, j'en étais sûr » ses soi-disant confitures de l'Inde. J'en ai fait » goûter à mademoiselle Turlurette, cela lui a » donné très-mal au ventre, et depuis elle est » encore... dérangée. J'ai bien peur, monsieur, » que tout ce que vous avez acheté à ce Poterne » ne soit comme votre montre!... Et ce M. Da- » réna dont il est l'homme d'affaires! hum!

» — Daréna était encore plus furieux que » moi contre cet homme... il doit l'assommer. » Il a été trompé aussi; ce n'est pas sa faute.

» — C'est égal, mon cher maître, j'aime » bien mieux votre autre ami, M. de Monfré- » ville. Ah! quelle différence : il ne vous em- » prunte pas votre tailleur celui-là... il ne vous » fait rien acheter il n'a pas lâché sur vous son » intendant. »

Chérubin sourit des réflexions de Jasmin, mais il ne lui vient pas à la pensée que Daréna puisse être complice des méfaits de son homme

d'affaires ; son cœur est trop franc, trop confiant pour soupçonner la ruse et la perfidie, et il n'aurait pu croire à l'indigne friponnerie de M. Poterne, si elle ne lui avait pas été si positivement prouvée.

Quant à M. Gérondif qui passe une partie de son temps à dormir, l'autre à table, et qui le soir va lire à mademoiselle Turlurette des vers de Voltaire, ou de Racine, en disant qu'il les a composés le matin, lorsqu'il apprend ce que M. Poterne a fait, il s'écrie :

« Cet homme n'avait pas lu le *Deutéronome* » qui dit : *non furtum facies !*... ou il l'avait mal » traduit. »

Quelques jours après cette aventure, Monfréville de retour de la campagne, ne tarde pas à venir voir Chérubin; en apercevant la meute, les perroquets, la tortue, les cannes, les vases gothiques et tous les objets soi-disant curieux, qui encombrent l'hôtel de son jeune ami. Il pousse un cri qui n'est pas d'admiratiou, et dit à Chérubin :

» — Eh mon Dieu, quelle fantaisie avez-vous » eue d'acheter tout cela.

» — Ce sont des occasions.... on me disait » que c'était superbe.

» — Superbe ! tout cela est affreux, de mau-

» vais goût... de nulle valeur..., vos perroquets » sont de vieilles perruches, vos chiens sont de » misérables bâtards dont je ne voudrais pas » pour garder des poules! jusqu'à vos cannes » qui ne sont que de méchants bâtons, ce rotin » est faux... ceci n'a jamais été un jonc »

» — Qu'est-ce que j'avais dit, » s'écrie Jasmin, « ce Poterne était un misérable filou... il » nous a toujours mis dedans... comme pour » nos bijoux.

» — Mon cher maître, racontez donc à mon- » sieur l'histoire de notre montre. »

Chérubin fait à Monfréville le récit de ce qui lui est arrivé

» — Du moment que c'est M. Poterne qui » vous a vendu tout cela, » dit Monfréville. « Cela » ne m'étonne plus! mais Daréna le voyez-vous » toujours?

» — Toujours, » répond Chérubin. « Il a été » indigné de la conduite de son homme d'af- » faires, et il m'a même dit depuis qu'il l'avait » assommé et chassé de chez lui. »

Monfréville laisse échapper un léger sourire, puis prenant la main de Chérubin :

» — Mon ami, vous êtes bien jeune encore! » et vous ne pouvez pas connaître les hommes; » cette connaissance du monde que l'on n'ac-

» quiert que par l'expérience et l'habitude, à
» moins d'être doué tout jeune d'un esprit très-
» observateur, cette connaissance est plus triste
» qu'agréable à faire!... car les hommes sont
» rarement ce qu'ils veulent paraître; la fran-
» chise n'est pas estimée dans la société comme
» une vertu, au contraire, on regarderait comme
» un sot ou comme un rustre celui qui dirait
» franchement sa pensée au risque de blesser
» l'amour-propre des uns et la susceptibilité des
» autres; on trouve charmants les gens qui n'ont
» à la bouche que des choses aimables, flatteu-
» ses, et l'on ne s'inquiète pas s'ils pensent ce
» qu'ils disent. Chacun dans le monde agit sui-
» vant qu'il y est poussé par ses intérêts ou ses
» passions, et ceux qui font le plus de parade
» de leurs vertus, de leur honneur, de leur bonne
» foi, sont ceux auxquels il faut le moins se
» fier; car les gens vraiment vertueux et probes
» trouvent tout naturel de l'être et fort inutile
» de le proclamer. Je ne vous ai pas dit tout
» cela plutôt, car c'est à regret que je vous ai
» fait perdre ces illusions qui font le charme de
» la jeunesse, et avec lesquelles on commence
» la vie, mais je prends trop d'intérêt à vous
» pour ne pas chercher à vous mettre en garde
» contre les piéges que l'on pourra vous tendre

» — Comment, mon cher Monfréville, » dit Chérubin d'un air attristé, est-ce qu'il ne faut » se fier à personne dans le monde?

» — Je ne prétends pas dire cela..... Je ne » veux pas faire de vous un misanthrope, Dieu » m'en garde! mais je vous avertis qu'il faut être » fort difficile dans le choix de ses amis.

» — M. Gérondif m'avait répété souvent qu'en » devenant savant on devenait à craindre, parce » qu'un savant ne pouvait jamais être attrappé » par personne, vu qu'il en savait plus que les » autres.

» — Je ne sais pas si votre professeur est très- » fort sur ses auteurs, mais il ne l'est guère » dans la connaissance du cœur humain. D'a- » bord on peut être très-savant sans avoir une » étincelle d'esprit, nous en avons la preuve » chaque jour; ensuite les gens qui ont le plus » d'esprit sont presque toujours ceux qui se » laissent attrapper le plus facilement, c'est » sans doute une indemnité que la Providence » a voulu établir en faveur des sots.

» — Ainsi vous êtes certain que l'on voudra » m'attrapper, moi?

» — Vous êtes jeune, vous êtes riche, vous » avez fort peu d'expérience. Il y a une foule » de gens qui voudront mettre cela à profit. Tout

» ce que je vous dis là est affligeant..... mais
» vous reconnaîtrez plus tard que j'avais rai-
» son.

» — Est-ce que vous avez été souvent attrap-
» pé, vous, monsieur de Monfréville? »

Cette question naïve fait sourire celui auquel elle s'adresse, cependant il pousse un soupir en répondant :

» — Tout comme un autre, mon ami, Te-
» nez, croyez-moi, ne vous liez pas intimement
» avec Daréna..... je n'aime pas à dire du mal
» de quelqu'un... mais plus j'observe le comte,
» plus je pense que sa connaissance vous con-
» vient peu.

» — Il est cependant bien aimable, bien
» amusant, bien spirituel!

» — Je le sais bien, et c'est ce qui le rend
» plus dangereux... il a dû déjà vous emprunter
» de l'argent, n'est-ce pas?

» — Mais oui... quelquefois....

» — Il ne vous le rendra jamais.

» — Vous croyez?

» — J'en suis sûr, il vous engagera à jouer...

» — Oui, il me l'a souvent proposé.

» — C'est la passion la plus funeste.... il est
» joueur, lui... et il s'est ruiné... Quand on en
» est venu là, on cherche trop souvent à ruiner

» les autres, car pour trouver les moyens de sa-
» tisfaire sa passion, un joueur malheureux est
» parfois fort peu délicat dans les moyens qu'il
» emploie pour se procurer de l'argent... Et Da-
» réna en est venu là.

» — Puisque vous avez si mauvaise opinion de
» Daréna, comment se fait-il qu'il soit de vos
» amis... pourquoi est-il venu avec vous à Ga-
» gny ?

» — Votre réflexion est fort juste; mais dans
» le monde on prend de quelqu'un ce qu'il a de
» bon et on ne s'inquiète pas assez de ce qu'il a
» de mauvais. Daréna a un nom honorable, il
» sait, quand il le veut, se tenir fort bien, il a
» même des manières qui plaisent, qui sédui-
» sent; on n'en demande pas davantage dans la
» société; mais je vous le répète, il faut chercher
» encore autre chose dans un ami.

» — Et les femmes, mon cher Monfréville....
» les femmes?..... est-ce qu'il faut aussi que je
» m'en méfie?.... ah! ce serait bien dommage,
» c'est si joli une femme! »

» — Les femmes!.... c'est différent! En gé-
» néral, les hommes sont trop volages pour être
» bien difficiles dans le choix de leurs maîtres-
» ses, et du reste, c'est en cela que ces liaisons
» sont peu dangereuses... Qu'importe que vous

» soyez épris d'une coquette, d'une femme dont » la réputation soit plus qu'équivoque, d'une » actrice qui se moquera de vous!.. Cet amour » sera bientôt remplacé par un autre, qui sera, » à son tour, aussi vite oublié!... La réputation » d'un homme n'a rien à craindre de tout cela, » au contraire, plus vous avez eu de bonnes for- » tunes, et plus les dames se montreront flattées » de faire votre conquête; cela fait plus d'hon- » neur à leur amour-propre qu'à leur cœur.

» — Comment, pour plaire aux femmes, il » faut les tromper? » s'écrie Chérubin en regardant Monfréville d'un air incrédule..... « cela » leur est donc égal qu'on les oublie, qu'on les » abandonne. »

Monfréville pâlit, son front devient soucieux, ses yeux restent longtemps baissés, et il ne répond qu'après quelques moments :

« — Il y a des femmes qui ne pardonnent » pas l'inconstance... mais ce ne sont pas ordi- » nairement celles-là qui vous aiment le plus! » car le véritable amour rend indulgent..... Il » pardonne, pourvu que l'on revienne sincère- » ment à lui. Tenez, Chérubin, l'homme le » plus habile ne connaît rien au cœur d'une » femme... On a beaucoup raisonné là-dessus, » et personne n'a été du même avis. Tertulien

» prétend que le diable n'a pas autant de malice
» que la femme, et Confucius a dit que l'âme
» d'une femme était le chef-d'œuvre de la créa-
» tion. Caton soutient que la sagesse et la rai-
» son sont incompatibles avec l'esprit de la
» femme, et Tibule dit que leur amour nous ra-
» mène à la vertu. Formez-vous donc une opi-
» nion là-dessus !... Mais il me semble qu'en ce
» moment je ressemble à votre professeur qui
» vous accable de son érudition. Je termine,
» mon jeune ami, en vous disant que le meil-
» leur moyen d'être heureux, c'est de ne point
» vous attacher, aimez toutes les femmes! Votre
» vie s'écoulera au sein des plaisirs, de la folie.
» Mais si vous n'en aimiez qu'une, il faudrait
» vous attendre à bien des peines contre un peu
» de bonheur!

» — Que j'aime toutes les femmes!.. Oh! je
» ne demande pas mieux!... Je suis amoureux
» de toutes celles que je vois..... quand elles
» sont jolies!

» — Il me semble cependant que vous n'avez
» encore formé aucune liaison... Je ne vous
» connais pas de maîtresse?

» — Non..... c'est que.... il me semble que
» je n'oserai jamais dire à une femme que je

» l'aime.... Savez-vous qu'il faut être bien har-
» di pour dire cela.

» — Ah! ah!... voilà le résultat d'un séjour
» de seize ans chez votre nourrice!.... Mais il
» faut cependant perdre cette timidité qui vous
» serait plus nuisible qu'avantageuse, surtout
» près du beau sexe. Vous avez plus de dix-huit
» ans... il faut vous lancer, vous produire dans
» le monde... Ce n'est pas avec des grisettes ou
» des figurantes de théâtres qu'il faut faire votre
» apprentissage en amour!.... Vous trouverez
» mieux que cela; dans la haute société où je
» veux vous conduire, mille femmes se dispute-
» ront votre conquête, et du moins celles-là vous
» feront honneur. Il est temps d'ailleurs que
» vous connaissiez autre chose que les théâtres,
» les cafés et les restaurants de Paris; c'est dans
» les salons que l'on se forme, et je vous mè-
» nerai dans ceux où l'on prend les manières de
» la bonne compagnie. Avec votre nom vous se-
» rez bien reçu partout. Nous voici dans la sai-
» son des soirées, madame Célival a repris ses
» réunions; elles sont fort brillantes. On y trouve
» la meilleure société de Paris; je vous présen-
» terai chez elle. »

Chérubin tremble à l'idée d'aller dans le monde; il craint d'être gauche, emprunté, de

ne savoir pas parler; mais Monfréville le rassure, lui promet d'être son guide, de rester près de lui, et le jeune marquis consent à se laisser conduire à la soirée de madame Célival.

Ce jour arrive très-vite pour Chérubin, qui, n'ayant pas encore été en soirée; est tout ému rien qu'à la pensée de se trouver au milieu d'une grande société, exposé aux regards, aux observations de chacun.

« — Qu'est-ce que je dirai?.... » Voilà quel est toujours le résultat des réflexions de Chérubin, et en attendant l'arrivée de Monfréville il va trouver M. Gérondif pour le consulter sur ce que peut dire un jeune homme qui fait son entrée dans le monde.

Monsieur Gérondif est en train d'apprendre par cœur des vers de Lafontaine qu'il récitera ensuite à mademoiselle Turlurette, en disant qu'ils sont de lui.

Le professeur n'est point amoureux de la femme de confiance, il la trouve trop développée pour lui; et d'ailleurs il porte ses vues ailleurs, mais mademoiselle Turlurette a dans ses attributions le département des confitures, des liqueurs, des sucreries, et M. Gérondif est très-friand de toutes ces douceurs.

En voyant son élève entrer dans sa chambre.

le professeur reste tout saisi; depuis qu'ils sont à Paris, c'est la première fois que Chérubin vient le trouver, il s'imagine qu'il veut reprendre le cours de ses études, et lui dit :

« — Mon noble élève, tout est prêt... Je vous » attends toujours... Je vous ai préparé des ex- » traits de l'histoire, de la mythologie, de la » géologie..... Je travaille constamment pour » vous. En ce moment, comme vous prenez des » leçons de savate, je cherche l'origine de cet » exercice dans les hommes illustres de Plutar- » que... Je trouve bien le *ceste*, *le pugilat*, *la* » *lutte*, mais je n'ai pas encore trouvé la savate.

» — Je vous remercie, M. Gérondif, » reprend Chérubin, « mais ce n'est pas de cela qu'il s'a- » git. Ce soir M. de Monfréville me mène dans » le grand monde.... il prétend qu'il est néces- » saire que j'y aille, que j'y prendrai le ton de » la bonne compagnie; il doit avoir raison, et » j'ai promis de me laisser conduire. Mais que » dit-on dans une belle réunion?... Comment » doit-on se tenir?..... Va-t-on causer avec des » personnes que l'on ne connaît pas?.. j'ai pensé » que vous pourriez m'apprendre cela, vous qui » savez tant de choses... car je n'ai encore été » qu'au spectacle, aux concerts, dans des ca-

» fés... et, je dois vous l'avouer, j'ai très-peur » d'avoir l'air bête en société.

» — Bête! » s'écrie Gérondif, « c'est impossi- » ble!.... vous oubliez donc que vous êtes mon » élève.... vous n'êtes pas de ma force sur *Ho- » race et Virgile*, mais vous en savez quelques » passages... vous les direz quand vous cause- » rez avec les hommes. Avec les dames, c'est au- » tre chose; employez dans votre langage ces » figures, ces métaphores qui embellissent le » discours... comparez-les à Vénus, à Diane, à » Junon, à Hébé, et vous devez assurément » avoir un succès surprenant. Ensuite, si vous » voulez que je vous accompagne, je me tien- » drai derrière vous, et je vous soufflerai. »

Chérubin ne juge pas nécessaire de se faire accompagner dans le monde par son professeur; il pense que Monfréville tiendra sa promesse, et ne le quittera pas. Celui-ci arrive à l'heure indiquée pour chercher son jeune ami.

Monfréville a une toilette du meilleur goût; sa taille mince et bien prise est parfaitement enfermée dans un habit qu'il porte avec une extrême élégance, en voyant sa tournure jeune, ses beaux cheveux bruns et sa figure encore séduisante, c'est à-peine si l'on donnerait trente

ans à cet homme qui approche de la quarantaine.

Chérubin, qui est mis à la dernière mode, a dans la tournure encore un peu de cette lourdeur que l'on conserve au village; cependant, comme il est bien fait et d'une charmante figure, la gaucherie de sa démarche ressemble quelquefois à la naïve coquetterie d'un écolier.

On monte en voiture et Monfréville dit à son jeune ami :

» — Je vous mène dans le grand monde, » mais pour chasser une timidité qui pourrait » vous nuire, dites-vous d'abord que vous êtes » d'aussi bonne maison que tous ceux que vous » allez trouver là; dites-vous ensuite que par » votre fortune et votre position, vous n'avez » besoin de personne. Quand on peut se dire » cela, mon cher Chérubin, on a beaucoup d'a- » plomb dans le monde; il y a même alors des » gens qui en ont trop. A défaut des avantages » que vous avez et que tout le monde ne peut » pas posséder, un philosophe se dirait : Pour- » quoi donc me laisserais-je intimider par le ti- » tre de celui-ci !... la fortune de celui-là !... ne » sont-ce pas après tout des hommes comme » moi? Figurons-nous tous ces gens si vains, si » fiers, dans le costume de nos premiers parents

» au jardin d'Eden; dépouillons-les de ces dé-
» corations, de ces diamants, de ces riches habits
» qui font quelquefois tout leur mérite , est-ce
» qu'ils m'imposeront alors? non vraiment, il est
» probable qu'ils me feront rire et voilà tout. Mon
» cher ami, il suffit de quelques réflexions de
» ce genre pour se trouver fort à son aise dans
» la plus haute société.

» — Vous me rassurez, » dit Chérubin « en-
» suite avec les hommes je parlerai latin, avec les
» dames, je citerai Vénus, Diane, Phœbé.....
» M. Gérondif m'a conseillé cela.

» — Si vous voulez vous faire moquer de
» vous, ce serait le meilleur moyen..... je me
» doutais déjà que votre professeur était un sot,
» maintenant j'en suis persuadé.

» — Mais mon Dieu.... que dirai-je, moi, si
» l'on me parle?

» — Vous répondrez à ce que l'on vous dira.

» — Mais si je ne sais pas bien répondre... si
» je ne trouve rien à dire.

» — Alors gardez le silence. On n'est jamais
» bête dans le monde quand on sait se taire; il
» y a même des gens qui doivent à leur silence
» leur réputation d'esprit.

» — Mais avec les dames, si j'en vois de jolies,
» qui me plaisent.

» — Vous leur direz cela avec vos yeux, elles
» vous comprendront très bien.

» — Mais si je veux faire connaissance.....
» faire ma cour?

» — Dites tout ce qui vous viendra à la tête,
» surtout ne cherchez pas à faire de l'esprit, car
» vous deviendriez fort ennuyeux.

» — Mais..... s'il ne me vient rien dans la
» tête.

» — Vous avez toujours la ressource du si-
» lence et des œillades: il y a beaucoup de gens
» qui s'en tiennent-là.

» — Mais cette dame chez qui vous me con-
» duisez...

» — Ah! c'est juste, je dois vous la faire con-
» naître : Madame Célival doit avoir trente-six
» ans environ, mais elle est fort bien; c'est une
» brune piquante, dont les yeux sont remplis
» d'expression; sa taille est charmante, ses
» formes gracieuses; il y a dans sa personne
» quelque chose de séduisant, de voluptueux
» qui charme tous les hommes. Ensuite madame
» Célival est coquette et ne passe point pour
» être d'une excessive cruauté avec ceux qui
» soupirent pour elle. Ceci cependant se dit
» tout bas; cette dame est, du reste, maîtresse
» d'elle-même; elle est veuve d'un général.. ...

» oh! mais d'un vrai général qui a existé et lui
» a laissé une belle fortune et point d'enfants.
» Vous jugez que la belle veuve ne manque pas
» d'adorateurs... mais attention, nous sommes
» arrivés. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

		Pages.
Chap. I.	— Les jeunes mariés vieux	1
II.	— Un petit Granvilain.	13
III.	— Une surprise de Jasmin.	31
IV.	— Nouvelle manière d'élever les enfants.	48
V.	— Le village de Gagny.	63
VI.	— Le temps et ses effets.	86
VII.	— La petite Louise.	106
VIII.	— Monsieur Gérondif.	127
IX.	— Une coalition.	141
X.	— Les armes d'Achille.	167
XI.	— Monfréville. — Daréna. — Poterne.	194
XII.	— Un dîner au Rocher de Cancale. . .	204
XIII.	— Demain !	223
XIV.	— L'amour d'un enfant.	250
XV.	— L'industrie de M. Poterne. . . .	268
XVI.	— M. Poterne continue ses espiégleries.	280
XVII.	— Conseils d'un ami.	300

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XX

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

L'AMOUREUX

TRANSI,

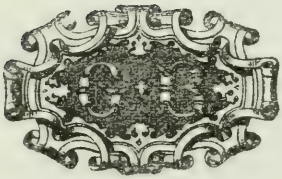
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

Maximes de La Rochefoucauld.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

L'AMOUREUX TRANSI.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XVIII.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

Dans un fort bel appartement de la rue Saint-Lazare, resplendissant alors de lumières, une société élégante, et qui est déjà nombreuse, se livre à des causeries rarement intimes, mais souvent piquantes et railleuses. Les gens d'esprit jettent de temps à autre quelques mots dans la conversation, tandis que les bavards

intrépides, qui n'ont jamais rien de spirituel à dire, s'obstinent toujours à garder la parole.

Madame Célival est bien telle que Monfréville l'a dépeinte : belle, gracieuse. coquette, jetant de temps à autre les yeux dans une glace pour s'assurer de l'effet de sa parure ; s'occupant de toutes les personnes qui sont chez elle avec ce talent d'une femme habituée à vivre dans le monde, mais conservant quelques sourires plus tendres, plus doux que les autres pour les hommes qui lui font la cour.

Près du divan sur lequel la maîtresse de la maison vient de s'asseoir, est une jeune et jolie blonde tout habillée de gaze, de crêpe ; entortillée dans des voiles, des écharpes qui laissent à peine voir sa charmante physionomie ; et toute cette parure est blanche et rose, et cela encadre si bien cette dame, que de loin elle ressemble à ces gravures où une tête de femme apparaît au milieu des nuages.

Madame Célival remercie la jolie blonde d'avoir bien voulu venir à sa soirée, et cela malgré l'état de souffrance dans lequel la jettent ses nerfs. A quelques pas est un grand monsieur décoré, fort laid, fort long, fort maigre, dont le menton est entouré par un mince collier de favoris d'un noir d'ébène, des mousta-

ches également brillantes, et qui sont soigneusement cirées et retroussées par le bout, donnent à la physionomie de ce monsieur quelque chose de celle d'un chat. En lui parlant on le nomme Colonel.

Un jeune homme dont les cheveux sont séparés et bouclés avec autant de soin que pourrait en prendre une femme, et dont les traits réguliers, mais un peu durs, rappellent ces têtes antiques que nos peintres d'histoire aiment à donner aux héros de l'ancienne Rome, est debout contre une cheminée ; il n'ôte guère les yeux de dessus ces dames qui causent sur le divan, mais sans paraître cependant arrêter ses regards plus particulièrement sur l'une que sur l'autre.

Près d'un piano, car il y a nécessairement un piano dans le salon, plusieurs jeunes personnes sont rassemblées, feuilletant des *albums* ou regardant de la musique ; elles ne sont pas toutes bien, mais elles sont toutes mises avec tant de goût, il y a dans leur tenue une grâce si décente que celles qui ne sont pas jolies ont pourtant encore du charme.

Des mamans causent plus loin ; les unes sont mises avec une coquetterie qui semble

annoncer la prétention d'éclipser leur fille, les autres ont une élégance simple, de bon goût, qui convient à leur âge et qui ne les rend que plus séduisantes, lorsqu'elles sont encore dans l'âge de plaire.

Des jeunes gens papillonnent autour des demoiselles, d'autres se contentent de se tenir bien raides afin de faire admirer le fini de leur toilette, le bon goût de leur coiffure ; quelques-uns ont adopté un sourire qui reste stéréotypé sur leur figure pendant tout le courant de la soirée. Enfin, des hommes entre deux âges causent debout au milieu du salon ; parmi ceux-là on remarque un monsieur, dont les cheveux gris, déjà rares sur son front, frisent avec luxe du côté des tempes ; il porte une physionomie distinguée et spirituelle, mais quelque chose de trop curieux, de trop inquisiteur, brille dans ses petits yeux, qui ont une vivacité toute juvénile, quoique son visage annonce la soixantaine. Ce monsieur cause sans cesse, parle avec beaucoup de feu, et, tout en faisant la conversation dans un coin du salon, trouve moyen d'entendre ce que l'on dit plus loin et se mêle ainsi à la plupart des causeries, soutenant en même temps plusieurs entretiens sur différents sujets avec la même facilité que

César, qui dictait à la fois plusieurs lettres dans des langues différentes.

Un autre salon, moins grand que celui où se tiennent les dames, et auquel on se rend en traversant une charmante petite pièce meublée avec un luxe ravissant, est destiné aux personnes qui veulent jouer; des tables de whisth, de bouillottes sont préparées, mais il n'y a pas encore d'amateurs.

On annonce M. de Monfréville et le marquis Chérubin de Grandvilain. Tous les regards se portent vers l'entrée du salon. Le nom de Chérubin et celui de Grandvilain forment un contraste si singulier qu'on est très-curieux de voir celui qui les porte.

« — Monsieur de Grandvilain, » disent les jeunes personnes. « Oh! comme il doit être laid » ce monsieur-là... ce ne peut être qu'un » homme âgé...

» — Mais on a dit aussi... Chérubin... c'est » très-gentil, ce nom-là.

» — Ce ne peut pas être le même.

» — C'est sans doute le père et le fils. »

Et pendant que l'on se livre à ces réflexions, madame Célival dit aux personnes qui l'entourent, mais de manière à être entendue par toute sa société.

» — Monsieur de Monfréville m'a en effet de-
» mandé la permission de me présenter un jeune
» homme qui n'a pas encore été dans le monde,
» et je la lui ai accordée d'autant plus volontiers,
» que ce jeune homme, dernier rejeton d'une
» noble famille, mérite, dit-on, tout l'intérêt
» que M. de Monfréville prend à lui.

» — Ah! très-bien! » murmure le monsieur aux cheveux gris... « Ceci est un petit avertis-
» sement avant l'introduction. »

En ce moment Chérubin entre dans le salon avec Monfréville; malgré tout ce que lui a dit son mentor, il est fort peu rassuré, et l'incarnat qui couvre son visage laisse assez voir l'embarras qu'il éprouve. Cependant ses yeux sont si doux, si beaux, ses traits si délicats, sa physionomie si intéressante, qu'un murmure flatteur accueille son entrée dans le salon, et que chacun se sent déjà porté en sa faveur. Les jeunes gens, qui se tenaient bien raides pour se faire admirer, sont les seuls qui ne paraissent pas partager le sentiment général.

» — Il a l'air bien gauche! » dit l'un.

» — Il se tient fort mal! » dit un autre.

» — Il ressemble à une femme en homme, » murmure un jeune lion hérissé de barbe, de moustaches et de favoris.

Et monsieur Trichet, c'est le monsieur aux cheveux gris, sourit d'un air malin, en disant :

» — Chérubin!... c'est bien cela!... C'est » bien le petit page du comte Almaviva... Il ne » lui manque encore que la galanterie, l'assu- » rance de son homonyme... mais cela viendra » vite!... On ne demandera pas mieux que de » le former. »

Madame Célival accueille avec un charmant sourire le jeune homme que Monfréville lui présente, elle lui dit de ces choses flatteuses qui subjuguent sur-le-champ celui auquel on les adresse. Chérubin veut répondre aux compliments de cette dame, mais il s'embrouille, s'entortille dans une phrase dont il ne peut plus sortir. Heureusement Monfréville est là qui prend vite la parole pour le tirer d'embarras, et madame Célival a trop d'usage du monde, pour ne pas chercher aussi à le mettre à son aise. Enfin, au bout de quelques minutes, Chérubin commence à oser regarder autour de lui, et il dit tout bas à son introducteur :

» — Que de jolies femmes ici!... Ah! mon » ami, est-ce qu'on peut les aimer toutes?

» — On est parfaitement libre de les aimer

» toutes, mais je ne vous réponds pas que toutes » vous aimeront.

» — La maîtresse de la maison est fort belle... » elle a des yeux... qui vous... je n'ose pas » dire...

» — Dites toujours.

» — Qui vous étourdissent, qui vous grisent... » pardon... c'est que je ne trouve pas le mot...

» — Des yeux qui grisent n'est pas mauvais, » et, sans vous en douter, vous avez peut-être » trouvé l'expression la plus juste, car si le vin » nous fait perdre la raison, les yeux d'une jo- » lie femme font absolument le même effet. » J'ai envie de rapporter à madame Célival ce » que vous venez de dire de ses yeux ; je gage » qu'elle en sera flattée.

» — Oh! mon ami, n'allez pas faire cela, je » n'oserais plus regarder cette dame. Mais en » voilà une en face de nous qui est bien jolie » aussi... Cette blonde presque cachée sous des » voiles blancs et roses...

» — C'est madame la comtesse Emma de » Valdieri, elle est ravissante en effet ; elle a » quelque chose d'une sylphide, d'une fille de » l'air! Elle est faite dans la perfection : pe-

» tits pieds, petites mains, petite bouche, pe-
» tites oreilles, ses yeux seuls sont grands.
» C'est le modèle des femmes mignonnes. Mais
» elle est excessivement nerveuse, vaporeuse
» et surtout capricieuse; aujourd'hui elle vous
» accueillera avec un tendre regard, demain
» elle n'aura pas l'air de vous connaître; les
» adulations l'ont gâtée. La comtesse Emma
» est Française, mais son mari est Corse...
» C'est ce gros monsieur à favoris épais qui
» vocalise près du piano. Il a une magni-
» fique voix de basse, aussi veut-il toujours
» faire de la musique, et, quoique Corse, sem-
» ble-t-il s'inquiéter fort peu des hommages
» que l'on adresse à sa femme. »

Monsieur Trichet, qui était assez éloigné de Monfréville, a cependant trouvé moyen d'entendre ce que celui-ci vient de dire à Chérubin, et il s'approche des deux amis, en disant d'un air railleur :

« — Oui, oui, le beau chanteur Valdieri est
» fort peu jaloux... mais il ne faut pas s'y fier
» pourtant!... Avec ces Corses, il y a toujours
» des vendetta à craindre... Et votre santé est
» bonne, monsieur de Monfréville?

» —Très-bonne, monsieur, je vous remercie.

» — Il y avait quelque temps qu'on ne vous » avait vu dans les réunions.

» — J'ai été obligé de rester long-temps à ma » propriété près de Fontainebleau.

» — Ah! très-bien... Vous produisez mon- » sieur dans le monde... il ne pouvait y ren- » contrer un meilleur guide. »

Chérubin s'incline, et veut répondre quelques mots, mais, après avoir essayé, juge plus prudent de se taire. M. Trichet va continuer la conversation, lorsqu'il aperçoit à un autre bout du salon trois messieurs qui causent avec feu, aussitôt il court vers eux, en s'écriant :

» — Ce n'est pas cela... vous n'y êtes pas! » Je sais l'histoire mieux que vous, et je vais » vous la conter. »

Monfréville regarde Chérubin en souriant, et lui dit :

« — Je n'ai pas besoin de vous apprendre » que ce monsieur, que l'on appelle Trichet, est » l'être le plus curieux et le plus bavard que l'on » puisse rencontrer ; il ne peut voir deux per- » sonnes causer ensemble sans venir se mêler à » leur conversation, ce qui n'est pas toujours » agréable.

» Cependant, comme M. Trichet est un vieux » garçon fort riche, qui donne de très-belles

» fêtes, et, qu'à part sa curiosité, il ne manque » pas d'esprit et raconte assez bien, il a ses en- » trées partout, dans les salons, comme dans » les théâtres. »

Chérubin continuait de promener ses regards sur les personnes rassemblées dans le salon, lorsque la porte s'ouvre et on annonce :

« — Monsieur, madame et mademoiselle de » Noirmont.

Une dame d'une taille élevée, mais dont la tournure est noble et élégante, entre d'abord avec une jeune personne de quatorze à quinze ans. Cette dame, dont la toilette, quoique riche, est d'une simplicité presque sévère, semble avoir un peu plus de trente ans ; ses traits sont beaux, mais sérieux, ses grands yeux bruns, surmontés de sourcils assez épais, ont une expression vague et pensive qui ferait croire que la personne est souvent préoccupée de tout autre chose que de ce qu'elle dit. Sa bouche un peu serrée ne laisse presque jamais échapper un sourire ; enfin, de belles nattes de cheveux noirs, qui descendent très-bas, accompagnent bien cette figure froide et fière.

La jeune personne a la gentillesse de son âge ; sans être très-jolis ses traits plaisent par une expression charmante d'espièglerie et de

malice que tempèrent souvent les regards sévères de sa mère.

M. de Noirmont qui vient ensuite, est un homme de cinquante ans, bien sonnés; il est très-grand et se tient un peu voûté; il a quelques cheveux bruns qui ombragent ses tempes mais le milieu de sa tête est entièrement chauve, son aspect est dur, hautain et peu agréable; ses traits réguliers ont dû être assez beaux, mais son regard fixe, sa voix sèche et sa parole brève ne provoquent ni l'amitié ni la confiance.

L'arrivée de ces trois personnes a paru causer à Monfréville une émotion assez vive; son front se plisse, ses sourcils se rapprochent et un voile de tristesse couvre ses yeux; mais bientôt surmontant le sentiment qu'il vient d'éprouver, il parvient à retrouver l'air aimable et satisfait qu'il avait en arrivant, on dirait même qu'il affecte de paraître plus gai qu'il ne l'était auparavant.

M. Trichet qui était revenu rôder près de Chérubin, ne manque pas de faire ses réflexions sur les personnes qui arrivent :

«—C'est la famille de Noirmont ils ont quitté »leur terre de Normandie, ils habitent Paris »maintenant... ils devaient s'ennuyer beaucoup »dans leur domaine!... ils ne sont pas gais!...

» Ce de Noirmont est sec, raide, hautain!... » parce qu'il a été dans la magistrature on croi- » rait qu'il veut toujours vous juger... du reste » c'est un homme d'une probité sévère... oh! il » mérite sa réputation, mais il n'est pas ai- » mable. Quant à sa femme, elle est la digne » compagne de son mari, parlant fort peu, ne » souriant jamais... je ne sais pas si elle a de » l'esprit... mais elle ne le compromet pas!... » quant à sa vertu, oh! intacte! irréprochable » comme la probité de son époux. Et cependant » madame de Noirmont, qui est fort belle en- » core, quoiqu'elle puisse avoir de trente-trois à » trente-quatre ans... oui, je lui donne cela, a » dû être ravissante à dix-huit ans, si toutefois » alors elle daignait sourire! Pour leur fille, la » jeune Ernestine, c'est encore un enfant... elle » est gentille, elle a l'air gai, espiègle... ce qui » prouverait qu'elle ne tient ni de son père, ni » de sa mère... mais cela se voit souvent et... » Ah! attendez donc, colonel, j'ai connu la » personne dont vous parlez... je vais vous ex- » pliquer le fait qui vous occupe... »

Monsieur Trichet court alors près du grand monsieur aux moustaches retroussées qui cause avec deux dames ; et Chérubin se retournant s'aperçoit que Monfréville n'est plus à côté de lui.

En se trouvant seul au milieu de cette nombreuse société le jeune homme se sent tout troublé et perd l'assurance qu'il puisait dans le voisinage de son ami. Ne voulant pas rester gauche, embarrassé près de la cheminée où il est exposé à tous les regards, il parvient à se faufiler hors du cercle en se glissant derrière un fauteuil, puis il gagne une embrasure de croisée, mais là, des personnes qui sont assises l'empêchent d'aller plus loin. Il veut revenir sur ses pas, mais madame de Noirmont et sa fille sont venues s'asseoir devant lui et ont fermé la route par laquelle il est arrivé là, si bien qu'il se trouve bloqué dans un tout petit espace d'où il ne pourrait sortir qu'en faisant lever les dames qui sont devant lui ; comme il est incapable d'une telle hardiesse, il se décide à rester dans le coin où il se trouve, jusqu'à ce qu'il plaise au hasard ou à Monfréville de venir le tirer de sa prison.

Les dames qui sont assises devant l'encoignure où Chérubin se tient debout, ne se doutent pas qu'il y a quelqu'un derrière elles. Les conversations continuent dans le salon ; on va, on vient, on rit, on se promène. Chérubin seul ne peut pas bouger et il ne sait trop quelle figure faire dans son petit coin. Madame Géli-

val a passé plusieurs fois devant les personnes qui tiennent Chérubin bloqué, mais elle ne l'a pas aperçu, il s'en félicite, car il n'aurait su que répondre si cette dame lui avait demandé ce qu'il faisait là. Monfréville a reparu aussi dans le salon, mais il n'a pas vu les regards suppliants que lui jette son jeune ami, et loin de s'approcher de lui, il semble éviter de venir du côté où madame de Noirmont vient de s'asseoir.

Près d'une heure s'écoule ainsi, le pauvre Chérubin est très-fatigué de se tenir constamment sur ses jambes, et s'ennuie horriblement dans son petit coin. Cependant il peut entendre ce que madame de Noirmont dit à sa fille, mais cette dame ne fait pas de longues conversations et se contente de répondre brièvement à ce que lui dit la jeune Ernestine

« — Maman, » dit mademoiselle de Noirmont, après qu'une jeune personne a chanté une romance, « est-ce que vous ne voulez pas » que je chante, moi?

» — Non, ma fille, vous êtes trop jeune pour » vous mettre en évidence et d'ailleurs, à moins » que votre père ne l'exige, vous ne chanterez » jamais dans le monde...

» — Pourquoi donc cela, maman...

» — Parce que j'aime mieux dans une jeune » personne la modestie qui se cache, que la va- » nité qui brille.

» — Mais alors maman, pourquoi m'avoir » donné un maître de musique et de chant.

» — Ces talants-là sont plus utiles dans la » solitude que dans le monde.

» — Ah! mais pourtant, maman...

» — C'est assez, ma fille ! »

Un regard de madame de Noiremont impose silence à la jeune fille, mais au bout de quelques minutes elle reprend :

» On ne danse donc pas ici, maman?

« — Non sans doute... est-ce que je vous ai » dit que nous allions au bal.

» — Oh non, mais quelquefois on danse » dans les soirées... c'est bien plus amusant » alors !

» — Vous ne penzez qu'aux plaisirs, qu'à la » danse !

» — Oh ! j'aime tant cela, mon père ma dit que cet hiver il donnerait un grand bal.

» — Un grand bal !... ah ! j'aime à croire » qu'il changera d'idées !

» — Pourquoi donc ne voulez-vous pas, » maman ?

» — C'est bien, taisez-vous. »

La jeune fille se tait en faisant une petite moue bien gentille, alors sa mère lui prend vivement la main, la presse dans les siennes et lui dit d'un ton plus doux et avec une expression de tristesse profondément sentie:

» — Je t'afflige, Ernestine, tu n'aimeras pas » ta mère... »

Pour toute réponse la jeune fille porte à ses lèvres la main de sa mère en murmurant :

« — Oh! tu sais bien que si!...»

Tout-à-coup, en se retournant, la fille de madame de Noirmont aperçoit Chérubin qui ne sait plus sur quelle jambe se tenir. En voyant debout derrière elle ce jeune homme qui fait une si drôle de figure, la jeune Ernestine ne retient qu'à moitié une envie de rire. Sa mère lui dit :

« — Qu'avez-vous donc?... que vous prend- » il? on ne rit pas ainsi en société, c'est incon- » venant... »

Pour toute réponse, la jeune fille pousse doucement sa mère, en balbutiant :

« — Tenez... un petit monsieur... derrière » nous!... »

Madame de Noirmont se retourne et voit alors Chérubin qui, ne sachant plus quelle contenance tenir, lui fait un profond salut. Éton-

née de voir ce jeune homme blotti dans l'embrâsure d'une fenêtre, madame de Noirmont va lui livrer passage... mais en ce moment Monfréville qui vient de découvrir son jeune ami qu'il cherchait en vain dans les salons, s'avance pour l'aider à sortir de sa prison.

En apercevant Monfréville qui vient droit à elle, madame de Noirmont semble éprouver un mouvement convulsif, cependant son visage reste à peu près le même.

« — Pardon, madame, » dit Monfréville, « mais permettez-moi de délivrer un jeune » homme qui, j'en suis certain, est là depuis » longtemps sans oser bouger, parce qu'il au- » rait craint de vous déranger. »

Pour toute réponse, madame de Noirmont fait signe à sa fille de se lever, ce que celle-ci fait aussitôt, Chérubin se hâte alors de profiter du passage en adressant mille excuses à la jeune Ernestine, puis il s'éloigne vivement avec Monfréville, sans remarquer l'extrême pâleur qui couvre le visage de madame de Noirmont et la gaîté forcée de son ami.

« — Il y a plus d'une heure que je suis là ! » dit tout bas Chérubin en suivant son mentor. « Ah ! j'étais bien mal à mon aise !... quel sup- » plice !...

» — Eh! mon cher ami, pourquoi donc allez-
» vous fourrer dans les petits coins... Est-ce
» que... madame de Noirmont vous a parlé ?

» — Cette dame qui a l'air si sévère... qui
» était devant moi... non vraiment, elle venait
» seulement de m'apercevoir... oh! pour cette
» dame-là je n'en serais pas amoureux... quoi-
» qu'elle soit fort belle!... mais je lui trouve
» l'air peu aimable... quelle différence avec la
» comtesse Valdieri... et madame Célival... et
» puis celle-ci... et puis celle-là... »

Pendant que Chérubin promène ses regards amoureux sur les dames qui lui plaisent, M. de Noirmont qui causait avec M. Trichet, quitte celui-ci et vient se placer devant le petit marquis auquel il fait un salut grave et cérémonieux en lui disant :

« — On vient de m'apprendre que le fils de
» feu M. le marquis de Grandvilain était ici, et
» je viens lui dire que je suis charmé de voir le
» fils d'une personne que j'estimais et que j'ho-
» norais à tous égards. Oui, monsieur, j'ai beau-
» coup connu M. votre père... c'était un bien
» galant homme, je ne doute pas que son fils
» lui ressemble, et j'espère qu'il voudra bien me
» faire l'honneur de venir chez moi... voici ma

» carte, monsieur, je compte sur le plaisir de » votre visite. »

Chérubin, tout étourdi de cette nouvelle invitation, salue en disant quelques phrases banales; mais M. de Noirmont, lui prenant la main, l'entraîne avec lui en lui disant :

« — Permettez-moi de vous présenter à ma- » dame de Noirmont. »

Chérubin se laisse entraîner, il se revoit en frémissant ramené près du petit coin où il est resté si longtemps, mais cette fois on ne l'y fait pas rentrer. M. de Noirmont le présente à sa femme, en lui disant :

« — Monsieur est le marquis de Grandvi- » lain... fils d'un homme par qui je m'honorais » d'être distingué. »

Madame de Noirmont qui reconnaît le jeune homme, qui était son prisonnier, réprime un mouvement de surprise, salue froidement Chérubin et semble hésiter à le regarder, comme si elle eût craint de voir encore Monfréville avec lui.

La petite Ernestine se mord les lèvres pour ne pas rire, en entendant son père donner au jeune homme qu'il présente le nom de Grandvilain.

Enfin Chérubin est parvenu à se retrouver libre, il va rejoindre Monfréville qui lui dit :

« — On vous a présenté à madame de Noir-
» mont ?

» — Oui, mon ami.

» — Que vous a-t-elle dit ?

» — Rien, elle m'a fait même un salut assez
» froid.

» — Est-ce que vous irez dans cette maison ?

» — Ma foi, je n'en ai nulle envie, il me sem-
» ble qu'on doit s'y ennuyer horriblement, ce
» M. de Noirmont a une politesse sévère qui
» vous glace !... Après tout, je ne suis pas obligé
» de voir tous les amis de mon père... ils ne
» sont guère de mon âge.

» — Vous mettrez votre carte chez ce mon-
» sieur, et cela suffira, je pense aussi que vous
» ferez tout aussi bien de ne point aller dans
» cette maison. Mais madame Célival vous
» cherche, elle demandait tout-à-l'heure ce que
» vous étiez devenu... je crois que vous avez fait
» sa conquête.

» — Vraiment !... oh ! si cela était vrai !...

» — Tenez, la voilà là-bas... allez donc lui
» dire quelque chose...

» — Mais quoi ?

» — Tout ce que vous voudrez... elle vous

» aidera d'ailleurs à soutenir la conversation, » ne soyez pas timide, mon cher ami, ce ne se- » rait pas le moyen de faire votre chemin dans » le monde. »

Chérubin fait un effort sur lui-même, il se décide à s'approcher de madame Célival ; celle-ci qui le voit venir vers elle, lui adresse un charmant sourire et s'empresse de lui faire signe de venir s'asseoir à son côté ; encouragé par cet accueil, Chérubin va prendre place près de la belle brune, en balbutiant quelques paroles qu'il est impossible d'entendre, mais auxquelles madame Célival répond cependant comme si elle les avait entendues. Une femme spirituelle trouve moyen de donner quand elle le veut de l'assurance au plus timide, en faisant à elle seule les frais de presque toute la conversation. Chérubin se sent plus hardi, plus content de lui-même, il en est venu à être presque tout-à-fait à son aise près de cette dame, lorsque l'inévitable M. Trichet vient se planter devant eux, en s'écriant :

« — Je ne sais pas de quoi il est question!... » Et pourtant je gage que je devine le sujet de » votre entretien. »

Madame Célival, qui paraît assez mécontente que M. Trichet soit venu se mêler dans sa con-

versation avec Chérubin, répond au vieux garçon :

« — Vous voulez toujours deviner ce qu'on » dit!... vous pourriez bien vous tromper... » Voyons, que me disait monsieur?

» — Que vous êtes charmante, adorable... » car on ne peut pas vous dire autre chose. »

Madame Célival sourit d'un air moins contrarié, tandis que Chérubin, qui rougit jusqu'au blanc des yeux, s'écrie :

« — Mais, non! je ne disais pas cela à ma- » dame!...

» — Alors, vous le pensiez! » reprend M. Trichet, « et c'est la même chose. »

Chérubin ne sait plus que dire; il baisse les yeux, et fait une mine si drôle, que madame Célival, qui a pitié de son embarras, dit en se levant :

« — Allons, mon cher Trichet, vous êtes un » vieux fou!... c'est pour cela qu'il faut vous » pardonner. »

Le vieux garçon n'a pas entendu ces derniers mots; il vient de courir près d'un monsieur qui pérore à l'autre bout du salon, et auquel il se fait un plaisir d'aller couper la parole; et madame Célival quitte Chérubin en lui disant, avec un regard tout à la fois aimable et tendre:

« — J'espère, monsieur, que ma maison vous » sera agréable, vous me le prouverez en venant » souvent me voir.

» — Eh bien, » dit Monfréville en rejoignant Chérubin, « il me semble que vos affaires sont » en bon train.

» — Ah! mon ami, cette dame est char- » mante ; auprès d'elle, il me semblait que j'a- » vais de l'esprit!... Je n'ai jamais été si content » de moi-même.

» — C'est toujours ainsi!... *L'amitié d'un » grand homme est un bienfait des Dieux*! Mais » l'amour d'une femme aimable est le plus » grand bonheur sur la terre! Venez, vous ne » jouez pas, ni moi non plus, il est temps de » partir. »

Chérubin et Monfréville sortent alors du salon, que la famille de Noirmout avait quitté peu de temps auparavant.

CHAPITRE XX.

LA COMTESSE DE GLOBESKA.

—

Il est neuf heures du soir, et deux hommes, qui semblent attendre et observer, se promènent dans la rue Grenétat, l'un, allant depuis le milieu à peu près jusqu'à la fontaine qui fait le coin de la rue Saint-Denis, a une grande redingote qui lui pince parfaitement la taille et qui est boutonnée jusqu'au menton, la tournure d'un petit maître et des gants paille;

mais, lorsqu'il passe devant une boutique bien éclairée, on s'aperçoit que sa redingote est usée, tachée en plusieurs endroits, et que ses gants paille ne sont plus de la première fraîcheur. Ce monsieur fume un cigare avec toute la grâce d'un habitué de Tortoni.

Le second personnage, qui est enveloppé dans un vieux carrick noisette, que nous connaissons déjà, a la tête couverte d'un chapeau rond, dont les bords sont tellement larges et la forme tellement plate, que de loin il semble avoir la coiffure d'un charbonnier. Celui-là ne fait que quelques pas, depuis une maison ayant une allée fort sombre, dont la porte reste ouverte, jusqu'à deux ou trois maisons plus loin, mais alors ses yeux ne perdent pas de vue l'allée dont il s'éloigne.

Dans ces deux individus, on a déjà reconnu Daréna et son digne ami, M. Poterne.

Depuis que son homme d'affaires ne peut plus en faire avec le jeune marquis de Grandvilain, Daréna est beaucoup déchu de sa splendeur; les bénéfices ayant été mangés par lui en fort peu de temps, il est retombé dans ce qu'il appelle une *noble débine*, que M. Poterne qualifie, lui, de *pâne complète*.

Daréna a bien encore de temps à autre re-

cours à la bourse de son jeune ami, mais en usant trop souvent de ce moyen, il craint de se perdre entièrement dans l'esprit de Chérubin ; car, malgré sa candeur naïve, il y a chez ce jeune homme un bon sens naturel qui lui fait deviner ce qui n'est pas convenable, et Daréna ne voudrait pas se fermer tout-à-fait l'hôtel de Grandvilain.

« — Ha ça ! est-ce que cet animal de Po-» terne se fiche de moi ? » dit Daréna en s'arrêtant au coin de la rue pour secouer les cendres de son cigare. « Faire faction dans la rue Gre-» nétat... où il y a constamment de la crotte!.. » c'est champêtre ?... je devrais être au foyer » de l'Opéra maintenant!... Ah! j'oublie tou-» jours que ma toilette est un peu raffalée!... » quel fichu cigare!... pouah!... on ne trouve » rien de bon dans ce quartier-ci ! »

Daréna jette le bout de son cigare, revient sur ses pas, et s'arrêtant près de Poterne, qui est placé contre une borne, les yeux fixés sur l'allée noire qui est en face de lui, le pousse du coude, en lui disant :

« — Est-ce que nous allons rester encore là » longtemps, vieux matou? sais-tu que cela » commence bigrement à m'ennuyer ?

» — Quand on veut mener une entreprise à

» bonne fin, il faut de la patience, » répond Poterne sans détourner les yeux.

« — A bonne fin!... je crois que ta fin ne » sera guère bonne à toi, vieux drôle, mais » pourquoi la donzelle se fait-elle ainsi atten- » dre?... Elle ne sait donc pas que tu es là?.... » Voyons, Poterne, répondez à votre ami. »

Poterne se retourne vivement en disant à voix basse : « D'abord ne me nommez donc » pas, je vous en supplie... je n'ai pas besoin » que la petite sache mon vrai nom, elle pour- » rait le redire par oubli, par bêtise, et tout « le fruit de mon plan serait à veau-l'eau!...

» — Tu devrais bien y être, toi, à veau- » l'eau!... mais voyons, redis-moi un peu ce » que tu as imaginé... que je voie si cela a le » sens commun... car je ne t'ai pas bien écouté » ce matin.

» — C'est très-simple : nous voulons tâcher » de rendre le jeune Chérubin amoureux, afin » de l'enfoncer dans une intrigue qui puisse » nous être lucrative.

» —Hélas oui, car si *l'or n'est qu'une chimère!* » tous ces polissons de tailleurs refusent de » me faire des habits sans cette chimère-là!

» — Pour rendre notre Adonis bien épris il » fallait d'abord trouver une jolie fille.

» — C'est juste, c'est comme pour un civet : » prenez d'abord un lièvre.

» — J'ai découvert ce qu'il nous fallait... là, » dans cette maison, au troisième sur le der- » rière..... il y a une rose..... une véritable » rose !

» — Une rose dans cette vilaine maison... » et sur le derrière... j'ai grand peur que ta rose » ne soit qu'un gratte-cul !

» — Vous en jugerez vous-même tout-à- » l'heure... voici l'heure où les ouvrières quit- » tent leur travail, je suis même étonné qu'elles » ne soient pas encore sorties.

» — Et que fait-elle cette rose purpurine ?

» — Elle fait des chapeaux de paille d'Ita- » lie.

» — Ah ! très-bien, et elle est honnête ?

» — Ah ! je ne vous la donne pas pour une » Rosière ; mais elle a l'air fort décent ; elle » adore un petit *pays* à elle, qui a été obligé de » partir comme simple tourlourou, et tout son » bonheur serait de pouvoir amasser de quoi » épouser son petit pays quand il reviendra ; » aussi n'écoute-t-elle pas tous les jeunes gens » qui courent chaque soir après elle, parce » qu'elle sait bien que ce sont des gamins, qui

» ne la mettront pas à même de s'établir avec
» son petit pays.

» — Bravo! cette jeune fille a d'excellents
» principes; et comment as-tu fait sa connais-
» sance?... en lui payant des marrons?

» — En la défendant contre un jeune garçon
» coiffeur qui, pour lui prendre le bras, s'adres-
» sait toujours à un endroit plus bas...

» — Ces coiffeurs sont bien scélérats, voilà
» où conduit l'habitude de faire du crépé... et
» qu'as-tu proposé à ce bouton de rose?

» — D'abord je me suis donné pour un noble
» Polonais, le comte Globeski.

» — Faquin! qui se permet de prendre le ti-
» tre de comte!... après?

» — J'ai dit à la jeune fille que si elle vou-
» lait je lui ferais gagner une somme très-ron-
» delette .. comme elle croyait d'abord que j'é-
» tais amoureux d'elle, elle m'a répondu que
» j'étais trop laid.

» — C'est bien, j'aime cette franchise.

» — J'ai rassuré la petite en lui disant qu'il
» ne s'agissait pas de moi, mais d'un jeune
» homme fort gentil... que pour des raisons de
» famille nous désirions rendre amoureux
» d'elle.

» — J'adore les raisons de famille !... conti-
» nue ;

» — Ma jolie ouvrière ne m'a pas paru avoir
» l'imagination très-ouverte, malgré cela elle a
» compris à peu près. C'est une Alsacienne, elle
» se nomme Chichette Chichemann... elle a un
» léger accent... mais qui n'est pas désagréa-
» ble, et que l'on peut prendre pour l'accent
» polonais, d'autant plus que cette langue res-
» semble beaucoup à l'allemand. Enfin, j'ai ren-
» dez-vous avec elle ce soir, nous allons la me-
» ner dans un café, et là nous conviendrons de
» nos faits ; vous verrez qu'elle est extrêmement
» jolie, et qu'elle a un petit air virginal à s'y
» méprendre. Quand elle sera habillée en com-
» tesse polonaise, il est impossible que le jeune
» marquis n'en devienne pas éperduement
» amoureux.

» — Il faut l'espérer, et alors hâtons-nous
» d'agir, car Monfréville mène maintenant Ché-
» rubin dans le grand monde ; nos marquises
» et nos comtesses véritables trouveront l'ado-
» lescent fort gentil ; de son côté il deviendra
» aussi amoureux de quelqu'une de ces dames,
» et si son cœur était bien pris...

» — Nous en serions pour nos frais, nous
» autres !

» — Ah bah! pourvu que ta petite soit vraî-
» ment jolie... cela n'empêcherait pas : il y a
» toujours dans le cœur humain de la place pour
» un nouvel amour... à dix-huit ans et demi,
» moi, j'aurais aimé les quatre parties du mon-
» de... Ah! attention, je crois que voilà le trou-
» peau qui sort.»

En effet, plusieurs jeunes filles coiffées de petits bonnets et ayant un modeste tablier, sortent de l'allée sombre ; quelques-unes sont bientôt rejointes par des jeunes gens qui guettaient aussi l'instant de leur départ. D'autres s'èloignent seules. Daréna et Poterne, plantés de l'autre côté de la rue, laissent passer toutes ces ouvrières ; enfin, la dernière traverse lestement le ruisseau, et vient à Poterne qui tâche de faire une voix aimable en lui disant :

« — Vous m'avez reconnu, mademoiselle
» Chichette?

» — Ah! je crois pien... fous ressemblez à
» un charbonnier avec fotre grand chapeau!.. »

Daréna part d'un éclat de rire, la jeune ouvrière s'arrête en disant :

« — Ah! fous êtes avec quelqu'un messié
» Globesky?...

» — Oui, un de mes amis intimes, et qui est
» chargé de conduire l'affaire dont je vous ai

» parlé... nous allons causer ensemble quelque » part.

» — Oui, ma chère enfant, » dit Daréna, en prenant le bras de la jeune ouvrière qu'il passe sous le sien, « nous allons jaser en buvant du » punch... aimez-vous le punch?

» — Oh! foui, peaucoup!... » répond l'Alsacienne, en regardant Daréna.

« — Très-bien, je vois que nous pourrons » nous entendre!... Je suis un peu moins laid » que monsieur; donnez-moi le bras, je vous » ferai moins peur que lui. Y a-t-il un café un » peu propre par ici?... Gagnons la rue Saint-» Denis... Je ne vous ai pas regardée encore; » on m'a dit que vous étiez ravissante..... Je » dois cependant m'en assurer. Ah! bon, voilà » justement un pharmacien. »

Daréna entraîne la petite ouvrière devant la boutique du pharmacien, et, la plaçant devant un de ces globes bleus qui jettent dans la rue une clarté blafarde, la regarde et s'écrie :

« — Fort bien!... ah! ma foi, fort gen-» tille!... Et si nous sommes comme cela vue à » travers un bocal, qu'est-ce que nous serons » donc tout-à-l'heure? Ah! voilà un café, en-» trons. »

Ces messieurs entrent dans le café avec ma-

demoiselle Chichette ; ils choisissent une table dans un coin de la salle, afin de pouvoir causer plus à leur aise, et Daréna dit au garçon :

« — Un bol de punch au rhum!... tout ce » qu'il y a de plus soigné. »

Poterne fait la grimace et dit tout bas à Daréna :

« — Cette petite se serait bien contentée de » bière... Ce n'était pas la peine de...

» — Quest-ce que c'est?.... nous tombons » dans la vilenie!... Poterne, mon ami, vous » savez que je n'aime pas ce genre là.

» — Mais ne m'appelez donc pas Poterne!...

» — Alors tais-toi, et ne m'ennuie pas avec » tes sottes réflexions. »

Mademoiselle Chichette est allée se placer à la table, où elle ne paraît pas s'inquiéter du tout de ce que disent les messieurs qui sont avec elle. L'Alsacienne peut avoir vingt ans; elle est très-petite, mais elle a déjà un embonpoint fort agréable; elle a une figure ronde, des yeux bruns, pas très-grands, mais bien fendus et surmontés de légers sourcils fort bien dessinés; une petite bouche, de jolies dents, un petit menton rond enjolivé d'une légère fossette, des joues un peu rebondies, puis une grande fraîcheur répandue sur tout cela achève

de faire une charmante figure de villageoise; du reste, point de physionomie, point d'expression dans les yeux... Toujours le même calme et le même sourire.

Daréna examine de nouveau l'Alsacienne, et dit bas à Poterne :

« — Elle est jolie... elle est fraîche comme » une rose... elle a l'air décent... elle a même » l'air bête, mais ça passera pour de la candeur. » Allons, tu as fait une véritable trouvaille; » quand ce sera en toilette, il est impossible que » Chérubin n'en devienne pas amoureux. Ah! » voilà le punch... buvons... Buvez, jeune Chi- » chette... Les Alsaciennes ont ordinairement » le gosier très-développé. »

Mademoiselle Chichette sourit et prend un verre, en disant :

« — Ah! foui, che bois pien!

« — L'accent est un peu prononcé! » murmure Daréna. « Enfin n'importe, c'est du po- » lonais, c'est convenu... Garçon, des macarons » donc! Comment! vous voyez que nous avons » une dame, et vous oubliez les macarons!..... » Est-ce que vous n'en avez pas?... Quand on » n'en a pas on en fait!

» — On est allé en chercher, monsieur.

» — C'est heureux. En attendant, donnez-

» nous des échaudés, des croquets..... ce que
» vous aurez. »

Pendant ce dialogue, Poterne pousse des soupirs étouffés. Enfin, on apporte une corbeille que Daréna place devant la jeune ouvrière, et il se bourre lui-même d'échaudés comme s'il n'avait pas dîné. Voyant cela, M. Poterne se décide à puiser aussi dans la corbeille, et à dévorer tous les croquets; Daéna lui dit avec un sérieux comique :

« — Vous voyez bien, comte de Globeski,
» que j'ai eu raison de demander ces bagatelles.
» Mais maintenant, parlons d'affaires, et allons
» au fait.

» Mademoiselle Chichette, vous avez une des
» plus jolies figures que l'on puisse rencontrer
» dans Paris et dans la banlieue. Nous voulons
» qu'un jeune homme devienne très-amou-
» reux de vous... Ce sera facile; mais nous vou-
» lons qu'il y ait des obstacles à son amour,
» pourquoi?... cela ne vous regarde pas, l'es-
» sentiel est que vous fassiez exactement ce que
» l'on vous dira. D'abord, vous êtes la femme
» de monsieur le comte de Globesky... par con-
» séquent, vous êtes la comtesse Globeska! c'est
» l'usage polonais; les hommes prennent un i,
» les femmes un a.

» — Oh! non, je veux être la femme de mon » betit pays! che lui ai promis!

» — Mais, sacrebleu! ceci est pour la frime, » c'est la comédie que nous voulons vous faire » jouer.

» — Ah! foui! foui!... pour rire!... Ah! che » veux pien.

» — Vous êtes donc la comtesse de Globeska, » Polonaise réfugiée... et votre mari que voilà... » Monsieur qui est si vilain, est horriblement » jaloux; fourrez-vous tout cela dans la tête. On » vous donnera une jolie toilette, ça ne peut pas » vous déplaire... et vous logerez avec monsieur » pendant quelques jours... excepté la nuit, » mais en tout bien tout honneur!...

» — Ah! foui! foui!...

» — Et, quand le jeune homme sera bien » amoureux, vous l'aimerez aussi si cela vous » fait plaisir, du reste il en vaut bien la peine! » c'est un charmant garçon... vous ne haïssez » pas les charmants garçons?

» — Ah! ah! foui! foui!...

» — Et pour tout cela vous aurez vingt- » cinq napoléons, autrement dit cinq cents » francs... »

Poterne pousse Daréna en lui disant à l'oreille :

« — C'est trop! c'est trop! elle nous aurait » secondé pour deux ou trois louis... »

Daréna continue :

« — Oui, vous aurez cinq cents francs... six » cents même ! si l'affaire marche bien... je vous » les garantis et monsieur vous les paiera..... » hein, c'est gentil cela.

« — Ah ! foui ! foui !

» — Sapristi! » dit Daréna en se retournant, « elle me fait l'effet d'être bête comme plu- » sieurs oies !... enfin ! c'est égal! l'amour est » aveugle, il a aussi le droit d'être sourd.... Bu- » vons ! garçon, un autre bol.

» — Mais... mais...

» — Taisez-vous, comte de Globeski! vous » êtes libre de ne plus boire.... mais vous aurez » toujours le droit de payer. »

Le second bol est apporté ; la jeune Alsacienne a encore plus de couleur, ses yeux commencent même à s'animer, et Daréna s'écrie :

« — Ah! fichetre! si Chérubin la voyait » maintenant... quel incendie elle allumerait... » Comte de Globeski, vous ferez en sorte que » Chicheste ait demain soir ces yeux-là... vous » lui donnerez une légère pointe.

» — Oui... avec du coco! » murmure Poterne en se mouchant.

« — Attention! comme c'est au spectable » qu'il est le plus facile de faire connaissance, » demain soir le comte de Globeski mènera son » épouse au spectacle... au Cirque; c'est le » théâtre favori des étrangers.

» — Soit, » dit Poterne, « nous irons au Cirque; nous nous placerons à l'amphithéâtre » des Secondes.

» — Et pourquoi pas au Paradis, tout de » suite!..... Hom! vous me faites pitié, Glo- » beski! vous vous placerez aux Premières..... » dans une loge...

» — Mais...

» — Point de mais!.... Madame sera parfai- » tement mise!

» — On tâchera.

» — Et vous, comte, vous aurez soin de ne » pas ressembler à une canaille qui se nomme » Poterne...

» — Il n'y a aucun danger.

» — Nous irons nous mettre dans votre loge... » derrière vous; la comtesse Globeska assassi- » nera mon jeune ami de ses œillades..... vous » entendez, petite?

» — Oh! foui! foui!...

» — Et surtout elle n'aura pas l'air de me » connaître.

» — Foui ! foui !

» — Le comte Globeski sortira dans un » entr'acte sans son épouse... celle-ci répondra » aux jolies choses que mon jeune ami lui dira... » elle n'en dira pas long de peur de lâcher quel- » ques bêtises, mais elle sera tendre et pas- » sionnée.

» — Oh ! foui, foui ! ..

» — Après le spectacle le comte emmènera » sa femme, nous les suiverons .. il prendra » une voiture, nous les suiverons toujours... le » le reste ira tout seul. C'est bien entendu bien » compris.... il n'y a plus de punch.... payez, » comte, et partons.

Poterne paie en gémissant, Daréna l'oblige même à donner six sous au garçon, puis on sort du café. Mademoiselle Chichette demeure dans la rue Saint-Denis, on la reconduit jusque chez elle, d'où elle promet de ne pas bouger le lendemain pour attendre M. de Globeski; ensuite, Daréna va flaner au Palais-Royal et Poterne va se coucher.

Daréna avait pris ses mesures d'avance, il savait que le lendemain Monfréville était d'un grand dîner, que par conséquent Chérubin serait libre; il l'avait vu le matin et lui avait dit :

« — Demain, je veux passer la soirée avec » vous... vous me sacrifierez bien une soirée de » vos grandes dames!... vous ne sortez plus des » salons maintenant.... on vous accapare.... » Monfréville ne vous quitte plus, mais mon » amitié demande son tour et comme je ne vais » plus dans le monde... pour le moment!... j'ai » des temps comme cela, eh bien, nous irons » au spectacle. »

Chérubin avait accepté. Cependant il commençait à prendre goût aux grandes soirées; l'aimable accueil qu'il recevait partout, chassait peu à peu sa timidité; madame Célival était pour lui plus aimable qu'avec tout autre; ce qui paraissait contrarier plusieurs messieurs, entr'autres le colonel qui ressemblait à un chat et le beau jeune homme qui avait l'air d'un Romain.

Ce n'était pas tout : la délicieuse comtesse Valdieri, si capricieuse, si nerveuse, si vaporeuse et qui recevait souvent comme par grâce les hommages qu'on lui adressait, avait cru d'abord que le marquis Chérubin viendrait bien vite grossir la foule de ses adorateurs; mais le jeune homme s'était contenté de l'admirer de très-loin, cette fois sa timidité l'avait bien servi; la petite comtesse avait éprouvé un

violent dépit de ce qu'elle attribuait à de l'indifférence, car à présent, on ne peut pas présumer que les jeunes gens soient timides, et madame de Valdieri s'apercevant que Chérubin causait beaucoup avec madame Célival, faisait tous ses efforts pour enlever à celle-ci cette nouvelle conquête; chez les femmes le dépit conduit quelquefois à l'amour, et un autre que Chérubin eût déjà profité de la rivalité qu'il faisait naître.

La jolie comtesse avait engagé le jeune marquis à venir à ses soirées, M. Valdieri, en époux complaisant avait joint ses instances à celles de sa femme, et Chérubin allait chez la vaporeuse Emma, qui près de lui se montrait fort aimable et semblait oublier ses maux de nerfs.

Puis, dans une rue qui avoisinait l'hôtel, il y avait une assez belle boutique de lingerie, et dans cette boutique, parmi plusieurs jeunes filles occupées constamment à travailler dans le comptoir, il y en avait une aux cheveux blonds-puces, aux yeux un peu roux, qui avait un petit nez retroussé à la Roxelane et un air extrêmement éveillé; celle-là, lorsque Chérubin passait, trouvait toujours moyen d'être contre la porte et de lui sourire, ou de sortir un moment dans la rue sous le moindre pré-

texte; et plusieurs fois, en passant tout près du jeune homme, elle lui avait dit en tenant ses yeux baissés :

« — Je sors tous les soirs à neuf heures..... » si vous avez envie de me parler, attendez-moi » un soir au bout de la rue, je m'appelle Céla- » nire. »

« — Enfin Chérubin avait aussi rencontré plusieurs fois mademoiselle Malvina qui n'était plus habillée en Suissesse, mais qui était fort agaçante avec son petit bibi rose; sa robe un peu courte et l'écharpe de soie noire qui lui serrait la taille de manière à faire rebondir ses hanches d'une façon très-évidente, et Malvina s'était arrêtée devant le jeune homme, lui avait lancé une œillade brûlante et lui avait dit :

« — Vous ne voulez donc pas venir me voir, » monsieur Chérubin, savez-vous que c'est bien » mal et que vous êtes un ingrat de ne pas cul- » tiver ma connaissance..... vous savez mon » adresse, venez déjeuner avec moi..... je me » lève tard.... mais je vous permets d'arriver de » très-bonne heure. »

Chérubin était ainsi sous le feu roulant de plusieurs conquêtes, lorsque Daréna, qui a trouvé moyen de soigner sa toilette, vient le

prendre et l'emmène au Cirque, boulevard du Temple.

Chemin faisant, le jeune homme ne manque pas de faire à Daréna le récit de tout ce qui lui arrive, et celui-ci, qui l'a écouté avec attention, lui dit :

« — Il me paraît mon cher ami, que décidément vous êtes un Faublas, toutes les femmes vous adorent! et vous?

» — Moi... oh! je les adore aussi!...

» — Anisi vous aimez madame Célival?

» — Mais.... je crois que oui.... je la trouve bien séduisante.

» — Et la langoureuse comtesse de Valdieri?...

» — Oh!... elle me plaît aussi beaucoup.

» — Et la grisette..... autrement dit la lingère?

» — Je la trouve très-gentille!

» — Et Malvina... qui fait si bien les pirouettes?

» — Elle est fort à mon goût!

» — Eh bien, alors..... où en êtes-vous avec toutes ces dames?... entre homme, parbleu! on ne fait pas mystère de tout ça!...

» — Où j'en suis... mais... je... je n'en suis pas plus avancé... »

Daréna part d'un éclat de rire qui contrarie beaucoup Chérubin, et reprend enfin :

« — Alors, mon cher, c'est que vous ne » l'avez pas voulu ! et d'après cela, je dois pen- » ser que toutes ces dames n'ont fait que fort » peu d'impression sur votre cœur. Après tout, » je comprends cela... des conquêtes de salon... » des grisettes.... des lorettes.... cela n'a rien de » piquant !..... quelquefois le hasard nous fait » rencontrer beaucoup mieux que cela.... mais » nous voici au théâtre du Cirque. »

Chérubin va prendre des billets, Daréna lui laisse toujours ce soin, ils entrent dans la salle.

« — Nous serons bien ici. » dit Chérubin en s'arrêtant à l'entrée du balcon.

Mais Daréna, qui vient d'apercevoir dans une loge les personnes qu'il cherche, répond à son jeune ami :

« — Nous serons mieux dans une loge..... » d'ailleurs c'est plus convenable, venez... dans » celle-ci par exemple.

Et Daréna se fait ouvrir la loge dans laquelle il a reconnu Poterne et mademoiselle Chichette Chichemann.

Pour reconnaître ces deux personnes il fallait avoir le coup-d'œil de Daréna, il fallait sur-

tout être certain qu'elles seraient là, car elles sont parfaitement déguisées, mais c'est surtout Poterne qui est méconnaissable.

L'ami intime de Daréna a fait le sacrifice des cheveux hérissés qui couvraient son chef; il s'est fait tondre et tellement près qu'il ressemble à un caniche revenant du Pont-Neuf; il a adapté sur son nez des lunettes vertes qui sur le côté sont fermées par un taffetas de même couleur; enfin il a fourré dans l'intérieur de sa bouche quelque chose qui, de ses joues creuses fait continuellement des joues bouffies. Le changement est complet, un paletot bleu à brandebourgs, qui est boutonné jusqu'au menton et qui lui sert presque de cravate, habille assez convenablement le faux comte de Globeski.

Quant à mademoiselle Chichette, elle a une robe de soie rose fanée, une grande pélerine bordée de poil et une espèce de petite toque de velours vert, avec des glands et des ganses de soie de même couleur, qui retombent sur son oreille gauche. Sa toilette n'est pas fraîche, mais sous la toque de velours sa figure ronde est encore plus jolie, et l'étonnement qu'elle éprouve de se voir si belle donne à ses yeux une expression presque piquante.

Daréna a vu tout cela d'un coup-d'œil et il se dit :

« — Ce misérable Poterne lui a acheté cette » toilette-là au Temple! enfin la petite est fort » jolie heureusement, et si mon jeune Cupidon » ne prend pas feu, je commencerai à croire » qu'il y a quelque chose de malheureux dans » son organisation. »

Poterne a donné un coup de genou à mademoiselle Chichette, en lui indiquant du regard le jeune homme qui vient de s'asseoir derrière elle; la soi-disant Polonaise s'est retournée, et après avoir lorgné Chérubin, elle murmure :

« — Il est pien choli... presque autant que » mon betit pays! »

De son côté Chérubin a regardé la dame qui est devant lui, et il dit tout bas à Daréna :

« — Mon ami, voyez donc cette jolie per- » sonne!... »

Daréna avance la tête, feint de paraître frappé d'admiration, et répond à Chérubin :

« — C'est-à-dire que je n'ai encore rien vu » d'aussi parfait... la fraîcheur de la rose et l'é- » clat du lys!.... c'est une perle..... à votre âge

» j'aurais attaqué la lune pour posséder cette » femme-là. »

Chérubin ne répond pas, mais il s'occupe plutôt de la jeune femme en toque verte que de la pièce que l'on joue; de son côté mademoiselle Chichette, fidèle à ses instructions, se retourne à chaque instant pour regarder Chérubin, cela dure même quelque fois si longtemps que Poterne est obligé de la pousser, en lui disant à voix basse :

« — Assez... vous allez trop loin... on croi- » rait que vous ne faites pas autre chose sur les » boulevards! »

Au bout de quelque temps, Daréna dit à son jeune ami :

« — Il me semble que cela va très-bien... et » que vos affaires sont en bon chemin avec ce » bouton de rose.

» — Mais... en eff t... elle me regarde sou- » vent... Je ne sais pas si je dois espérer.

» — Comment vous ne savez pas! et que » diable voulez-vous donc qu'une dame fasse » de plus à la première vue que de vous rendre » vos œillades..... avec de très-gros intérêts » même!. . vous avez fait sa conquête... c'est » évident... Ah! que vous êtes heureux!... j'ai

» idée que c'est une étrangère... cet homme-là » n'est pas Français; ce doit être le mari...

» — Vous croyez...

» — Du reste il a l'air très-comme il faut.

» — Vous trouvez?

» — Il me semble que cela saute aux yeux. »

Dans un entr'acte, M. Poterne ne manque pas de sortir seul, alors Daréna sort aussi, en disant à Chérubin :

« — Voilà une occasion excellente pour en- » tamer l'entretien... allez hardiment.

» — Vous croyez que je puis...

» — Je vous réponds que la dame le désire » aussi... d'ailleurs il est difficile d'être plus » laid que ce monsieur qui est avec elle, et elle » ne serait pas sa femme si elle ne le trompait » pas. »

Chérubin, resté seul avec la jolie personne dont il se sent très-amoureux, se demande comment il va entamer l'entretien; cependant on lui fait des yeux qui doivent l'inviter à parler, et l'on y joint même des sourires fort tendres, le jeune homme se risque enfin :

« — Madame aime le spectacle?

» — Foui, messié.

» — Madame y va souvent?

» — Non, messié, ah! j'y allais autrefois » peaucoup avec ma cuisine. »

Chérubin ouvre ses oreilles et cherche à comprendre ; mademoiselle Chichette poursuit :

« — Ma cuisine, il aimait bien le specta- » cle.

» — Ah! c'est sans doute d'une cousine que » vous voulez parler?

» — Foui, foui, ma cuisine.

» — Et ce monsieur qui est avec vous... est- » ce que c'est votre mari?

» — Ah! foui... le comte Globe... Globe... » ah! tiens!... je sais blus son nom!... je suis » pête!...

» — Vous n'êtes pas Française, madame?

» — Oh! non... che suis d'Alsa... non, non, » che suis d'autre part! J'ai encore ouplié .... » che suis pien pête. »

Mademoiselle Chichette dit tout cela si drôlement, et en reposant si souvent ses regards sur Chérubin, que le jeune homme ne fait pas attention à l'incohérence de ses discours, mais s'enflamme de plus en plus pour la jolie étrangère.

« — Maintenant, madame, vous plaisez-vous » à Paris?

» — Oh! foui, che me plais... mais che » pense touchours à mon betit pays!...

» — Ah! vous le regrettez?

» — Foui! che voudrais revoir mon petit » pays!

» — Vous aimez votre pays... C'est bien na- » turel!...

» — Oh! foui..... Il est turluru, mainte- » nant. »

Ici, Chérubin ne comprend plus, mais Poterne revient, ce qui est très-heureux pour mademoiselle Chichette, qui oublie son personnage et commence à dire des bêtises.

Daréna ne tarde pas à revenir aussi; il demande à Chérubin s'il a avancé ses affaires avec la jolie femme.

« — Oui, nous causions... elle ne deman- » dait pas mieux. Vous ne vous êtes pas trompé, » le monsieur est son mari; elle est étrangère, » elle a un accent très-fort.

» — Ce sont des Polonais, je l'ai appris dans » le foyer...

» — Il paraît qu'elle aime beaucoup son » pays, car elle le regrette et en parle sans » cesse!

» — Son pays..... Ah! oui, la Pologne.....

» Enfin, avez-vous pris rendez-vous avec » elle...

» — Un rendez-vous, oh! nous n'en étions » pas là!...

» — A quoi donc vous amusez-vous alors!.. » Une femme qui est folle de vous! qui vous » mange des yeux!...

» — Vous croyez! .. Quel bonheur!... elle » est si jolie... et son accent est si gentil...

» — Oui, l'accent polonais a beaucoup de » charmes.

» — J'en suis tout-à-fait fou, mon ami.

» — Et vous avez raison ce serait un meur- » tre de ne pas enlever ce bouton de rose à » cette vieille chenille!

» — L'enlever! Comment, vous croyez qu'il » faudra...

» — Chut! laissez-moi faire, je conduirai » tout cela. »

Le spectacle finit. M. Poterne met sur sa tête son chapeau-parapluie, et prend le bras de la belle Chichette. Celle-ci, bien que fort embarrassée dans sa toilette, trouve cependant moyen de tenir sa main droite derrière elle.

Daréna et son compagnon marchent sur les talons des Polonais qui n'ont garde de se re-

tourner. Daréna force presque Chérubin à saisir la main que la dame tient complaisamment sur le bas de sa taille, et le jeune homme devient écarlate en murmurant à l'oreille de son ami :

« — Ah !... elle m'a serré la main ! elle me » la serre encore !... elle me la serre tou- » jours !

» — Parbleu !... qu'est-ce que je vous di- » sais? » répond Daréna. « La sympathie..... je » vous crois fait l'un pour l'autre. »

Et tout en disant cela, Daréna donnait un grand coup de pied dans les jambes de Poterne pour le faire avancer et décider mademoiselle Chichette à quitter la main de Chérubin qu'elle avait l'air de ne plus vouloir lâcher.

Les soi-disants étrangers montent dans un fiacre. Chérubin et Daréna prennent un cabriolet et lui disent de suivre le fiacre qui s'arrête devant un très-modeste hôtel garni de la Vieille-Rue-du-Temple.

« — Très-bien, » dit Daréna, « nous savons » où ils logent, cela suffit pour ce soir. Demain, » vous écrirez un billet brûlant à la Polonaise, » je me fais fort de le lui faire parvenir à l'insu

» de son mari, et je vous certifie qu'elle y ré-
» pondra. »

Tout étant convenu entre ces messieurs, Chérubin rentre à son hôtel et Daréna le quitte en se félicitant du succès de sa ruse.

CHAPITRE XX.

LOUISE A PARIS.

—

Quoique lancé dans le grand monde, quoique l'objet des coquetteries de plusieurs femmes dont on enviait la conquête, malgré les œillades des grisettes et les rendez-vous que lui offraient les lorettes, Chérubin n'avait point oublié totalement le village et cette petite Louise près de laquelle il avait passé ses premières années.

Souvent il parlait de se rendre à Gagny pour

revoir, pour embrasser sa bonne Nicolle; il avait chargé plusieurs fois M. Gérondif d'aller lui porter de ses nouvelles, en accompagnant cette commission de petits présents pour les habitants du village, et en lui recommandant de s'informer du sort de Louise. Le professeur faisait la commission a moitié : il allait à Gagny, il portait les présents, il dévorait des yeux la jeune Louise, qui embellissait chaque jour, puis il revenait dire à son élève que son ancienne compagne était toujours en Bretagne, où elle se plaisait tant, qu'elle ne voulait pas revenir chez Nicolle.

Cependant la veille du jour où il avait été au Cirque avec Daréna, Chérubin avait encore parlé de se rendre à Gagny, et il avait annoncé positivement, devant M. Gérondif, que la semaine ne s'écoulerait pas sans qu'il allât revoir et embrasser sa nourrice.

Alors le professeur était devenu fort inquiet; il s'était dit :

« — Si monsieur le marquis va à Gagny, il » trouvera la jeune Louise, et par conséquent il » verra que je lui ai menti. Il est capable de me » chasser de chez lui; car, malgré sa douceur » habituelle, il a des moments où il est extrê- » mement emporté. Je ne me soucie pas de

» perdre une place de quinze cents francs dans » un bel hôtel où je suis logé, nourri, dorloté, » où mon emploi se borne à dormir, manger et » réciter des vers à l'énorme Turlurette; de » plus, si mon élève revoit cette jeune Louise, » il est probable que son amour pour elle re- » naîtra... et cela contrarierait encore mes des- » seins; car cette petite a allumé dans mon in- » térieur un brasier... Mes vues sont honnêtes, » je veux en faire ma femme, je veux l'élever à » l'honneur de mon nom... Mais pour se ma- » rier il faut avoir quelques avances... En res- » tant encore deux ans chez le marquis j'amas- » serai de l'argent, car je puis mettre de côté à » peu près tout ce que je gagne; il ne s'agit que » de mettre cette petite Louise en sûreté, afin » qu'on ne me la souffle pas. »

M. Gérondif a rêvé à cela toute la journée, et le soir, il est allé rêver à côté de la bonne Turlurette, qui lui fait goûter des fruits à l'eau-de-vie qu'elle sait faire dans la perfection, et pendant que le professeur se délecte sur une troisième prune, le vieux Jasmin, qui devient tous les jours moins ingambe, mais qui est de très-mauvaise humeur de ce que son maître ait pris un jeune jockey, entre chez la femme de charge, et lui dit :

« — Est-ce que vous connaîtriez par hasard » une femme de chambre qui fût sans place?

» — Pourquoi cela? monsieur Jasmin, » demande mademoiselle Turlurette.

« — Ah! c'est parce que dernièrement j'avais » été attendre mon maître dans une réunion... » Il me le défend toujours... mais cette fois-là » son petit jockey était malade... j'en ai profité » pour lui mener le soir son cabriolet..... J'ai » même accroché deux boutiques... mais il y a » des gens qui ne se rangent pas.

» — Enfin, monsieur Jasmin?

» — Enfin, en causant dans l'anti-chambre » avec les domestiques qui se trouvaient là... et » nous avons eu le temps... On reste si tard, à » présent dans les réunions... Bref, il y en a un » qui a dit :

» — Nous cherchons une femme de cham- » bre, pour mademoiselle... Justement.... ma- » dame sa mère est allée passer quelque temps » à la campagne. Monsieur a voulu garder sa » fille avec lui... et puis voilà qu'on a été obligé » de renvoyer la femme de chambre..... parce » qu'on a découvert qu'elle jasait trop avec un » frotteur..... et comme monsieur est très-sé- » vère... ça n'a pas été long, mais nous cher- » chons une autre femme de chambre.

» — Là-dessus, moi j'ai proposé une per-
» sonne que je connais... et qui est remplie
» d'intelligence; mais quand j'ai dit qu'elle
» avait soixante ans, ils m'ont répondu que ce
» n'etait pas la peine de l'envoyer. Ils sont éton-
» nants à présent, ils veulent des enfants pour
» les servir.

» — Je ne connais personne à placer, » ré-
pond mademoiselle Turlurette.

M. Gérondif qui n'a pas perdu un mot de ce que vient de dire Jasmin, prend alors la parole, en affectant un air assez indifférent.

» — Et quelles étaient ces personnes qui
» avaient besoin d'une femme de chambre.....
» Quelquefois, dans mes connaissances à Paris,
» je pourrais obliger quelqu'un en offrant cette
» place, mais avant de me mêler de rien, vous
» comprenez que je veux être certain que c'est
» chez des personnes recommandables.

» — Oh! quant à cela, vous pouvez être tran-
» quille! monsieur Gérondif, » répond Jasmin.
« C'est dans une maison tout ce qu'il y a de
» plus honnête... Chez M. de Noirmont, un an-
» cien magistrat.... un homme qui ne rit ja-
» mais et ne ferait pas de tort à un oiseau.....
» C'était un ami de feu M. de Grandvilain, père
» de notre marquis actuel.

» — Et comment est composée la maison?

» — M. de Noirmont, son épouse et leur fille » qui a quinze ans; une cuisinière, un domesti- » que pour monsieur et la femme de chambre » que l'on demande.

» — Est-ce que le domestique est jeune?

» — Oui... c'est celui avec qui j'ai causé... Il » n'a que cinquante-six ans..... mais il a l'air » très-raisonnable. »

M. Gérondif sourit, et répond :

» — Est-ce une maison où l'on reçoit beau- » coup de monde... où l'on donne des bals.... » de ces gens qui passent leur vie *in varietate* » *voluptas?*

» — Non, jamais de bal... ni de volupétas, » comme vous dites. La dame n'aime pas le » monde, et M. de Noirmont passe sa vie dans » sa bibliothèque. Aussi notre jeune marquis ne » veut pas aller chez eux, quoiqu'il y ait été in- » vité...

» — Ah! il a été invité à y aller.

» — Oui, mais je lui ai entendu dire souvent » en s'habillant le matin :

» — Je n'ai pas envie d'aller dans cette mai- » son-là; on doit horriblement s'y ennuyer.

» — Vous êtes sûr que M. Chérubin a dit » cela?

» — Oui, et même M. de Monfréville lui a ré-
«pondu :

» — Vous ferez bien; c'est une maison qui
» n'a rien d'agréable pour votre âge. »

M. Gérondif se frotte les mains et n'en demande pas davantage. Le lendemain, après s'être procuré l'adresse de M. de Noirmont, il se rend à sa demeure, demande à parler au domestique, se présente comme venant de la part du vieux Jasmin, et ayant une femme de chambre à offrir pour mademoiselle de Noirmont.

Jasmin était le Nestor des serviteurs; sa recommandation était toute- puissante, et celle d'un homme aussi grave que paraissait l'être M. Gérondif, ne pouvait que confirmer dans la bonne opinion que l'on se formait de leur protégée.

Le jeune domestique de cinquante-six ans (comme avait dit Jasmin)répond au professeur que madame était absente et que madame étant absente et monsieur ne se mêlant jamais de détails domestiques, on s'en rapportait à lui pour le choix d'une autre femme de chambre; qu'il accepte de confiance celle que le respectable M. Jasmin veut bien lui adresser, et qu'il

désire seulement qu'elle arrive le plus tôt possible.

Sûr de réussir de ce côté. M. Gérondif remercie, promet d'amener bientôt la jeune fille, part aussitôt pour Gagny, et se rend chez Nicolle.

La présence du professeur ramenait toujours la joie dans la demeure des villageois; car il apportait des nouvelles de Paris, et avec lui on parlait sans cesse de Chérubin.

Après avoir répondu aux questions de Nicolle et de Louise, qui s'informent d'abord de la santé de l'objet de leurs affections, M. Gérondif se tourne vers la jeune fille, et lui dit :

» — Ma belle enfant, c'est pour vous principalement que je suis venu à Gagny, car je » m'occupe de votre avenir... de votre sort..... » Vous avez dix-sept ans... vous êtes grande et » formée au physique comme au moral : j'entends par-là que vous avez une raison précoce; » ensuite, en assistant aux leçons que je donnais à mon élève, vous en avez profité ; vous » lisez et écrivez fort convenablement et parlez » même votre langue assez correctement. . De » plus, vous maniez l'aiguille avec facilité et me » paraissez apte à tous les ouvrages de votre » sexe; n'est-il pas vrai, mère Nicolle ?

» — Mais oui que c'est vrai, » répond la bonne femme tout en ouvrant de grands yeux. « Ah » ça, quoi donc que vous manigancez pour no- » tre Louise, est-ce que vous voulez en faire une » duchesse aussi !

» — Non, pas tout-à-fait, mais je vous le ré- » pète, je veux assurer son sort..... En restant » dans ce village quel serait l'avenir de Louise? » Elle n'a point de parents, point de fortune, il » faudrait donc qu'elle se trouvât fort heureuse » si quelque rustre sans éducation voulait bien » l'épouser.

» — Oh ! jamais ! jamais !... » s'écrie Louise, « je ne veux pas me marier, moi.

» — Mais mon Dieu, ma chère enfant, » re- prend Nicolle, « tu sais ben que je ne te force- » rons pas; et que je ne te renverrons jamais de » cheux nous...

» — Tout cela est fort bien, » répond Géron- dif. « Mais si Louise trouvait une bonne place à » Paris, dans une maison honorable, où elle » pourrait faire quelques épargnes... puis en- » suite trouver un parti avantageux, il me sem- » ble que cela ne serait point à dédaigner.

» — A Paris ! s'écrie Louise en faisant une ex- clamation de joie. « J'irais à Paris.... oh ! quel » bonheur !... que je serais contente... oh ! oui,

» oui, n'est-ce pas ma mère que tu le veux » bien!

» — Comment, mon enfant! tu veux aussi » me quitter! dit tristement Nicolle, mais Louise l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant :

« — Mais songe donc qu'il y est, *lui*... à Pa- » ris... en habitant la même ville que lui, je » pense que je pourrais le voir... le rencontrer » quelquefois... et c'est cette pensée seule qui » me fait désirer d'aller à Paris... N'est-ce pas, » monsieur Gérondif, qu'on se rencontre... » qu'on se voit quand on habite le même en- » droit... et que je le verrais si j'étais à » Paris?

» — Vous le verriez... qui?

» — Mais Chérubin... M. le marquis... et de » qui donc voulez-vous que je parle si ce n'est » de lui? »

Le professeur comprend que c'est l'espoir seul de revoir Chérubin, qui fait que la jeune fille acceuille avec joie sa proposition; il se garde bien de la détromper et répond :

« — Certainement, quand on habite la même » ville il y a bien plus de probabilité à se voir » que lorsqu'on est l'un au midi, l'autre au nord... » ou si vous aimez mieux l'un *per fas* et l'autre

» *nefas*. Eh! bien, jeune et intéressante Louise,
» ce que je désirais rencontrer pour vous, je le
» tiens; une place de femme de chambre vous
» est offerte dans une maison de premier choix..
» et quand je dis femme de chambre, c'est
» comme si je disais : femme de compagnie! et
» quand je dis : femme de compagnie, c'est
» comme si je disais : amie d'une jeune demoi-
» selle de quinze ans que l'on dit aussi aimable
» que bonne... seulement vous l'aiderez à s'ha-
» biller... et elle ne vous aidera pas... mais en-
» tre amies cela se voit tous les jours; il y en a
» une qui fait tout et l'autre qui se promène.
» Enfin, vous serez bien mise... l'amie qui se
» promène donne ordinairement les robes et les
» fichus dont elle ne veut plus à l'amie qui l'ha-
» bille; puis vous gagnerez de l'argent, ce qui
» ne gâte jamais rien, car avec l'argent on a de
» l'or, et l'or est le métal le plus pur... quand il
» n'y a point d'alliage avec. Eh! bien, répondez,
» que pensez-vous de ma proposition?

» — Oh! moi je ne demande pas mieux...
» si ma mère adoptive y consent!...

» — Dam! mon enfant, » dit Nicolle, puisque
» ça te fait tant plaisir d'aller à Paris, je ne vou-
» lons pas m'y opposer; d'ailleurs je pensons
» que M. Gérondif, qui a été maître d'école du

» pays, ne peut rien te proposer que pour ton » bien...

» — Vous avez de l'esprit comme Esope, dame » Nicolle, quoique vous ne soyez pas bossue! » je ne veux que préparer un sort heureux à » cette *puella formosa*... et l'avenir vous le prou- » vera.

» — Et... M. Chérubin? » reprend Louise, qui n'ose plus dire rien que Chérubin, en parlant de celui qu'elle aime. « Sait-il ce que vous » me proposez?... veut-il bien que j'aille à » Paris? »

M. Gérondif se gratte le nez un moment, puis répond avec assurance ;

» — S'il le sait! mais assurément... et il dé- » sire beaucoup que mon offre vous agrée.

» — Oh! alors il n'y a pas à hésiter, n'est-ce » pas, ma bonne mère, j'accepte, monsieur, je » partirai quand vous voudrez... je suis prête.

» — Alors nous allons partir sur-le-champ.

» — Quoi! » s'écrie Nicolle, « vous allez l'em- » mener comme ça tout de suite, cette chère » enfant?

» — Il le faut, dame Frimousset, l'emploi » que je lui fais avoir est envié par beaucoup de » monde, si nous tardons il pourrait être donné » à un autre. A Paris on ne nage pas dans les

» bonnes places, il faut donc que je la présente
» et que je la fasse agréer dès aujourd'hui.

» — Oh ! oui, ma mère, laisse-moi partir...
» je sais bien que cela te fera du chagrin de ne
» plus m'avoir près de toi... et moi... ah! j'en ai
» aussi en te quittant... Mais d'un autre côté je
» suis si contente de me rapprocher de... M. Ché-
» rubin... d'ailleurs il désire que j'aille à Paris...
» il ne faut pas le contrarier... Mais je viendrai
» te voir, moi, oh! je ne ferai pas comme lui!
» je n'oublierai pas le village... et ceux qui
» m'ont tenu lieu de parents. »

Nicolle embrasse tendrement la jeune fille et dit enfin :

« — Pars, mon enfant... je ne suis pas ta
» mère... je n'ai point de droits sur toi... et
» quand même j'en aurais, je ne voudrais pas
» m'opposer à ton bonheur à venir... mais au
» moins viens quelquefois me voir... On ne l'en
» empêchera pas, monsieur Gérondif?

» — Non, certainement! .. elle jouira d'une
» douce liberté... à condition qu'elle n'en abu-
» sera point. Allons, belle Louise, un paquet de
» vos effets... les plus nécessaires seulement...
» il est inutile d'emporter des sabots, vous n'en
» porterez point où vous allez... dépêchez-vous,
» je vous attends. »

Louise se hâte de faire un paquet de ses hardes, elle est si étonnée, si étourdie de ce qui lui arrive, qu'il lui semble que c'est un rêve; son cœur bondit de joie à l'idée d'aller à Paris, mais ce n'est point aux plaisirs de la grande ville qu'elle pense, ce n'est point une belle toilette, une existence plus douce qu'elle espère, elle ne voit dans ce voyage qu'une chose : c'est qu'elle va demeurer dans la même ville que Chérubin.

Pendant que Louise fait ses préparatifs de départ, M. Gérondif prend la nourrice à part, et lui dit d'un ton grave et imposant :

« — Maintenant, vertueuse Nicolle, je dois » vous révéler un secret... si j'emmène Louise » à Paris, c'est surtout pour la soustraire aux » séductions que l'on voulait employer pour faire » succomber sa vertu et cueillir la fleur de son » innocence... en deux mots, voilà le fait : votre » nourrisson Chérubin est devenu à Paris un » grand séducteur, il faut que rien ne lui ré- » siste... dernièrement il s'est rappelé Louise, la » compagne de sa jeunesse, il s'est écrié : elle » doit être charmante à présent! je veux en » faire ma maîtresse...

» — Ah! mon Dieu! c'est-i ben possible! » s'écrie Nicolle en ouvrant de grands yeux. «Mon

» petit Chérubin est devenu libertin comme ça.

» — C'est comme j'ai l'honneur de vous le » dire, à Paris, avec de la fortune, on apprend » très-vite à être ce qu'ils appellent un *Lion*, et » Lion se traduit ici par séducteur...

» — Chérubin un lion, lui qui était un » agneau !

» — Je vous répète qu'à Paris on ne trouve » plus d'agneaux ! Bref, j'ai pensé que vous ne » donneriez pas les mains à la corruption de » votre fille adoptive, et que vous m'approuve- » riez de mettre cette enfant à l'abri des tenta- » tives de la séduction.

» — Oh ! vous avez très-ben fait, monsieur le » professeur, et je vous approuve.

» — Or, quand Chérubin viendra pour voir » Louise, vous lui direz qu'elle est depuis long- » temps en Bretagne, chez une de vos parentes, » et qu'elle s'y plaît beaucoup.

» — C'est entendu ! je répondrai ça !... mon » Dieu ! Chérubin un séducteur ! c'est donc ça » qu'il a tout-à-fait oublié le village. »

Louise a bien vite fait son paquet : elle a mis le petit chapeau de grosse paille avel lequel elle se rend quelquefois dans les environs, et dont la forme n'est pas élégante, mais sous lequel pourtant sa figure est toujours charmante.

Elle se jette dans les bras de Nicolle, en lui disant à l'oreille.

« — Quand je le verrai, je lui dirai que c'est » bien vilain de ne pas venir vous voir! »

Nicolle couvre Louise de baisers en lui disant :

« — Enfin, mon enfant, si par hasard tu » t'ennuyais là-bas... si tu ne t'y trouvais pas » bien .. tu sais que cheux nous tu as toujours » ta place, et que nous serons ben contents si » tu veux y revenir. »

M. Gérondif se hâte de mettre fin à ces adieux, en prenant le bras de la jeune fille ; Jacquinot était au cabaret comme à son ordinaire, Louise jette donc un dernier regard à sa mère adoptive, et s'éloigne avec M. Gérondif, qui avait fait la dépense d'une petite citadine à l'heure, afin de conduire plus vite la jeune fille à Paris.

Durant la route, le professeur dit à Louise :

« — Je dois, ma belle amie, vous donner » quelques instructions préliminaires sur la con- » duite que vous devez tenir dans la place que » vous occuperez. D'abord, si l'on vous demande » ce que vous savez faire, répondez hardiment : » tout!

» — Tout ! mais monsieur, je mentirais, car » je ne sais que bien peu de choses.

» — Mais vous apprendrez les autres ; vous » êtes pétrie d'intelligence, par conséquent, » vous apprendrez très-vite, c'est donc comme » si vous saviez déjà. Faites ce que je vous dis : » cela est nécessaire pour inspirer de la confiance; » dans le monde il ne faut jamais avoir l'air » de douter de soi. Ensuite, vous devez compren- » dre qu'il ne faut point parler du jeune mar- » quis Chérubin, et dire que vous avez été éle- » vée avec lui. Le monde est méchant ! on pour- » rait croire des choses... il ne faut pas badiner » avec sa réputation.

» — Comment, monsieur... et que pourrait- » on croire... est-ce que c'est un mal d'aimer » son frère de lait ?

» —De lait ! de lait ! tant que vous voudrez!... » vous allez mieux me comprendre : mon noble » élève ne veut pas maintenant qu'on sache qu'il » a été jusqu'à seize ans en nourrice... ça le » vexe beaucoup... ensuite vous sentez qu'un » marquis ne peut plus être l'ami d'une... femme » de chambre, si vous parliez de lui cela pour- » rait le faire rougir.

» — Rougir !... » s'écrie Louise en portant son mouchoir sur ses yeux. « Quoi ! monsieur,

» le... Chérubin rougit de mon amitié!... de » ma connaissance... oh! soyez tranquille, » monsieur, je ne parlerai pas de lui... je ne » prononcerai jamais son nom...

» — C'est très-bien, *ô flavia*... non, vous » n'êtes pas blonde!... Allons, ne pleurez pas » pour cela... ce que je vous dis n'empêche pas » que le marquis ne s'intéresse toujours à vous, » et moi aussi, je ne vous en dis pas plus main- » tenant, jeune Louise, mais soyez toujours » sage, honnête... ne riez pas avec les jeunes » gens, si on voulait se permettre avec vous » quelque liberté équivoque... déchirez la figure » à l'insolent... car vous devez vous conserver » sans tache, comme l'agneau Pascal jusqu'à ce » que. . mais *motus!* je ne veux pas encore aller » plus avant! »

Louise n'écoutait plus monsieur Gérondif, elle pensait à Chérubin, qui maintenant rougissait de la connaître, et cette idée troublait tout le plaisir qu'elle avait éprouvé à venir à Paris

Cependant la voiture est entrée dans la ville, monsieur Gérondif dit au cocher de les conduire faubourg Saint-Honoré, et Louise s'écrie :

» — Est-ce près de la demeure de monsieur » Chérubin?

» — Pas très-loin, ma chère, d'ailleurs » maintenant à Paris, il n'y a plus de distance, » les voitures à six sous vous transportent dans » tous les quartiers de la ville, vous n'avez même » pas besoin de savoir votre chemin, ce qui est » fort commode pour les étrangers. »

La voiture s'arrête devant une belle maison que monsieur Gérondif désigne au cocher, et qui est tout près de la rue de la Concorde. Le professeur fait descendre Louise, il pousse la galanterie jusqu'à vouloir porter son paquet, puis lui dit :

» Suivez-moi, c'est dans cette maison... au » second, un appartement superbe, ce sont des » gens très comme il faut... comme cet escalier est frotté! cela ne ressemble plus à nos » masures de village qui sont parquetées avec » de la crotte! »

En disant ces mots, le professeur glisse deux marches et manque de se casser le nez sur l'escalier ciré, ce qui était peut-être une punition du ciel pour son ingratitude envers le village; mais il se retient à la rampe en murmurant : » *ne quid nimis!* on a mis trop de cire! »

Louise suit monsieur Gérondif, un peu tremblante et toute honteuse en songeant qu'elle va se présenter chez des personnes

qu'elle ne connaît pas, et qu'il faudra demeurer seule au milieu de ce monde si nouveau pour elle. Elle pousse un gros soupir et invoque le souvenir de Chérubin pour qu'il soutienne son courage.

C'est Comtois (on nomme ainsi le domestique de monsieur de Noirmont) qui reçoit monsieur Gérondif, lorsque celui-ci présente sa protégée. L'aspect de Louise ne pouvait que prévenir en sa faveur, et le valet de chambre laisse échapper un sourire de satisfaction, en disant :

« — Oh! mademoiselle a tout ce qui doit » convenir ici... l'air doux... l'air pas évaporé... » je suis certain qu'elle plaira à notre jeune de- » moiselle Ernestine, qui m'avait dit plusieurs » fois :

» — Surtout, Comtois, je veux une jeune » femme de chambre, parce que si j'en avais » une vieille, je n'oserais pas lui rien comman- » der, ni rire devant elle!...

» — C'est qu'elle est fort gaie, mademoi- » selle! un peu vive, un peu capricieuse... mais » à son âge, c'est bien naturel... et puis avec » cela pas méchante du tout... Quand elle s'est » un peu emportée, elle nous en demande

» excuse... ça n'est pas commun chez les maî-
» tres, ça!

» — Ce valet est très-loquace! » se dit monsieur Gérondif en se mouchant.

Comtois, après avoir encore regardé Louise d'un air satisfait, reprend :

« — Je vais tout de suite présenter made-
» moiselle... ah! comment vous nommez-vous?

» — Louise, monsieur, » répond timide-
» ment la jeune fille.

« — Louise, fort bien..... c'est votre nom
» de baptême... et votre nom de famille..
» quelquefois on est bien aise de savoir... »

La jeune fille rougit et baisse les yeux sans répondre, mais monsieur Gérondif se hâte de dire :

« Louise Frimousset est le nom des parents
» de cette jeune adulte. »

Louise jette un regard sur le professeur, mais celui-ci a pris un air grave, qui semble annoncer qu'il ne serait pas convenable de le démentir, et que c'est après y avoir mûrement réfléchi qu'il a répondu; la jeune fille se tait et Comtois répond :

« — Frimou... Frimousse... Friquet... c'est
» un drôle de nom, mais au reste. c'est seule-
» ment pour savoir; car ici, vous comprenez

» bien que l'on appellera toujours mademoi-
» selle par son nom de baptême. Nous disons
» donc que je vais vous présenter. Si madame
» était ici, naturellement ce serait à elle que je
» devrais vous conduire d'abord, mais madame
» est absente depuis quinze jours; elle est allée
» voir une tante à elle qui est malade... Elle
» voulait emmener sa fille, mais monsieur aime
» beaucoup sa fille, mais monsieur a voulu
» garder mademoiselle Ernestine avec lui... car
» malgré son air sévère, monsieur aime beau-
» coup sa fille... jamais il ne lui refuse rien !...
» et même quelquefois je l'ai entendu se fâcher
» contre madame. . parce qu'il prétendait
» qu'elle parlait à mademoiselle trop durement.
» qu'elle ne l'aimait pas... et pour ce qui est de
» la justice, je dois dire que monsieur se
» trompe !... je suis sûr que madame aime bien
» sa fille. Cependant, c'est vrai que quelquefois
» elle lui parle à peine.. elle répond d'un air
» froid à ses caresses... mais nous avons tous
» des jours où nous sommes plus ou moins de
» bonne humeur .. »

Monsieur Gérondif se mouche fort longuement en se disant :

« — Est-ce que cela ne va pas finir! » Puis il dit à Comtois :

« — Estimable serviteur... pardon si je vous » interromps ; mais il me semble que je n'ai pas » besoin d'assister à la présentation de notre » jeune Louise, puisque vous m'avez dit que » l'affaire était convenue ; d'après cela je vais » prendre congé en vous recommandant tou- » jours de veiller sur cette enfant comme si c'était » votre nièce.

» — Soyez tranquille, monsieur, mademoi- » selle est dans une bonne maison... je suis bien » sûr qu'elle ne s'y trouvera pas malheureuse..

» — Adieu donc, Louise... adieu... Je vien- » drai m'informer de vous... savoir de vos nou- » velles, enfin je ne vous perdrai pas de vue... » vous serez constamment mon point de mire, » mon but... mon polygone ! »

La jeune fille tend la main à monsieur Gé- » rondif qui semblait vouloir l'embrasser, et lui » dit à demi-voix :

« —Vous lui direz que je suis à Paris, n'est- » ce pas monsieur, que je n'ai pas hésité à y ve- » nir puisqu'il le désirait, mais que je m'ennuie » bien de ne pas le voir et que mon seul désir...

» — Je dirai tout ce qu'il est de mon devoir » de dire, » reprend le professeur en montrant ses dents, quoiqu'il n'ait pas envie de sourire, puis tournant vivement sur lui-même, il salue

Comtois et sort. Le valet le reconduit jusqu'à la porte et là monsieur Gérondif lui dit encore à l'oreille :

« — Cette jeune fille est jolie... les hommes » sont horriblement libertins à Paris... je n'ai » pas besoin de vous engager à veiller sur son » innocence et à ne point la laisser causer avec » les frotteurs.

» — Monsieur, » répond Comtois d'un air un peu sec, « on ne reçoit ici que des gens hon- » nêtes, et ce n'est pas dans cette maison qu'une » jeune fille se perdra! si la dernière femme de » chambre a été inconséquente, ce n'est pas de » notre faute, et du reste on l'a renvoyée sur- » le-champ... ainsi que le susdit frotteur.

» — Votre réponse dissipe tous les nuages qui » auraient pu obscurcir mon firmament. Adieu, » honnête Comtois, je vous réitère l'assurance » de mon estime. »

M. Gérondif est parti, et Comtois retourne près de Louise, qui est restée toute pensive dans la salle d'entrée; il lui fait signe de le suivre, traverse un salon, puis ouvre la porte d'une autre pièce et s'arrête sur le seuil en disant :

« — Mademoiselle... voilà la femme de cham- » bre que j'attendais pour vous ,, et qui vient » d'arriver. »

Une voix répond aussitôt de l'intérieur de la pièce.

« — Oh ! qu'elle vienne... qu'elle entre bien » vite !... je l'attends avec impatience. »

Comtois fait passer devant lui Louise, qui n'avance qu'en tremblant et n'ose pas lever les yeux, mais qui bientôt se sent plus rassurée en entendant la jeune Ernestine s'écrier :

« — Oh ! qu'elle est gentille !... ah !... elle » me plait beaucoup... Avancez, mademoiselle; » oh ! n'ayez pas peur de moi... je ne suis pas » effrayante, allez !... n'est-ce pas, Comtois... je » n'ai pas l'air sévère, moi... ce n'est pas comme » maman !... mais cela n'empêche pas que ma- » man ne soit bien bonne aussi... et papa aussi. » Comment vous appelez-vous ?...

» — Louise, mademoiselle.

» — Quel âge avez-vous ?

» — Dix-sept ans, mademoiselle.

» — Dix-sept ans !... ah ! comme vous êtes » grande... forte... moi, j'ai quinze ans... je » suis un peu petite pour quinze ans... n'est-ce » pas ? »

Louise ne peut s'empêcher de sourire, et levant les yeux sur celle qui va être sa maîtresse, elle éprouve un sentiment de joie à l'aspect de cette jeune personne mignonne, si enfant, dont

les yeux bleus et espiègles sont alors fixés sur elle avec une expression de bienveillance qui chasse sur-le-champ la crainte qu'elle ressentait en entrant.

« — N'est-ce pas que je suis bien petite pour » quinze ans ? » reprend Ernestine après que Louise l'a regardée.

« — Mademoiselle... vous avez encore bien » du temps pour grandir.

» — Oh ! oui.... c'est ce qui me console.... » Avez-vous déjà servi à Paris ?

» — Non, mademoiselle, j'arrive de mon vil- » lage... je n'ai encore servi nulle part... et sans » doute je serai bien gauche dans les commen- » cements, mais je vous promets de faire bien » attention à tout ce que vous me direz... afin » d'apprendre vite et de pouvoir vous contenter » plus tôt. »

La jeune Ernestine se met à faire des bonds, des sauts dans la chambre ; elle va prendre la main de Louise et la presse dans la sienne, en s'écriant :

« — Oh ! mais c'est très-bien ce que vous » dites-là !... je sens que je vous aimerai beau- » coup... je vous aime déjà... moi, on me plait » tout de suite ou jamais !.... Vous m'aimerez » aussi, n'est-ce pas ?

« — Mademoiselle, ce ne doit pas être diffi-
» cile, vous avez l'air si bon!

» — Ah! Comtois, je suis bien contente....
» Mais Louise a-t-elle apporté son paquet, toutes
» ses affaires... pourra-t-elle rester tout de suite
» ici?

» — Oui, mademoiselle, » répond Louise, « j'ai
» apporté mes effets et je puis rester dès à pré-
» sent avec vous... si vous voulez bien me gar-
» der.

» — Certainement je ne veux plus vous laisser
» partir... Comtois tu lui préparera sa cham-
» bre; tu sais, la petite chambre qui est derrière
» la mienne... tu auras soin qu'elle ne manque
» de rien... qu'elle ait tout ce qu'il lui faut...

» — Soyez tranquille, mademoiselle.

» — D'ailleurs j'irai m'assurer moi-même si
» tout cela est bien! »

Et la jeune Ernestine reprend avec une gravité comique :

« Ah! c'est que, pendant l'absence de ma-
» man, c'est moi qui dois surveiller tout... et la
» remplacer ici... allez, Comtois, allez porter
» les effets de Louise dans sa chambre, moi, pen-
» dant ce temps, je vais la présenter à mon père.
» Est-il dans son cabinet?

» — Oui, mademoiselle.

» — Venez, Louise... ne tremblez pas... il a » l'air un peu sévère, mais il n'est pas mé- » chant.

» — Si je n'allais pas convenir à monsieur » votre père? » murmure Louise d'un air craintif, « s'il allait me trouver trop jeune pour être » à votre service, mademoiselle?

» — Oh! ne craignez rien; du moment que » j'aurai dit que vous me plaisez, mon papa » n'aura pas envie de vous renvoyer. »

La jeune Ernestine traverse une pièce qui est la chambre à coucher de sa mère, puis une autre petite pièce, et va frapper à une porte, en disant :

« — C'est moi, mon papa. »

Et la voix sèche de monsieur de Noirmont répond :

« — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc en- » core? »

La gentille espiègle ouvre la porte du cabinet de son père, passe seulement sa tête, et dit :

« — Est-ce que tu es occupé? C'est que je » viens te présenter quelqu'un...

» — Qu'est-ce que c'est?...

» — C'est une femme de chambre que l'on a » arrêtée pour moi... et qui vient d'arriver.

» — Me déranger pour une femme de cham-
» bre!... est-ce que ces détails me regardent?...
» En vérité, Ernestine, vous abusez de ma pa-
» tience.

» — Ah! mon papa, ne te fâche pas! mais
» puisque maman est absente, il faut bien que
» tu la voyes, cette femme de chambre... je ne
» peux pas conduire la maison toute seule,
» moi! »

Monsieur de Noirmont reprend d'un ton plus doux :

« — Eh bien! voyons... où est-elle... finis-
» sons-en! »

Ernestine fait entrer Louise, qui baisse les yeux et se sent trembler, parce que la voix de M. de Noirmont était loin d'avoir la douceur de celle de sa fille.

Après avoir considéré quelque temps la jeune villageoise qu'on lui présente, M. de Noirmont lui dit :

« Quel âge avez-vous? »

Avant que Louise ne réponde, la petite Ernestine s'écrie :

« Elle a dix-sept ans; n'est-ce pas, mon papa,
» qu'elle est bien grande pour son âge.... et
» qu'elle est bien gentille.... oh! elle me plaît
» beaucoup... elle s'appelle Louise, elle n'a pas

» encore servi... mais j'aime mieux ça, moi....
» parce que je la formerai à mon idée. »

M. de Noirmont retient avec peine un sourire, provoqué par le discours de sa fille, et dit :

« — Je trouve, moi, que cette jeune fille est bien enfant aussi pour être placée près de toi...

» — Mais pourquoi donc cela, mon papa,
» mais au contraire, voyez donc comme elle est
» raisonnable.... d'ailleurs, puisque je vous dis
» que je la formerai... et puisque Comtois n'a
» eu que de bons renseignements.

» — Allons.... si elle te convient.... de quel
» pays êtes-vous?

» — De Gagny, monsieur, » répond Louise en tremblant.

« — Gagny... ah! c'est tout près de Paris...
» Vos parents sont laboureurs, sans doute? .. »

Louise balbutie d'une voix à peine intelligible :

« — Oui, oui, monsieur.

» — Et au lieu de garder leur fille avec eux,
» ils l'envoient en service à Paris!... enfin!
» puisque c'est l'usage dans les campagnes!...
» et puis on viendra nous vanter les mœurs des
» champs. Du reste, vous paraissez honnête,
» jeune fille, et j'aime à croire que votre con-

» duite ne démentira pas ce qu'annonce votre » figure. D'ailleurs, je connais Comtois, et je » m'en rapporte à sa prudence... allez, allez! »

Monsieur de Noirmont fait signe qu'on le laisse, mais sa fille court l'embrasser, puis elle sort bien vite avec Louise et referme la porte du cabinet en disant :

« — C'est fini, je savais bien que cela irait » tout seul. »

La jeune Ernestine conduit ensuite Louise dans une assez jolie petite chambre qu'elle doit habiter ; l'aimable enfant examine si rien ne manque à sa nouvelle femme de chambre, et lui témoigne enfin tant d'intérêt que Louise, qui en est vivement touchée, remercie le ciel de l'avoir amenée dans cette maison.

Ce premier jour est employé en instructions qu'Ernestine donne à Louise, et celle-ci, qui ne sait pas mentir, avoue franchement à sa jeune maîtresse qu'elle est fort ignorante de ce qu'on doit faire dans son emploi, et qu'elle réclame toute son indulgence. Ernestine répète avec emphase qu'elle saura bien la former, et que cela ne doit pas l'inquiéter.

Dans la maison de M. de Noirmont, c'est ordinairement le domestique qui sert à table, à moins qu'il n'y ait beaucoup de monde à dîner;

le service de la femme de chambre se borne donc à être aux ordres des deux dames, à les aider pour leur toilette, et enfin à travailler presque constamment pour elles ou pour la maison.

Louise sait fort bien coudre; elle est active, adroite, elle apprend très-vite ce que l'on exige d'elle; de plus, la jeune Ernestine lui montre à broder, à faire de la tapisserie et mille petits ouvrages de femmes que l'on ignore au village, mais qu'il faut connaître à Paris.

Louise fait de rapides progrès, et Ernestine dit à son père :

« — Oh ! si tu savais comme je suis contente » de ma femme de chambre !...

» — Elle est donc bien habile ? » demande M. de Noirmont.

« — Habile, oui... mais elle ne savait rien du » tout... c'est moi qui lui ai tout montré. .

» — Comment ! cette jeune fille ne savait rien » faire.

» — Qu'est-ce que cela fait ?... ce que je lui » montre, au bout de deux jours elle le fait mieux » que moi... Oh ! je suis sûre que maman m'en » fera compliment ! »

L'air décent et sérieux de Louise finit aussi par captiver la bienveillance de M. de Noirmont,

qui lui adresse la parole d'un ton un peu moins sec. Comtois est enchanté de sa nouvelle commensale, et la cuisinière ne cesse de vanter son extrême douceur. Quant à Ernestine, si parfois elle s'impatiente et crie lorsque sa femme de chambre ne s'y prend pas bien pour l'habiller; l'instant d'après elle court à elle et l'embrasse, en la priant de ne point se fâcher de sa vivacité.

Enfin, chaque jour qui s'écoule augmente l'attachement qu'elle éprouve pour Louise, et celle-ci se trouverait heureuse de sa nouvelle position, si le souvenir de Chérubin ne l'occupait pas sans cesse; mais elle commence à perdre l'espoir de le voir à Paris, car chez M. de Noirmont elle sort fort rarement, et seulement pour aller faire quelques emplettes pour sa jeune maîtresse, dans des boutiques voisines.

Il y a trois semaines que Louise est attachée au service d'Ernestine, lorsque celle-ci lui dit un matin :

« — Maman va revenir, enfin !... papa vient » de me dire qu'elle serait ici dans trois jours... » c'est bien heureux, car voilà près de six se- » maines qu'elle est absente, et je m'ennuie de » ne pas la voir, Oh ! quel bonheur, alors il ne » me manquera plus rien... Et puis elle t'aimera

» aussi, maman, je suis sûre qu'elle sera aussi » bien contente de toi. »

Louise ne répond rien, mais elle se sent toute émue, et elle ne peut pas bien se rendre compte du trouble qui l'agite lorsqu'on lui apprend qu'elle va voir madame de Noirmont.

CHAPITRE XXI.

LE PREMIER RENDEZ-VOUS. — LES ODEURS.

—

Chérubin a suivi les conssils de Daréna ; il écrit un petit billet bien amoureux, mais bien timide, pour la jeune femme qu'il a vue au spectacle ; le lendemain de la soirée passée au Cirque, Daréna se rend de bonne heure chez son ami ; il le trouve terminant son épître galante.

« — Écrivez-vous à la belle étrangère ? » demande Daréna en se jetant dans un fauteuil.

» — Oui, mon ami, je viens d'achever ma » lettre... que vous m'avez promis de faire par- » venir.

» — Oh! parbleu! est-ce qu'on ne vient pas » à bout de tout avec de l'or... Est-ce que tous » les obstacles ne s'aplanissent point devant » lui!... On gagne les valets... les servantes.... » on corrompt les duègnes... les concierges.... » Je prodiguerai l'or. »

En disant cela, le comte frappe sur toutes ses poches... puis il s'arrête.

« — Tiens! mais pour le prodiguer il faudrait » en avoir, et je m'aperçois que mes goussets » sont vides. »

Chérubin va prendre plusieurs rouleaux dans son secrétaire, il les remet à Daréna, en lui disant :

« — En voilà, mon ami, en voilà.... ne le » ménagez pas... Récompensez généreusement » tous ceux qui serviront mon amour.

» — Vous n'avez pas besoin de me recom- » mander cela; je ferai le magnifique... le Buc- » kingham!... Après tout, vous êtes riche, et si » votre fortune ne vous servait pas à satisfaire » vos désirs, ce ne serait vraiment pas la peine » d'en avoir. Votre billet est-il bien brûlant?

» — Mais je crois qu'il est bien honnête...

» — Honnête!... Ce n'est pas de cela qu'il » est question, mon cher ami... Voyons, lisez-» moi ce que vous avez écrit, que je sache si » c'est bien. »

Chérubin prend la lettre et lit :

» — Madame, je vous demande bien pardon » de la liberté que je prends en vous écrivant, » mais... »

Les éclats de rire de Daréna interrompent Chérubin, qui murmure :

« — Pourquoi riez-vous?. . Est-ce que ce » n'est pas bien!

» — Ah! ah! ah! c'est ravissant de naïveté... » on croirait un neveu qui va souhaiter la fête à » sa tante... Voyons la suite. »

Chérubin reprend :

» ...mais je m'estimerais bien heureux si je » pouvais avoir le plaisir de faire votre connais-» sance... Ma famille est connue... Je suis reçu » dans les meilleures sociétés, et...

» — Assez! assez! » s'écrie Daréna en se relevant.

» — Ça ne peut pas aller, mon cher ami!... » Vous n'êtes pas dans la voie!

» — Vous trouvez cette lettre trop hardie?

» — Au contraire! elle ne l'est pas assez!... » On se moquerait de vous, en lisant cela.

» — Écoutez donc, c'est la première fois que » j'écris un billet doux, et je ne sais pas com- » ment cela se tourne.

» — Reprenez la plume, et écrivez ce que je » vais vous dicter.

» — A la bonne heure, j'aime mieux cela.»

Chérubin se remet à son bureau, et Daréna lui dicte :

« — Femme plus qu'adorée ! je brûle, je sè- » che, je languis !... Vos yeux sont la flamme, » votre sourire le brasier, mon âme l'incendie ! » Vous avez mis le feu à tout mon être... Un mot » d'amour, d'espérance, ou je ne réponds plus » de rien, ou je vais me tuer à vos genoux, » sous vous yeux, dans vos bras !... Dérision ! » déception ! damnation ! si vous ne répondez » pas ! »

Chérubin s'arrête en murmurant :

« — Mon Dieu, mon cher comte, mais c'est » effrayant tout cela !

» — C'est ce qu'il faut.

» — Et puis je vous avouerai que je ne com- » prends pas bien cette lettre.

» — Si on comprenait, cela n'aurait plus de » charme.

» — Pourquoi ne pas écrire tout simplement, comme on parle ?

» — Parce que les trois quarts des femmes, » qui ne se laisseraient pas séduire par le simple » et le naturel, sont enchantées quand on a l'air » d'avoir perdu la tête en les aimant ; rapportez-» vous-en à moi ce billet... vous livrera le cœur » de la délicieuse Polonaise. Signez, et donnez-» moi cela. »

Chérubin fait ce qu'on lui dit.

« — A propos, » dit Daréna en prenant la let-» tre, « ne parlez pas de cette intrigue à votre M. de «Monfréville.

» — Pourquoi donc?

» — D'abord parce qu'une intrigue avec des » personnages aussi distingués que ces Polonais » veut être conduite avec le plus grand mystère. » Monfréville est très-curieux, très-indiscret... » il voudrait voir la belle étrangère, et il gâte-» rait tout.

» — Mais vous vous trompez, M. de Monfré-» ville n'est ni curieux, ni indiscret!... c'est un » homme très-raisonnable, au contraire, et qui » ne me donne que de bons conseils. »

Daréna se mord les lèvres en voyant que c'est en vain qu'il tenterait de détruire la bonne opinion que Chérubin a conçue de Monfréville; il reprend d'un ton moqueur.

» — Raisonnable!... sage, Monfréville!... en

» tous cas il ne l'a pas toujours été, je me rap-
» pelle un temps où c'était le plus grand mauvais
» sujet, on ne parlait que de ses bonnes fortunes, il
» est vrai qu'il y a quinze ou dix-huit ans de cela,
» quand le diable devient vieux il se fait er-
» mite... moi, du moins je ne suis pas changé,
» tel j'étais, tel je veux rester.. j'aime mieux
» cela... Enfin, mon cher ami, je vous le répète,
» si je consens à servir vos amours avec la jeune
» Polonaise, c'est uniquement par amitié pour
» vous, mais vous comprenez que la moindre
» insdiscrétion me compromettrait, j'exige le
» secret ou je ne me mêle de rien.

Chérubin jure de ne parler à personne de sa nouvelle conquête et Daréna le quitte en lui promettant de revenir dès qu'il aura quelque chose à lui annoncer.

Daréna avait à peine quitté l'hôtel de son jeune ami que Jasmin se présente devant son maître. Le vieux serviteur arrive d'un air affairé, mystérieux, et en même temps très-satisfait de la mission qu'il va remplir : il s'avance en tâchant de marcher sur la pointe de ses pieds, comme s'il craignait d'être entendu, s'approche de son maître sur lequel il manque de tomber, parce qu'il perd l'équilibre en voulant se pen-

cher vers lui, et dit d'un air à la fois important et comique :

» — Monsieur... il y a une femme là... qui » demande à nous parler... c'est-à-dire à vous » parler... si vous êtes seul. »

Chérubin ne peut s'empêcher de rire de la figure que fait son vieux domestique et de l'intention malicieuse qu'il a voulu donner à son message.

« Quelle est cette femme Jasmin.. la con- » nais-tu ?

» — Oui, monsieur je l'ai reconnue... pour » l'avoir vue dans l'antichambre de sa maîtresse » chez laquelle vous allez quelquefois...

» — Comment ?

» — Sans doute c'est une femme de cham- » bre... oh! elle ne vient pas pour elle... c'est » sa maîtresse qui l'envoie... je connais ça... il » en venait beaucoup chez M. le marquis votre » père avant qu'il ne fût marié... on était quel- » quefois à la queue dans notre petit salon... » Eh! eh!... moi, je folâtrais avec toutes les » suivantes.

» — Enfin de quelle part vient cette femme » de chambre ?

» — Est-ce que je ne l'ai pas encore dit à » monsieur?... c'est de la part de madame de Valdieri.

» — La jolie comtesse!... mais fais donc en-
» trer bien vite, Jasmin. »

Chérubin est très-curieux de savoir ce que madame de Valdieri peut lui vouloir. Jasmin est allé chercher la femme de chambre, grande et forte fille de vingt ans, haute en couleur, assez bien de figure, et qui n'a pas l'air d'être embarrassée pour se présenter chez un monsieur. Après l'avoir introduite dans la chambre de son maître, le vieux domestique qui se croit sans doute encore à l'époque où l'on faisait queue chez le père de Chérubin, veut, en s'éloignant, prendre doucement dans ses mains la taille de la belle femme de chambre, mais le pied lui glisse, et pour ne pas tomber, il est obligé de se retenir après celle qu'il voulait seulement cajoler, heureusement la suivante est ferme sur ses jambes et de force à soutenir le vieux valet, auquel elle se contente de rire au nez tandis qu'il s'éloigne tout confus.

Dès que Jasmin est éloigné, la femme de chambre tire de la poche de son tablier un petit billet tout parfumé; elle le présente au jeune marquis en disant :

« — Madame m'a dit de remettre cela à
» monsieur en le priant de me donner sur-le-
» champ une réponse. »

Chérubin prend le billet en frémissant de plaisir, et tandis que la suivante se tient discrètement à l'écart, il lit avec empressement la missive de la jolie femme, qui contient ces mots :

« Vous n'êtes pas aimable, il y a plusieurs » jours qu'on ne vous a vu ; pour vous raccom- » moder avec moi, voulez-vous me donner un » moment ce matin et venir me dire votre opi- » nion sur des vers qu'on vient de m'adresser, » je vous attends à une heure.

Chérubin ne se sent pas de joie, il relit encore cet aimable billet et dit à la femme de chambre :

« — Mademoiselle j'accepte avec grand plai- » sir l'invitation de votre maîtresse... je serai » chez elle à une heure... oh ! je n'y manquerai » pas.

» —Alors monsieur ne répond pas par écrit? » dit la femme de chambre.

Chérubin hésite, il s'approche de son secrétaire il sent bien qu'il serait peut-être plus convenable de profiter de cette occasion pour écrire quelque chose d'aimable à la jolie dame ; mais il se rappelle que Daréna vient de lui dire qu'il ne s'entendait pas à écrire une lettre d'amour,

craignant de commettre quelques bévues, il jette la plume de côté, en s'écriant :

» — Non ! décidément... je n'ai pas le temps » d'écrire... d'ailleurs j'ai trop de choses à dire » à votre maîtresse... je ne saurais par où com- » mencer... assurez-la seulement que je ne me » ferai pas attendre. »

La femme de chambre sourit, fait une jolie petite révérence, semble attendre que le jeune homme glisse quelque chose dans sa poche et prenne sur sa joue un à-compte de ce qu'il doit prendre à sa maîtresse, mais voyant qu'il ne fait rien de tout cela, elle hausse imperceptiblement les épaules, sort, ayant soin en passant dans l'antichambre de ne point s'approcher du vieux domestique, qui semble avoir encore le désir de chercher à la faire tomber et s'éloigne, en disant :

» — Le valet est bien vieux ! mais le maître » est bien jeune ! »

Chérubin est dans le ravissement le billet de madame de Valdieri vient de lui faire entière- oublier la jolie Polonaise ; à dix-neuf ans, c'est assez l'ordinaire de ne songer qu'au bonheur qui se présente ; l'amour qui arrive chasse celui que l'on rêvait ; il n'est pas toujours nécessaire d'avoir dix-neuf ans pour éprouver cela ;

mais tous ces sentiments qui se remplacent subitement l'un par l'autre peuvent-ils être appelés de l'amour?

Chérubin regarde sa pendule, elle marque onze heures et demie ; c'est à une heure qu'il doit être chez madame de Valdieri; mais il veut que sa toilette soit extrêmement soignée. Il sonne Jasmin, il sonne son autre jockey, il se fait apporter plusieurs habits, ne sait lequel mettre; se fait coiffer, friser, boucler, se lève à chaque instant pour courir devant une glace, dit à son vieux domestique de verser des parfums sur son mouchoir, et Jasmin vide plusieurs flacons dessus en souriant d'un air malin, et en murmurant :

« — Qu'est-ce que j'avais dit! voilà nos bon-
» nes fortunes qui commencent... Allons-nous
» en faire de ces folies!... Nous sommes assez
» joli garçon pour cela!... »

Tout en s'habillant, Chérubin pense à la jolie dame avec laquelle il va pour la première fois se trouver en tête-à-tête ; il n'est pas très-tranquille, il s'inquiète de ce qu'il lui dira; il est bien aise d'avoir ce rendez-vous, mais il regrette que Monfréville ne soit pas là pour lui dire comment on se conduit avec une dame du grand monde qui vous invite à lui lire des vers,

Il est trop tard pour aller consulter Monfréville, l'heure du rendez-vous approche. Chérubin a fini sa toillette, il ne s'aperçoit pas que Jasmin l'a imprégné d'odeurs; son habit est à l'essence de rose, son gilet au patchouli, son mouchoir à l'eau de Portugal, et outre cela tous ses autres vêtements sentent le musc. Il se regarde, se trouve convenablement paré, monte dans son tilbury et arrive bientôt chez la comtesse.

C'est la femme de chambre qui l'introduit, et cette fois, au lieu de le conduire dans le salon, on le mène par plusieurs couloirs dérobés jusques à un délicieux boudoir dans lequel règne un jour si doux, si mystérieux que c'est à peine si l'on y voit. Cependant, au bout de quelques instants, les yeux se font à cette clarté douteuse, et Chérubin aperçoit la jolie comtesse à demi-couchée sur une causeuse placée dans le fond d'un petit renfoncement décoré de rideaux et qui semble devoir faire les fonctions d'une alcôve.

Chérubin fait un profond salut, en disant :

« — Pardon, madame... mais je ne vous » avais pas aperçue d'abord, il fait si sombre » ici.

» — Vous trouvez ? » répond la jolie Emma

en minaudant. « Je n'aime pas le grand jour, » cela me fatigue la vue.... C'est bien aimable, » monsieur Chérubin, d'avoir consenti à me » sacrifier quelques instants.... vous qui êtes si » désiré partout.

» — Madame, c'est un grand plaisir pour » moi, et je... je... par exemple, je ne vous ré- » ponds pas de bien lire des vers... J'en ai peu » l'habitude. »

La comtesse sourit et lui fait signe de venir s'asseoir près d'elle. Chérubin se sent extrêmement troublé en pénétrant dans le délicieux petit renfoncement et en s'asseyant sur la causeuse qui n'est pas très-large, ce qui l'oblige à être tout près de celle qui est déjà dessus.

Un moment de silence règne alors. Emma, qui flattée du trouble, de l'embarras que Chérubin paraît éprouver près d'elle, se décide à renouer la première la conversation, ce qui n'est pas son habitude.

« — Comment trouvez-vous mon boudoir ?

» — Bien joli, madame, mais, pour lire des » vers.... il me semble qu'il fait un peu sombre » ici. »

La dame toute mignonne fait un léger mouvement de tête, et reprend :

« — Est-ce que le boudoir de madame Cé-
» lival vous plaît d'avantage que celui-ci ?

» — Le boudoir de madame Célival? mais je
» n'y suis jamais allé, madame; je ne le con-
» nais pas.

» — Oh ! vous mentez !

Je vous assure, madame...

» — Vous mentez ! mais au reste, je ne sau-
» rais vous en blâmer, la discrétion est la pre-
» mière condition que l'on doive exiger en
» amour...

» — La discrétion...

» — Oh! vous jouez la naïveté à ravir... mais
» je ne suis pas dupe de cet air de bonhomie...
» Mon Dieu !... il règne ici un parfum... un mé-
» lange d'odeurs.... Vous avez de l'essence de
» rose sur vous ?

» — De la rose... je ne sais pas.... c'est pos-
» sible... Est-ce que cela vous incommode...

» — J'ai les nerfs tellement susceptibles.....
» mais cela va se passer. »

La jolie comtesse se penche un moment en arrière, en portant son mouchoir contre sa figure et en poussant un profond soupir.

Chérubin la regarde et n'ose bouger. Un assez long silence règne encore; le jeune homme voudrait dire une foule de choses, et, ne sa-

chant comment s'exprimer, murmure enfin :

» — Monsieur votre époux se porte bien, » madame? »

La jolie petite femme par d'un éclat de rire qui semble un peu forcé, tout en répondant :

« — Oui, monsieur, oui; mon mari chante. » lui!... Pourvu qu'il fasse de la musique, c'est » tout ce qu'il demande. Mon Dieu!... cela sent » aussi le patchouli... le musc... Ah! cela me » donne comme des vertiges! »

Et, soit l'effet du vertige, soit tout autre cause, la jeune femme se penche à demi sur Chérubin, de manière que sa tête touche presque à celle du jeune homme qui n'aurait qu'à s'approcher bien peu pour l'embrasser, mais qui, se sentant tout ému de voir une bouche charmante si près de lui, qui sent presque le souffle de son haleine, n'ose bouger, et balbutie enfin :

« — Madame.... il me semble que je devais » vous lire des vers... »

La petite comtesse relève brusquement la tête et va l'appuyer sur le côté opposé de la causeuse, en répondant avec un air d'humeur.

« — Ah! mon Dieu! monsieur, vous avez

» une mémoire.... Eh bien ! prenez cet album
» qui est là, devant vous... et lisez. »

Chérubin prend un album placé sur un fauteuil, l'ouvre, voit des desseins, des vers, des portraits, enfin tout ce que l'on trouve dans l'album d'une jolie femme; après avoir feuilleté un moment, il se tourne vers la comtesse, en lui disant d'un air timide :

« — Que voulez-vous que je vous lise,
» madame ?

» — Eh ! mon Dieu !... ce que vous voudrez,
» cela m'est bien égal !... »

Chérubin ouvre de nouveau l'album, et lit au hasard :

« Sur ce livre, belle comtesse,
» De moi vous réclamez des vers :
» A vous obéir, je m'empresse.
» Vous feriez rimer l'univers.
» Mais dans mes vers, point ne l'ignore,
» Le bon sens est peu respecté !
» Comment pourrais-je en mettre encore
» Lorsque vous me l'avez ôté. »

« — Ah! c'est de ce fou de M. Dalbonne !... »
murmure madame Valdieri en se retournant avec impatience sur la causeuse. « Il n'en dit
» jamais d'autres... il adore toutes les femmes!...

» et vous, monsieur Chérubin? êtes-vous comme
» cela...

» — Moi, madame! » répond Chérubin avec embarras, « oh!... non... je... ne... je... mais
» je continue :

HISTOIRE D'UNE SOURIS.

« — Oh! c'est beaucoup plus long, cela. »

La jolie Emma, qui ne se soucie pas sans doute d'entendre lire tout au long l'histoire d'une souris, et qui croit que Chérubin se moque d'elle, prend un parti violent; elle s'étend sur la causeuse en murmurant :

« — Ah! je ne puis plus y tenir... ces odeurs
» agacent mes nerfs... je me trouve mal!... »

Chérubin pouse un cri d'effroi, laisse tomber l'album et regarde la charmante blonde qui, tout en se trouvant mal, a choisi la position la plus gracieuse qu'une coquette puisse imaginer, et dont les yeux à demi fermés ont une expression qui n'annonce pas un danger bien sérieux. Mais au lieu d'admirer tout cela, Chérubin se lève, court dans la chambre et cherche des flacons, en s'écriant :

« — Ah! mon Dieu!... vous perdez connais-
» sance... et c'est moi qui en suis cause... que
» je suis désolé... je vais appeler du monde...

» — Mais non, monsieur, délacez-moi plu-

» tôt! » murmure la comtesse en poussant un soupir.

« — Que je vous délace.... mais c'est que je » ne sais pas, moi.... cependant si... vous » croyez... »

Et Chérubin se rapproche de la jolie femme pour faire ce qu'elle lui dit ; et celle-ci le voyant se pencher sur elle, ferme les yeux tout-à-fait, présumant que cela lui donnera plus de courage, et qu'il saura enfin se mieux conduire; mais en s'apercevant que la comtesse a entièrement fermé les yeux, Chérubin fait un bond en arrière, et court à un cordon de sonnette qu'il tire avec violence, en s'écriant :

« — Elle s'évanouit tout-à-fait! maladroit » que je suis ! puisque ce sont les odeurs que je » porte qui sont cause que madame de Valdieri » se trouve mal, tant que je serai près d'elle, » elle ne reprendra pas connaissance... »

La femme de chambre arrive toute surprise de s'entendre sonner si brusquement, Chérubin lui montre sa maîtresse étendue sur la causeuse, en lui disant :

« — Venez, secourez vite madame la com- » tesse... moi je me sauve, ce sont les odeurs » que j'ai sur moi qui lui ont fait mal, par » conséquent il ne faut pas que je reste près

» d'elle..... dites-lui bien que je suis désolé de » ce qui est arrivé. »

Et, prenant son chapeau, Chérubin sort vivement du boudoir, laissant la femme de chambre toute étonnée, et la jolie petite comtesse dont les yeux étaient parfaitement ouverts.

Chérubin est revenu à son hôtel en maudissant Jasmin qui a fait de lui une boutique de parfumerie. Il trouve Monfréville qui l'attendait et lui raconte ce qui vient de lui arriver.

Lorsque le jeune marquis a fini de parler, Monfréville le regarde d'un air singulier, et lui dit :

« — Mon cher ami, j'ai toujours été franc » avec vous, je dois donc vous dire que dans tout » cela vous vous êtes conduit comme un niais.

» — Un niais! » s'écrie Chérubin.

» — Oui, tout ce qu'il y a de plus niais; » quand une jeune et jolie femme veut bien » vous recevoir en tête-à-tête dans son boudoir, » c'est pour qu'on lui fasse la cour... et non pas » pour qu'on lui fasse la lecture... les vers n'é- » taient qu'un prétexte !...

» — Vous croyez... mon Dieu, j'en ai eu » l'idée aussi... mais je n'osais pas me per- » mettre... cependant si elle ne s'était pas trou- » vée mal.

» — Eh! c'est alors surtout que la victoire » vous était offerte... Comment, une femme » charmante vous dit de la délacer et vous son- » nez sa femme de chambre... Ah! mon pau- » vre Chérubin... si cette aventure se sait, cela » vous fera bien du tort dans le monde.

» — Mon Dieu! vous me désespérez.... mais » moi, je ne savais pas..... oh! je réparerai ma » faute, d'abord, la première fois que j'irai voir » la jolie Emma dans son boudoir, je ne met- » trai aucune odeur sur moi, ensuite..... oh! je » serai très-entreprenant.

» — Je souhaite que vous puissiez vous réha- » biliter près de la comtesse, mais j'en doute.

» — Pourquoi donc?

» — Parce qu'avec les femmes... les femmes » coquettes surtout, une occasion perdue ne se » retrouve jamais. Ainsi, je gage que madame » de Valdieri ne vous parlera plus, et ne vous » donnera plus de rendez-vous.

» — Vous croyez... mais si je lui en demande » un, moi?

» — Elle vous le refusera.

» — Oh! je ne puis croire cela! comment, » parce que j'ai eu peur de l'incommoder en » restant près d'elle.

» — Pauvre Chérubin! que vous êtes enfant

» encore... mais, tenez, allons ce soir chez ma-
» dame Célival, ordinairement la petite com-
» tesse s'y trouve, si elle y est, vous verrez tout
» de suite si j'ai raison. »

Chérubin accepte cette proposition ; il attend le soir avec impatience, car il brûle de se retrouver avec madame de Valdieri, il est persuadé que Monfréville se trompe, et ne peut pas croire qu'on l'accueillera mal parce qu'il s'est sauvé de chez cette dame que les odeurs incommodaient.

L'heure de la réunion arrive: Monfréville vient prendre son jeune ami, et tous deux se rendent chez madame Célival. Les salons sont déja pleins de monde, mais la jeune comtesse n'y est pas, et Chérubin, qui la cherche et espère la voir arriver chaque fois que l'on ouvre la porte du salon, a un air inquiet et préoccupé qui n'échappe point à madame Célival, la sémillante veuve lui en fait la guerre et cherche à le retenir près d'elle, lorsqu'enfin madame de Valdieri paraît avec son mari.

Jamais la petite comtesse n'a été mise avec plus de goût, de grâce, de coquetterie ; jamais elle n'a porté de toilette qui ait plus fait valoir ses charmes ; on dirait que pour se venger de ce qui lui est arrivé dans la journée, la sédui-

sante Emma a juré de faire encore plus de conquêtes le soir!

Tous les hommes se répandent en éloges sur la femme charmante qui vient d'arriver; Chérubin ne souffle pas mot, mais il ne peut se lasser de regarder Emma et se dit en lui-même :

« — Et ce matin... j'étais assis près d'elle... »et nous étions seuls dans son boudoir..... et »elle appuyait presque sa tête sur mon épaule... »et... ah! je crois que Monfréville a raison... »j'ai été très-niais. »

Chérubin attend que la comtesse ait reçu les hommages que chacun s'empresse d'aller offrir à une jolie femme; lorsque madame de Valdieri n'est plus entourée du monde, il saisit un moment pour s'approcher d'elle, et lui dit d'un air presque d'intimité :

« — Et bien, madame, vous trouvez-vous »mieux ce soir?... votre indisposition n'a pas »eu de suite? »

La petite comtesse jette sur Chérubin un regard dédaigneux, et lui répond d'un ton ironique :

« — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, »monsieur!

» — Vous ne savez pas ce que je veux dire ? » mais, cependant, ce matin... »

La comtesse se lève sans avoir l'air d'écouter Chérubin, et va s'asseoir près d'une dame avec laquelle elle ne tarde pas à entamer une conversation fort gaie, à en juger par les fréquents accès de rire dont elle est mêlée.

Le jeune homme est resté tout interdit ; il va s'asseoir dans un coin, en se disant :

« — Quel ton !... quel regard !... il semble- » rait qu'elle ne me connaît plus. »

Monfréville, qui était allé se mettre à une table de jeu, ne pouvait venir consoler son ami ; et Chérubin était depuis assez long-temps assis à l'écart, lorsqu'une main vient doucement s'appuyer sur son épaule, tandis qu'une voix pénétrante lui dit presqu'à l'oreille :

« — Que faites-vous là... est-ce que vous » boudez ?... Il me semble que madame de » Valdieri ne vous traite pas bien ce soir ?...

» — C'est vous, madame ?...

» — N'est-ce pas que j'ai deviné... vous êtes » en brouille avec la petite comtesse ?

» — Moi ! mais je vous assure que vous vous » trompez.... je ne suis pas assez lié avec cette » dame, pour...

» — Vous êtes discret ; c'est très-bien..... et cela vous servira près des dames.

» — Allons ! » se dit en lui-même Chérubin, » il paraît que toutes les femmes sont d'accord » sur cet article-là ; madame Célival me dit à » peu près la même chose que la comtesse. »

La belle veuve s'asseoit un moment près de Chérubin, en lui disant bien bas :

« — Vous avez donc fait quelque trait bien » noir, pour que l'on vous traite ainsi... qu'on » ne vous regarde plus?

» — Moi, madame? Ah ! je vous jure que je » n'ai rien fait du tout !

» — Mais c'est qu'il vous répond cela avec un » air de candeur ! on le prendrait pour un petit » saint !

» — Par exemple, on m'a demandé si votre » boudoir était plus joli que... le sien... J'ai dit » que je n'en savais rien ; on m'a dit aussi que » je mentais... vous voyez pourtant bien que je » disais la vérité.

» — Ah! on vous a demandé si mon boudoir » était plus joli ! » reprend madame Célival d'un air de dépit. « Vous convenez donc que vous » allez dans le sien..... Ah ! cette petite com- » tesse !... mais, en vérité, je la trouve bien cu-

» rieuse de vous demander si vous avez vu le
» mien!... et vous avez dit que non?

» — Mais il me semble, Madame, que je ne
» pouvais pas dire oui... c'eût été mentir.

» — Ah! il est étonnant avec ses scrupules...
» comme si on ne mentait jamais dans le
» monde... mais vous savez bien qu'on y est
» forcé, que cela est indispensable quelque-
» fois!... Au reste, je veux que vous connais-
» siez aussi mon boudoir, afin que vous puissiez
» répondre à cette dame lorsqu'elle vous inter-
» rogera....., venez demain déjeuner avec
» moi.....

» — Ah! madame!... que de bontés...

» — Viendrez-vous? vous le permettra-t-
» on?

» — Si on me le permettra, mais ne suis-je
» pas libre?

» — Peut-être... ainsi demain, à midi, je
» vous attends... et nous déjeunerons dans mon
» boudoir, afin que vous ayez tout le temps de
» faire sa connaissance... et de dire à madame
» la comtesse ce que vous en pensez.

» — Oh! je gage d'avance qu'il est plus joli,
» moins sombre que le sien! »

Madame Célival sourit, appuie doucement

sa main sur celle de Chérubin, et s'éloigne de lui en murmurant bien bas :

« — A demain. »

Chérubin, enchanté du nouveau rendez-vous qu'on vient de lui donner, oublie aussitôt les dédains de madame de Valdieri; il redevient gai, reprend de l'assurance, va trouver Monfréville qui est au jeu, et lui dit à l'oreille :

« — Mon ami, j'en ai un autre.

» — Un autre quoi?

» — Un autre rendez-vous dans un boudoir, » pour demain.

» — Avec la même personne?

» — Non, avec madame Célival.

» — Vous n'êtes pas malheureux! mais tâchez » de mieux vous en tirer que du premier.

» — Oh! soyez tranquille! cette fois je ne » mettrai pas d'odeurs sur moi!... Est-ce que » vous allez jouer encore longtemps?

» — Oui... nous recommençons ce wisth... » je ferai deux robs au moins.

» — Alors, je vous laisse; je vais me cou- » cher.

» — Il me semble cependant que vous ne » devez pas être fatigué!

» — Madame de Valdieri me regarde toujours

» d'un air moqueur, j'aime mieux m'en al-
» ler. »

Chérubin s'éclipse des salons, et regagne son hôtel en ne pensant qu'à madame Célival, et tout occupé du rendez-vous qu'elle lui a donné pour le lendemain.

CHAPITRE XXII.

LES PRUNEAUX.

—

On s'éveille de bonne heure, lorsqu'on est amoureux et que l'on a un rendez-vous avec la femme que l'on aime ; il n'est pas bien certain que Chérubin aimât madame Célival, il est même probable qu'il n'éprouvait pour toutes ses conquêtes que ces désirs passagers que tous les jeunes gens éprouvent près d'une jolie femme; maladie que l'on ressent souvent encore dans l'âge mûr et dont il est bien agréable de ne pas

pouvoir guérir en vieillissant. Mais Chérubin a encore trop peu d'expérience pour savoir faire une distinction dans les sentiments qu'il éprouve ; il se croit maintenant très-amoureux de madame Célival.

A peine éveillé, Chérubin sonne. Jasmin, malgré son âge, est toujours un des premiers levés pour accourir près de son maître ; mais celui-ci ne veut plus de ses services pour sa toilette, et lui dit :

« — Vous avez fait de belles choses, hier, » Jasmin.

» — Qu'ai-je donc fait, Monsieur? » demande le vieux domestique tout interdit par l'air d'humeur de Chérubin.

« — Comment, Jasmin, vous m'avez aspergé » d'odeurs... vous en aviez mis sur tous mes vê- » tements, j'étais un véritable sachet ambulant.

» — Est-ce que monsieur ne sentait pas bon?

» — Eh si! je sentais trop bon! c'est-à-dire » trop fort! je portais à la tête enfin, les dames » nerveuses ne peuvent pas supporter cela... et » vous êtes cause qu'une dame s'est trouvée » mal ; c'est très désagréable. »

Jasmin est désolé ; pour réparer sa bévue de la veille il propose à son maître de lui mettre du camphre dans toutes ses poches, parce

qu'on lui a dit que cela était très-bon pour les nerfs, et il pense que cela guérira le mal que les odeurs ont causé! Mais Chérubin n'en veut point; il défend expressément à Jasmin de le parfumer en aucune façon; et il est obligé de se fâcher pour empêcher son vieux domestique de lui glisser des morceaux de camphre dans ses poches.

La toilette terminée, Chérubin s'assure qu'il ne sent rien; et en attendant que le moment soit venu de se présenter chez madame Célival, il pense à la belle veuve, il repasse dans sa tête tout ce qu'il pourra lui dire; ce qui l'inquiète c'est de déjeuner avec elle, il se dit :

« — Quand on déjeune avec une dame dont » on est amoureux, mange-t-on?... faut-il satis- » faire son appétit?... Mon Dieu! j'ai oublié de » demander à Monfréville des instructions là- » dessus... j'ai peur de faire encore des gauche- » ries... Après tout, que me reproche-t-on tou- » jours? d'être trop timide; si je ne mange pas » j'aurai l'air très-bête; au contraire, en man- » geant et en buvant pas mal, cela me donnera » de l'aplomb, de la hardiesse... Oh! oui, il » faut bien manger. »

L'heure du déjeuner est arrivée enfin. Chérubin se rend chez madame Célival, son cœur

bat bien fort en suivant la femme de chambre qui le conduit dans le boudoir, mais il se dit :

« — Oh! c'est égal, aujourd'hui je ne serai » pas timide... et je mangerai beaucoup. »

Le boudoir de la belle veuve est un charmant réduit tendu de tous côtés en velours violet. Un tapis épais et moëlleux couvre le parquet et de triples rideaux laissent fort peu de passage au jour.

« — Décidément les dames aiment beaucoup » l'obscurité, » se dit Chérubin en entrant dans le boudoir, mais aujourd'hui je ne dois pas lire » des vers... et pour déjeûner j'y verrai toujours » assez... Ensuite je comprends... l'obscurité » doit rendre plus audacieux... c'est sans doute » pour cela que ces dames bannissent de chez elles le grand jour. »

Madame Célival attendait Chérubin ; sa toilette est simple mais calculée de manière à faire ressortir tous ses avantages , ses beaux cheveux noirs retombent en longues boucles de chaque côté de son vîsage, et les rubans amaranthes, qui ornent le délicieux bonnet dont elle est coiffée, donnent encore plus de vivacité à ses yeux déjà si pleins de feu.

La séduisante veuve fait à Chérubin un accueil si aimable qu'un autre que lui se sentirait

sur le champ à son aise; il fait ce qu'il peut cependant pour surmonter son embarras, et ce qu'il fait de mieux c'est de rester en contemplation devant les charmes de celle avec qui il se trouve en tête-à-tête.

« — Eh bien, monsieur Chérubin, » dit bientôt madame Célival, « comment trouvez-» vous mon boudoir?.. moins joli sans doute » que celui de la comtesse?

» — Mais non, madame, non, je vous assure... » le vôtre me plait tout autant... je le trouve » même plus beau...

» — Oh! c'est pour me flatter que vous me » dites cela!

» — Seulement ils sont aussi sombres l'un » que l'autre...

» — Le grand jour fait mal aux yeux, je le » déteste.

» — Cependant madame... vous ne devez » pas craindre d'être vue... quand on est aussi » belle... »

Chérubin n'ose pas continuer, il est tout étonné d'en avoir tant dit; mais madame Célival à laquelle ce compliment semble tout naturel, sourit en répondant :

« — Vraiment! vous me trouvez bien... oh!

» mais les hommes! cela leur coute si peu de » dire des choses qu'ils ne pensent pas !...

Et tout en disant cela madame de Célival se penche négligemment sur le coussin du divan de velours violet sur lequel elle est mollement assise et son sein se gonfle, tout en regardant Chérubin, qui, placé sur une chaise près d'elle, baisse les yeux, n'ose plus la regarder et se tait.

Après un assez long silence, madame Célival voyant que Chérubin continue de se taire, s'écrie :

« — Mais j'oubie notre déjeûner!... vous » avez faim peut-être ?

« — Oh! oui madame, j'ai bien faim, » répond aussitôt Chérubin.

Madame Célival sourit en disant :

« — Et il paraît que l'appétit vous ôte la pa- » role! mais, mon Dieu, que ne le disiez-vous » donc, je ne veux pas vous voir tomber d'i- » nanition. Voulez-vous tirer cette sonnette.

Chérubin tire un cordon, la femme de chambre arrive.

« — Qu'on nous serve! » dit madame de Célival, et elle ajoute en se tournant vers Chérubin :

« — Nous déjeûnerons ici parce que nous

» ny serons dérangés par personne ; s'il me vient » quelques visites importunes on dira que je n'y » suis pas... trouvez-vous que j'aie bien fait?

» — Oh, oui, madame, ce sera bien plus » gentil! »

Madame Célival sourit encore ; elle pense peut-être aussi que son tête-à-tête deviendra plus gentil, mais ceci n'est qu'une supposition !

La femme de chambre a lestement dressé le déjeuner et mis deux couverts. Chérubin remarque qu'à côté de la table qui est chargée de mets, la suivante a placé le dessert sur un guéridon.

Madame Célival renvoie la femme de chambre en lui disant :

« — Si j'ai besoin, je vous sonnerai.

» — Et maintenant, » dit la séduisante brune, en présentant sa main au jeune homme qui la regarde toujours avec admiration, « prenez » place, monsieur le marquis, et pardonnez-» moi de vous traiter avec si peu de façon, » mais ceci n'est point un déjeuner de cérémo-» nie.

Le déjeuner sans façon de madame Célival se composait d'une terrine de Nérac, d'un perdreau farci, de petits pieds aux pistaches et d'un magnifique buisson d'écrévisses ; puis, sur

le guéridon, des confitures, des pâtisseries et une compote de pruneaux formaient le dessert; enfin plusieurs flacons de vins fins annonçaient que l'on ne tenait pas à ce que le jeune convive conservât entièrement son sang-froid.

Chérubin s'est placé à côté de madame Célival, qui lui sert de tout, mais qui mange fort peu ; en revanche, le jeune homme mange pour deux. Depuis qu'il est à table, il se sent moins embarrassé, plus en train de causer; il en conclut qu'il avait deviné juste, en pensant que bien manger et bien boire lui donnerait de l'aplomb, et il fait honneur à tout ce qu'on lui présente et boit tout ce qu'on lui verse.

Madame Célival est fort gaie, elle sait adroitement entretenir la conversation, et paraît charmée de la manière dont son convive fait honneur au déjeuner.

« Vaiment, » dit-elle en riant, « je ne m'é-
» tonne pas si vous ne me disiez rien tout-à-
» l'heure... si vous paraissiez taciturne! c'est
» que vous mourriez de faim!

» — Il est vrai, madame, que j'ai assez bon
» appétit, et puis auprès de vous... il me semble
» que l'on doit toujours en avoir.

» — Ah! je ne sais pas trop si je dois pren-

» dre cela pour un compliment! Il y a un pro-
» verbe qui ne me serait pas favorable.

» — Quel proverbe, madame?

» — Puisque vous ne le connaissez pas, je ne
» veux point vous l'apprendre. Maintenant, nous
» allons passer au dessert; j'ai fait mettre tout
» cela près de nous, afin de ne pas avoir besoin
» de sonner... nous n'aurons qu'à changer de
» table... Trouvez-vous que cela soit plus agréa-
» ble?

Ces derniers mots sont accompagnés d'un regard si tendre que Chérubin en est tout troublé; pour se remettre, il se hâte de repousser la table sur laquelle on a déjeuné, et de la remplacer par le guéridon sur lequel le dessert est tout dressé.

Madame Célival qui désire voir la fin du déjeuner, se hâte de servir son convive et lui offre de tout, mais Chérubin examine la compote de pruneaux, en disant :

« — Quest-ce que c'est que ceci?

» — Des pruneaux...,. comment, vous ne
» connaissez pas cela?

» — Mon Dieu non! Voilà la première fois
» que j'en vois... d'abord, chez ma nourrice on
» n'en mangeait pas. »

Madame Célival part d'un éclat de rire, en disant :

« — Ah ! chez votre nourrice est charmant ! » le mot est fort joli ! on croirait à l'entendre, » qu'il est resté en nourrice jusqu'à pré- » sent. »

Chérubin se mord les lèvres, il croyait avoir dit une bêtise, il est enchanté de voir que l'on prend cela pour un mot spirituel, et il accepte des pruneaux que lui sert madame Célival.

« — Eh bien, » dit au bout d'un moment la belle veuve, « comment trouvez-vous ce que » l'on ne servait jamais chez votre nour- » rice ?

» — Oh ! très-bon, délicieux !

» — En voulez-vous encore !

» — Volontiers. »

Madame Célival sert de nouveau des pruneaux à Chérubin, qui, tout en les mangeant, lui dit :

« — Mais vous, madame, vous ne prenez » rien ?

» — Oh ! moi... je n'ai pas faim.

» — Pourquoi donc cela ?

» — Pourquoi ! Singulière question !... c'est » que les femmes ne ressemblent pas aux hom-

» mes... et quand elles ont quelque chose qui » les occupe... elles vivent de leurs pensées, de » leurs sentiments, et ça leur suffit. »

Ces derniers mots sont dits d'un ton un peu piqué, car madame Célival commence à trouver que Chérubin tient table bien longtemps; cependant, en femme du grand monde, et qui sait faire les honneurs de chez elle, elle lui offre encore de différents plats de dessert.

« Merci, » dit Chérubin, « mais j'aime mieux » les pruneaux que tout cela...

» — Eh bien, prenez-en donc encore.

» — En vérité, si j'osais ,.

» — N'allez-vous pas vous gêner!... ce serait » me fâcher. »

Chérubin se rappelle qu'en effet il ne faut pas être timide, et que c'est cela qui lui nuit. Il se sert donc des pruneaux; au bout d'un moment il en prend encore; et comme madame Célival rit beaucoup de sa passion pour les pruneaux, et qu'il est enchanté de la mettre en gaîté, il ne cesse d'en manger que lorsqu'il n'y en a plus dans le compotier.

La belle veuve paraît fort satisfaite lorsqu'il n'y a plus de pruneaux sur la table, et ces mots : « C'est bien heureux! » sortent de sa

bouche, mais à peine intelligibles; Chérubin ne les a pas entendus.

Cependant la jolie femme a doucement éloigné sa chaise de la table, elle boit quelques cuillerées de café, pose sa tasse sur une cheminée, puis va se rasseoir sur son divan, en disant au jeune homme, avec une voix qui doit aller au cœur :

« Eh bien, est-ce que vous n'allez pas venir » vous asseoir près de moi? »

Chérubin commence à comprendre que le moment est venu où il doit s'occuper d'autre chose que de pruneaux; il quitte la table, fait quelques tours dans le boudoir, admire de charmantes gravures dont le sujet, sans être trop libre, est pourtant fait pour porter à la volupté. Il s'extasie devant Psyché et l'Amour, devant le fleuve Scamandre, devant une Odalisque étendue sur sa couche, et revient enfin s'asseoir sur le divan près de madame Célival, qui lui dit :

« — Vous admirez mes gravures...

» — Oui... toutes ces femmes sont si belles... » cette Odalisque surtout!...

» — Le peintre ne l'a guère voilée... mais » pour nous faire admirer sa beauté, il lui a » bien fallu nous la montrer à découvert... en

» peinture cela est permis... les artistes ont des » priviléges, on pardonne tout au talent... ou à » l'amour. »

Ces derniers mots sont accompagnés d'un soupir. Chérubin lève les yeux sur la belle veuve, et jamais elle ne lui a paru plus séduisante, car ses yeux brillent alors d'un feu à la fois vif et doux, et sa bouche à demi-fermée semble disposée à répondre à beaucoup de choses. Le jeune homme se hasarde à prendre une main qu'on laisse à l'abandon ; il admire cette main douce, blanche, effilée, potelée, il n'ose pas encore la porter à ses lèvres ; mais il la presse tendrement, et loin de la retirer, une pression très-vive répond à la sienne ; encouragé par cette action, Chérubin va couvrir cette main de baisers, lorsqu'il éprouve tout-à-coup une douleur assez vive dans les régions de l'abdomen.

Chérubin reste tout saisi.

« — Qu'avez-vous, » lui dit madame Célival, étonnée de le voir tenir sa main en l'air sans la baiser.

« — Rien, oh! rien, madame!

Et le jeune homme dissimule une légère grimace causée par une seconde douleur, moins vive, il est vrai, mais qui est suivie, dans les

régions intestinales, de bourdonnements, précurseurs d'une horrible tempête.

Cependant, fort préoccupé de ce qu'il éprouve, et inquiet des suites que cela peut avoir, Chérubin n'est déjà plus à la conversation, et il a laissé retomber sur le divan la main de madame Célival.

« — Mais qu'avez-vous donc, monsieur? » murmure la jolie veuve d'un ton de reproche et de tendresse. « Vous semblez distrait, préoc-» cupé... vous ne me dites plus rien, savez-vous » que ce n'est pas aimable.

» — Mon Dieu, madame, mais je vous as-» sure que je n'ai rien... vous vous trom-» pez. »

Et Chérubin fait ce qu'il peut pour dissimuler une nouvelle grimace, il éprouve des tortillements qui le mettent au supplice, car il comprend qu'il a la colique, et pour tout au monde, il ne voudrait pas que madame Célival pût deviner ce qui lui arrive.

Cependant ce n'est point un crime d'être indisposé! .. mais nous autres, faibles mortels, qui voudrions parfois nous élever au rang des Dieux, nous rougissons d'être soumis à toutes les infirmités de la simple créature; il y a surtout des circonstances où l'on est bien embar-

rassé, pour être à la fois l'homme du monde et l'homme de la nature. Le pauvre Chérubin se trouvait alors dans ce cas; les pruneaux lui jouaient un tour bien perfide.

Madame Célival n'a pu se méprendre au ton du jeune marquis; piquée d'ailleurs de ne plus lire dans ses yeux ni tendresse, ni désirs, elle s'écrie au bout d'un moment :

« — Oh! décidément, monsieur, vous vous » ennuyez auprès de moi...

» — Mais, madame, je vous jure que je ne » m'ennuie pas... au contraire... mais...

» — Mais vous aimeriez mieux être près de » madame Valdieri, n'est-ce pas?

» — Non. . oh! ce n'est pas là où je voudrais » être en ce moment!...

» — Eh bien, alors où donc voudriez-vous » être en ce moment, monsieur?... »

Chérubin ne sait que répondre, il dissimule avec peine une nouvelle douleur, et sent une sueur froide qui humecte son front; il fait en cet instant une fort triste figure, et qui n'est pas du tout celle d'un amoureux.

Madame Célival le regarde, elle se pince la bouche avec dépit, et s'écrie :

« — Ah! mais c'est que vous faites une mine » si singulière! on n'a jamais vu chose sembla-

» ble... moi, du moins!... Voyons, monsieur, » parlez... expliquez-vous, certainement vous » avez quelque chose. »

Et la belle veuve, mue encore par le tendre sentiment qui lui parlait pour Chérubin, se rapproche de lui et veut lui prendre la main, mais celui-ci se recule vivement, en balbutiant d'une voix étouffée :

« — Ah! madame, ne me touchez pas, je » vous en conjure!

» — Qu'est-ce à dire, monsieur, mais je vous » prie de croire que je n'ai pas envie de vous » toucher, » répond madame Célival, offensée de la terreur qui vient de se peindre dans les traits du jeune homme. « Seulement, monsieur, » j'ai le droit d'être surprise de la mauvaise hu- » meur qui s'est subitement emparée de vous... » je croyais qu'en vous témoignant le plaisir » que j'avais à vous recevoir, je ne vous cause- » rais pas... de l'effroi... ah! ah!... c'est fort » drôle, en vérité. »

Au lieu de répondre à ce qu'on lui dit, Chérubin se lève tout-à-coup, en murmurant :

« — Pardon, madame... pardon... mais un » rendez-vous que j'avais oublié... il faut abso- » lument que je m'en aille...

» — Comment, monsieur, vous donnez un

» rendez-vous... quand vous savez que vous dé-
» jeunez avec moi... c'est extrêmement aima-
» ble!... vous ne me ferez pas croire que cela
» soit tellement pressé qu'il vous faille partir
» sur-le-champ.

» — Oh! si madame, si... c'est horriblement
» pressé... je ne puis plus différer... adieu, ma-
» dame... adieu! »

Et Chérubin, après avoir fait trois fois le tour du boudoir en courant comme un fou pour chercher son chapeau, l'aperçoit enfin, le saisit, se jette sur la porte, l'ouvre violemment, qu'il manque de la briser, et s'enfuit en traversant toutes les pièces comme s'il craignait d'être poursuivi, laissant madame Célival stupéfaite de la manière dont il la quitte.

Enfin, Chérubin est arrivé chez lui en maudissant les pruneaux et le malheur qui semble le poursuivre dans ses bonnes fortunes.

Vers la fin de la journée, Monfréville vient voir son ami, il est fort curieux de savoir s'il s'est mieux tiré de son dernier rendez-vous que du premier En apercevant le jeune marquis encore pâle et défait, il sourit et lui dit :

« Je vois que, cette fois, votre bonne for-
» tune a été complète, et que vous avez remporté
» une grande victoire. »

Chérubin regarde son ami en faisant une mine si piteuse, que celui-ci ne sait plus alors que penser. Après avoir fermé avec soin la porte de son appartement, Chérubin raconte à Monfréville ce qui lui est arrivé dans son second tête-à-tête galant. Celui-ci ne peut garder son sérieux en écoutant le récit de cette aventure; et quoique Chérubin ne partage pas sa gaîté, il est longtemps avant de pouvoir la modérer.

« — Vous trouvez donc cela bien drôle? » lui dit Chérubin en soupirant.

« — Ma foi, mon cher ami, il est difficile de » ne pas rire de la position dans laquelle vous » vous êtes trouvé.

» — Convenez que je suis bien malheu- » reux.

» — C'est votre faute! quand on déjeune en » tête-à-tête avec une dame, on ne va pas se » bourrer de pruneaux, surtout après avoir déjà » mangé assez copieusement, d'après ce que » vous m'avez dit.

» — Je le faisais pour me donner de la har- » diesse, du nerf!...

» — C'est joli ce que vous vous êtes donné.

» — Enfin, dans un autre tête-à-tête avec » madame Célival, pareil événement n'arrivera » pas : je serai plus heureux!

» — Oh! ne vous flattez pas d'obtenir un » second rendez-vous de la belle veuve!... vous » êtes perdu dans son esprit comme dans celui » de la petite comtesse... C'est encore une con- » quête à laquelle maintenant il vous faut re- » noncer.

» — Vous croyez... quelle injustice!... com- » ment une femme cesse de nous aimer, parce » qu'il nous arrive une indisposition subite.

» — Ce n'est pas cela, c'est parce que vous » avez agi maladroitement.

» — Qu'auriez-vous donc fait à ma place?

» — J'aurais dit franchement que mon dé- » jeuner me faisait mal, que je me sentais fort » malade, et alors on eût excusé et compris mon » départ.

» — Ah! je serais mort de honte, plutôt que » de dire cela!

» — C'est fort mal raisonner, mon ami; sou- » venez-vous qu'une femme pardonne tout, ex- » cepté le mépris ou l'indifférence pour ses » charmes. »

Chérubin est tout triste pendant le reste de cette journée; il lui semble qu'il y a une certaine fatalité dans ses amours, et il craint qu'elle ne le poursuive constamment. Mais, le même soir, Daréna vient à son hôtel lui ap-

prendre le résultat de ses démarches près de la jolie femme qu'il a vue au Cirque.

« Victoire ! » s'écrie Daréna en allant frapper sur l'épaule du jeune marquis, « cela va » bien, mon ami... vos affaires sont en bon » chemin.

» — Est-ce que vous avez obtenu un rendez-» vous pour moi? » demande Chérubin d'un air presque effrayé.

« — Pas encore ; diable ! cela ne va pas aussi » vite que vous pensez, cette jeune comtesse » polonaise est gardée à vue, entourée de duè-» gnes, de cerbères.

» — C'est une comtesse polonaise?

» — Oui, la comtesse de Globeska, épouse du » comte Globeski... un homme très-comme il » faut!... qui a dû fuir son pays pour crime de » haute trahison... et qui est jaloux comme un » tigre ! C'est un gaillard qui ne parle que de » poignarder son épouse si elle donnait un de » ses cheveux à un homme !

» — C'est effrayant !

» — Ça ne fait rien du tout ! les femmes » n'ont pas la moindre peur des poignards ; au » contraire, elles aiment à braver les dangers. » J'ai fait parvenir votre lettre à la belle Glo-» beska... c'était difficile, il m'a fallu semer l'or

» à pleines mains... je l'ai semé. j'en ai même
» emprunté, parce que je n'en avais pas assez...
» je sais que vous me le rendrez, et j'ai pensé
» que vous ne me blâmeriez pas d'avoir été gé-
» néreux pour servir vos amours.

» — Oh! bien au contraire, mon cher Da-
» réna, et je vous en remercie; mais enfin, cette
» jolie Polonaise m'a-t-elle écrit un mot de ré-
» ponse?

» — Non, elle ne vous a pas écrit... peut-
» être écrit-elle très-mal le français... c'est ex-
» cusable chez une étrangère, mais les femmes
» ont de l'amour-propre; elles craignent qu'on
» ne se moque d'elles si elles font une faute de
» langue; enfin, la ravissante Globeska a ré-
» pondu de vive voix, et ce qu'elle a dit vaut
» tous les billets doux

» — Qu'a-t-elle dit, alors?

» — Elle a dit à sa suivante que j'ai séduite...
» je veux dire que j'ai gagnée à force d'or.....
» fais savoir à ce jeune Français qui m'écrit,
» que je partage sa passion... depuis que je l'ai
» vu je ne rêve qu'à lui... même quand je ne
» dors pas...

» — Elle a dit cela! Ah! quel bonheur!...

» —Laissez-moi donc achever : Je suis unie
» à un tyran que je déteste... que ce Français

» trouve moyen de m'enlever, et je suis prête à » le suivre... et je me précipite dans ses bras. » » Hein ! que dites-vous de cela ? heureux love- » lace... j'espère que vous lui avez tourné la » tête, à celle-là !...

» — Oui, mon ami, je suis bien content..... » car je sens que cette jeune femme me plaît » plus que toutes les autres... avec elle il me » semble que je serai plus à mon aise qu'avec » ces dames du grand monde... qui m'imposent » toujours.

» — Vous serez fort à votre aise, je vous en » réponds !... les Polonaises sont très sans fa- » çon.

» — Mais elle me dit de l'enlever... est-ce » que cela se peut ? est-ce qu'il est permis d'en- » lever une femme ?

» — Ah ! qu'il est enfant ! D'abord on ne de- » mande pas la permission..... ensuite vous » voyez bien qu'elle le désire elle-même ; soyez » tranquille ! c'est moi qui me charge de l'enlè- » vement ; j'en fais mon affaire.

» — Mon cher Daréna, que d'obligations !

» — Mais seulement il s'agit de savoir où je » mènerai votre belle... vous comprenez qu'il » ne serait ni convenable, ni prudent de la con-

» duire dans cet hôtel.... en vue de vos gens....
» de....

» — Oh! certainement... mais où donc la
» conduire, alors?

» — Rien de plus facile... il n'y a qu'à louer
» une petite maison... aux environs de Paris...
» dans la banlieue... dans un endroit écarté et
» tranquille... Voulez-vous que je me charge
» encore de cela?

» — Oh! oui, je vous en prie. — C'est conve-
» nu... je louerai... si ce n'est pas meublé, je
» ferai porter des meubles.... donnez-moi de
» l'argent... il en faudra pas mal... »

Chérubin court à son secrétaire, prend des billets de banque, et en remet à Daréna en lui disant :

« — Tenez, voilà deux mille... trois mille
» francs... est-ce assez?

» — Oui... Ah! donnez-m'en tout de suite
» quatre mille... il ne faut pas être à court.
» Maintenant, laissez-moi faire. Je vais d'abord
» m'assurer d'un local, le faire disposer pour
» recevoir votre infante, puis je guetterai le mo-
» ment favorable; dès qu'il sera venu... j'en-
» lève... et je viens vous chercher; vous n'au-
» rez plus qu'à recueillir les fruits de la victoire,
» c'est assez agréable.

» — C'est charmant.

» — Mais, surtout, pas un mot de tout ceci à » Monfréville, ou je ne me mêle plus de rien.

» — Soyez tranquille! c'est convenu.

» — Quand votre belle sera hors des mains » de son tyran, j'aurai soin de faire porter dans » votre petit réduit un repas friand... Il faut » toujours qu'une dame puisse prendre quelque » chose en arrivant.

» — Oui, mon ami... commandez un repas. » Ah! mais point de pruneaux... je vous en » prie! point de pruneaux, je les ai en horreur!»

Daréna regarde Chérubin avec surprise, tout en lui répondant :

« — Soyez tranquille; je ne connaissais pas » votre aversion pour les pruneaux... On dit » pourtant que c'est fort sain...

» — Si j'en vois sur la table, je me sauve sur-» le-champ.

» — Allons, calmez-vous... je recommande-» rai qu'on n'en serve pas. »

Et le comte quitte son jeune ami, après avoir empoché les billets de banque, et Chérubin se dit :

« Voilà une conquête qui ne méchappera pas, » cette fois, et qui me dédommagera de toutes » celles que j'ai perdues. »

CHAPITRE XXIII.

L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE.

—

Ainsi que la jeune Ernestine l'avait annoncé à Louise, madame de Noirmont est de retour dans sa maison le jour qu'on l'attendait. Son arrivée est une fête pour sa fille, qui du plus loin qu'elle aperçoit sa mère, vole au-devant d'elle et se précipite dans ses bras. Madame de Noirmont répond avec tendresse aux caresses de son enfant; il est facile de voir qu'elle y est

sensible, et que c'est aussi avec un véritable bonheur qu'elle se retrouve près d'elle.

Monsieur de Noirmont n'a pas couru au-devant de sa femme; de telles marques d'affection ne sont pas dans son caractère; en s'y livrant, il craindrait de compromettre sa dignité; cependant, lorsqu'il apprend que son épouse est de retour, il se rend près d'elle, la salue avec affabilité, mais ne l'embrasse pas. Puis il lui dit :

» — Vous avez fait un bon voyage, madame.

» — Oui, monsieur, je vous remercie.

» — Et comment va votre tante, madame Dufrénil?

» — Elle va beaucoup mieux, monsieur, sa santé est parfaitement rétablie. Mais il était temps que je revinsse! je serais tombée malade d'ennui. Être si longtemps éloignée de ma fille... j'ai beaucoup regretté, monsieur, que vous ne m'ayez pas permis de l'emmener.

» — Cela fait, madame, que vous en avez plus de plaisir à la revoir, et je désire que cela vous la fasse aimer davantage. »

Après avoir dit ces mots, M. de Noirmont

salue sa femme et retourne s'enfermer dans son cabinet.

Quand son mari n'est plus là, madame de Noirmont attire sa fille près d'elle et la presse à plusieurs reprises contre son cœur, en murmurant :

« — Ton père croit que je ne t'aime pas... » Est-ce que tu penses cela aussi, ma fille!

» — Oh ! non, maman ! non certainement, » s'écrie Ernestine. « Mais papa ne le pense pas » non plus... j'en suis sûre... Je sais bien que » vous m'aimez ; et pourquoi donc ne m'aime- » riez-vous pas... ne suis-je pas votre fille ?... »

Il se fait comme un mouvement nerveux dans les traits de madame de Noirmont, son front s'assombrit, et elle se dégage assez vivement des bras d'Ernestine. Mais bientôt ce nuage se dissipe, et elle attire de nouveau sa fille près d'elle, en disant d'un air mélancolique :

« — Oh ! oui... oui ! je t'aime bien.

» — Je n'en ai jamais douté, moi, maman, » et si vous avez quelquefois..... tenez, comme » tout-à-l'heure, des instants où l'on dirait que » mes caresses vous ennuient..... je suis bien » sûre que c'est seulement parce qu'alors vous » avez vos maux de tête..... ou bien que vous

» pensez à autre chose!... Mais vous ne m'en » aimez pas moins, n'est-ce pas?

» — Non, sans doute, je ne t'aime jamais » moins. Et tu as trouvé long le temps de mon » absence.

» — Oh ! oui, maman ! Mais heureusement, » depuis trois semaines, j'ai une nouvelle femme » de chambre... Mon père a dû vous écrire qu'il » avait renvoyé l'autre ?

» — Oui, ma fille.

» — Ah ! j'aime bien mieux la nouvelle ! Si » vous saviez comme elle est gentille..... et pas » bête du tout !..... pas commune ! elle parle » fort bien sa langue... et pourtant elle arrivait » de son village ; elle n'avait jamais servi, mais » elle a tout de suite été au fait.

» — Qui est-ce qui l'a fait entrer ici ?

» — C'est Comtois Oh ! il aura eu de bons ré- » pondants.»

Madame de Noirmont sourit de l'air grave avec lequel sa fille lui dit cela, et répond :

« — Ma chère amie, je sais que l'on peut avoir confiance dans Comtois. Et comment se » nomme ta femme de chambre.

» — Louise .. Louise... Fré... Frénet... Je » ne me rappelle jamais son autre nom... C'est » égal, c'est un bien bon sujet, allez, maman ;

» je suis sûre qu'elle vous plaira aussi... Je vais » l'appeler pour vous la présenter... Elle est » très-timide, voilà pourquoi elle n'a pas encore » osé venir vous saluer.

» — Mon Dieu ! ma chère amie, j'ai tout le » temps de voir ta femme de chambre ! rien ne » presse.

» — Oh ! si maman, je veux que vous la voyez » tout de suite. »

Ernestine avait tiré le cordon d'une sonnette, bientôt la porte s'ouvre, et Louise paraît sur le seuil, l'air craintif, les yeux baissés, et murmurant :

« — Madame m'a sonné ? »

Madame de Noirmont considère la jeune fille qu'elle voit pour la première fois ; elle est frappée de sa beauté, de la dignité de ses traits, de sa tenue modeste et décente, de tout cet ensemble de sa personne que l'on ne rencontre pas ordinairement dans une femme de chambre, et elle ne peut se lasser de la regarder.

La jeune Ernestine se penche vers sa mère, en lui disant à l'oreille :

Eh bien ! comment la trouves-tu ?

« — Bien, ma fille, fort bien... elle a même

» l'air distingué ; on ne croirait pas que c'est » une domestique.

» — N'est-ce pas... je ne l'avais pas flattée. »

Et la jeune personne reprend en s'adressant à Louise :

« — Maman vous trouve bien, Louise, vous » lui plaisez aussi... je vous disais bien que vous » lui plairiez. »

Louise fait une révérence, en murmurant :

« — Madame est bien bonne, je ferai tous » mes efforts pour la contenter, ainsi que ma- » demoiselle.

» — Je n'en doute pas, mon enfant. » répond madame de Noirmont, « tout en vous prévient » en votre faveur, et je suis persuadée que ma » fille ne s'est point trompée dans le bien » qu'elle m'a dit de vous. »

Pendant que la mère d'Ernestine lui parle, Louise a enfin levé les yeux pour la regarder. A l'aspect de cette belle figuge, noble et sévère, de ce front pâle et fier, de ces grands yeux noirs dans lesquels on aperçoit toujours une expression de mélancolie, la jeune fille se sent toute émue, toute saisie; son cœur bat avec force, elle ne sait pas si c'est de plaisir ou de crainte, elle ne peut pas définir ce qu'elle éprouve, mais elle reste immobile; depuis

quelques instants madame de Noirmont a cessé de parler et elle l'écoute encore, on lui fait signe qu'elle peut se retirer, et elle reste là ; enfin, il faut qu'Ernestine aille lui toucher le bras en lui disant :

« — Louise, vous pouvez nous laisser, » pour qu'elle revienne à elle-même et quitte l'appartement, en jetant à la dérobée un dernier regard sur madame de Noirmont.

Après avoir encore dit quelques mots sur sa nouvelle femme de chambre, madame de Noirmont ne songe plus qu'à reprendre le cours de ses occupations habituelles dans l'intérieur de sa maison, et à surveiller de nouveau l'éducation de sa fille, et les études auxquelles elle se livre avec les différents professeurs qui viennent lui donner des leçons

La vie de madame de Noirmont est très-uniforme ; elle sort rarement et ne reçoit pas de nombreuses visites ; elle s'occupe de sa fille, surveille ses études, et lit beaucoup ; c'est son plus grand plaisir, sa plus douce distration.

M. de Noirmont passe la journée entière dans son cabinet, sa femme et sa fille le voyent peu avant le dîner, à ce moment on se réunit et assez souvent un ancien ami de M. de Noirmont vient dîner avec la famille ; mais il est

rare que l'on ait plusieurs personnes à la fois. Pendant le repas, madame de Noirmont cause fort peu, son mari parle politique ou économie publique avec son ami ; c'est Ernestine seule qni est chargée d'égayer le dîner ; elle s'en acquitte assez bien ; souvent ses saillies, ses réflexions enfantines font sourire sa mère, et, malgré sa gravité, M. de Noirmont lui-même ne garde pas toujours son sérieux. Enfin, le soir, les dames travaillent, font de la tapisserie, de la musique, et les hommes une partie d'échecs ou de trictrac. Quand il n'y a point eu d'étrangers au dîner, M. de Noirmont sort assez souvent le soir aller dans quelques réunions ; quelquefois sa femme et sa fille l'accompagnent ; mais cela est rare. Madame de Noirmont préfère rester chez elle avec sa fille; et lorsque son mari n'est pas là, il semble qu'elle soit moins sérieuse, moins pensive, et qu'elle témoigne plus de tendresse à Ernestine.

Le service de Louise est fort doux dans cette maison, où l'on ne court pas les bals, et où l'on reçoit fort peu; c'est Comtois seul qui sert à table. La jeune femme de chambre aide les dames pour leur toillette, puis, pendant presque tout le courant de la journée, elle travaille,

dans sa chambre, à des robes pour mademoiselle, ou à entretenir le linge de la maison. Le soir, c'est elle qui sert le thé, puis elle veille à ce que ses maîtresses trouvent dans leur appartement ce qui leur est nécessaire. Tout cela n'est pas bien fatigant, et Louise dit parfois à Ernestine qu'on ne lui donne pas assez d'ouvrage à faire, mais la jeune fille lui répond en souriant :

« — Pourquoi travailles tu si vite!... à peine » t'a-t-on donné quelque chose à coudre que » c'est fait... Maman dit que ton adresse et ton » activité sont extraordinaires. Ah! les autres » femmes de chambre n'allaient pas si vite que » toi. »

Louise éprouve un sentiment de plaisir toutes les fois qu'elle apprend que madame de Noirmont est contente d'elle; et quoique cette dame conserve presque toujours avec ses gens, un air grave et sérieux, qui ne permet pas la moindre familiarité, elle se sent portée à l'aimer, et il lui semble qu'elle éprouverait un vif chagrin s'il lui fallait maintenant la quitter.

Cependant trois mois se sont écoulés depuis qu'elle est à Paris, et elle n'a pas aperçu une seule fois Chérubin; mais depuis le retour de madame de Noirmont, Louise, toute occupée

à lui plaire, a ressenti moins vivement ses peines d'amour; quoiqu'elle aime toujours autant le compagnon de son enfance, on dirait qu'un autre sentiment s'est glissé dans son cœur pour faire diversion à ses chagrins.

Monsieur Gérondif est venu plusieurs fois s'informer près de Comtois de ce que l'on pensait de Louise chez ses maîtres, et toutes les fois le domestique s'est répandu en éloges sur la jeune femme de chambre, et il a prié le professeur de remercier le vieux Jasmin du cadeau qu'il leur a fait. M. Gérondif s'est éloigné, fort content d'avoir placé Louise à Paris; quoique, tout préoccupé de ses bonnes fortunes, Chérubin n'aie plus songé à se rendre chez Nicolle.

Un matin que M. Gérondif est encore entré dans la maison de M. de Noirmont pour demander à Comtois si l'on est toujours satisfait de Louise, le domestique lui répond :

« — Toujours ; mademoiselle Louise est un » modèle de sagesse et d'activité. Mais si vous » désirez la voir, monsieur, elle est seule en ce » moment ; ces dames sont sorties pour faire des » emplettes. Elle travaille dans sa chambre, et » rien ne s'oppose à ce que vous lui souhaitiez » le bonjour. »

M. Gérondif accepte avec joie cette proposition : il suit Comtois qui le conduit jusqu'à la chambre de Louise, et le laisse avec elle.

Louise montre une vive joie en apercevant le professeur, car elle va pouvoir parler de tous ceux qui lui sont cher. M. Gérondif, sot comme la plupart des pédants, prend pour lui ce dont il n'est que le prétexte ; il croit avoir inspiré à la jolie femme de chambre une tendre affection et sourit de manière à se démantibuler la mâchoire en allant s'asseoir près d'elle.

Louise commence par demander des nouvelles de sa mère adoptive.

« — Elle se porte à ravir, et elle est charmée » que vous soyez à Paris dans une si belle posi- » tion, » répond le professeur qui mènt avec un aplomb imperturbable, parce qu'il n'est pas retourné au village depuis que Louise l'a quitté.

« — Et monsieur Chérubin, » reprend la jeune fille « est-il satisfait de me savoir à Paris comme » il le désirait. Il n'a donc pas envie de me voir, » lui ? Est-ce qu'il ne vous parle pas quelquefois » de moi... est-ce lui qui vous envoie aujourd'hui?

Le professeur se gratte le nez, tousse, crache, s'essuie le front, toutes choses qui avec lui prennent beaucoup de temps et pendant les-

quelles il réfléchit à ce qu'il va dire, ayant enfin pris sa résolution, il répond à Louise :

« — Ma belle amie, il est rare que les amours » d'enfance aient une bonne fin!.. je pourrais » vous citer *Paul et Virginie* et mille autres » exemples *ad hoc*, j'aime mieux vous dire *ex* » *abrupto*, ce qui signifie sans préambule, que » vous avez tort de vous occuper encore de mon- » sieur le marquis de Grandvilain, parce que ce » jeune homme ne songe plus du tout à vous, » d'abord lorsque vous vous présentâtes jadis » pour le voir à son hôtel... quand vous vintes » à Paris avec Nicolle...

» — Eh bien, monsieur?

» — Eh bien le jeune marquis était chez lui, » mais comme il ne voulait pas vous recevoir, » il avait donné à son suisse l'ordre de vous dire » qu'il était absent.

» — O mon Dieu! il serait possible !...

» — Au milieu des voluptés dans lesquelles » il est plongé, comment voulez-vous qu'il se » souvienne d'une jeune fille des champs avec » laquelle il a joué au *chatcoupé* ou à tout autre » jeu plus ou moins inocent ?...il est devenu très- » libertin mon élève! ce n'est pas ma faute; il » a une foule de maîtresses?... il reçoit des bil- » lets doux que cela en est scandaleux... et j'au-

» rais déja quitté sa demeure si mes intérêts » pécuniaires ne m'obligeaient à fermer les » yeux... ce qui ne m'empêche pas de voir tout » ce qui se passe. »

Louise porte son mouchoir sur ses yeux, en balbutiant :

» — C'en est donc fait !... il ne m'aime plus » du tout !... ah ! qui aurait cru cela de Chéru- » bin !

» — Il faut tout croire !... il faut s'attendre » à tout de la part d'un imberbe, » reprend le professeur ; puis mettant sa chaise tout contre celle de la jeune fille et appuyant sa main sur son genou, monsieur Gérondif tâche, de faire une voix mieilleuse et dit en pesant ses paroles :

« — Je viens de faire la blessure... je vais y » apporter le dictame, autrement dit, le remède. » Belle Louise, si le jeune Chérubin n'a pas été » fidèle à vos charmes, il en est d'autres qui se- » ront trop heureux de les encenser... de les » cultiver ; je vais droit au but !.. je vous aime ! » céleste fille,... et je ne suis pas volage, moi, » parce que grâce au ciel je suis un homme » fait. Je ne viens pas vous faire de viles pro- » positions... *retro satanas* !... ce qui veut dire : » je n'ai que des vues honnêtes. Je vous offre

» ma main, mon cœur, mon nom, mon rang et
» mon titre... seulement nous attendrons en-
» core deux ans pour convoler; je ferai mes
» efforts pour contenir mes feux jusque-là ;
» mais ce temps m'est nécessaire pour amasser
» une somme rondelette... vous y joindrez vos
» gages, vos économies... on est fort content
» de vous ici, et il est probable que vous aurez
» de belles étrennes au jour de l'an , nous ré-
» unirons tout cela, nous achèterons une mai-
» sonnette aux environs de Paris... je ferai
» quelques élèves pour m'entretenir la main, nous
» aurons un chien, un chat, des poules, toutes
» les douceurs de la vie, et nous filerons des
» jours mélangés de miel et d'hypocras. »

Pendant ce discours Louise a repoussé la main que l'on avait placé sur son genou, elle a reculé sa chaise, et dès que monsieur Gérondif a fini de parler, elle se lève et lui dit d'un ton poli mais décidé :

« — Monsieur, je vous remercie de vouloir
» bien m'offrir le titre de votre femme, à moi,
» pauvre fille du village, sans nom et sans fa-
» mille, mais je ne puis l'accepter, monsieur
» Chérubin ne m'aime plus, je le conçois, mon-
» sieur, et j'étais folle en effet de m'imaginer
» qu'à Paris, au sein des plaisirs, vivant dans le

» grand monde, il pourrait conserver mon sou-
» venir; mais, moi, oh! c'est bien différent! je
» ne suis pas devenue une grande dame, et l'i-
» mage de celui que je chéris ne saurait s'effa-
» cer de mon cœur... j'aime Chérubin, je sens
» que je n'aimerai jamais que lui!... ainsi donc,
» monsieur, ce serait bien mal à moi d'en épou-
» ser un autre... puisqu'à cet autre je n'ap-
» porterais pas mon amour. »

Monsieur Gérondif demeure tout surpris à ce discours; cependant, il se remet et reprend :

« — Ma belle Louise : *Varium et mutabile*
» *semper femina*... ou si vous aimez mieux :
» *souvent femme varie! bien fol est qui s'y fie*...
» ces vers sont de François 1er... je préfère
» ceux de Béranger; enfin, Tirésias prétend
» que les hommes n'ont que trois onces d'amour,
» tandis que les femmes en possèdent neuf! ce
» qui leur permet de changer bien plus souvent
» que nous; et cependant pour trois onces nous
» n'allons déjà pas mal. »

» — Qu'est-ce que tout cela veut dire, monsieur?

» — Cela veut dire, ma chère amie, que vous
» ferez comme les autres, vous changerez, votre
» amour se passera...

» Jamais, monsieur!

» — Jamais en amour est un mot qui ne si-

» gnifie rien du tout ; au reste vous aurez tout
» le temps d'y penser, puisque je vous laisse
» deux ans pour réfléchir... d'ici-là, permettez-
» moi d'espérer.

» — Oh ! c'est inutile, monsieur.

» — Pardonnez-moi !... en espérant on vit
» content... je tiens à mon espérance. Adieu,
» belle Louise, continuez de bien vous con-
» duire... on augmentera sans doute vos émo-
» luments. moi je vais continuer à mettre les
» miens de côté.... et comme dit un vieux pro-
» verbe populaire.... fort trivial, mais plein de
» finesse !... Laissons bouillir le mouton ! je dé-
» pose mes hommages à vos genoux. »

Monsieur Gérondif est parti. Louise peut alors pleurer en liberté, elle ne s'occupe plus des propositions du professeur, elle ne songe qu'à Chérubin, qui ne l'aime plus, qui ne pense plus à elle, et qui a des maîtresses ; depuis longtemps elle craignait qu'il ne l'eût oubliée, mais elle en est certaine, et de la crainte à la certitude il y a en amour une énorme distance.

Le retour de madame de Noirmont et de sa fille force Louise à cacher ses larmes ; elle se hâte d'essuyer ses yeux et tâche de dissimuler sa tristesse, car elle sent bien qu'elle ne doit pas divulguer le secret de son cœur.

Ce jour-là monsieur de Noirmont sort après dîner. Ernestine reste avec sa mère, à laquelle, tout en travaillant, elle dit tout ce qui lui passe par la tête, surtout lorsqu'elle la voit dans ses moments de bonne humeur. Quand madame de Noirmont sourit aux discours de sa fille celle-ci est si contente que souvent elle quitte son ouvrage pour sauter au cou de sa mère, qui, quelquefois, la tient tendrement pressée dans ses bras.

Louise, que l'on a sonnée pour lui demander le thé, entre dans le salon dans un de ces moments où Ernestine est enlacée par les bras de sa mère, et l'aimable enfant, dans sa joie de recevoir de si douces caresses, s'écrie alors :

« — Vois-tu, Louise, comme je suis heureuse, moi !.... comme j'ai une bonne mère. ! »

Louise est restée immobile au milieu du salon ; elle est satisfaite du bonheur d'Ernestine, et pourtant, dans ce tableau touchant qui est devant ses yeux, elle ne comprend pas pourquoi il y a quelque chose qui lui fait mal ; deux grosses larmes s'échappent de ses yeux, mais elle se retourne bien vite pour qu'on ne la voie pas pleurer.

Cependant madame de Noirmont a déjà repris sa gravité, et Ernestine a dû retourner à

sa place. Louise s'est hâté de servir le thé, puis elle s'éloigne de crainte qu'on ne remarque sa tristesse.

Malgré tous ses efforts pour être raisonnable, Louise pleure encore lorsque le soir, avant de se coucher, Ernestine entre chez sa femme de chambre pour lui demander quelque chose.

Voyant que Louise a le visage baigné de larmes, la jeune Ernestine court à elle, en lui disant avec le plus touchant intérêt :

« — Mon Dieu ! Louise !... tu pleures !.....
» Qu'est-ce que tu as donc ?

» — Oh ! mademoiselle, pardonnez-moi... Je
» sais que je ne devrais pas pleurer ici, où vous
» êtes si bonne pour moi !... mais je n'ai pu
» m'en empêcher !...

» — Tu as donc eu quelques motifs de cha-
» grin... Tu n'aurais pas pleuré ainsi pour rien.
» Louise, je veux savoir pourquoi tu pleu-
» rais.

» — Eh bien, mademoiselle... c'est que ce
» soir, en vous voyant dans les bras de ma-
» dame votre mère... le tableau du bonheur,
» dont vous jouissiez, m'a fait encore plus vi-
» vement sentir le malheur de ma position.....
» Oh ! mademoiselle, ce n'est pas par envie que
» je dis cela !... Je bénis le ciel qui vous rend si

» heureuse... mais je n'ai pu m'empêcher de » pleurer en songeant que jamais je n'avais été » embrassée par ma mère... que jamais je ne » pourrai la presser dans mes bras!

» — Que dis-tu, ma pauvre Louise... est-ce » que ta mère ne t'aime pas?

» —Ce n'est pas cela, mademoiselle. Mais te- » nez, je vais vous dire la vérité, car je ne sais » pas mentir... Et puis, je ne comprends pas » pourquoi je ferais un mystère de cela... vous » ne serez pas moins bonne pour moi en sachant » que je suis une pauvre fille abandonnée par » ses parents...

» — Serait-il possible!... tu n'as point de » parents?...

» — Ou du moins, mademoiselle, je ne les » connais pas. »

Louise fait alors à Ernestine le récit de la manière dont Nicolle s'est trouvée chargée de veiller sur elle, et de la bonté des villageois qui l'ont gardée et traitée comme leur fille, quand ils ont vu qu'elle était abandonnée par sa mère.

Ernestine a écouté ce récit avec le plus vif intérêt. Lorsque Louise a cessé de parler, elle l'embrasse avec tendresse en lui disant :

« — Ma pauvre Louise..... Ah! que tu as

» bien fait de me conter cela, il me semble que
» je t'aime encore davantage depuis que je sais
» que tes parents t'ont abandonnée... Et cette
» bonne Nicolle! ces bons paysans! Ah! les
» braves gens... Demain je raconterai tout cela
» à ma mère .. Oh! je suis bien sûre que cela
» l'intéressera aussi.

» — Oh! c'est inutile, mademoiselle; ma-
» dame de Noirmont trouvera peut-être mau-
» vais que je vous aie entretenue de mes cha-
» grins.

» — Oh! je te réponds du contraire; malgré
» son air sérieux, maman est bonne aussi, et
» d'ailleurs tu lui plais beaucoup. Elle m'a dit
» plusieurs fois que ton air était très-convena-
» ble, et dans sa bouche, c'est un grand éloge,
» cela! Allons, bonsoir, Louise, dors bien, et
» surtout ne pleure plus... Si tu n'as point de
» parents, eh bien! tu as ici des personnes
» qui t'aiment, et qui auront bien soin de
» toi. »

Ernestine quitte Louise pour aller se livrer au repos, et celle-ci se sent moins à plaindre en voyant l'amitié que lui témoigne sa jeune maîtresse, amitié qu'elle partage avec toute la sincérité de son âme.

Le lendemain a réuni la famille de Noirmont

pour le déjeuner. Ernestine n'avait pas encore vu sa mère depuis la veille, parce qu'un mal de tête avait retenu madame de Noirmont dans son lit plus tard qu'à l'ordinaire; mais son père, qui ne se trouvait que rarement au déjeuner, venait d'y prendre place, lorsqu'après avoir embrassé sa mère, Ernestine dit à ses parents d'un air mystérieux :

« — J'ai quelque chose de bien intéressant » à vous conter ce matin, et je suis contente » que mon papa soit venu au déjeuner pour en- » tendre ce que je vais dire.

» — Vraiment! » dit M. de Noirmont en souriant d'un air un peu railleur, « du ton dont tu » nous dis cela, je crois qu'il s'agit de quelque » chose de fort sérieux, en effet.

» — Mais oui, mon papa, c'est très-serieux! » Oh! vous avez l'air de vous moquer de moi; » mais quand vous saurez ce que c'est, je gage » bien que vous serez aussi attendri que je l'é- » tais hier au soir en voyant pleurer cette pau- » vre Louise.

» — Comment, il s'agit de Louise? » dit madame de Noirmont d'un air d'intérêt; « lui se- » rait-il arrivé quelque chose de malheureux... » j'en serais fâchée, car cette jeune fille est un

» fort bon sujet, et paraît mériter nos bontés.

» — Voilà ce que c'est... écoutez-moi bien... » Louise ne voulait pas que je vous dise cela, » mais moi je suis bien sûre que vous ne lui en » ferez pas un crime, ce n'est pas sa faute à » elle. »

M. de Noirmont, que ce préambule commence à intriguer, dit avec impatience :

« — Voyons, ma fille, finissez-en, et expli- » quez-vous.

» — Eh bien, mon papa, hier au soir, quand » Louise est venue au salon pour servir le thé, » elle m'a trouvée dans les bras de maman » que j'embrassais, et qui m'embrassait aussi...

» — C'est très-bien, cela, ma fille ; ensuite?

» — Ensuite, le soir quand je suis rentrée » dans ma chambre, ayant eu besoin d'un fichu » de nuit que je ne trouvais pas, je suis allée » chez Louise pour lui dmander où elle l'avait mis, » là j'ai trouvé Louise toute en pleurs; je lui ait dit : » Pourquoi donc pleures-tu? Elle m'a répondu » en sanglottant : Ah ! mademoiselle, c'est qu'en » vous voyant ce soir dans les bras de madame » votre mère, j'ai senti encore plus vivement » mon malheur de n'avoir jamais été embrassée » par la mienne, et de n'être qu'une enfant » abandonnée.

» — Une enfant abandonnée !... » murmure madame de Noirmont, dont le visage devient à l'instant d'une pâleur extrême.

« — Mais, » dit M. de Noirmont, « il me sem-» ble que Comtois nous avait dit que les parents » de cette jeune fille habitaient dans les envi-» rons de Paris... je ne me rappelle plus quel » village.

» — Oui, mon papa, on avait dit cela à Com-» tois en lui présentant Louise ; mais c'était un » mensonge que ses amis avaient cru devoir » faire. Louise a pensé qu'il valait mieux dire la » vérité.

» — Elle a raison, mais appelle ta femme de » chambre, Ernestine, je veux apprendre d'elle-» même toute cette histoire ; cela pique ma cu-» riosité. Et vous, madame, n'êtes-vous pas cu-» rieuse aussi d'entendre cette jeune fille ? »

Madame de Noirmont répond quelques mots à peine intelligibles ; on dirait qu'une souffrance secrète l'oppresse et qu'elle fait ses efforts pour la cacher.

Cependant, Ernestine n'a pas attendu que son père ait répété sa demande, elle a couru appeler Louise, et celle-ci ne tarde pas à se présenter devant la famille assemblée.

M. de Noirmont regarde Louise avec plus

d'intérêt ; Ernestine lui sourit avec amitié ; madame de Noirmont baisse les yeux et devient plus pâle encore. A l'inquiétude qui s'est emparée d'elle, à l'anxiété qui se peint dans tous ses traits, on la prendrait pour une criminelle qui attend son arrêt.

» — Venez, Louise, approchez, » dit M. de Noirmont en faisant un signe à la jeune femme de chambre ; « ma fille nous a parlé de ce que » vous lui avez avoué hier au soir... ne trem- » blez pas, mon enfant, nous ne vous ferons » pas un reproche de nous avoir menti en en- » trant ici...

» — Ah! monsieur, ce n'est pas moi! » murmure Louise.

« — Oui, je le sais, ce sont les personnes » qui vous ont placée chez moi qui ont cru de- » voir faire ce mensonge; elles ont eu tort, on » doit toujours dire la vérité. Ainsi donc, pau- » vre fille, vous ne connaissez pas vos pa- » rents?

» — Non, monsieur.

» — Où avez-vous été élevée?

» — A Gagny, monsieur.

» — A Gagny... Ah! c'est cela, j'avais oublié » le nom du village que vous m'aviez dit en en- » trant ici.. et ceux qui vous ont élevée?

» — C'est une brave paysanne... Nicolle Fri-
» mousset... Elle nourrissait alors monsieur
» Chérubin de Grandvilain...

» — Ah! le jeune marquis de Grandvilain a
» été nourri par cette brave femme?

» — Oui, monsieur, c'est mon frère de lait...
» et... dans mon enfance, je partageais tous ses
» jeux.

» — Très-bien... mais cela ne nous dit pas
» comment vous êtes venue à Gagny, vous?

» — Mon Dieu, monsieur, c'est une dame...
» ma mère sans doute, qui m'apporta chez la
» bonne Nicolle, en la priant de me nourrir,
» j'avais alors un an ; on laissa de l'argent à Ni-
» colle, et l'on partit en disant qu'on revien-
» drait. L'année suivante on envoya encore un
» peu d'argent par un commissionnaire de Pa-
» ris, mais on ne vint pas me voir, et depuis,
» on ne revint jamais s'informer de moi.

» — Mais quel était le nom, la demeure de
» cette dame?...

» — Nicolle n'avait pas songé à lui deman-
» der tout cela, car elle ne pouvait pas s'ima-
» giner qu'on m'abandonnerait, qu'on ne re-
» viendrait pas!... Le commissionnaire envoyé
» de Paris ne connaissait pas la dame qui était

» venue le prendre au coin d'une rue, il ne put
» rien apprendre à ma bonne nourrice.

» — Mais sur vous, sur vos vêtements, ne
» trouva-t-on aucun papier, aucune marque?...

» — Rien, monsieur, absolument rien.

» — Voilà qui est fort singulier; n'êtes-vous
» pas de mon avis, madame? »

En disant ces mots, M. de Noirmont se tourne vers sa femme qu'il n'avait pas regardée en questionnant Louise ; Ernestine, qui vient de faire comme son père, pousse un cri perçant, en murmurant :

« — O! mon Dieu! maman est sans connais-
» sance! »

La tête de madame de Noirmont est retombée en arrière, sur le dos de son fauteuil; elle avait en effet perdu connaissance, et la pâleur livide de son visage donnait à son état quelque chose d'effrayant.

On s'empresse de la secourir; Ernestine pleure, se désole en embrassant sa mère; Louise partage sa douleur, elle perd la tête, elle ne sait plus que faire et n'entend pas ce qu'on lui dit. Mais, M. de Noirmont qui conserve son sang-froid, appelle Comtois, et, avec son aide, transporte son épouse dans sa chambre et la met sur son lit.

Au bout de quelque temps, madame de Noirmont revient à elle, mais il y a dans ses yeux quelque chose de sombre, d'inquiet, qui dénote que la cause de son mal existe toujours.. Elle promène lentement ses regards sur son mari, sur sa fille ; puis, en apercevant Louise, qui est un peu plus loin semble partager l'inquiétude générale, elle referme les yeux et laisse retomber sa tête sur l'oreiller.

« — Maman, ma chère maman, comment » vous trouvez-vous maintenant? s'écrie Ernestine, en pressant la main de sa mère.

« — Mieux, ma fille... je me sens mieux.

« — Quel mal subit vous a donc pris, ma- » dame? » dit de M. Noirmont avec intérêt. « Vous nous avez causé une grande frayeur. »

» — Mais, monsieur, je ne sais... Je me suis » suis sentie tout-à-coup oppressée... puis une » sueur froide m'a saisie... et j'ai perdu l'usage » de mes sens...

» — Tu étais déjà mal disposée ce matin, tu » avais mal à la tête, » dit Ernestine.

» — Oui, en effet, » s'écrie vivement madame de Noirmont... « Déjà ce matin, je souffrais... » et c'est cela sans doute qui est cause...

— Et puis cette histoire de Louise t'aura fait

» de la peine, serré le cœur... C'est ce qui aura » augmenté ton mal.

» — Voulez-vous que l'on fasse venir le mé- » decin, madame?

» — Non, monsieur, c'est inutile, je n'ai be- » soin que de repos... de tranquillité... de som- » meil peut-être.

« — Alors, nous allons vous laisser.

» — Mais je serai là, tout près, » dit Ernestine, et au moindre bruit je viendrai. »

Madame de Noirmont semble vivement désirer qu'on la laisse; chacun s'éloigne. Ernestine encore tout émue d'avoir vu sa mère évanouie, et Louise bien triste, parce qu'elle craint que l'histoire de ses malheurs n'ait trop vivement touché sa maîtresse.

Madame de Noirmont passe le reste de la journée dans sa chambre, elle garde le lit et désire surtout être seule.

Le lendemain se passe de même, et pendant plusieurs jours elle ne se lève pas.

Cependant, elle refuse de voir un médecin et assure que le malaise qu'elle éprouve ne demande que du repos.

Mais, depuis le premier moment de son état maladif, il est aisé de voir que l'humeur de madame de Noirmont n'est plus la même; elle

parle à peine! la présence de sa fille semble parfois lui être importune; elle lui répond avec sécheresse, et reçoit ses caresses avec froideur. Quant à Louise, depuis qu'elle garde sa chambre, elle a constamment refusé ses services, en prétextant qu'elle n'en avait pas besoin.

La pauvre Louise est toute triste, elle dit à à Ernestine :

« — Madame votre mère ne veut plus que je » la serve... que j'entre dans sa chambre, ah! » mademoiselle j'ai peur de lui avoir déplu... » elle est peut-être mécontente d'avoir chez elle » une fille dont on ne connaît pas les parents. »

Ernestine tâche de la consoler en lui disant :

« — Tu te trompes... pourquoi donc veux- » tu que maman ait quelque chose contre toi... » non, c'est ce malaise... ce sont ses nerfs... » qui la rendent triste... irascible... moi-même » quand je l'embrasse à présent, elle me re- » pousse... elle ne m'embrasse plus, ça me fait » bien de la peine aussi, mais pourtant je suis » bien sûre que maman m'aime toujours. »

En disant cela, l'aimable enfant verse aussi des larmes et Louise y mêle les siennes, car elle ne trouve pas d'autres consolations à lui donner.

Enfin madame de Noirmont s'est décidée à

quitter sa chambre ; elle est venue au salon ; la première fois que Louise la revoit elle brûle de lui demander des nouvelles de sa santé, mais elle n'ose pas, le regard de sa maîtresse semble fuir le sien, et elle n'a plus pour elle sa bienveillance d'autrefois.

Maintenant pour la plus petite chose madame de Noirmont gronde, s'impatiente et témoigne de l'humeur ; elle donne quelquefois à Louise dix ordres contraires dans la même minute ; la pauvre fille perd la tête, s'étourdit, ne sait plus que faire et Ernestine regarde sa mère d'un air surpris et chagrin en la voyant traiter si sévèrement sa protégée.

Parfois cependant on dirait qu'un changement extrême s'est opéré chez cette femme singulière après avoir rudoyé, brusqué Louise, en voyant l'air chagrin de la pauvre fille, madame de Noirmont change de visage, ses yeux deviennent humides, ils suivent tous les mouvements de Louise, puis sa voix la rappelle, et sa voix alors est douce, affectueuse.... tendre même ; la jeune fille revient aussitôt joyeuse, empressée... mais déjà sa maîtresse a repris sa figure sévère et d'un geste elle lui fait signe de s'éloigner, en murmurant d'un ton bref :

« — Que voulez-vous?... je ne vous ai point » appelée. »

Quelques semaines s'écoulent de la sorte. Un matin, madame de Noirmont qui semble plus soucieuse encore que de coutume, dit à fille, lorsque celle-ci vient pour l'embrasser :

« — Décidément je ne veux pas garder vo- » tre femme de chambre.. cette jeune fille n'est » bonne à rien... il faut la renvoyer... on lui paiera » deux, trois mois de plus que ce qui lui est » dû... prévenez-la... et engagez-la à retourner » dans son village... je crois qu'elle a eu grand » tort de venir chercher une place à Paris... ne » cherchez pas à changer ma résolution ce serait » inutile. »

Ernestine est désolée, elle aime tendrement Louise et ce serait pour elle un véritable chagrin de ne plus l'avoir près d'elle; mais sa mère a dit cela d'un ton si sevère, si décidé, que la pauvre petite n'ose pas répliquer, elle se tait, baisse les yeux en soupirant et s'éloigne pour remplir la triste commission dont sa mère vient de la charger. En sortant de l'appartement de sa mère, Ernestine rencontre M. de Noirmont qui vient à elle et, remarquant son air chagrin, lui dit en l'embrassant :

« Qu'as-tu donc, ma fille... on dirait que tu » as pleuré.

» — Oh ! ce n'est rien, mon papa...

» — Ernestine, vous savez que je n'aime ni » les détours, ni les mystères, je veux savoir » sur-le-champ ce qui vous rend triste ce » matin.

» — Eh bien... mon papa, c'est que maman » veut renvoyer Louise... cette pauvre Louise, » notre femme de chambre... que j'aime tant » et qui est si douce... mais maman ne l'aime » plus... elle prétend que Louise n'est bonne à » rien... cependant Louise travaille tout autant » qu'autrefois, et elle coud comme un ange.. » mais puisque maman le veut .. je vais aller la » prévenir afin qu'elle...

» — N'y allez pas ma fille, c'est inutile, » Louise restera dans cette maison.

» — Mais mon papa puisque maman a dit...

» — Mais je vous dis le contraire moi, ma » fille, et je suis le seul maître ici. »

Ernestine se tait, parce que son père vient de prendre un air sévère qui annonce chez lui une résolution que personne ne pourrait changer. M. de Noirmont se rend alors près de sa femme et lui dit d'un ton froid et imposant :

« — Madame, vous avez l'humeur bien ca-

» pricieuse, et l'on s'en aperçoit par la manière
» dont vous traitez parfois votre fille, mais vous
» étendez cela jusque sur de pauvres domesti-
» ques, et c'est ce que je ne puis souffrir. Cette
» jeune Louise, qui est entrée ici pour être pla-
» cée près d'Esnestine, est honnête, sage... sa
» tenue est aussi convenable que ses manières ;
» je crois qu'il serait difficile de trouver aussi
» bien, et vous voulez la renvoyer, madame...
» vous voulez que je chasse un bon sujet, parce
» que sans sans savoir pourquoi... elle ne vous
» plaît plus ; parce que votre humeur fantasque
» vous rend plus que jamais difficile à servir!
» non, madame, cela ne sera pas ; je tiens à être
» juste avant tout!... et cette jeune fille restera
» chez moi, car ce serait une injustice de la
» renvoyer. »

Madame de Noirmont ne répond pas un seul mot; elle baisse la tête, semble attérée.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXIV.

L'INTRIGUE POLONAISE.

—

Chérubin est huit jours sans revoir Daréna; il s'impatiente, il se désole, il craint que son intrigue avec la jolie Polonaise ne soit tout-à-fait manquée; et, comme cela arrive toujours, il devient infiniment plus amoureux à mesure

qu'il craint de ne point posséder l'objet de ses désirs ; et c'est pour qu'il arrive à cet apogée de la passion que Daréna, qui connaît le cœur des hommes, a été plusieurs jours sans reparaître chez lui.

Enfin, un matin, Daréna se présente à l'hôtel, empressé, essoufflé, comme un homme qui aurait galopé douze lieues sans s'arrêter. Il repousse et jette presqu'à la renverse le vieux Jasmin, qui lui dit qu'il ne sait pas si son maître est déjà visible, qu'il n'est pas encore levé.

« — Levé ou couché, je m'en fiche pas mal, » il est toujours visible pour moi, » répond Daréna d'un ton impératif. « Apprenez, vieil âne » de valet, à connaître les personnes que votre » maître est toujours flatté de recevoir. »

En disant cela, Daréna pénètre précipitamment dans la chambre à coucher du jeune marquis, laissant Jasmin se coller contre la muraille, en murmurant d'une voix altérée par la colère :

« — Vieil âne !... Il m'a appelé vieil âne !... » c'est un impertinent. Jamais les Grandvilain, » père et fils, ne m'ont donné ce nom-là !. . » Ce n'est pas un âne, lui, mais j'ai idée que » c'est un bien plus mauvais animal.

Daréna arrive devant le lit de Chérubin, il écarte les rideaux, en lui criant :

« Debout, Joconde ! debout, Lovelace... Ri-
» chelieu, Rochester !..... Il est enfin venu le
» moment du triomphe ! Ah ! sapristi ! je puis
» dire, mon cher ami, que je me suis donné du
» mal pour vous !... Ouf ! je n'en puis plus ! »

Et Daréna se jette sur une ottomane et s'essuie le visage avec son mouchoir.

« — Mais qu'êtes-vous donc devenu depuis
» huit grands jours que je ne vous ai pas aperçu
» une fois et que je ne sais que penser de votre
» silence, » dit Chérubin en regardant son ami.
« Je croyais que vous m'aviez oublié !

» — Ah ! voilà bien les hommes... les jeunes
» gens ! parce que les choses ne se font pas à
» la minute, ils croient qu'on les a oubliés.
» Est-ce que j'oublie mes amis ; ne vous suis-je
» pas tout dévoué ! Si, depuis huit jours, vous
» n'avez reçu aucune nouvelle, c'est que je n'a-
» vais rien de neuf à vous dire : mais je guet-
» tais, j'attendais, j'épiais le moment d'agir.
» Enfin, il est venu, j'ai agi, et la belle Glo-
» beska est en notre puissance.

» — Il serait possible ; ah ! mon cher Daréna,
» contez-moi donc comment vous avez fait ?

» — Oh ! parbleu ! mon moyen ordinaire,

» j'ai semé l'or! Je ne connais que ça, d'autant » mieux que cela réussit toujours. Habillez-» vous, et, pendant ce temps, je vais vous ra-» conter comment tout s'est passé; mais n'ap-» pelez point de valet de chambre... vous com-» prenez bien que je ne puis pas parler de tout » cela devant témoin... Je me suis déjà assez » compromis... mais je m'en fiche! »

Chérubin se lève et s'habille, en disant à Daréna :

« — Parlez, je vous écoute, je ne perds pas » un mot.

» — Vous savez que la jolie Polonaise habi-» tait avec son mari un hôtel garni dans le Ma-» rais; j'avais remis votre billet doux, en sédui-» sant une femme de chambre et deux con-» cierges; la comtesse Globeska avait fait ré-» pondre qu'elle était folle de vous, et ne de-» mandait qu'à quitter son tyran. Tout cela » était fort bien, mais comment enlever la » jeune femme à un homme qui ne la quittait » pas plus que son ombre; c'était fort difficile. » Sept jours se passèrent ainsi; monsieur de » Globesky n'avait pas quitté sa femme d'un » moment. Enfin, hier, j'apprends par un con-» cierge (toujours à force d'or!) que le comte » polonais est décidé à quitter Paris, et qu'il

» emmène sa femme en Norwège ; vous conce-
» vez que s'il nous avait fallu poursuivre votre
» conquête jusqu'en Norwège, cela nous aurait
» mené trop loin. Je prends sur-le-champ ma ré-
» solution, et je me dis :

« Il ne l'emmènera pas.

» Je sais (toujours en semant l'or) que la
» chaise de poste doit venir prendre nos Polo-
» nais à leur hôtel sur les huit heures du soir ;
» j'arrive un peu avant l'heure ; la voiture vient,
» s'arrête devant l'hôtel, et moi je vais brave-
» ment au postillon que je prends à part, en
» lui disant :

» J'adore la femme que vous allez emme-
» ner... Je vais vous suivre avec deux amis à
» une ou deux lieues de Paris, dans un endroit
» désert de la route ; nous ferons semblant de
» vous attaquer, nous tirerons quelques pistolets
» chargés à poudre ; vous arrêterez ; nous ou-
» vrirons la voiture, nous enlèverons la jeune
» dame, et alors vous repartirez ventre à terre
» avec le vieux monsieur, et s'il vous crie d'ar-
» rêter, vous ne l'écouterez pas avant d'avoir
» galopé au moins deux bonnes heures.

» Vous pensez bien, mon cher Chérubin,
» que pour oser faire une proposition comme
» celle-là à un postillon, il faut l'appuyer des

» raisons concluantes : je lui présentai un billet » de mille francs ; il me tourna le dos en me » disant :

» — Pour qui me prenez-vous !

» — J'ajoutai cinq cents francs... il me dit » que l'affaire était bien scabreuse ! J'ajoutai » encore cinq cents francs... Il consentit à tout. » Voilà comment on fait les affaires à Paris. » J'allai choisir deux gaillards sur lesquels je » pouvais compter.... moyennant cinq cents » francs que je leur donnai à chacun. J'a- » vais aussi loué une chaise de poste. Quand le » comte de Globesky partit avec sa femme, » nous le suivîmes... puis à deux lieues d'ici » environ... entre Sèvres et Chaville, à un en- » droit où il ne pousse que des melons, nous » tirâme nos coups de pistolets. Le postillon » gagnés s'arrêta. Il était nuit close, tout se » passa comme je l'avais prévu. Nous enleva- » mes la jeune femme... Le vieux Polonais la » défendait comme un beau diable... et même » il donna dans la lutte un léger coup de poi- » gnard à un de nos hommes, ce qui m'obligea » à lui compter une gratification de cent écus » en plus. Enfin, nous avons enlevé la divine » Globeska, et je l'ai ramenée dans le local que

» j'ai loué, où elle a passé la nuit, et vous at-
» tend maintenant.

» — Ah! mon cher Daréna!... que d'événe-
» ments... mon Dieu, mais enlever une femme
» à son mari, et à main armée... si l'on savait...
» est-ce que ce n'est pas un crime cela?

» — Prrrout!... n'allez-vous pas avoir des
» scrupules à présent!... d'ailleurs il n'y a pas
» d'autres moyens, et puis, au bout du compte,
» s'il y a quelqu'un de compromis, c'est moi
» seul... mais mon amitié brave les périls!

» — Et la jolie Polonaise où l'avez-vous con-
» duite?

» — Dans une petite maison isolée que j'ai
» louée tout proche de la barrière de la Chopi-
» nette... je n'ai pas trouvé mieux... ensuite
» j'ai réfléchi qu'aller à la campagne, loin de
» Paris, cela vous dérangerait trop... la mai-
» sonnette que j'ai louée pour vous est située
» dans un endroit où il passe fort peu de monde...
» sa vue n'est pas très-gaie, mais que vous im-
» porte, vous n'allez pas vous enfermer avec
» une femme pour regarder passer le monde
» par la fenêtre... n'est-on pas toujours bien
» lorsqu'on est avec ce qu'on aime.

» — Oh! oui sans doute, mais dans quel
» quartier est cette barrière de la Chopinette.

» — Quartier de la Poudrette et des promenades solitaires, du côté de Ménilmontant. » D'ailleurs un fiacre nous y conduira. Voyons, » mon cher, songez que votre belle vous attend ; j'ai dit au concierge de la maison de » faire venir un déjeuner aussi succulent qu'il » sera possible dans ce quartier, et des vins extraordinaires... hâtez-vous de terminer votre » toilette, parez-vous, parfumez-vous...

» — Me parfumer... non, je m'en garderais » bien... les odeurs me font mal.

» — Comme vous voudrez, mais enfin... mettez-vous sous les armes... heureux Chérubin... vous allez posséder une des plus jolies » femmes que j'aie jamais rencontrée, et puis » son accent polonais est bien séduisant!

» — Et elle m'aime, elle l'a avoué?

» — Parbleu! combien de fois faut-il vous » le dire, il me semble d'ailleurs que sa conduite le prouve assez.

» — Elle n'a pas pleuré d'avoir été enlevée.

» — Pleuré!... elle a valsé... il paraît qu'elle » adore la valse. A propos je n'ai pas besoin de » vous dire qu'il ne me reste rien des fonds que » vous m'avez remis... Le postillon, mes hommes à payer... la voiture, la maison louée... » tout ce monde que que j'ai séduit... au con-

» traire vous me redevez quinze cents francs.

» — Quinze cents francs ! » dit Chérubin » en allant à son secrétaire, « cela revient cher » d'enlever une femme !

» — Ah ! à qui le dites-vous ! moi qui en ai » peut-être enlevé cent dans ma vie ! c'est même » à cela que j'ai dépensé une partie de ma for- » tune, mais aussi c'est un plaisir de prince que » tout le monde ne peut pas se permettre. »

Chérubin donne à Daréna la somme qu'il lui demande, et lui dit :

« — Je suis prêt.

» — Fort bien, faites chercher une voiture » de place, vous comprenez qu'il ne faut pas » aller à votre petite maison avec votre tilbury » et votre jockey... il ne faut jamais mettre ses » domestiques dans la confidence d'une intri- » gue aussi mystérieuse ; ces gens-là sont trop » bavards.

» — Vous avez raison. Holà !... Jasmin. »

Le vieux domestique se présente, la mine encore allongée et jetant sur Daréna un regard courroucé, Chérubin lui ordonne d'aller chercher un fiacre.

« — Monsieur ne prend donc pas son ca- » briolet ? » murmure Jasmin d'un air surpris.

» — Apparemment ! » s'écrie Daréna en riant

de la mine de Jasmin, « puisque votre maître » demande un fiacre, c'est qu'il ne prendra pas » son cabriolet, allez, vieux débris !... et dépê- » chez-vous si c'est possible.

« — Vieux débris !... » se dit Jasmin en s'éloignant... « encore une sottise... et il faut » que j'avale tout cela !... j'ai bien peur que ce » mauvais sujet-là ne me gâte mon jeune maî- » tre... je vous demande un peu pourquoi il lui » fait prendre un fiacre, lorsqu'il a son tylbury » et son cabriolet. »

Cependant Jasmin a fait la commission dont on l'a chargé, le fiacre attend ; Chérubin descend avec Daréna, ils montent tous deux dans la voiture que le vieux domestique regarde s'éloigner d'un air fort peu satisfait.

Daréna a dit au cocher où il devait les conduire ; on arrive après une assez longue course devant une maison de chétive apparence qui est située en dehors de la barrière de la Chopinette sur les boulevards extérieurs.

« — C'est ici, » dit Daréna en sautant hors de la voiture. Chérubin regarde la maison qui » n'a qu'un étage et deux fenêtres au rez-de- » chaussée, il s'écrie :

« — Elle n'est pas élégante cette maison-» là ! »

» — L'intérieur est fort propre, » répond Daréna. « Le principal c'est qu'elle soit isolée ; » ce serait bien le diable si le mari venait vous » déterrer-là ! Mon cher ami, quand on enlève » une femme, il faut prendre beaucoup de pré-» cautions ; et après tout, que vous importe la » maison... c'est la femme que vous venez voir » ici..... moi, avec l'objet de mes amours je » me serais trouvé bien dans une hutte de ber-» ger ; je vais sonner, renvoyez la voiture »

Chérubin s'empresse de payer le cocher de fiacre, celui-ci remonte sur son siège et s'éloigne.

Daréna tire un fil de fer placé contre la porte bâtarde qui sert d'entrée à la maison Un petit bonhomme de treize ans, à la mine effrontée, et dont la tenue insolente et canaille est en harmonie avec une mise fort sale, se présente, la casquette sur l'oreille, la blouse flottante et les mains noires, il jette un coup-d'œil d'intelligence sur Daréna qui vient de reconnaître le petit Bruno, le même gamin dont Poterne avait essayé de faire un singe, et qui de son côté avait eu l'idée de s'approprier la peau qui lui servait a étudier son personnage. Plus tard,

Poterne avait retrouvé Bruno, qui avait mangé son déguisement; l'homme d'affaires se permit d'abord d'appliquer quelques claques au petit garçon, ensuite il lui avait pardonné, et, séduit par les heureuses dispositions que montrait le jeune Bruno, s'était promis de l'employer de nouveau lorsque l'occasion se présenterait. Dans l'intrigue que l'on venait de machiner pour duper Chérubin, il fallait placer dans la maison qu'on avait louée quelqu'un d'intelligent et sur qui l'on pût compter; Poterne s'était sur-le-champ rappelé le gamin, qu'il ne payait pas cher et qui avait toutes les qualités nécessaires pour servir leurs desseins.

«— Ah! c'est le fils du portier, » dit Daréna, et jetant un coup-d'œil sur Bruno, et en entrant Chérubin dans une espèce de vestibule qui conduit à l'escalier. « Et ton père, petit, » est-ce qu'il est absent?

» — Oui, monsieur, il a été obligé d'aller à » dix lieues d'ici, voir ma tante qui est bien » malade.

» — Et c'est toi qui garde la maison.

» — Oui, monsieur.

» — Et cette dame qui a couché ici, a-t-elle eu tout ce qu'il lui fallait.

» — Oh oui, monsieur... soyez tranquille,

» cette dame n'a manqué de rien ; elle est là-
» haut... par exemple, comme elle est seule,
» elle dit que cela commence à l'ennuyer.

» — Patience.... voilà monsieur qui vient lui
» tenir compagnie. Et le déjeuner est-il com-
» mandé?

» — Oui, monsieur... oh! il sera fameux...
» c'est moi qui a été chez le traiteur...

» — Ce petit drôle est rempli d'intelligence! »
dit Daréna en se tournant vers Chérubin, « et
» je vous le recommande pour tout ce dont
» vous avez besoin. Ah çà, mon cher ami, vous
» voilà près de votre belle, maintenant je vais
» vous quitter.

» — Comment... vous me laissez? » s'écrie
Chérubin d'un air presque contrarié.

« — Mais il me semble que je n'ai plus rien
» à faire ici!.... et que le reste vous regarde....
» vous allez déjeuner en tête-à-tête avec une
» petite étrangère ravissante, qui est folle de
» vous... est-ce qu'un tiers ne serait pas de
» trop?

» — Ah! oui, sans doute... oui... eh bien,
» au revoir, alors.

» — Au revoir, mon cher marquis, et que
» l'amour vous couronne de ses plus douces fa-
» veurs!... »

Daréna sourit presque d'un air moqueur en serrant la main de Chérubin, puis il lance un regard à Bruno, et sort de la maison en refermant la porte sur lui.

Chérubin se sent tout ému en se trouvant dans cette maison qu'il ne connaît pas, au milieu d'un quartier qui lui est tout-à-fait étranger, et n'ayant près de lui qu'un jeune garçon qui le regarde d'un air goguenard tout en cassant des noix qu'il vient de tirer de dessous sa blouse.

Le vestibule a deux portes qui sont toutes deux ouvertes, et laissent voir deux pièces où il y a pour tout meuble dans l'une, quelques mauvaises tables, dans l'autre, une table, un fourneau et une méchante couchette; les fenêtres qui donnent sur le boulevard sont garnies de barreaux de fer, mais entièrement dépourvues de rideaux.

Chérubin qui a jeté un coup-d'œil sur tout cela, se dit en lui-même que Daréna ne doit pas avoir dépensé beaucoup d'argent pour meubler cette maison, puis il s'adresse à Bruno qui continue de casser des noix, tantôt avec ses dents, tantôt avec ses pieds : en chantonnant par instant un air dont on n'entend que : *tu tu, tu tu, tu tu r'lu tu tu !...*

« — Où a-t-on logé madame la comtesse?

» — De quoi? » répond le ci-devant décroteur en relevant le nez d'un air insolent.

« — Je vous demande où on a logé la jeune » dame qui est ici depuis hier? »

Le petit garçon pousse sa langue contre une de ses joues, méthode des gamins lorsqu'ils veulent mentir à quelqu'un, puis il répond :

« — Ah! oui, la jeune dame étrangère, qui » a été enlevée... qui a couché ici... *tu tu!...* » *tu tu!... tu tu r'lu tu tu!...* elle est là-haut, » au premier, dans le plus bel appartement de » la maison... où ce qu'elle soupire et s'em- » bête... *tu tu, tu tu r'lu tu tu.* »

Chérubin n'en demande pas davantage, il monte l'escalier qui n'a qu'un étage, et s'arrête devant une porte après laquelle on a laissé la clé Le cœur lui bat très-fort en songeant qu'il va se trouver avec cette jeune Polonaise qui a consenti si facilement à quitter son mari pour venir avec lui; mais il se rappelle combien elle lui a paru jolie, et il se décide à frapper.

Une voix lui crie :

« Entrez, la clé il était zur le borté.

Chérubin a reconnu l'accent de madame Globeska, il ouvre et se trouve vis-à-vis de la jeune femme.

Chichette Chichemann a une toilette très-simple, dans laquelle on a introduit quelques brinborions de dentelles, de fleurs, de fourrures, pour tâcher de lui donner du relief, ce qui produirait l'effet contraire près de quelqu'un qui s'y connaîtrait. Mais Chérubin n'est pas encore bien savant dans ces matières, d'ailleurs un homme amoureux ne s'occupe point de tous ces détails ; ce qui le frappe sur-le-champ, c'est la jolie figure de Chichette, qui est coiffée de la même toque de velours vert qu'elle portait au Cirque, et qui, lorsqu'il entre, lui fait un gracieux sourire en s'écriant :

« — Ah! fous voilà! c'est pien heureux... » car ici, toute seule, che commençais à m'en- » nuyer beaucup! »

Encouragé par cet accueil, Chérubin va s'asseoir près de la jeune femme, et lui dit d'un ton bien tendre :

« — Ah! madame, vous me pardonnez donc » ce que l'excès de mon amour m'a fait entre- » prendre. Vous avez donc consenti à vous con- » fier à ma foi... à fuir celui qui... celui que... » enfin ce monsieur qui m'a semblé si laid » et qui certainement n'est pas digne... de... » de... »

Chérubin qui n'en a jamais tant dit à la fois,

s'arrête et ne sait plus comment finir, mais Chichette ne lui en laisse pas le temps, elle s'empresse de dire :

« — Foui ! foui !... c'hai fui mon tyran... » mais barlons d'autre chose !

» — Elle ne veut plus que je lui parle de son » mari ! » se dit Chérubin, « elle veut que je l'en- » tretienne d'autre chose... de mon amour sans » doute... elle est charmante.

» — Ainsi, » reprend le jeune amoureux, « vous ne regrettez pas de m'avoir confié le » soin de votre bonheur... et d'être maintenant » ici... loin de votre pays.

» — Mon pays .. oh si che regrette touchours » mon betit pays ! mais j'espère bien le revoir » un chour... barlons d'autre chose.

» — Ah ! que vous êtes aimable, madame, » que vous êtes jolie... si vous saviez combien... » je... je... vous aime. »

Il a fallu un grand effort de courage à Chérubin pour dire cela, et il n'ose pas regarder la jeune femme, craignant qu'elle ne trouve cette déclaration un peu brusque ; mais, mademoiselle Chichette, loin de paraître offensée, se met à rire assez niaisement, et répond :

« — Foui ! foui, che sais pien... ah ! ah !... » c'était gentil de s'aimer... fous avez aussi de

» pien beaux yeux!... ah! ah!... che voulais » pien rire avez fous... »

Et la soi-disant Polonaise, qui semble en effet très-disposée à rire, et montre de très-jolies dents, regarde le jeune homme d'une certaine façon, et ne lui dit plus de lui parler d'autre chose. Chérubin a un moment envie d'embrasser sa conquête qui lui tend presque ses joues fraîches et roses, mais il se borne à prendre une main qu'il pose sur son cœur où il la presse avec force.

Chichette qui se lasse peut-être d'avoir toujours sa main pressée sur le cœur de Chérubin, lui dit en riant encore :

« — Comme votre chose il faisait dic-dac! » c'était comme une grosse horloche.

» — Ah! madame, c'est l'émotion... c'est le » plaisir... c'est...

» — Est-ce que nous n'allons pas décheu- » ner? » s'écrie tout-à-coup Chichette, « chai » faim... che sens mon ventre il crie... il tai- » sait flouc-flouc! »

Ces mots ramènent Chérubin à des idées moins romantiques, il court ouvrir la porte et crie :

« — Ho hé, pétit?... et ce déjeuner?

» — Voilà, monsieur, voilà... tout de suite,

» servez chaud! » répond Bruno, « justement le » traiteur arrive à l'instant. »

En effet, un garçon marchand de vin monte bientôt avec le jeune portier, on dresse une table, on met deux couverts. On apporte un panier rempli de bouteilles, ayant des cachets de toutes les couleurs; on couvre la table d'huîtres fraîchement ouvertes, puis on pose plusieurs plats couverts sur un meuble voisin. En voyant les huîtres, la soi-disant comtesse polonaise se livre à des démonstrations de joie tout-à-fait roturières, et se met à sauter dans la chambre, en s'écriant :

« — Ah! des huîtres!..... Ch'aime tant les » huîtres... che fairais fesser moi pour des huî- » tres! »

Chérubin est fort étonné d'entendre madame de Globeska s'exprimer de la sorte, mais il attribue cela à son ignorance de la langue.

Le garçon marchand de vin est trop habitué à un pareil langage pour en paraître surpris. Quant au jeune Bruno, il s'est contenté de pousser encore une de ses joues en dehors, en murmurant :

« — Merci! pus que ça de genre! ça va se » gâter! »

Le déjeuner était servi. Le garçon s'éloigne

avec le gamin, et ils ont soin de refermer la porte après eux. Mademoiselle Chichette n'attend pas alors que Chérubin vienne la conduire à table; oubliant toutes les leçons qu'on lui a faites de se conduire en femme comme il faut, elle court s'asseoir devant un des couverts en s'écriant :

« — Mangeons! mangeons! Oh! des huîtres! » c'est gentil.

» — Il paraît qu'elle a très-faim! » se dit Chérubin en se plaçant aussi à table. Et il s'empresse de présenter des huîtres à la jeune femme; mais celle-ci n'attend pas qu'il les lui choisisse, elle les fait disparaître avec une rapidité admirable, puis elle tend son verre, en disant :

« — Du vin blanc, s'il vous blait... ch'aime » aussi le vin blanc beaucup! »

Chérubin lui verse d'un vin blanc que l'on a décoré d'un long bouchon pour lui donner l'apparence de Soterne, mais qui ne peut paraître potable qu'avec des huîtres. Le jeune homme trouve qu'en général ils sont mal servis; les assiettes sont en faïence commune, les couverts n'ont pas le son de l'argenterie, le linge est loin d'être fin. Enfin le vin, malgré son cachet jaune, lui semble fort médiocre; mais sa conquête le trouve délicieux, elle avale

des huîtres, vide son verre, reprend des huîtres et redemande à boire, et tout cela sans aucun intervalle. Chérubin ne peut pas la suivre, ce n'est que lorsqu'il n'y a plus d'huîtres sur la table que madame Chichette se décide à faire une petite pause.

« — Je vais appeler le petit portier pour » qu'il nous ôte tout cela, » dit Chérubin.

« — Non, non, che les ôterai pien moi- » même! » répond Chichette qui se lève, et, en un tour de main, débarrasse la table des assiettes, des écailles et apporte deux des plats couverts. Le jeune homme veut en vain s'opposer à ce que sa dame se donne cette peine, celle-ci ne l'écoute pas, et ne reprend sa place que lorsque tout est terminé.

« — Mon Dieu! madame la comtesse! com- » bien je suis désolé de vous voir prendre cette » peine, » dit Chérubin, « mais il me paraît que » vous avez été élevée dans les soins du ménage, » en Pologne les demoiselles ont, je le vois, une » éducation moins frivole qu'en France, et vos » nobles parents n'ont pas dédaigné de vous ap- » prendre ces petits détails domestiques..... ils » sont morts sans doute vos nobles parents?

» — Foui, foui, barlons d'autre chose..... » voyons ce plat!... ah! que ça sent pon!.....

» c'est du lapin !..... oh ! ch'aimais tant le la-
» pin ! »

Chérubin n'est pas absolument du même avis que sa conquête, il n'aime pas le lapin, et il trouve que ce qu'on a commandé pour le déjeuner ne ressemble pas à ce qu'il mange ordinairement chez les restaurateurs de Paris ; mais sa compagne est beaucoup moins difficile que lui, elle s'est servi du lapin, elle paraît en manger avec délice, et s'écrie de temps à autre :

« — C'est pien choliment fricassé. » Chérubin lui offre d'un vin qui a un autre cachet. Chichette boit du rouge aussi bien que du blanc, puis elle découvre un autre plat et s'écrie en faisant un bond sur sa chaise :

« — Ah ! de la madelotte !..... Oh ! tant
» mieux ! ch'aimais tant le madelotte !

» — Il me paraît qu'elle aime tout, » se dit Chérubin ; « décidément, elle a été fort bien
» élevée ; elle ne fait pas la bégueule. »

Chichette trouve la matelotte délicieuse ; elle en reprend plusieurs fois sans attendre que Chérubin lui en offre ; elle s'extasie surtout sur la sauce ; enfin, dans un moment de ravissement elle se met à lécher son assiette, craignant

apparemment d'y laisser le moindre vestige de cette sauce qui lui plaît tant.

Le jeune homme tout saisi en voyant la contesse de Clobeska porter son assiette à sa bouche et promener sa langue dessus ; mais il se figure qu'en Pologne l'usage permet de se conduire ainsi. Chichette voyant que son vis-à-vis la regarde, réfléchit qu'elle vient de faire une bêtise, et repose bien vite, son assiette sur la table, en disant :

« — Ah ! c'était pour rire !.... Che ferai plus » chamais !..... mais voyons sous cet autre » plat. »

Chichette découvre le dernier plat qui renferme de la friture ; elle pousse encore une exclamation de joie.

« — Ah ! des kujons ! des kujons frits ! Oh ! » ch'aimais tant le friture !...

» — Je suis charmé, madame, que vous trou- » viez tout cela à votre goût, » dit Chérubin en servant de goujons à sa belle, « mais vous n'êtes » vraiment pas difficile ; moi, il me semble que » notre déjeuner n'est pas digne de vous..... Il » me paraît que dans ce quartier il n'y a point » de bons traiteurs ?

» — Mais si, si, à la Courtille... il y avait de » pons traiteurs,

» — A la Courtille.... Je ne connais pas cet » endroit ; votre mari vous menait donc quelque- » fois dîner de ces côtés?

» — Mon mari... Oh ! barlons d'autre chose .. » Che voudrais boire, le kujon il altère tout de » suite. »

Chérubin s'empresse de verser à sa dame d'un vin paré d'un autre cachet ; celle-ci boit et le trouve excellent. Le jeune homme voudrait bien ramener la conversation sur son amour, mais sa conquête est tellement affairée à manger et à boire qu'il n'ose pas la distraire d'une occupation dans laquelle elle paraît goûter tant de plaisir ; ensuite, il se rappelle son déjeuner chez madame Célival, et se dit :

« — Je mangeais aussi beaucoup pour chas- » ser ma timidité... Cette jolie Polonaise fait » peut-être de même... Pourvu qu'elle ne finisse » pas comme moi! »

Quand il n'y a plus de friture on passe au dessert qui est fort modeste et ne se compose que de biscuits, de fromage et de mendiants. Chérubin peste encore après le traiteur ; mais Chichette continue de trouver tout excellent, elle se bourre de figues, de raisins secs, de biscuits ; elle boit plusieurs fois de suite pour faire passer tout cela, puis enfin elle cesse de man-

ger, et s'appuie sur le dos de la chaise, en disant :

« — Ah ! c'est singulier, che n'ai plus faim » titout.

» — Ce serait bien plus singulier, si elle avait » encore de l'appétit ! » se dit le jeune homme en repoussant la table pour se rapprocher de sa compagne.

Après avoir mis sa chaise contre celle de Chichette, il se hasarde à lui prendre la main, en balbutiant :

« — Que je suis heureux de... d'être près de » vous... Quel heureux hasard m'a conduit à » ce théâtre où vous étiez... sans cela je ne vous » aurais peut-être jamais rencontrée... et pour- » tant mon ami... ce monsieur qui était avec » moi ce soir-là, dit que nous sommes nés l'un » pour l'autre... Pensez-vous cela, madame? »

Chichette se lève vivement, en disant :

« — Ah ! ch'étouffe un peu... C'est drôle, » ch'avais bourtant pas manger beaucoup... »

La jeune fille fait quelques tours dans la chambre ; Chérubin va à elle, en lui disant :

« — Vous vous sentez indisposée?

» — Non... Oh ! ça va se passer.... »

Chichette va se rasseoir, non pas sur sa chaise, mais sur une espèce de vieux canapé

tout couvert de taches et dont les coussins ont l'air d'être rembourrés avec des copeaux ; mais la jeune fille se couche dessus, en disant :

« — Tiens, on est choliment pien comme » ça! »

Chérubin la regarde amoureusement, et s'écrie :

« — Oh ! certainement, il y a de la sympa- » thie !... dans notre rencontre... La sympa- » phie !... mon professeur, monsieur Gérondif, » m'a expliqué ce que c'est... Il a pris une » petite pierre d'agathe, l'a frottée fortement » sur la manche de son habit, ensuite il l'a ap- » prochée d'un brin de paille, et le brin de » paille, a sur-le-champ sauté après la pierre, et » s'y est attaché... Mon professeur m'a dit :

» — Ainsi l'aimant attire le fer ; ainsi que la » sympathie attire l'un vers l'autre deux cœurs » faits pour s'aimer et s'entendre. »

« — Ah ! madame... je ne suis pas Polonais, » mais je vous aimerai tout autant... plus, peut- » être, car mon cœur tout neuf éprouve le besoin » d'aimer... et si... et si... »

Chérubin s'arrête, parce qu'il lui semble qu'un bruit sourd accompagne ses paroles. Ce bruit part du canapé ; il s'est bien aperçu que sa jolie conquête fermait les yeux pendant qu'il

parlait, mais il a présumé que c'était par pudeur. Cependant, voulant connaître la cause du bruit qu'il entend, il se rapproche de la jeune femme, et s'aperçoit avec surprise que non-seulement elle dort, mais encore qu'elle ronfle aussi profondément.

Le pauvre amoureux considère quelque temps sa belle endormie; mais à chaque instant le ronflement devient plus fort; bientôt c'est comme un soufflet de forge, et Chérubin s'éloigne petit à petit, et il sent même se dissiper ses idées amoureuses, car une femme qui ronfle comme un Suisse en inspire infiniment moins que celle dont la respiration est douce et légère.

Chérubin va s'asseoir dans un fauteuil en se disant :

« — Elle dort.... elle ronfle même.... Il me » paraît que mes discours ne l'amusaient pas » beaucoup, puisqu'elle s'est endormi tout de » suite en m'écoutant! C'est singulier..... cette » jeune femme a des manières... un langage... » Si Daréna ne m'avait pas assuré que c'est une » comtesse polonaise, j'aurais pensé d'elle tout » autre chose... S'endormir pendant que je lui » parle de mon amour... Si c'est ainsi qu'elle est » folle de moi... Mon Dieu! quels ronflements...

» Jacquinot aussi ronflait, mais pas si fort que » cela!... Je devrais peut-être la réveiller... » l'embrasser... mais elle dort si bien... ce serait » dommage... et puis... d'entendre ce bruit » monotone... il me semble que cela m'endort » aussi. »

Chérubin laisse tomber sa tête sur le dos du fauteuil, il ferme les yeux, et au bout d'un moment il en fait autant que mademoiselle Chichette, si ce n'est pourtant qu'il ne ronfle pas.

Or, pendant que le jeune couple dort profondément, voyons ce que faisaient ceux qui avaient conduit toute cette intrigue.

En quittant Chérubin, Daréna est allé retrouver son ami Poterne qui, toujours vêtu en comte polonais, l'attend chez un traiteur de Ménilmontant. Là, ces messieurs se mettent a déjeuner, puis causent de leur affaire.

« — Cela marche comme sur des roulettes, » dit Daréna. Chérubin est maintenant avec la » petite qu'il croit que j'ai enlevée pour lui... » pourvu que Chichette ne dise pas de bêtises... » Mais bah!... avec son accent!... tout pas- » sera! et d'ailleurs, est-ce qu'un amoureux fait » attention aux phrases...

» — Et mon petit Bruno était à son poste.

» — Oui; il est censé le fils du portier... il a » l'air d'un fameux gredin, ce drôle-là.

» — C'est un petit garçon plein d'intelli- » gence... il ira loin !

» — Je le crois aussi.

» — D'ailleurs, pour la fin de notre comédie, » ne vaut-il pas mieux n'avoir là qu'un gamin » qui ne nous gênera en rien. Ensuite, il sera » bien plus vraisemblable que j'aie pu pénétrer » dans la maison, gardée seulement par un en- » fant; car il faut maintenant frapper le grand » coup... quelques billets de mille francs en » passant... c'est gentil, mais c'est trop tôt » fini..... L'occasion se présente d'avoir une » bonne somme, il ne faut pas la laisser échap- » per, elle ne se retrouverait plus !

» — Tu as parfaitement raison, Poterne. Ce » que nous allons faire n'est pas très-délicat.... » mais, après tout, ce petit bonhomme est » riche !... soixante mille francs de moins ne le » ruineront pas...

» — Vous ne voulez pas que j'en exige plus...

» — Oh! non : il ne faut pas l'écorcher..... » Ainsi, c'est bien entendu; dans... deux heu- » res d'ici tu vas à la petite maison...

» — Pourquoi pas plus tôt?

» — Eh! mon cher Poterne, que vous êtes

» vif! il faut bien laisser à ces amants le temps » de déjeuner et de se livrer aux douceurs de l'a- » mour... que diable! il faut que tout le monde » s'amuse après tout, ensuite songe donc Po- » terne, qu'en leur laissant plus de temps, tu » les surprendras infailliblement *in flagrante de- » licto*!... c'est bien plus adroit!... tu es censé » le mari, on t'a enlevé ta femme, tu la retrou- » ves dans les bras de son ravisseur, tu mugis, » tu rugis, tu veux tuer tout le monde..... ta » femme surtout!..... Chérubin te demande « grâce pour elle, et cette grâce tu ne l'accordes » que s'il te signe pour soixante mille francs de » lettres de change..... tu en as de toute tim- » brées sur toi?

» — Oh! j'ai tout ce qu'il faut.... mais si le » jeune marquis se défendait... s'il ne voulait » pas signer?

» — Allons donc!... un enfant!... tu le me- » naceras d'un procès criminel pour avoir enlevé » ta femme, tu auras ton poignard, tu voudras » toujours tuer ta femme.... Chérubin est trop » généreux pour ne pas vouloir la sauver.

» — C'est ce que je pense.

» — Dans tout cela, monsieur Poterne, pre- » nez bien garde de blesser personne!... votre » poignard ne pique pas, j'espère?

» — Eh non, il n'y a pas de danger.

» — Et en parlant, donne-toi aussi un ac-
» cent quelconque, qu'il n'aille pas te reconnaî-
» tre !

» — Je ferai attention et j'agirai beaucoup
» en pantomime. »

Tout étant bien convenu, ces messieurs déjeunent longuement, causent de même, demandent ensuite l'un une pipe, l'autre des cigares, et fument pour passer le temps.

Deux heures et plus se sont écoulées, Poterne replace ses lunettes vertes sur son nez en disant :

« — Je puis maintenant aller terminer notre affaire.

Il se lève; Daréna en fait autant.

« — Oui, il est temps, partons.

» — Mais je n'ai pas besoin de vous, » dit Poterne, « d'ailleurs vous ne pouvez pas entrer
» avec moi dans la maison, ce serait imprudent,
» si Chérubin vous voyait il vous appellerait à
» son aide...

» — Je sais tout cela, vieux filou ! mais tu
» ne penses pas sans doute que je vais te laisser
» t'éloigner tout seul, avec des valeurs de
» soixante mille francs en poche, non pas, cher
» ami, je vous aime trop pour vous perdre de

» vue... je vais te voir entrer dans la maison... » je sais qu'elle n'a qu'une porte; ensuite je guet- » terai ta sortie... et s'il te prenait envie de cou- » rir trop vite je te réponds que je t'aurais bien- » tôt rattrapé.

» — Ah! monsieur le comte!... vous avez » des pensées.... qui me font de la peine.

» — Mais non! c'est du savoir-vivre, c'est de » l'usage du monde voilà tout! en route. »

Ces messieurs gagnent les boulevards extérieurs et se dirigent du côté de la barrière Chopinette. Arrivés à trois cents pas de la maison où il a conduit Chérubin, Daréna s'arrête en disant à son compagnon :

» — Maintenant allez tout seul illustre Po- » terne, et menez cette affaire avec grâce; son- » gez que tout cela doit se passer avec cette po- » litesse et ces formes qui décèlent les gens » comme il faut.

Poterne poursuit son chemin ; il arrive à la petite maison; il gratte doucement à la porte, Bruno vient lui ouvrir.

« — Ils sont là-haut, » demande Poterne à voix basse,

« — Oui.

» — On leur a servi le déjeuner?

» — Il y a plus de deux heures qu'il est » monté.

» — Et ils n'ont pas appelé depuis?

» — Ni vu, ni connu... et ils ne font même » pas de bruit, on ne les entend pas bouger.

» — Fort bien. »

Poterne enfonce son immense chapeau sur ses yeux; il assure ses lunettes, met des pelotons de filasse dans sa bouche pour se tendre les joues et se dirige vers l'escalier, il monte avec précaution, arrive devant la porte, voit la clé en dehors et se dit :

» — Comme les amoureux sont imprudents, » que c'est jeune! »

Il tourne la clé tout doucement, puis entre brusquement dans la chambre en s'écriant :

» — Ah! perfide.... épouse criminelle!.... je » vous y prends! Vous allez périr! »

Poterne s'attendait à des cris de désespoir, cela était convenu avec Chichette, mais n'entendant rien du tout, il s'avance... et reste stupéfait en voyant les amants qui dorment profondément à une distance très-respectueuse l'un de l'autre.

« — Ah! sapristi! » se dit Poterne, moi qui » espérais les prendre... *in flagrant*... comme » dit monsieur le comte... ils s'amusent à dor-

» mir... si c'est comme cela que le jeune homme » est amoureux... Chichette aura fait quelque » bêtise... n'importe... je dois agir, d'ailleurs » je les surprends ensemble, c'est le principal, » et s'ils dorment c'est qu'ils le veulent bien.

Alors Poterne se met à courir dans la chambre en poussant des cris, des imprécations..... Il va tirer l'oreille à Chichette qui se réveille, il lui pince le bras, elle crie aussi; Chérubin ouvre les yeux; il voit ce monsieur, qu'il reconnaît pour le comte de Globesky, qui tempête, blasphème et tire de son sein une espèce de poignard, dont il menace la jeune femme. Chérubin comprend alors que le mari de sa belle les a trouvés; il devient pâle, tremblant, et balbutie :

» — Ah! mon Dieu!... nous sommes per- » dus.... Monsieur, ne la tuez pas, je vous en » prie.... Tuez-moi plutôt... quoique j'aie res- » pecté votre épouse.

» — Oui, oui, Je veux me venger, Per Diou! » ah! bigre! Ah! vi croyez scélérats! » reprend Poterne en tapant du pied; « m'enlever ma » femme! *Tarteiff! sacre mein herr!* Sur la grand' » route, arrêter mon fiacre, non ma voiture... » Oh! madame, vi périrez de ma main..... foi » de comte polonais! »

Chichette n'avait pas l'air très-effrayé, elle bâillait encore en se frottant les yeux; Poterne, en passant près d'elle, la pince plus fortement; elle pousse un grand cri, en disant :

« — Ah! que c'est pête ça! Che veux bas » qu'en me fasse de ces pêtises-là, à moi! »

Poterne se met à hurler pour qu'on n'entende pas ce que dit Chichette. Il brandit son poignard d'une main, tandis que de l'autre il refourre dans sa bouche la filasse qui veut s'en échapper. Mais Chérubin a perdu la tête, la présence de cet homme dont il croit avoir enlevé la femme, ses cris, ses imprécations, ce poignard qu'il brandit en l'air, lui causent une terreur extrême. Poterne, s'apercevant qu'il est dans un état à en passer par tout ce qu'il voudra, tire les lettres de change de sa poche, les pose sur la table, prend un écritoire, une plume, et la présente à Chérubin, en lui disant :

« — Si vous voulez sauver cette femme cou- » pable... god dem!... il n'y a qu'un moyen » pour appaiser ma *fouror*.

» — Ah! monsieur... parlez.... ordonnez.... » Tout ce que vous voudrez.

» — Remplissez ces lettres de change, en

» voilà quatre... faites-les de vingt-cinq mille » francs chacune... *per Diou*! c'est trop *poco*.

» — Des lettres de change... pour cent mille » francs...

» — Oui, signor...

» — Ah! vous voulez que...

» — Si vous hésitez, *sapermann*! je tue cette » épouse criminelle..... je vous tue..... je tue » toute la maison... fichtre... et moi ensuite.

» — Oh! non, monsieur, non... je n'hésite » pas... Je vais écrire les sommes que vous vou- » drez...

» — A la bonne heure..... Vous les ferez de » trente mille francs alors... Allons.. écrivez et » signez... *per Dio*! »

Chérubin se met devant la table; il prend la plume d'une main tremblante, jette un regard douloureux sur sa conquête, qui s'est rejetée sur le canapé, où il la croit évanouie, tandis qu'elle cherche à se rendormir; mais Poterne vient encore se placer près de lui; il grince des dents, il fait des jurons effroyables, le jeune amoureux se met bien vite à écrire; déjà il a rempli le corps d'une lettre de change, et il s'apprête à la signer, lorsqu'un grand bruit se fait entendre en bas, puis, on monte rapidement l'escalier, on ouvre vivement la porte, et Mon-

fréville paraît, suivi du vieux Jasmin, qui, en apercevant son maître, pousse un cri de joie, et s'écrie :

« — Ah! le voilà!.... grâce au ciel! ils ne » l'ont pas perdu! »

A l'aspect de son ami, Chérubin se sent renaître, et il court se jeter dans ses bras, tandis que Monfréville, remarquant son trouble, son désordre, sa pâleur, lui dit :

» — Eh! mon Dieu, mon cher ami, qué fai- » tes-vous donc ici... dans cette maison, espèce » de coupe-gorge... dont un petit drôle nous » refusait l'entrée?

» — Ah! mon ami! » répond Chérubin » d'une voix entrecoupée, « c'est que... j'ai été » bien... coupable... j'ai enlevé madame... l'é- » pouse de monsieur... c'est-à-dire ce n'est pas » moi... c'est Daréna qui a enlevé pour moi... » Monsieur est un comte polonais... qui me » faisait signer des lettres de change pour cent » vingt mille francs... sans ça il tuait sa fem- » me!... Ah! que je suis content de vous voir!»

Pendant que Chérubin dit tout cela, Poterne, qui est fort mal à son aise, essaye de se rapprocher de la porte; mais Jasmin s'est placé devant, après avoir eu le soin de la refermer.

En écoutant son jeune ami, Monfréville porte

des regards scrutateurs autour de lui; il examine mademoiselle Chichette et le soi-disant mari outragé, qui a l'air de vouloir se fourrer sous la table. Chérubin finit à peine de parler, que Monfréville court à Poterne, lui enlève son chapeau, ses lunettes vertes, et lève sur lui sa canne, en s'écriant :

» — Ça!... un comte polonais!... mais c'est » ce fripon de Poterne, l'agent de ce méprisa- » ble Daréna... ils ont ourdi tous les deux cette » infame intrigue pour vous extorquer de l'ar- » gent!... Ah! j'ai bien envie de casser ma » canne sur les épaules de ce drôle-là!

» — Poterne! » s'écrie Chérubin, « il serait » possible... c'est Poterne!...

» — Eh, oui! » dit Jasmin, « c'est le mar- » chand de raisiné, de chiens, de tortues. Ah! » mon cher maître, je me doutais bien que l'on » voulait encore vous mettre dedans; et que ce » monsieur, qui m'a appelé vieil âne, manigan- » çait quelque traîtrise pour vous attraper! »

En voyant Monfréville lever sa canne sur lui, monsieur Poterne est tombé à genoux; il balbutie :

« — Grâce, monsieur, tout ceci n'était » qu'une plaisanterie... pas autre chose!... c'é- » tait une comédie!...

» — Une plaisanterie, drôle!... mais vos » lettres de change étaient bien timbrées cependant! Oh! nous savons maintenant ce dont » vous êtes capable, vous et votre digne ami, le » comte Daréna!... qui est tombé assez bas » maintenant pour ne rougir de rien! et à qui » tous les moyens sont bons pour se procurer » de l'or. Nous voulons bien ne pas vous traiter » comme vous le méritez... Allez rejoindre votre » associé, et dites-lui bien que ce jeune homme » sait maintenant le juger tel qu'il est, et que » s'il osait encore se présenter à son hotel, ses » gens se chargeraient de l'en chasser.

» — Oh! oui, je m'en chargerai! » dit Jasmin. « Il m'a appelé aussi un vieux débris!... » mais un débris honnête vaut mieux qu'un in- » trigant au grand complet. »

M. Poterne ne demande pas à en entendre davantage; il a ramassé son chapeau, ses lunettes, et il s'empresse d'ouvrir la porte et de se sauver; mais il ne peut le faire si vite qu'il ne reçoive auparavant la pointe du soulier de Jasmin dans une partie de son individu, et le vieux valet de chambre lui dit en même temps :

« — Tiens, voleur! voilà pour tes confitu- » res!... »

Monfréville s'approche de Chichette, qui est

restée assise sur le canapé, où elle se tient toute coi sans oser bouger; il ne peut s'empêcher de sourire de la figure qu'elle fait, et lui dit :

« — Et vous, madame la comtesse, dans » quel magasin... quelle boutique travaillez-» vous habituellement ?

» — Dans la rue Grénetat, où che fais des » chapeaux de paille d'Italie. Moi, c'était bas » mon faute... on m'avait bromis beaucoup de » l'argent, si che faisais la femme du monsir... » che avais consenti. . pour amasser... pour » épouser mon p'tit pays... »

Et mademoiselle Chichette tire son mouchoir et fait mine de vouloir pleurer. Monfréville la rassure en lui disant :

« — Ce n'est pas à vous que j'en veux, mon » enfant... ne pleurez pas, et retournez à vos » chapeaux de paille d'Italie... Mais croyez-moi, » il vaut encore mieux dans votre état danser le » cancan que de jouer à la grande dame. »

Mademoiselle Chichette se mouche, fait plusieurs révérences, puis se sauve d'un air tout confus sans oser regarder Chérubin.

« — Et maintenant, mon ami, » dit Monfréville au jeune marquis, « il me semble que

» nous pouvons aussi quitter cette vilaine bico-
» que... je pense que rien ne vous y retient dé-
» sormais.

» — Oh! non, mon cher Monfréville ; je me
» trouve si heureux après avoir eu une si
» grande frayeur... Je vous conterai toute cette
» intrigue ; mais, d'abord, expliquez-moi com-
» ment vous avez pu savoir que j'étais ici, m'y
» découvrir, et y arriver si à propos.

» — C'est bien simple ; tenez, voyez-vous ce
» fiacre qui est à la porte ?

» — Oui.

» — C'est le même qui vous a amené ici.
» Après votre départ de l'hôtel, j'allai chez
» vous ; j'y trouvai Jasmin fort inquiet ; il me
» conta que vous étiez sorti en voiture avec Da-
» réna, dont depuis quelque temps les visites
» fréquentes et l'air mystérieux me donnaient
» des soupçons ! Je demandai à Jasmin s'il avait
» été lui-même chercher la voiture, et sur sa
» réponse affirmative, je le priai de me conduire
» à la place du fiacre. Arrivés-là, nous y atten-
» dîmes près de deux heures le retour de votre
» voiture enfin elle parut..... Je donnais
» vingt francs au cocher en le priant de nous
» conduire à l'endroit où il vous avait mené ; il

» ne demanda pas mieux, et nous amena à » à cette maison ; mon cher ami, les fripons » sont bien adroits, mais heureusement il y a » une puissance cachée beaucoup plus fine » qu'eux, et qui déjoue les trames les mieux » ourdies au moment où ceux qui les ont con- » çues se croient le plus certain de l'impunité. » Cette puissance, les uns la nomment la Pro- » vidence, les autres le hasard, la fatalité, le » sort, la fortune !... je ne sais quel nom lui » donner, mais je m'incline devant elle et me » trouve heureux de croire que s'il y a ici-bas » des gens portés à faire le mal, il y a là-haut » un œil qui veille pour le prévenir et le répa- » rer. »

Chérubin presse avec amitié la main de Monfréville ; puis ils se hâtent de quitter la maison du boulevard extérieur, que le petit Bruno a lui-même abandonnée, car ils n'y rencontrent plus personne. Ils remontent en voiture avec Jasmin, qu'on est presque obligé d'y faire entrer par force, parce que le vieux domestique veut encore grimper derrière.

De retour chez lui, Chérubin raconte à Monfréville comment Daréna a conduit toute cette affaire, en lui recommandant surtout de garder le plus profond secret sur toute cette intrigue.

« — Je ne m'étonne pas s'il vous recom-
» mandait de ne point m'en parler, » dit Mon-
» fréville ; » il pensait bien que je ne donnerais
» pas dans l'histoire d'une comtesse polonaise,
» qui veut se faire enlever par un jeune homme
» qu'elle a aperçu une seule fois au spectacle.

» — Il me disait que vous faisiez maintenant
» l'homme sage, le rigoriste, pour faire ou-
» blier votre conduite d'autrefois ; assurant que
» jadis vous étiez cité pour vos bonnes fortunes,
» vos conquêtes, et qu'alors vous aviez des prin-
» cipes beaucoup moins sévères qu'aujourd'hui.
» Pardonnez-moi... je vous rapporte ce qu'il
» me disait. »

Le front de Monfréville se rembrunit ; une expression de chagrin se peint sur tous ses traits, et il garde quelque temps le silence. En-
» fin, fixant ses regards sur Chérubin, il lui dit
» avec un accent de tristesse :

» — En effet, mon ami, j'ai, dans ma jeu-
» nesse, fait beaucoup de folies... et quelque-
» fois même j'ai eu des fautes graves à me re-
» procher... mais j'en ai été si cruellement puni,
» que cela m'a corrigé de bonne heure... ce qui
» ne m'empêche pas d'être indulgent pour les
» autres, parce que je sais bien qu'il est dans
» notre nature d'avoir des faiblesses, des pas-

» sions, et d'être quelquefois entraîné par elles.
» Quelque jour, Chérubin, je vous raconterai
» une histoire de ma jeunesse, qui a influé sur
» tout le reste de mon existence. Vous verrez
» que ces intrigues d'amour que l'on traite si
» légèrement à vingt ans, ont quelquefois des
» suites bien amères! »

Chérubin pousse un souspir, en disant :

« — Jusqu'à présent, je n'ai pas été heureux
» dans mes amours! et mes aventures galantes
» ne m'ont pas procuré beaucoup d'agrément! »

CHAPITRE XXV.

UN GRAND DINER.

—

Depuis que M. de Noirmont a fermement exprimé sa résolution à l'égard de Louise, la mère d'Ernestine n'a plus dit un seul mot qui pût faire présumer qu'elle pensait encore à renvoyer la jeune femme de chambre, au contraire, il semble que résignée à se soumettre à la volonté de son mari, madame de Noirmont soit revenue sur les préventions qui paraissaient l'animer contre Louise; elle la

traite toujours avec une froideur qui approche parfois de la sévérité : cependant, le son de sa voix, d'abord sec et bref, s'adoucit souvent jusqu'à paraître affectueux, on dirait que subjuguée par le charme qu'il y a dans toute la personne de cette jeune fille, par cette obéissance timide, cet empressement qu'elle met à la servir, madame de Noirmont se laisse quelquefois, malgré elle, entraîner à l'aimer.

Louise n'a pas su que madame de Noirmont avait voulu la renvoyer; Ernestine et son père ayant eu seuls connaissance de cela, la première, en apprenant que la résolution de sa mère ne s'exécuterait pas, avait pensé qu'il était inutile d'en parler à Louise, que ce serait lui causer du chagrin de lui apprendre, que bien loin d'avoir par son zèle gagné les bonnes grâces de sa maîtresse, celle-ci avait voulu la renvoyer. Quant à M. de Noirmont, après avoir fait connaître sa volonté, il n'était pas homme à parler à qui que ce fût de ces détails d'intérieur.

Mais ce qu'il était facile de voir, ce que Louise remarquait comme les autres personnes de la maison, c'est que l'humeur de madame de Noirmont devenait chaque jour plus triste, plus sombre; jamais un sourire ne se montrait

sur ses lèvres, elle fuyait le monde; les visites l'importunaient, lui étaient à charge, presque toujours retirée dans son appartement, elle donnait l'ordre de dire qu'elle était sortie, ou indisposée pour que l'on ne vînt pas troubler sa solitude; enfin la présence même de sa fille semblait quelquefois l'importuner et lui déplaire. L'aimable Ernestine qui n'avait rien fait pour démériter la tendresse de sa mère, était parfois toute triste aussi de se voir traitée par elle avec tant de froideur; lorsqu'elle s'approchait de madame de Noirmont pour l'embrasser, celle-ci la repoussait avec impatience ou recevait avec indifférence les témoignages de son amitié; alors la jeune fille s'éloignait en retenant des larmes qui roulaient dans ses yeux, mais qu'elle ne voulait pas laisser paraître de crainte d'offenser sa mère.

Louise, en voyant sa jeune maîtresse s'essuyer les yeux en cachette, lui disait tout bas :

» — Vous avez du chagrin, mademoiselle, » je suis bien sûre que c'est parce que depuis » quelque temps votre maman ne vous em- » brasse plus! »

Ernestine poussait un gros soupir, en répondant :

« — C'est vrai! je ne sais pas ce que ma-

» man peut avoir contre moi... j'ai beau cher-
» cher dans ma tête ce que j'ai fait qui a pu lui
» déplaire... je ne me rappelle rien... et depuis
» quelque temps, elle ne m'appelle plus sa chère
» fille... elle ne me presse plus dans ses bras...
» cependant il n'est pas possible qu'elle ne
» m'aime plus... n'est-ce pas Louise?... c'est
» que, c'est sa santé qui la rend comme cela...
» elle a mal aux nerfs... elle ne se plaint pas,
» mais je suis bien sûre qu'elle souffre, moi.
» d'ailleurs depuis quelque temps on le voit
» bien, elle change beaucoup.

» — C'est vrai, mademoiselle, je l'ai remar-
» qué aussi. Oh! vous avez raison, c'est parce
» que madame ne se porte pas bien qu'elle est
» plus triste et vous caresse moins... mais pour-
» quoi ne faites-vous pas venir le médecin?

» — Plusieurs fois j'ai dit à maman : tu es
» pâle, on dirait que tu souffres... il faudrait
» faire appeler M. Derbaut, notre docteur, mais
» maman me répond d'un air fâché : je n'ai
» rien... il est inutile de faire venir le médecin,
» je n'en ai pas besoin. »

Les deux jeunes filles se communiquaient ainsi leurs pensées en cherchant dans leur esprit comment elles pourraient être agréables l'une à sa mère, l'autre à sa maîtresse; car

malgré sa sévérité et la bizarrerie de son humeur qui allait si souvent jusqu'à l'injustice, toutes deux aimaient madame de Noirmont; Ernestine avec toute la tendresse, toute l'affection d'un enfant qui ne veut pas voir les défauts de sa mère; Louise, avec un dévoûment mêlé de respect, qui lui aurait fait entreprendre avec joie les travaux les plus pénibles, s'ils avaient pu lui mériter un sourire de sa maîtresse.

Mais madame de Noirmont semblait éviter avec soin toutes les occasions où elle aurait pu se servir de Louise; ce n'était que devant son mari, et lorsqu'il lui était impossible de faire autrement, qu'elle lui donnait quelques ordres, ou recevait quelque chose de sa main. La jeune femme de chambre qui aurait voulu prévenir le moindre désir de sa maîtresse, la suivait quelquefois des yeux dans l'espoir de se rendre utile, mais si madame de Noirmont apercevait les regards de Louise attachés sur elle, son front devenait plus sévère, et aussitôt elle lui faisait signe de sortir.

Un jour, madame de Noirmont était comme de coutume dans sa chambre, tenant un livre, dans lequel elle lisait peu, parce que souvent ses pensées l'absorbaient tellement qu'elle n'é-

tait plus à sa lecture, Ernestine était assise à quelque distance, faisant de la tapisserie, et de temps à autre jetant à la dérobée un regard sur sa mère dans l'espoir de rencontrer ses yeux et d'obtenir d'elle un sourire, ce qui était devenu une faveur bien rare.

Madame de Noirmont se tourne vers sa fille et lui tend le livre qu'elle tient, en lui disant :

« — Ernestine, allez me chercher le second » volume de cet ouvrage, vous le trouve- » rez dans la bibliothèque, sur le deuxième » rayon à gauche. »

La jeune fille se lève vivement, prend le livre et quitte la chambre, empressée d'obéir à sa mère. Après avoir pris dans la bibliothèque le volume que madame de Noirmont lui a demandé, elle va le lui porter, lorsque dans le salon elle trouve son maître de dessin qui vient d'arriver et l'attend. Ernestine donne à Louise le volume qu'elle tient dans la main, en lui disant de le porter à sa mère, et s'assied près de son professeur pour prendre sa leçon.

Louise a pris le livre et se rend dans la chambre de sa maîtresse ; au moment d'entrer elle se sent trembler, elle a si peur de déplaire à madame de Noirmont, et celle-ci ne l'avait pas

chargée de cette commission... elle entre cependant.

Madame de Noirmont est assise, la tête penchée sur sa poitrine, elle ne lève pas les yeux en entendant entrer dans sa chambre, car elle ne doute pas que ce ne soit Ernestine, et Louise est arrivée tout près d'elle, et lui présente le livre sans oser prononcer un mot.

Cependant, poussée en ce moment par un mouvement de tendresse maternelle, elle prend la main qui lui présente le livre et la presse avec force dans les siennes, en murmurant :

« — Ma pauvre fille... tu dois me trouver »bien injuste avec toi depuis quelque temps... »et tu crois peut-être que je ne t'aime plus... »ne pense pas cela, mon enfant, je t'aime tou»jours autant... mais tu ne peux comprendre »ce qui se passe dans mon cœur... et ce que je »souffre... ah! tu ne le sauras jamais... »

En ce moment madame de Noirmont lève la tête en attirant la jeune fille vers elle, car elle veut l'embrasser... c'est alors seulement qu'elle reconnaît Louise. Elle reste muette, immobile, une expression de terreur se peint dans tous ses traits, son visage devient livide et elle lève les yeux au ciel en balbutiant :

» — O mon Dieu... et je l'ai nommée ma » fille !...

» — Pardon, madame, pardon, » murmure Louise effrayée de l'état dans lequel elle voit sa maîtresse. « Ce n'est pas ma faute... c'est ma- » demoiselle qui a voulu...»

Madame de Noirmont s'efforce de maîtriser son trouble, et reprend d'un ton brusque et sévère :

« — Pourquoi êtes-vous entrée chez moi?... » Vous avais-je demandée ?,.. que venez-vous y » faire ?... Est-ce pour chercher à surprendre » mes pensées... mes secrets?...

» — O madame... mon Dieu. . pouvez-vous » croire?...

» — Depuis quelque temps, mademoiselle, » n'ai-je pas rencontré vos regards sans cesse » attachés sur moi... suivant... épiant mes » moindres mouvements ?... Qui vous porte à » agir ainsi? avez-vous quelque motif... quel- » que raison cachée?... Voyons, parlez, made- » moiselle.

» — Madame, si je vous ai offensée... ce ne » fut jamais mon intention, si mes yeux se sont » quelquefois portés sur vous... c'est que j'au- » rais été bien heureuse de prévenir un de vos » désirs... de pouvoir faire quelque chose qui

» vous fut agréable... afin de mériter de vous » un mot, un regard bienveillant... voilà quelle » était mon intention... lorsque je me permet- » tais de vous regarder... et puis c'était alors un » bonheur que je me donnais... mais je m'en » priverai, madame, puisque vous me le défen- » dez. »

Louise s'est inclinée devant sa maîtresse, elle est presque à ses genoux, et sa voix est devenue si tremblante, que c'est à peine si elle peut achever ses paroles.

Madame de Noirmont semble vivement émue, on dirait qu'un combat se livre au fond de son âme; elle se lève, fait quelques pas dans l'appartement, s'éloigne, puis se rapproche de Louise; elle la regarde longtemps, bien longtemps, mais ce n'est plus avec l'expression de la sévérité, ses yeux se sont remplis de larmes. Tout-à-coup elle court vers la jeune fille, qui est restée à la même place, les yeux baissés et n'osant faire un pas, elle lui prend la main, elle l'attire contre elle... mais presqu'aussitôt elle la repousse vivement, en lui disant d'une voix brève :

« — Sortez, mademoiselle... sortez... je n'ai » plus besoin de vous. »

Et Louise obéit, elle s'éloigne en se disant :

« — Qu'a-t-elle donc, mon Dieu, et que lui » ai-je donc fait! »

Huit jours après cette aventure, M. de Noirmont annonce à sa femme qu'il va donner un grand dîner. Il lui nomme les personnes qu'il a invitées et dont le nombre s'élève à quinze, puis il ajoute :

« — J'avais l'idée d'inviter aussi le jeune » marquis Chérubin de Grandvilain... mais je » l'avais engagé à venir me voir, il ne s'est pas » rendu à mon invitation, et j'ai réfléchi que ce » jeune homme n'avait pas montré le moindre » empressement à fréquenter un ancien ami de » son père. Nous ne l'aurons pas. »

Madame de Noirmont ne peut cacher l'ennui que lui cause d'avance l'annonce de ce dîner. Mais M. de Noirmont reprend d'un ton fort sec :

« — En vérité, madame, si je vous laissais » faire nous ne recevrions personne, nous vi- » vrions comme des hiboux! Je ne suis point » un fou!... un grand amateur de plaisirs!... » mais enfin, je n'entends pas vivre comme un » ermite. D'ailleurs, madame, nous avons une » fille, il est de notre devoir de nous occuper de » son bonheur; dans quelque temps il faudra » songer à la marier, à lui trouver un parti con-

» nable ; en attendant, il ne faut donc pas la » séquestrer du monde dont elle est appelée à » faire un jour l'ornement. Cette pauvre Ernes- » tine, vous refusez toutes les occasions qui se » présentent de la mener en soirée, au con- » cert... au bal. Vous êtes malade, dites-vous... » je ne puis vous forcer à sortir, madame, mais » puisque votre santé vous retient sans cesse à » la maison, nous y recevrons de la compagnie, » madame, telle est maintenant ma résolu- » tion. »

Madame de Noirmont ne fait aucune observation, car elle sait bien que dès que son époux a décidé quelque chose rien ne peut le faire revenir sur ses résolutions, et M. de Noirmont la quitte en l'engageant à donner ses ordres pour que rien ne manque au dîner qu'il a fixé au jeudi suivant.

Madame de Noirmont se résigne, lorsque le jour de la réception est proche, elle donne ses ordres et s'occupe des préparatifs de ce repas ; en apprenant que l'on va recevoir beaucoup de monde, et donner un grand dîner, Ernestine se réjouit et s'en fait d'avance une fête. Pour elle, les plaisirs, les distractions sont devenus si rares que tout ce qui sort de la monotonie habituelle de la vie lui semble déjà du bonheur.

Louise espère que ce dîner lui fournira l'occasion de se rendre utile, de montrer son zèle, et elle partage la joie enfantine de sa jeune maîtresse.

Cependant ce jour est venu, où l'intérieur de cette maison, ordinairement si calme, va retentir du bruit des conversations, des éclats de voix d'une nombreuse compagnie. Dès le matin un grand mouvement règne chez M. de Noirmont, lui seul reste comme de coutume à travailler paisiblement dans son cabinet en attendant l'heure où la société doit arriver; mais madame de Noirmont donne ses ordres, surveille les préparatifs, s'assure que rien ne manquera de tout ce qu'elle a commandé; Ernestine suit sa mère en sautillant, en riant, en se promettant beaucoup de plaisir pour cette journée, puis elle dit à Louise :

« — Tu te feras bien belle pour l'heure du » dîner, parce que tu serviras à table avec Com- » tois, c'est l'usage quand nous avons du » monde.

» — Soyez tranquille, mademoiselle, » repond Louise, « je ne sais pas si je serai belle, mais je » vous promets de faire de mon mieux pour bien » servir, afin que madame votre mère soit con- » tente de moi. »

Mais quelques instants avant l'heure où la compagnie doit arriver, madame de Noirmont dit à sa fille :

« — Ernestine, je ne veux pas que votre » femme de chambre serve à table, dites-lui » qu'elle pourra rester dans sa chambre, on » n'aura pas besoin d'elle. »

Ernestine ne comprend rien à cette fantaisie de sa mère, elle la regarde en balbutiant :

« — Mais maman, ordinairement... quand » nous avons du monde à dîner... pourtant.

» — Ma fille, je ne vous demande pas de ré- » flexions, faites ce que je vous dis. »

Ernestine obéit à sa mère; elle se rend tristement dans la chambre de Louise qu'elle trouve achevant sa toilette et qui lui dit :

» — Mademoiselle, me trouvez-vous bien » comme cela...ma mise est-elle convenable pour » mon état?

» — Oui... oh! oui ma pauvre Louise, tu es » bien gentille! » répond Ernestine, en faisant un gros soupir, « mais ce n'était pas la peine de » faire une si belle toilette... maman ne veut » pas que tu serves à table... elle dit que tu » peux rester dans ta chambre. »

La figure de Louise exprime le chagrin que

lui cause cet ordre, cependant elle ne se permet pas un murmure et répond :

« — J'obéirai, mademoiselle ; madame votre » mère a sans doute des raisons pour vouloir » que cela soit ainsi... Hélas ! je crains de les » deviner... elle n'aime pas à me voir... ma pré- » sence lui déplaît.... j'obéirai... elle ne me » verra pas. »

Ernestine ne se sent pas la force de dire le contraire, car sachant que sa mère a déjà voulu renvoyer Louise, elle croit bien aussi que celle-ci a deviné juste ; elle se contente de lui serrer la main et la quitte parce que l'heure est venue où les invités vont commencer à arriver.

En effet la société ne tarde pas à venir. M. de Noirmont a invité plus d'hommes que de dames ; cependant l'épouse d'un avocat accompagne son mari ; c'est une grande femme bien sèche, bien raide, bien prétentieuse, qui s'écoute parler avec le plus grand plaisir, mais qui en revanche n'écoute jamais les autres.

Une autre dame, jeune, fraîche et gracieuse fait un contraste frappant avec la première ; celle-ci est l'épouse d'un avoué qui vient de se marier pour payer sa charge. L'avocat a épousé la grande dame pour avoir le temps d'attendre des clients. Dans le monde maintenant un ma-

riage est une affaire et presque jamais une sympathie.

Quelques hommes graves, deux jeunes gens à la mode et M. Trichet que nous avons déjà rencontré chez madame Célival, complètent la réunion. M. de Noirmont reçoit sa compagnie avec son flegme ordinaire. Madame de Noirmont qui a pris son parti et a dû se résigner à recevoir tout ce monde, tâche du moins de ne point laisser paraître l'ennui que cela lui cause, elle fait fort bien les honneurs de son salon, elle s'efforce de sourire, elle sait, quand elle le veut, trouver un mot aimable pour chaque personne de la société, et on en est d'autant plus flatté qu'on n'y est pas habitué.

Ernestine redevient gaie en voyant sa mère le paraître; à son âge les petites contrariétés sont vite oubliées; elle aime le monde, et depuis quelque temps elle a si peu d'occasion à s'amuser, de se distraire, qu'elle saisit avec joie celle qui se présente. Comme demoiselle de la maison elle s'entend dire de ces choses flatteuses, qu'il ne faut pas croire, mais qui sont toujours agréables à l'oreille; on la trouve grandie, embellie; on ne le lui dit pas à elle-même, on le dit assez haut à ses parents pour que cela arrive à son adresse. Madame de Noirmont re-

çoit avec indifférence les compliments qu'on lui faits de sa fille; M. de Noirmont en est enchanté.

M. Trichet est toujours le même, parlant continuellement, voulant tout savoir, allant se mêler à chaque conversation et ayant sans cesse l'oreille au guet pour entendre tout ce qui se dit dans tous les coins du salon; cet homme-là est fort occupé en société.

Comtois vient annoncer que l'on est servi, et toute la compagnie passe dans la salle à manger. On se place et l'on commence à dîner avec ce silence de bonne compagnie, qui quelquefois tient table jusqu'au dessert.

On n'est encore qu'au premier service, lorsque M. de Noirmont, n'étant pas servi assez vivement, porte les yeux autour de lui, et dit à Comtois :

« — Où donc est la femme de chambre?... pourquoi ne sert-elle pas avec vous?... Je ne » m'étonne pas si le service se fait si lentement, » que fait-elle donc?... Ne lui avez-vous pas dit » qu'elle doit servir à table... »

Comtois est fort embarrassé; lorsqu'il a appelé Louise, celle-ci lui a dit quels ordres elle avait reçu de sa maîtresse. Il tourne la langue en répondant à demi-voix :

« — Monsieur... c'est que... madame a dit... » qu'il était inutile... »

M. de Noirmont ne laisse pas Comtois achever, il reprend d'un ton bref :

« — Faites sur le-champ venir Louise, elle » doit vous aider à servir. »

Comtois ne se fait pas répéter cet ordre, d'autant plus qu'au fond de son cœur il est fort aise que la femme de chambre vienne l'aider.

Madame de Noirmont baisse les yeux et devient d'une pâleur effrayante; Ernestine promène avec crainte ses regards sur son père et sa mère, et M. Trichet qui fait ses réflexions sur tout, s'écrie :

« — Ah! vous avez une femme de chambre » qui ne veut pas servir à table!..... Vous avez » parfaitement raison de l'y obliger..... les do- » mestiques sont étonnants maintenants! si on » les écoutait, ils ne feraient rien du tout, et on » les paierait fort cher; je suis curieux de voir » votre femme de chambre. »

L'arrivée de Louise met fin à ces conversations. La jeune fille a été bien embarrassée en recevant l'ordre de Comtois; elle hésite d'abord à le suivre; mais Comtois lui a dit :

« — Il faut venir, mademoiselle, monsieur

» le veut ; et quand il commande, on doit lui » obéir. »

Louise est donc décidée à suivre le domestique ; tout en obéissant aux ordres de son maître, l'idée qu'elle va contrarier sa maîtresse la jette dans un grand trouble ; aussi se présente-t-elle les yeux baissés, les joues couvertes d'une vive rougeur, mais elle n'en est que plus jolie, et la plupart des convives paraissent frappés de sa beauté.

« — Vraiment, » dit M. Trichet, « cette » jeune fille aurait tort de ne pas se montrer!.. » J'ai vu peu de domestiques aussi jolies..... » heim? qu'est-ce que vous dites là-bas, mon- » sieur Dernange? .. oh! je vous entends..... » vous avez dit : un profil grec... oui, à peu » près... grec ou non, il est fort distingué pour » un profil de femme de chambre. »

Les deux jeunes gens ne font pas leurs réflexions tout haut, comme M. Trichet, mais ils ne peuvent se lasser de regarder Louise, et ils ne demandent qu'à changer d'assiette.

La grande dame prétentieuse jette sur Louise un coup-d'œil dédaigneux, en murmurant :

« — Je ne conçois pas que l'on puisse trou- » ver une servante jolie. ».

Et l'autre dame s'écrie :

« — Cette jeune fille est charmante; et un » air si décent..... Tout prévient en sa faveur.

» — Oh! oh! » dit M. Trichet, « il ne faut pas » se fier à ces airs-là... c'est souvent bien trom- » peur... Je sais ce que c'est; j'ai eu deux cents » bonnes... et elles m'ont toutes volé.

Madame de Noirmont ne répond rien à toutes ces réflexions que vient de faire naître la vue de la jolie femme de chambre; mais on voit qu'elle souffre, qu'elle se contraint, qu'elle fait tous ses efforts pour paraître calme et enjouée comme auparavant.

Ernestine n'est plus gaie, car elle devine que sa mère a quelque chose.

Quant à M. de Noirmont, satisfait de se voir obéi, il s'occupe de ses convives, et ne fait aucune attention à la pâleur de sa femme.

Cependant la conversation a bientôt changé d'objet, et madame de Noirmont respire un peu plus librement.

Louise sert de son mieux, baissant les yeux lorsqu'elle passe contre sa maîtresse, n'osant point la regarder, et ayant soin de ne jamais se tenir vis-à-vis d'elle.

Mais tout-à-coup le nom de Chérubin frappe les oreilles de la jeune fille. C'est M. Trichet,

qui, en causant d'une soirée chez la comtesse de Valdieri, s'écrie :

« — Le jeune marquis de Grandvilain n'y » était pas... J'ai remarqué aussi qu'il ne vient » plus chez madame Célival... Cela me semble » drôle, car tout le monde sait que le petit » marquis faisait la cour à ces dames... il est » encore trop novice pour cacher ses impres- » sions..... il les regardait trop..... c'était ridi- » cule... »

En ce moment Louise tenait une assiette sur laquelle était du poulet aux olives qu'on lui avait dit de porter à la grande femme de l'avocat ; mais en entendant parler de Chérubin, Louise ne songe plus à ce qu'elle fait, elle lâche l'assiette qu'elle tenait sur l'épaule de la dame à prétentions, qui reçoit une portion de poulet aux olives sur sa robe.

« — Que vous êtes sotte, que vous êtes im- » bécille! » s'écrie la grande dame en jetant sur Louise des regards furibonds. « Quand on ne » sait pas donner une assiette, on reste à sa cui- » sine. »

Louise est demeurée immobile, confuse, désolée. Les hommes, qui la trouvent encore plus jolie, cherchent à l'excuser ; Ernestine s'est levée vivement pour aller essuyer la robe de cette

dame, ce que Louise ne pense même pas à faire. Quant à madame de Noirmont, en entendant traiter Louise de sotte et d'imbécille, ses sourcils se sont rapprochés, ses yeux ont un moment lancé des éclairs, elle s'est levée à demi, puis elle est retombée comme morte sur sa chaise. Et M. Trichet, qui est près d'elle, s'écrie :

« — Madame de Noirmont est certainement » indisposée..... Vous vous trouvez mal, ma- » dame?

» — Ce n'est rien, je l'espère, » dit madame de Noirmont en se levant de table. « Un ma- » laise... je vais aller prendre l'air. »

Ernestine est déjà près de sa mère; elle la soutient, lui donne le bras, et toutes deux sortent de la salle à manger.

Cet événement fait oublier la maladresse de Louise, quoique la grande dame parle sans cesse de sa robe, mais personne n'a l'air de l'écouter. Au bout de dix minutes, madame de Noirmont revient prendre sa place à table. Elle est toujours fort pâle, mais elle assure qu'elle ne souffre plus. Le dîner se termine assez tristement; l'accident survenu à la maîtresse de la maison en a chassé la gaîté.

On passe au salon. Les hommes causent en-

tre eux ; la grande dame ne s'occupe que de sa robe tachée. Madame de Noirmont s'efforce de sourire en écoutant M. Trichet ; Ernestine regarde toujours sa mère, et les jeunes gens regardent souvent vers la porte, fâchés de ne plus voir la jolie femme de chambre. On forme une partie de wisth, mais elle ne se prolonge pas tard, et la société se retire bien avant minuit, parce que madame de Noirmont, étant souffrante, doit avoir besoin de repos.

Il est deux heures de la nuit. Depuis longtemps toutes les personnes qui composent la maison de M. de Noirmont sont retirées dans leur appartement, et doivent être livrées au sommeil. Louise, encore sous le coup des impressions de la journée, venait seulement de fermer les yeux en pensant à Chérubin, que l'on avait dit amoureux de deux femmes.

Tout-à-coup on ouvre la porte de sa chambre ; une personne qui tient une lumière entre avec précaution. Louise rouvre les yeux, elle reconnait madame de Noirmont, en déshabillé de nuit, pâle comme au dîner, et qui s'approche de son lit après s'être arrêtée pour écouter si personne ne la suit.

« — Mon Dieu, c'est vous, madame... » s'écrie Louise, « seriez-vous malade? auriez-vous

» besoin de mes services?... Ah! je vais me » lever.

» — Restez!... restez, et écoutez-moi. »

En disant ces mots, madame de Noirmont va refermer la porte de la chambre, puis elle revient s'asseoir tout près du lit, et elle prend une des mains de Louise qu'elle presse dans les siennes, en lui disant d'une voix entrecoupée :

« — Louise, il faut que vous quittiez cette » maison, si vous ne voulez pas que je meure... » si vous ne voulez que la douleur me tue... » Ah! ce que j'ai souffert est horrible! et je sens » que je n'aurais plus la force de le supporter.

» — Comment, madame... c'est moi qui suis » cause de vos souffrances; ah! je partirai..... » oui, soyez-en bien sûre... Mon Dieu! si je l'a- » vais su plus tôt, il y a longtemps que je vous » aurais épargné bien des ennuis... Pardonnez- » moi... car loin de vouloir vous causer des » peines... j'aurais donné ma vie pour vous » prouver mon zèle, mon attachement... Mais » c'est égal, je partirai...

» — Pauvre Louise!... vous ne me haïssez » donc pas!... moi qui vous ai traitée si dure- » ment... qui ne vous ai jamais dit un mot avec » bonté, avec douceur!

» — Vous haïr, moi, ah! madame, il me » semble que ce n'est pas possible... il me sem- » ble qu'il est de mon devoir de vous aimer... » Ah! pardon... j'oublie que je ne suis qu'une » pauvre servante...

» — Une servante... vous... ah! c'est cela » qui me tue, c'est cela que je ne puis souffrir... » vous, servir chez moi!... Grand Dieu! je fus » bien coupable, je le sens, puisque vous m'a- » vez infligé cette punition... mais aujourd'hui, » ce supplice était trop fort... mon Dieu... qu'ai- » je dit?... je m'égare. Louise, pauvre enfant, » vous avez cru que je vous détestais, que c'é- » tait pour cela que je cherchais sans cesse à » vous éloigner de moi... ah! si vous aviez pu » lire au fond de mon cœur!

» — Il serait possible, madame, vous ne me » détestez pas... Oh! que je suis contente...

» — Louise, écoutez-moi... vous ne devez » pas être servante.... vous devez être riche.... » heureuse... pauvre fille! Vous avez assez souf- » fert des fautes que d'autres ont commises... » votre sort va changer... Tenez, prenez cette » lettre que je viens d'écrire, vous la remettrez » à la personne dont le nom est sur cette lettre, » et que vous irez trouver en sortant d'ici, je ne » sais pas où demeure maintenant... celui à

» qui je vous adresse, mais pour le savoir, vous » irez chez monsieur Chérubin de Grandvilain, » dont il est l'ami, et là, on vous indiquera sur- » le-champ sa demeure. Quant à celle de mon- » sieur Chérubin, vous la connaissez, je crois?

» — Oh! oui, madame, oui... je suis allée » deux fois à son hôtel. Et cette personne à qui » je dois donner cette lettre?...

» — Cette personne, je le pense du moins, » vous rendra à votre père.

» — Mon père... ô mon Dieu!... quoi, ma- » dame... je retrouverai mes parents; vous les » connaissez donc?

» — Ne m'en demandez pas plus, Louise, ce » que je fais est déjà beaucoup. J'avais juré » que jamais je n'écrirais à cette personne... » mais depuis que je vous ai vue, j'ai senti que » c'était mal, bien mal de vous priver des em- » brassemens de votre père; car il sera heureux » de vous retrouver, lui!... Oh! oui, je suis » sûre qu'il vous entourera de soins et d'a- » mour.

» — Et ma mère, madame, vous ne m'en » parlez pas? ne la verrai-je pas aussi?.. Ah! » il me serait si doux de la presser dans mes » bras!

» — Votre mère? oh! non, c'est impossible;

» votre père vous cachera son nom, il le doit...
» si pourtant il vous le révélait, rappelez-vous
» qu'un mot indiscret la tuerait!... Mais je vous
» en ai dit assez. Demain, au point du jour,
» avant que personne ne soit levé dans la mai-
» son, vous partirez, Louise, vous me le pro-
» mettez?

» — Oui, madame, je vous le promets.

» — C'est bien, et maintenant, embrassez-moi.

» — Vous me le permettez. »

Pour toute réponse, madame de Noirmont passe ses bras autour de la taille de Louise, et, l'attirant vers elle, la tient ainsi longtemps pressée contre son sein, et la couvre de baisers. Le bonheur de la jeune fille est tel qu'elle croit rêver, et qu'elle supplie le ciel de ne point la réveiller.

Mais madame de Noirmont, dont les yeux sont baignés de larmes, fait un effort sur elle-même, et se dégageant à son tour des bras qui l'enlacent, dépose encore un baiser sur le front de la jeune fille, et s'éloigne vivement en lui disant d'une voix pleine de tendresse :

«—N'oublie rien de tout ce que je t'ai dit! »

Louise reste plongée dans une sorte d'extase, les baisers qu'elle a reçus lui ont fait connaître un bonheur si pur, qu'elle cherche à en pro-

longer la durée ; elle n'ose ni réfléchir, ni chercher à deviner le mystère de la conduite de madame de Noirmont, mais elle se répète à chaque instant :

« — Elle m'aime... oh! oui, elle m'aime... » car elle m'a longtemps pressée contre son » cœur... et puis elle m'a dit : « toi. . n'oublie » rien de ce que je t'ai dit! » Ah! je n'oublierai » pas non plus ces mots-là... toute ma vie je » me les rappellerai. »

Louise n'a pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Dès que le jour commence à poindre, elle se lève, s'habille à la hâte, fait vivement un paquet de ses effets, met dans son sein la lettre que madame de Noirmont lui a donnée, puis ouvrant bien doucement la porte, elle sort de sa chambre, traverse plusieurs pièces sans faire de bruit, gagne ainsi l'escalier, la cour, se fait ouvrir en frappant au carreau du portier, et se trouve dans la rue au point du jour.

CHAPITRE XXVI.

LA FIUR.

—

Depuis son aventure avec Chichette Chichemann, Chérubin est devenu moins prompt à s'enflammer ; ou plutôt il commence à comprendre que ce qu'il prenait pour de l'amour n'était que ces désirs que fait naître dans le cœur d'un homme la vue d'une jolie femme ; désirs qui doivent se renouveler souvent chez un cœur tout neuf, chez lequel les sensations ont le charme de la primeur.

Mais les échecs qu'il a essuyés dans ses débuts amoureux ont rendu Chérubin plus craintif, plus timide encore; au lieu d'avoir profité des leçons qu'il a reçues pour mieux se conduire dans un galant tête-à-tête, le pauvre Chérubin a tellement peur d'être encore malheureux ou maladroit, que cette idée le fait presque trembler à la pensée d'un rendez-vous d'amour. D'un autre côté, comme à son âge l'amour est le premier bonheur de la vie, ne sachant pas se procurer ce bonheur-là, le jeune marquis devient triste, mélancolique à vingt ans, avec un nom, une belle fortune, bien fait, joli garçon, ayant enfin tout ce qui, dans le monde, rend heureux, Chérubin ne l'est pas; il perd sa gaîté, et même ses couleurs... il n'a plus ce teint rose et frais que l'on admirait en lui; car, il ne faut pas se le dissimuler, si l'excès des plaisirs détruit quelquefois notre santé, l'excès de sagesse peut aussi amener le même résultat : les excès ne valent jamais rien.

Le jeune marquis ne va plus chez la comtesse de Valdieri, ni chez madame Célival, parce que l'accueil glacial qu'il a reçu de ces deux dames équivalait à un congé; mais il les rencontre quelquefois dans le monde; alors il lui

semble que toutes les dames le regardent d'une façon singulière, que l'on se parle bas, que l'on rit même après qu'il a paru. Tout cela le tourmente, l'inquiète ; il va conter ses peines à son ami Monfréville, et lui dit :

« — Est-ce que cette petite comtesse et ma» dame Célival auraient tenu de méchants pro» pos sur mon compte... il me semble, cepen» dant, que je ne leur ai rien fait !

» — C'est justement pour cela ! » répond Monfréville en souriant. « Mais aussi, mon » jeune ami, ne restez donc point dans cette » apathie qui ne convient pas à votre âge !..... » Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire... for» mez d'autres intrigues[1]... Ayez trois ou qua» tre maîtresses à la fois, trompez-les bien os» tensiblement, et votre réputation sera vite ré» tablie.

» — Cela vous est très-facile à dire, mon » cher Monfréville ; mais depuis mes mésaven» tures j'ai si peur d'être encore... gauche avec » une femme, que cela me donne le frisson d'a» vance... Ah ! c'est que j'en mourrais de honte, » de désespoir... J'aime mieux ne pas m'y expo» ser. Et pourtant... avec tout cela... je sens » que je m'ennuie beaucoup.

» — Je le crois bien, vivre sans aimer..... à

» votre âge!... où l'on n'a pas même les souve-
» nirs de ses folies!... cela n'a pas le sens com-
» mun. Mais si vous craignez de ne pas avoir
» encore assez d'audace avec une grande dame,
» eh! bien, mon ami, lancez-vous dans les gri-
» settes, dans les actrices... Je vous réponds
» que cela vous formera tout aussi bien.

» — Oui, j'y avais pensé d'abord; aussi la
» semaine dernière, ayant rencontré Malvina...
» vous savez cette petite danseuse si gaie...

» — Oui, oui.

» — Eh! bien, je lui ai parlé... elle m'a d'a-
» bord appelé monsieur Verglas; mais ensuite,
» comme je lui ai dit que je n'étais pas aussi
» froid qu'elle le pensait, elle s'est écriée : Il
» faudra, pour que je le croie, que vous m'en
» donniez la preuve; et elle m'a de nouveau en-
» gagé à aller déjeuner chez elle... à six heures
» du matin; et nous avons pris jour.

» — Très-bien... à la bonne heure!...

» — Ah! oui, mais le jour du rendez-vous
» est passé depuis longtemps... et je n'y ai pas
» été.

—Et pourquoi cela?

» — Parce que j'ai réfléchi que je n'avais pas
» plus d'amour pour mademoiselle Malvina que
» pour les autres, et que par conséquent je se-

» rais sans doute aussi bête avec elle que je l'a-
» vais été dans mes précédents tête-à-tête.

» — Vous avez eu tort! votre raisonnement
» n'a pas le sens commun... et d'ailleurs est-ce
» qu'il faut réfléchir pour une amourette, un
» caprice! Mais attendez. ne m'avez-vous pas
» parlé aussi d'une grisette, une petite ouvrière
» qui travaille dans une boutique de lingère,
» ici près... et cette grisette vous lançait des
» œillades... elle vous avait même dit son
» nom?...

» — Oui, mon ami, c'est la petite Célanire
» qui a les cheveux blonds-puce et le nez à la
» Roxelane.

» — Eh bien, voilà votre affaire; demandez
» un rendez-vous à mademoiselle Célanire...
» D'après ce que vous m'avez dit, elle ne vous
» le refusera pas.

» — C'est ce que j'ai fait mon ami. Avant-hier, j'ai aperçu cette jeune grisette dans la
» rue; quand elle a vu que je marchais derrière
» elle, elle a eu l'air de faire un faux pas...
» s'est arrêtée et s'est retenue après moi pour ne
» pas tomber.

» — C'est très-adroit.

» — C'est ce que j'ai trouvé; alors nous
» avons causé... et enfin elle m'a donné un

» rendez-vous pour le soir, sur le boulevard du
» Château-d'Eau... loin de son quartier, exprès
» pour n'être pas rencontrée par des personnes
» qui auraient pu la reconnaître.

» — C'est très prudent : les grisettes pensent
» à tout. Eh bien, comment cela s'est-il passé à
» ce rendez-vous?

» — Mon Dieu, mon ami, je n'y suis pas allé
» non plus... Au moment de m'y rendre, j'ai
» fait les mêmes réflexions que pour la petite
» danseuse... alors la peur m'a pris... et je suis
» resté chez moi.

» — Ah! pour le coup, c'est trop fort!...
mon pauvre Chérubin!... avec des terreurs
» semblables il n'y a pas de raison pour que
» vous ne restiez ensorcelé toute votre vie! Au
» temps jadis, les bonnes femmes auraient
» dit que l'on vous avait jeté un sort! et l'on
» vous aurait envoyé trouver quelque fameux
» dénoueur d'aiguillettes!... Car, dans le bon
» vieux temps, les aiguillettes se nouaient et se
» dénouaient fréquemment; il n'était même
» pas rare de voir des procès naître sur ce sujet,
» et les juges ordonner le Congrès, manière de
» prouver son bon droit, qui devait le faire per-
» dre à beaucoup d'honnêtes gens! Mais nous
» n'en sommes plus à ces temps de barbarie!...

» car c'est vraiment ainsi qu'il faut les appeler. » Et maintenant, pour savoir si l'on veut deve- » nir amoureux, nous ne connaissons pas de » meilleurs sorciers qu'une jolie femme. C'est » donc toujours vers elle que je vous renverrai. »

Les discours de Monfréville ne consolent pas du tout Chérubin qui continue à être triste et à se chagriner; mais, un matin, un souvenir lui vient qui le ranime, qui le réveille; il songe à Gagny, à la jeune Louise, à sa bonne nourrice qui l'aimait tant; il pense à aller revoir le séjour de son enfance. Dans sa tristesse et son ennui, il se ressouvient de ceux qui l'aiment; au sein des plaisirs il les avait oubliés!... C'est trop souvent comme cela... Cela ne fait pas l'éloge de notre cœur, mais pourquoi la nature nous a-t-elle faits ainsi?

Chérubin ne dit rien chez lui; il ne se fait accompagner ni de Jasmin, ni de monsieur Gérondif; il monte dans son cabriolet, dit à son petit Jockey de grimper derrière et part, après s'être bien fait indiquer la route qu'il doit suivre pour aller à Gagny.

Avec un bon cheval le trajet n'est pas long. En peu de temps Chérubin arrive à Villemonble; le cœur lui bat en sortant de ce village, car déjà il reconnaît le pays où il a passé son

enfance et une grande partie de sa jeunesse. Son cœur se dilate en apercevant les premières maisons de Gagny ; il éprouve un plaisir, un bien-être qu'il n'avait pas goûté depuis son séjour à Paris, et il s'étonne d'avoir pu être si longtemps sans revenir au village.

Il reconnaît bientôt la place, le corps-de-garde et la rue montueuse qui conduit chez sa nourrice ; il presse son cheval, et il se trouve enfin devant la maison de Nicolle. Il y a trois années seulement qu'il l'a quittée, mais il lui semble qu'il y a un siècle, et ses yeux examinent tous les objets pour voir si rien n'est changé.

Il descend de son cabriolet, traverse cette cour où il a joué si souvent et entre bien vite dans la salle basse où l'on se tenait habituellement. Nicolle est là qui travaille, Jacquinot dort dans un fauteuil, rien n'est changé ; il ne manque qu'une personne.

Nicolle a levé les yeux, puis elle a poussé un cri... et elle a regardé à plusieurs fois ce jeune homme élégant qui vient d'entrer ; elle craint de se tromper... elle n'ose croire que c'est bien Chérubin, mais celui-ci ne la laisse pas longtemps dans l'incertitude, il vole se jeter dans ses bras, en s'écriant :

« — Ma nourrice!. . ma bonne Nicolle... » Ah ! que je suis content de te revoir!

» — C'est lui !... c'est vraiment lui ! » dit la paysanne qui, dans l'excès de sa joie, peut à peine parler. « Il revient nous voir... il m'aime » donc encore, ce cher petit... Ah! pardon, » monsieur le marquis, si je vous appelle ainsi .. » mais l'habitude, c'est plus fort que soi!

» — Appelle-moi toujours comme autrefois » ma bonne Nicolle; est-ce que tu crois que » cela me fâche, au contraire, je le veux, je » l'exige!

» — Ah! queu bonheur Jacquinot, éveille-toi » donc, notre homme, c'est notre *fieu* Chérubin » qui est revenu, qui est là cheux nous! »

Jacquinot se frotte les yeux, reconnaît le jeune marquis, mais n'ose plus lui prendre la main ; Chérubin s'empresse d'aller secouer la main rude et calleuse du paysan. Celui-ci, dans sa joie, va bien vite, suivant son habitude, chercher des verres et du vin.

Chérubin revient s'asseoir près de Nicolle, il l'embrasse encore à plusieurs reprises, puis il porte les yeux autour de lui, en disant :

« — Quel dommage..... il manque quel- » qu'un... Si Louise était là, mon bonheur serait » complet... Elle est donc toujours en Breta-

» gne... loin de vous... elle ne veut donc pas
» revenir...

» — Oui... oui, mon garçon, » murmure la
» paysane avec embarras ; mais toi... mon cher
» enfant... tu... vous nous aimez donc encore
» un brin... quoi que vous soyez maintenant ha-
» bitué à de plus beau monde que nous ?

» — Si je vous aime! ah! toujours... Je com-
» prends bien pourquoi vous me dites cela, ma
» chère Nicolle ; en effet, j'ai été ingrat... je me
» suis mal conduit... Depuis trois ans, ne pas
» être revenu vous embrasser... oh! c'est très-
» vilain de ma part... bien souvent j'en formais
» le projet ; mais à Paris on a tant de choses à
» faire... Ce monde, ces plaisirs nouveaux pour
» moi, tout cela m'étourdissait... Il faut me par-
» donner !

» — Lui pardonner!.... Est-il gentil! est-il
» gentil !...

» — Ensuite, il me semble que si vous aviez
» voulu me voir, rien ne vous empêchait aussi
» de venir à Paris, à mon hôtel... Vous le con-
» naissez bien.

» — Eh! mais, nous y sommes allées, mon
» cher enfant, nous nous y sommes présentées
» deux fois, Louise et moi... Nous avons de-
» mandé à te voir; la première fois, on nous a

» répondu que tu voyageais; la seconde, que tu » étais dans un château, et que tu serais peut-» être longtemps absent.

» — Voila qui est bien singulier... mais, » d'abord, c'est faux; depuis que je suis à Paris, » je ne l'ai pas quitté, je n'ai jamais voyagé... » ensuite on ne m'a pas dit que vous étiez ve-» nues.

» — Voyez-vous ça! Je l'avions pourtant » bien recommandé au concierge.

» — Ah! j'éclaircirai cela .. et je saurai pour-» quoi l'on s'est permis de me cacher vos vi-» sites.

» — Dam', ça nous a fait ben de la peine à » Louise et à moi, et je nous sommes dit : Pisqu'il » sait que j'allons le voir sans le trouver et qu'il » ne vient pas... faut pus y aller, ça le fâche » peut-être que j'allions chez lui, à Paris.

» — Me fâcher..... ma bonne Nicolle!..... » avoir pensé cela de moi!... Et cette pauvre » Louise..... mais pourquoi donc l'avez-vous » envoyée en Bretagne, au lieu de la garder » près de vous?

» — Louise en Bretagne! » murmure Jacqui-» not, qui vient de revenir avec un pot de vin » et des verres. « Qu'est-ce donc qui invente des

» histoires comme ça, pour tromper monsieur » le marquis... mon ami!

» — Comment? Louise n'est pas en Breta- » gne? » s'écrie Chérubin; « mais voilà deux » ans que M. Gérondif m'a dit cela..... Que si- » gnifie ce mensonge?...

» — Ah! ma fine, mon garçon, » s'écrie Nicolle, « je m'en vais tout te conter, moi! car » je n'aimons pas à mentir! .. Et puis, plus je » te regarde... tu as toujours l'air si doux, je ne » peux pas croire que tu sois devenu un liber- » tin, un séducteur!... comme M. Gérondif » nous a dit!

» — Moi, un libertin! un séducteur!... mais » ce n'est pas vrai, ma nourrice, c'est très- » faux!... car au contraire, à Paris, on se mo- » que de moi parce que l'on prétend que je suis » trop timide avec les dames... et dire que je » suis un libertin! Ah! c'est affreux cela! Com- » ment! mon professeur a osé tenir de tels pro- » pos.

» — Mon cher enfant, j'allons te conter » toute la vérité. M. Gérondif qui venait sou- » vent nous voir et semblait en admiration de- » vant la beauté de Louise, est venu il y a neuf » ou dix mois environ; il a proposé à c'te pe-

» tite une jolie place à Paris en lui disant que » tu désirais qu'elle acceptât...

» — Ah ! le menteur.

» — L'idée d'aller à Paris a souri à Louise, » parce qu'elle disait que cela la rapprocherait » de toi et qu'elle espérait t'y voir quelque- » fois.

» — Chère Louise !

» Elle a donc accepté ; mais pendant qu'elle » faisait son petit paquet monsieur le profes- » seur m'a dit tout bas : j'emmène Louise pour » la soustraire aux entreprises de mon élève qui » veut en faire sa maîtresse.

» — Ah ! quelle horreur !

» — Et s'il vient ici, faites-lui croire qu'elle » est depuis longtemps chez un de vos parents » en Bretagne. »

Chérubin se lève et marche à travers la chambre, la colère le suffoque, il peut à peine parler.

« — Quelle indignité !... dire cela de moi... » inventer de tels mensonges ! mais dans quel » but ? enfin où a-t-il placé Louise ?

» — Oh ! chez de ben braves gens à ce qu'il » nous a dit.

» — Mais chez qui ?

» — Dame, mon cher enfant, je n'en avons

» pas demandé plus parce que j'avions tant con-
» fiance dans monsieur le maître d'école!...

» — Ainsi vous ne savez pas où est Louise ..
» oh! mais je le saurai, moi, il faudra qu'il me le
» dise... Ah! je meurs d'impatience... je vou-
» drais déjà être à Paris... Adieu, ma bonne Ni-
» colle, adieu Jacquinot...

» — Comment tu repars déjà mon *fieu?* à
» peine si tu es arrivé.

» — Et il n'a pas bu un coup seulement...

» — Je reviendrai, mes amis... oh! je revien-
» drai... mais avec Louise que je brûle de re-
» trouver.... Ah! monsieur Gérondif!..... dire
» que je suis un libertin... Oh! nous allons
» voir... ils m'ont tous regardé comme un en-
» fant jusqu'à ce jour, mais je vais leur faire
» voir que je suis leur maître. »

Chérubin embrasse Nicolle, il serre la main de Jacquinot et sans écouter tout ce que ces bonnes gens lui disent pour le calmer, il remonte dans son cabriolet, fouette son cheval et retourne à Paris au grand trop.

En arrivant à son hôtel, il fait appeler sur-le-champ près de lui monsieur Gérondif, Jasmin et le concierge. A la manière dont il vient de donner cet ordre, à l'expression de sa physionomie; les domestiques ne reconnaissent

plus leur maître ordinairement calme et si doux. Le jockey va prévenir le précepteur qui termine à peine sa toilette quoiqu'on soit au milieu de la journée et qui descend chez son élève, en se disant :

» — Monsieur le marquis veut sans doute » que je lui enseigne quelque chose... il veut » peut-être apprendre à faire des vers... made- » moiselle Turlurette dit dans tout l'hôtel que » je les fais si bien ! je le ferai commencer par » les vers libres ; ils sont certainement plus faciles » assurément. »

Mais en entrant dans l'appartement du jeune marquis qui marche à grands pas d'un air impatient et colère, le précepteur devient inquiet et commence à penser que ce n'est pas pour faire des vers qu'on l'a demandé ; Jasmin qui ne sait où il en est, voyant les yeux que fait son jeune maître, se tient immobile dans un coin où il n'ose pas bouger, et le concierge, qui est tout aussi effrayé que les autres, reste sur le seuil de la porte, n'osant point entrer tout-à-fait.

C'est à ce dernier que Chérubin s'adresse d'abord et, lui enjoignant d'approcher, il lui dit :

« — Peu de temps après mon arrivée dans » cet hôtel, une bonne femme de la campagne, » ma nourrice, enfin, est venue pour me voir

» avec une jeune fille... elles sont venues deux » fois... elles avaient le plus vif désir de me voir, » et vous leur avez dit, d'abord que j'étais » en voyage, ensuite que j'étais dans le château » d'un de mes amis. Pourquoi avez-vous fait ce » mensonge?... qui vous a permis de renvoyer » des gens que j'aime et que je voulais rece- » voir... répondez :

Le concierge baisse le nez et répond :

« — Ma foi, monsieur, je n'ai fait dans tout » cela que suivre les instructions que m'a don- » nées monsieur Jasmin... et j'ai cru qu'il n'a- » gissait que sur les ordres de monsieur...

» — Ah! c'est Jasmin qui vous avait chargé » de dire cela... c'est bien, retirez-vous, mais » désormais n'agissez plus que d'après mes or- » dres. »

Le concierge s'incline et s'en va, enchanté d'en être quitte à si bon marché.

Le vieux Jasmin est devenu pourpre, il tourne sa bouche comme un enfant qui voudrait pleurer. Chérubin s'approche de lui, en disant d'un ton qui est plutôt celui du reproche que de la colère :

» — Comment, Jasmin! c'est toi qui as fait » renvoyer ma bonne Nicolle et Louise?... C'est » toi qui as voulu que ceux qui m'ont élevé pus-

» sent me croire fier, insensible... ingrat!...
» Ah! c'est bien mal cela... et je ne reconnais
» pas là ton cœur. »

Jasmin tire son mouchoir et pleure en s'écriant :

« — Monsieur, vous avez raison... c'est une
» grossièreté... c'est une sottise.,. mais ce n'est
» pas moi qui ai eu cette idée-là... jamais elle
» ne me serait venue... c'est monsieur votre
» professeur qui m'a dit qu'il fallait empêcher
» que vous ne vissiez Nicolle et la petite Louise,
» parce que c'était fort dangereux pour vous...
» comme monsieur Gérondif est un savant, j'ai
» cru qu'il devait avoir raison et j'ai fait ce qu'il
» m'a dit. »

Pendant que le vieux valet de chambre parle, monsieur Gérondif se gratte le nez de toutes ses forces, comme pour se préparer à l'attaque qu'il va subir; en effet, c'est vers lui que Chérubin se tourne après avoir entendu Jasmin, et cette fois c'est avec l'accent de la colère que le jeune homme s'écrie :

« — Ainsi, monsieur, tout cela vient de
» vous... j'aurais dû m'en douter. Ah! il était
» dangereux pour moi de revoir les habitants
» du village... ceux qui m'aiment comme leurs
» enfants! »

M. Gérondif jette une de ses jambes en arrière, tend sa poitrine en avant, relève la tête, et répond avec beaucoup d'assurance :

» — Eh bien oui, mon illustre élève! et je » crois avoir eu raison. *Non est discipulus super* » *magistrum!*... Écoutez donc mes motifs. ... » Vous ne quittiez qu'à regret le village et les » champs; vous pouviez avoir envie d'y retour- » ner... Il fallait vous ôter cette envie... tou- » jours dans votre intérêt... Le *Sadder*, abrégé » du *Zend*, qui contient tous les articles du » culte établi par *Zoroastre*, veut que l'on fasse » un examen rigide de sa conscience à la fin de » chaque journée...et la mienne...

» — Eh! monsieur, il n'est pas question de » *Zoroastre!* mais est-ce toujours dans mon in- » térêt que, lors de votre dernière visite au vil- » lage, vous avez dit à Nicolle que j'étais à Pa- » ris un libertin, un séducteur; que je comptais » faire de Louise ma maîtresse, et qu'il fallait la » placer à Paris et me faire croire qu'elle était » en Bretagne. »

M. Gérondif est pétrifié; il ne trouve plus de citation à faire, il baisse le nez, et ne sait plus sur quelle jambe se tenir; tandis que Jasmin, en entendant ce que le professeur a dit de son jeune maître, court prendre la pincette dans

la cheminée, et revient disposé à en frapper M. Gérondif, en s'écriant :

« — Dire des infamies de mon maître!... le » calomnier!... Laissez moi le rosser, monsieur, » je sens que je retrouverai pour cela mes forces » de vingt ans. »

Mais Chérubin arrête Jasmin, et dit au professeur.

» — Quelles étaient vos raisons pour mentir ainsi, monsieur?

» — Mon noble élève... en vérité, je ne sais, » une aberration d'esprit...

» — Oh! je le saurai plus tard; mais d'abord, » où est Louise?

» — La jeune et intéressante enfant abandon- » née?

» — Allons, monsieur, répondez, et plus de » mensonge; où est Louise?

» — Dans une maison honorable, j'ose m'en » flatter; je l'ai fait agréer comme femme de » chambre chez madame de Noirmont.

» — Femme de chambre!... ma sœur de lait! » la compagne de mon enfance, en faire une » femme de chambre!... Ah! c'est indigne!... » — Les émoluments sont bons, et je croyais, » comme elle n'a aucune fortune...

» — Taisez-vous... Pauvre Louise!... est-ce

» donc là la récompense de l'attachement que » tu m'avais voué... Oh! mais elle ne restera » pas un jour de plus dans cette condition... » Jasmin! fais sur-le-champ avancer une voi- » ture, et vous, monsieur, suivez-moi. »

Monsieur Gérondif ne se fait pas répéter cet ordre; il suit Chérubin qui a pris son chapeau et descend rapidement l'escalier. Jasmin a fait venir un fiacre, le jeune marquis y monte, ordonne à Gérondif de s'y placer aussi, et d'indiquer au cocher l'adresse de madame de Noirmont; le professeur obéit; la voiture part.

Le trajet se fait sans que Chérubin prononce un mot, et Gérondif n'ose même pas se moucher. Lorsque la voiture s'arrête devant la demeure de madame de Noirmont, Chérubin dit au professeur :

« — C'est vous qui avez fait entrer Louise » dans cette maison, allez l'y rechercher. Dites » aux personnes chez qui elle est que Louise ne » doit plus servir, qu'elle a retrouvé un ami, un » protecteur... dites tout ce que vous voudrez, » mais songez qu'il faut me ramener ma sœur, » mon amie... Quant à elle, apprenez-lui seu- » lement que je suis ici, que je l'attends, et je suis bien certain qu'elle aura promptement

» fait ses apprêts pour venir me rejoindre. Allez, » monsieur, je reste là et j'attends. »

Monsieur Gérondif saute en bas du fiacre, se mouche quand il est hors de la voiture et entre enfin dans la maison, en se disant en lui-même :

« — Allons ! puisqu'il n'y a pas moyen de » faire autrement. La petite ne sera pas pour moi, » à moins que plus tard... on ne sait pas... Il la » dotera peut-être... je me figurerai qu'elle est » veuve ! »

Chérubin compte les minutes qui s'écoulent, depuis que le professeur est entré dans la maison ; penché en dehors de la portière du fiacre, ses yeux ne quittent pas de vue la porte cochère, car, à chaque instant, il s'attend à voir paraître Louise, et cette espérance est toujours déçue ; enfin deux personnes sortent de la maison et viennent à lui : c'est monsieur Gérondif et Comtois. La figure du professeur est bouleversée ; il roule des yeux effarés en approchant de Chérubin, mais celui-ci ne lui laisse pas le temps de parler, et s'écrie :

« Louise ! Louise, pourquoi n'est-elle pas » descendue avec vous ?... Vous ne lui avez » donc pas dit que j'étais en bas...

» — Non, mon noble élève, » reprend Gé-

» rondif d'un air désespéré, « je ne le lui ai pas » dit et je ne pouvais pas le lui dire. Si vous saviez.

» — Je ne veux rien savoir... je veux Louise, » c'est elle que je suis venu chercher. Pourquoi » ne descend-elle pas? Est-ce qu'on refuse de la » laisser partir?... Oh! alors, je vais moi-même.

» — Eh! non... on ne refuse rien... mais elle » est déjà partie... et voilà pourquoi elle ne » descend pas avec nous!

» — Que dites-vous... Louise?

» — Depuis quatre jours elle n'est plus chez » M. de Noirmont; elle est partie un matin... » de très-bonne heure, avant que personne fût » levé dans la maison.

» — Ah! vous m'en imposez!...

» — Non, mon noble élève... mais comme » j'avais pensé que vous ne me croiriez peut- » être pas, j'ai prié Comtois, le valet de con- » fiance de M. de Noirmont, de venir corrobo- » rer mon récit... Parlez, incorruptible Com- » tois, dites la vérité, rien que la vérité, toute » la vérité. »

Courtois s'approche de Chérubin et après l'avoir salué avec respect lui dit :

» — Depuis que mademoiselle Louise était » chez nous, on n'avait eu jamais que des éloges » à donner à sa conduite. Son air de décence,

» sa douceur, lui avait gagné tous les cœurs... » Mademoiselle Ernestine de Noirmont la trai- » tait plutôt comme son amie que comme sa » femme de chambre ; il n'y a que madame qui, » on ne sait pourquoi, était un peu sévère pour » mam'selle Louise. Enfin, vendredi dernier... » le lendemain d'un grand dîner qui a eu lieu » ici, cette jeune fille est partie... Oh ! elle n'a » emporté que son petit paquet contenant ses » effets .. pas un chiffon de plus... Mademoi- » selle Ernestine a été bien chagrine de ce dé- » part... mais nous avons pensé que Louise avait » voulu retourner à son pays, parce qu'elle était » fâchée de ne pas avoir su conquérir les bonnes » grâces de madame. Voilà, monsieur, l'exacte » vérité... D'ailleurs, si vous vouliez prendre la » peine de monter... vous trouveriez mademoi- » selle Ernestine... ou mes maîtres, qui vous » en diraient autant que moi. »

Chérubin ne juge pas nécessaire d'aller questionner monsieur ou madame de Noirmont ; Comtois n'a aucune raison pour lui faire des mensonges, et l'on voit dans ses yeux le regret qu'il éprouve aussi du départ de Louise.

« — Elle sera retournée à Gagny... indubi- » tablement ! » s'écrie M. Gérondif en se grattant le nez.

« — A Gagny!... » dit Chérubin avec désespoir ; « mais j'en viens, moi... Vous ne vous » rappelez donc pas que j'en arrive... que je » viens de chez Nicolle, et Louise n'y a pas » paru.

» — Vous vous serez peut-être croisés en » route...

» — Eh! on vous dit qu'il y a quatre jours » qu'elle est sortie de cette maison... quatre » jours, entendez-vous... Qu'est-elle devenue » depuis ce temps!... Met-on quatre jours pour » faire quatre lieues?

» — Pas ordinairement.,. Cependant... si » l'on s'arrêtait souvent en route.

» — Ah! c'est vous qui avez fait quitter à » Louise le village où elle était à l'abri de tous » les dangers... C'est vous, monsieur, qui l'avez » amenée à Paris... mais songez qu'il faut » retrouver Louise, qu'il faut que je sache où » elle est, ce qu'elle est devenue depuis quatre » jours qu'elle a quitté cette demeure... et s'il » lui est arrivé quelque malheur... ah! c'est sur » vous que retombera toute ma colère! »

Chérubin s'est rejeté dans la voiture ; il donne au cocher l'adresse de Monfréville et se fait sur-le-champ conduire chez son ami. Il a hâte de lui confier ses peines, car il sait bien que son

amitié ne lui manquera pas, lorsqu'il va réclamer son aide et son appui.

Monfréville était chez lui ; en voyant arriver son jeune ami très-ému et vivement agité, il s'empresse de le questionner sur la cause de son trouble ; Chérubin lui raconte tout ce qu'il a fait depuis le matin, sa visite au village ; ce que lui a conté Nicolle ; la conduite de M. Gérondif avec Louise, et enfin la disparition de cette jeune fille de la maison où on l'avait placée, il termine son récit en s'écriant :

« — Il faut que je retrouve Louise, mon » ami, il le faut! car je sens maintenant » combien je l'aime... Pauvre Louise, c'est pour » se rapprocher de moi, c'est dans l'espoir de » me voir... de me rencontrer, qu'elle a accepté » cette place à Paris. Oh ! Nicolle m'a tout dit, » car Louise pensait toujours à moi, elle n'é- » tait pas un seul jour sans en parler... et moi » ingrat, j'ai été trois ans sans lui donner une » marque de souvenir.

» — C'est vrai, » dit Monfréville, « et aujour- » d'hui vous voilà tout désolé parce que vous ne » savez ce qu'elle est devenue! mais d'après » tout ce que vous me dites, il me paraît que » cette jeune fille est digne de votre amitié, et » ce serait grand dommage qu'elle fût tombée

» à Paris dans quelque piége... qu'elle fût victime de quelque misérable... elle est jolie, » m'avez-vous dit?

» — Elle était déjà charmante à quinze ans... » et depuis trois années, Nicolle m'a dit qu'elle » n'avait fait qu'embellir encore.

» — Diable!... pauvre petite... très-jolie... » et si elle s'est égarée dans Paris, c'est fort » dangereux! Quant à votre professeur, sa conduite s'explique tout naturellement : il était » sans doute amoureux de Louise, et avait jugé » prudent de vous empêcher de la revoir, ce qui » devait arriver tôt ou tard... pour un pédant » ceci n'était pas très-maladroit!

» — Amoureux de Louise... l'impertinent! » le vieux fou!... mais où la chercher, cette » pauvre Louise... où la trouver maintenant!

» — Ce sera peut-être difficile, mais fiez-vous » à moi pour vous seconder, pour vous guider dans vos recherches; vous mettrez vos » gens en campagne, nous ne ménagerons pas » l'argent, et c'est un puissant auxiliaire dans » toutes les circonstances de la vie. »

Chérubin remercie avec effusion son ami de ce qu'il veut bien lui prêter son appui, et le même jour ils commencent leurs recherches.

Et pendant que tout ceci se passe chez Mon-

fréville, M. Gérondif est resté dans la rue, pétrifié par la colère et les menaces de son élève ; Comtois est depuis longtemps remonté chez ses maîtres, et le professeur est toujours devant la porte cochère.

Enfin, il se décide à se remettre en marche, en faisant cette réflexion :

« L'Écriture dit : « Cherchez et vous trouve-» rez. » Je vais chercher la jeune Louise... mais » il est probable que je ne la trouverai pas. »

CHAPITRE XXVI.

LE PETIT MARCHAND DE CHIENS.

—

Nous avons laissé Louise au moment où, pour obéir aux volontés de madame de Noirmont, elle quittait sa demeure avant que personne ne fût encore éveillé dans la maison.

Louise se trouve donc dans la rue de fort grand matin, elle tient sous son bras un paquet renfermant ses effets, et elle a serré dans son sein cette lettre si précieuse pour elle, qui lui fera peut-être retrouver son père.

Lorsqu'elle se voit seule, et déjà assez éloignée de la maison qu'elle vient de quitter, son premier désir est de savoir le nom de la personne à laquelle madame de Noirmont l'a adressée. Elle tire la lettre de dessous son fichu, et lit cette adresse :

« Pour M. Edouard de Monfréville, la remettre à lui-même. »

« — Monsieur de Monfréville, » se dit Louise, » je n'ai jamais entendu parler de ce monsieur-là ... mais madame de Noirmont a dit qu'il était très-ami avec. . monsieur Chérubin... et que là on me donnerait tout de suite son adresse. Allons à l'hôtel de M. Chérubin... ah ! je ne demanderai pas à le voir lui !... je sais bien qu'il ne m'aime plus. . qu'il ne veut plus me connaître... et d'ailleurs, puisqu'il a maintenant trois ou quatre maîtresses à la fois, ah ! je n'ai pas envie de le voir non plus, moi. »

La jeune fille pousse un soupir en disant cela, car son cœur n'est nullement d'accord avec ses paroles ; mais elle se met en marche pour le faubourg Saint-Germain, en se disant :

« — Ne pensons plus à l'ami de mon en-

» fance... ne songeons qu'à ce que m'a dit ma-
» dame de Noirmont cette nuit. »

Louise est arrivée dans la rue où est situé l'hôtel de Grandvilain. Quand elle se voit à peu de distance de la demeure de Chérubin, elle s'arrête, elle se sent trembler, et se dit :

« — Mais, puisque Chérubin n'a pas voulu
» nous recevoir quand nous sommes venues
» avec sa bonne nourrice... peut-être va-t-on
» me mettre à la porte de cet hôtel... on croira
» [illegible] ux voir, et ça le fachera
» encore plus contre moi! mon Dieu comment
» donc faire? »

Et au lieu de s'approcher de l'hôtel, Louise retourne sur ses pas en marchant bien doucement. Mais au bout d'un instant elle s'arrête de nouveau et se dit :

« — Il faut pourtant que je sache l'adresse
» de ce monsieur de Monfréville... si j'attendais
» que quelqu'un sortît de l'hôtel... oui, il me
» semble que cela vaudrait mieux... je serai plus
» hardie pour aller parler à quelqu'un dans la
» rue. Mais il est encore de bonne heure, dans
» les hôtels on ne se lève pas si matin!... At-
» tendons, promenons-nous dans la rue, ce n'est
» pas défendu cela, et d'ailleurs il ne passe pas
» encore beaucoup de monde! .. ah! si je le

» voyais sortir... lui... je me cacherais pour » qu'il ne me vît pas... mais au moins je pour- » rais le regarder... et il y a si longtemps que » je ne l'ai aperçu! »

Il y avait déjà quelque temps que Louise se promenait dans la rue sans avoir vu personne sortir de l'hôtel, lorsque deux individus, qui débouchent par une rue voisine, viennent du côté de la jeune fille.

Ces deux personnes ne se donnent point le bras, l'un laisse même toujours quelques pas d'avance à son compagnon, comme si un certain reste de respect l'empêchait de se tenir sur le même rang que lui. Le premier a un grand paletot doublé de velours, fort élégant et déjà fort sale, un chapeau presque neuf, mais qui a l'air d'avoir reçu plusieurs renfoncements, et un cigare à la bouche; le second, a son grand chapeau-parapluie et son vieux carrick noisette, un pantalon horriblement crotté, et des bottes qui n'ont pas été faites pour lui, et dans lesquelles ses pieds et ses jambes semblent danser. De plus, un œil poché et le nez meurtri.

Daréna et Poterne venaient de passer la nuit dans une réunion où l'on avait joué jusqu'au jour et où l'on s'était battu avant de se quitter.

Daréna, pour retourner chez lui, avait voulu passer par la rue où demeurait Chérubin; il prenait toujours ce chemin de préférence, ce qui ne plaisait pas à Poterne, qui tout en le suivant, murmurait :

« — Si votre ancien ami, le jeune marquis, » nous rencontrait .. on pourrait bien encore » me donner quelques gratifications par der- » rière... et je ne m'en soucie pas!

» — Bah! bah! » répondait Daréna, « tu » prends toujours mal les choses... Je voudrais » au contraire rencontrer Chérubin... je l'abor- » derais en riant, et je lui dirais : Est-ce qu'en- » tre ami on se fache pour des plaisanteries.... » Je vous ai fait faire la connaissance d'une » jeune fille charmante... au lieu d'être Polo- » naise, elle était Alsacienne... qu'est-ce que ça » fait!... et ma foi, ce n'est pas ma faute si vous » vous êtes endormi près d'elle!... Je gage qu'il » me donnerait une poignée de main, et tout » serait oublié.

» — Hum!..... je ne crois pas! si vous sa- » viez comme son ami Monfréville vous a » traité...

» — Ta ta ta!... des mots en l'air!... des bê- » tises! je suis au-dessus de ça! »

Ces messieurs continuaient leur chemin,

lorsque Poterne, apercevant Louise arrêtée à quelques pas de l'hôtel, sur lequel ses regards semblent attachés, pousse Daréna en lui disant :

» — Regardez donc... là-bas... à droite...

» — Ah bigre! la jolie fille... que diable fait-» elle là, en contemplation devant l'hôtel de » Chérubin?... Mais sais-tu, Poterne, que cette » jeune femme est ravissante... plus on la re-» garde, plus on lui découvre de charmes.

» — Oui... et ce n'est pas une tournure de » Paris... c'est pourtant mieux qu'une paysanne. » Elle a un paquet sous le bras... est-ce qu'elle » arrive de son pays?

» — Elle regarde toujours l'hôtel .... déci-» dément il faut que je sache ce qu'elle fait » là...

» — Que voulez-vous faire?...

» — Je n'en sais rien encore; mais je suis » Français et galant avant tout..... et je dois » aide et protection au beau sexe. Allons, » avance... tu vas voir... marche à côté de moi, » imbécile! »

Daréna et Poterne traversent la rue, se dirigent du côté où est Louise, et quand ils sont près d'elle, Daréna s'arrête en disant très-haut à son compagnon :

« — Monsieur de Poterne, pendant que nous » sommes dans cette rue, si nous allions sou- » haiter le bonjour à notre ami intime, le mar- » quis Chérubin de Grandvilain, dont voilà l'hô- » tel?... Vous savez qu'il nous supplie toujours » d'aller lui demander à déjeuner? »

Poterne s'enveloppe hermétiquement dans son carrick, en répondant :

« — Il est de trop bonne heure, personne » n'est encore levé chez le marquis. »

Ces paroles n'ont pas été perdues pour Louise, qui a tressailli au nom de Chérubin. Elle s'approche de Daréna, en lui disant d'un air timide :

« — Monsieur, excusez-moi... mais puisque » vous êtes l'ami de monsieur.... de Grandvi- » lain dont voilà l'hôtel, peut-être connaissez- » vous aussi M. de Monfréville... »

Au nom de Monfréville, Poterne fait la grimace; mais Daréna répond à Louise d'un air fort aimable :

« — Oui, ma belle demoiselle, je connais » Monfréville... je suis même intimement lié » avec lui . ... Est-ce que vous avez affaire à » lui?

» — J'ai une lettre à lui remettre... je ne sais » pas son adresse... et on m'avait dit que je la

» saurais chez M. Chérubin... Mais, quoique je » connaisse bien M. Chérubin, je n'osais pas en- » trer dans son hôtel.

» — Ah! vous connaissez mon ami Chérubin, » mademoiselle... mais alors il doit m'avoir » parlé de vous, car j'étais son confident in- » time.

» — Oh! non, monsieur, » répond Louise d'un air triste, il ne vous aura pas parlé de » moi, car il m'avait oubliée... il ne voulait plus » nous voir..... Je suis Louise..... la compagne » d'enfance de M. Chérubin.

» — La jeune Louise! » s'écria Daréna, « celle » qui était avec Chérubin à Gagny, chez la mère » Nicolle, sa nourrice?...

» — Oui, monsieur.

» — Vous voyez que je suis bien au fait, ma- » demoiselle... que je ne vous ai pas trompée » en me donnant pour l'ami du marquis

» — Oh! oui, monsieur, je le vois bien! »

Pendant ce dialogue, Poterne s'approche de Daréna, et lui dit à l'oreille :

« — Il y a quelque chose à faire. »

Daréna lui répond par un coup de coude dans les côtes, en murmurant :

« — Je le vois bien, animal! »

Puis, se tournant vers Louise, il reprend :

» — Mademoiselle, puisque vous ne voulez » pas entrer chez mon ami Chérubin, il me » semble qu'il n'est pas convenable que vous » restiez ainsi dans la rue..... A Paris, voyez-» vous, il y a de certaines convenances qu'il faut » toujours observer. Jeune et jolie comme vous » l'êtes, il ne faut pas vous exposer à être insul-» tée par quelque malotru... Donnez-moi votre » bras, vous êtes la compagne d'enfance, la » sœur de lait de mon ami, je deviens naturel-» lement votre protecteur.... Prenez donc mon » bras.

» — Ah! monsieur, que de bontés, » répond Louise en passant timidement son bras sous celui de Daréna. « Mais est-ce que vous daignez » me conduire chez monsieur Monfréville?

» — Je vous conduirai partout où vous vou-» drez... chez le roi si vous aviez à lui parler!... » Poterne, prenez donc le paquet de Made-» moiselle.

» — Vous êtes trop bon, monsieur, mais il ne me gêne pas.

» — C'est égal, je ne souffrirai pas que la sœur » de lait de mon ami Chérubin porte un paquet » quand je lui donne le bras. »

Poterne s'est déjà emparé du paquet qu'il a retiré des mains de Louise ; et celle-ci, confuse de tant de politesses, se remet en marche en donnant le bras à Daréna, tandis que Poterne les suit en tâtant ce qu'il peut y avoir dans le paquet.

Tout en marchant, la jeune fille conte à Daréna comment elle a quitté Gagny pour entrer chez madame de Noirmont, son chagrin de ce que Chérubin ne pense plus à elle ; enfin, elle n'omet aucune circonstance, ne se taisant que sur la visite que madame de Noirmont lui a faite pendant la nuit.

« — Et qu'allez-vous faire chez Monfréville? » dit Daréna, en fixant ses regards sur les beaux yeux de Louise.

» — J'allais lui porter une lettre qu'on m'avait donné pour lui. »

« — Sans doute, pour qu'il vous raccom-
» modât avec votre bon ami Chérubin?

» — Oh! non, monsieur... c'était pour...
» une affaire que lui seul doit connaître. »

Louise n'en dit pas davantage, elle ne juge pas convenable de mettre quelqu'un dans la confidence de ce que lui [illegible] ment. Daréna fait peu attention à cette circonstance, il pense maintenant, à ce qu'il va faire de

Louise; tout-à-coup il se rappelle la petite maison du boulevard extérieur, qu'il avait louée pour l'intrigue polonaise, et qu'il possède encore, ayant été obligé de la prendre pour six mois. Se tournant alors vers Poterne qu'il regarde en clignant de l'œil, il lui dit :

« — Monsieur de Poterne, mon ami Mon-
» fréville habite toujours sa petite maison... sur
» les boulevards... hors barrière n'est-ce pas ?

« Toujours, monsieur le comte. » répond Poterne d'un air bénin. «Mais ensuite monsieur
» de Monfréville s'absente souvent pour faire
» de petits voyages... dans les environs... Je
» ne puis pas vous répondre qu'il sera mainte-
» nant chez lui.

» — Enfin, nous allons toujours y conduire
» mademoiselle... s'il est absent, nous avise-
» rons à ce que mademoiselle Louise, sœur de
» lait de mon ami Chérubin, pourra faire jus-
» qu'à son retour... Ah ! voilà un fiacre, pre-
» nons-le, car d'ici chez Monfréville, il y a fort
» loin. »

Poterne fait un signe à une voiture d'avancer, Louise y monte avec les deux personnes qu'elle vient de rencontrer ; la jeune fille est sans défiance, elle est persuadée que le monsieur qui lui a offert son bras est un ami de Chérubin, et

à ses yeux. c'est un titre suffisant pour éloigner tout soupçon de son esprit.

On arrive devant la maison voisine de la barrière de la Chopinette, qui, depuis l'aventure avortée avec mademoiselle Chichette Chicheman, n'était plus habitée que par le petit Bruno, qu'on en avait laissé gardien. Daréna a soufflé quelques mots dans l'oreille de Poterne, qui a soin d'entrer le premier. Louise reste près de Daréna, qui est assez longtemps à payer le cocher. Enfin, il introduit la jeune fille dans la maison où le petit garçon a déjà reçu ses instructions.

« — Nous désirons parler à monsieur de » Monfréville, » dit Daréna en s'adressant à Bruno, « voici une jeune personne... la sœur » de lait de mon ami intime, le marquis Chéru- » bin, qui a besoin de le voir.

Bruno toise Louise avec impertinence tout en répondant :

« — M. Monfréville est absent... il revient sans » doute demain ou après, si on veut l'attendre, » il m'a dit d'offrir sa chambre à ceux de ses » amis qui viendraient le voir. »

Louise est désolée, elle regarde Daréna en murmurant.

« — Ce monsieur est absent que vais-je faire :

» — D'abord, mon enfant, il faut monter » vous reposer, dit Daréna ; ensuite nous ver- » rons... nous réfléchirons. Tenez, suivez-moi » sans crainte, chez Monfréville j'agis comme chez moi. »

Louise monte avec Daréna, qui, pour éloigner toute crainte de son esprit, affecte de la traiter avec le plus profond respect, et se tient toujours à une grande distance de la jeune fille. Celle-ci s'étonne un peu que la personne, vers laquelle l'envoie madame de Noirmont, habite une maison de si médiocre apparence, et dont le mobilier est si modeste ; mais. on ne lui a pas dit que ce monsieur fût riche, on lui a dit seulement qu'il pourrait lui faire connaître son père, et c'est pour cela qu'elle désire tant le voir.

Au bout d'un moment, Daréna dit à Louise :

« Ma belle demoiselle, vous ne connaissez » personne dans Paris... si ce n'est Chérubin ; » mais vous ne voulez pas aller lui demander » un asile. »

« — Oh non, monsieur...

» — Retourner à Gagny pour revenir ensuite » ici, ce serait perdre du temps... et, en voya- » geant seule, vous exposer à mille rencontres

» fâcheuses pour une jeune fille. Il me semble » donc que ce qu'il y a de mieux à faire dans » votre position, est de rester ici jusqu'au re- » tour de Monfréville.

» — Ici, monsieur... seule dans cette mai- » son, avec le petit garçon que j'ai vu en bas,» répond Louise avec un sentiment d'effroi, » » oh! je n'oserai pas...

« — Seule... mon enfant! non, vraiment, » et s'il en était ainsi, je ne vous ferais pas cette » proposition; mais il y a ici une concierge... » la femme de confiance de Monfréville... une » personne très-respectable... ce petit bon- » homme... est son neveu... sans doute elle ne » peut être loin, et il garde la maison en l'at- » tendant.

» — Oh! c'est bien différent!... s'il y a ici » une dame respectable... et qu'elle veuille bien » me garder jusqu'au retour de monsieur Mon- » fréville...

» Attendez, je vais m'informer de ce qu'elle » est devenue. »

Daréna descend et dit à Poterne :

« — Tu vas sur le champ mettre ce petit drôle » à la porte, et nous trouver une femme de » quarante à soixante ans... qui ait une figure » à peu près respectable... cela donnera de la

» confiance à cette petite, et elle restera ici. Je » ne suis pas fâché, d'ailleurs, que nous chas- » sions monsieur Bruno qui, lors de notre der- » nière affaire, a si bien laissé entrer ici ceux « qui ont fait tout manquer.

» — Une femme respectable, » répond Poterne. « je n'en connais pas... où diable vou- » lez-vous que je trouve ça à la Courtille !...

» — Où tu voudras... va donc... une reven- » deuse... une tireuse de cartes.., une femme » de ménage... et fais-lui sa leçon. »

Daréna retourne tenir compagnie à Louise, en lui disant que la femme de confiance est allée jusqu'à la halle, parce qu'il n'y a pas de marché dans ce quartier, mais qu'elle ne peut tarder à revenir.

Pendant ce temps, Poterne a commencé par renvoyer monsieur Bruno, qui trouve très-mauvais qu'on le mette à la porte, et se permet, en s'éloignant, de faire des gestes fort peu respectueux. Mais Poterne ne s'amuse pas à regarder les grimaces de Bruno, il court dans les cabarets voisins, s'informe, demande, va d'une maison à l'autre. Enfin, au bout de deux heures, il a trouvé ce qu'il voulait. Il revient à la petite maison avec une femme d'une cinquantaine d'années, aussi grande qu'un gre-

nadier, ayant sur la tête un bonnet qui accuse, au moins, un an de blanchissage, et sur le corps, une robe dont on ne distingue plus la couleur ; un visage bourgeonné, des yeux chassieux et un nez plein de tabac complètent le portrait.

« — Voici madame Ratouille, la femme de » confiance de Monfréville, » dit Poterne en présentant la personne qu'il accompagne.

Madame Ratouille, à laquelle Poterne a eu soin de bien faire sa leçon, fait de grandes révérences à Daréna et l'accueil le plus gracieux à Louise, en lui assurant que la maison est à son service, et que son maître, monsieur Monfréville, l'approuvera de l'avoir engagée à l'attendre. Madame Ratouille, qui est extrêmement bavarde et tient à bien jouer son rôle, parce qu'on lui a promis six francs par jour et la nourriture à discrétion, se perd dans des phrases pour prouver à Louise qu'elle sera chez elle à l'abri de toute insulte. La jeune fille, qui est persuadée que madame de Noirmont ne peut l'avoir adressée qu'à des personnes respectables, remercie beaucoup madame Ratouille, et consent à attendre, près d'elle, le retour de monsieur de Monfréville.

Daréna passe encore quelque temps près de

Louise ; Poterne en profite pour faire connaître à la nouvelle concierge la maison qu'elle est censée habiter depuis longtemps ; il l'engage à ne point trop bavarder de peur de dire quelque bêtise, lui recommande surtout de ne laisser pénétrer personne près de la jeune fille qu'on lui confie, et part ensuite avec Daréna qui dit adieu à Louise, en lui annonçant qu'il viendra le lendemain savoir si son ami Monfréville est de retour, et si elle ne manque de rien chez lui.

Lorsqu'ils ont quitté la petite maison, Poterne dit à Daréna :

« — Cette jeune fille nous est tombé entre » les mains pour nous dédommager de l'intrigue » polonaise.... elle est ravissante ! il est impos- » sible que ce jeune Chérubin ne l'adore pas ; » d'ailleurs vous m'avez dit qu'il vous parlait » souvent de sa compagne d'enfance... preuve » qu'il ne l'avait point oubliée, comme elle le » croit ; mais il ne faut la lui rendre que con- » tre son pesant d'or. »

Daréna ne répond rien ; il paraît réfléchir profondément. Poterne n'ose pas le troubler dans ses idées ; il présume bien conduire cette affaire.

Le lendemain Daréna soigne sa toilette et se rend avec Poterne à la petite maison. Pendant

qu'il va causer avec Louise, Poterne reste en bas avec madame Ratouille qui assure que la jeune fille n'a pas éprouvé un seul instant d'ennui, parce qu'elle lui a fait les cartes toute la journée.

Daréna reste jusqu'à la nuit à tenir compagnie à Louise ; en sortant avec Poterne, il garde le même silence que la veille.

Le jour suivant se passe de même, seulement Poterne remarque que son intime ami devient de plus en plus coquet dans sa mise. Madame Ratouille continue de faire les cartes à Louise, qui trouve que monsieur de Monfréville est bien longtemps à venir, mais Daréna lui répète chaque jour :

» — Un peu de patience, il faut bien qu'il re-
» vienne, et puisque vous avez tant fait que de
» l'attendre, il serait peu raisonnable de partir
» au moment où Monfréville est prêt à reve-
» nir. »

Mais Louise commence à devenir inquiète ; il lui semble que ce monsieur qui vient lui tenir compagnie, ne lui parle plus avec le même respect et ne se tient plus aussi éloigné d'elle ; elle trouve qu'il la regarde trop souvent, trop longtemps ; enfin elle a remarqué dans les discours et dans les manières de madame Ra-

touille des choses qui diminuent beaucoup la confiance qu'elle avait dans cette femme.

Le sixième jour en quittant la petite maison où ils sont restés encore plus longtemps que de coutume, Poterne, qui s'étonne de voir que les choses sont toujours au même point, dit enfin à son compagnon :

« — Ah! çà... quel est donc votre projet?... » quand verrez-vous le jeune marquis?... quelle » histoire contez-vous lui faire au sujet de cette » petite?»

Daréna se rengorge dans sa cravate et répond avec suffisance :

« — J'ai changé d'idée!... décidément cette » jeune fille est trop jolie pour que je la cède à » un autre... elle me plaît! Je ne savais plus ce » que c'était que l'amour... et elle a fait renaître » ce sentiment dans mon cœur délabré! Louise » sera ma maîtresse.. ensuite, plus tard... quand » elle ne me plaira plus... nous verrons...

» — Voilà une belle idée, » s'écrie Poterne, « si c'est comme ça que vous espérez gagner de » l'argent! devenir amoureux, vous! c'est pi- » toyable!... parce que vous avez encore quel- » ques pièces d'or en votre possession... et que » vous avez été heureux au jeu depuis quelques

» jours, mais tout cela sera vite dépensé... et si » vous manquez cette occasion...

» — Poterne, si tu ne cesses pas de m'en- » nuyer, je te casse ce rotin sur le dos. Je veux » posséder cette petite ; ce n'est peut-être qu'une » fantaisie, mais il me convient de la satisfaire... » c'est un bijou que cette Louise... et pas un » bijou faux comme tu en vendais à Chérubin. » Demain tu commanderas un repas délectable » et des vins que tu auras la complaisance de » ne point acheter à la Courtille ; tu enverras » tout cela à ma *villa* de la barrière de la Cho- » pinette, je dînerai avec Louise... et j'y couche- » rai ; toi, de ton côté, si madame Ratouille te » tente... je te permets la concierge.

» — Ah ! sapristi !... j'aimerais mieux cinq » ans à Toulon !...

» — Tu m'as entendu, Poterne, demain un » festin à la petite maison...

» — Et vous croyez donc que cette jeune » Louise consentira... à...

» — Pourquoi pas... quand je lui aurai fait » boire quelques verres de champagne et, après » tout, si elle ne consent pas, je me passerai » de sa permission..... Voilà six jours que » je lui lance des œillades brûlantes, si elle » ne les a pas comprises tant pis, ce n'est pas

» ma faute, mais je n'ai pas envie de m'en aller » en soupirs!

» — Allons, » se dit Poterne en suivant Daréna, « il l'a mis dans sa tête et tout ce que je » dirais maintenant ne servirait à rien. »

Pendant que tout ceci se passait, Chérubin et Monfréville parcouraient Paris, s'informant, demandant si l'on avait vu une jeune fille dont ils donnaient le signalement exact. Tous les gens de la maison de Chérubin avaient aussi été mis en campagne ; M. Gérondif partait dès qu'il avait déjeuné et ne rentrait à l'hôtel qu'au moment du dîner, en jurant qu'il avait fait douze lieues dans sa journée pour chercher Louise. Enfin Jasmin était allé à Gagny s'informer si par hasard Louise n'y serait pas revenue ; mais on n'y avait pas revu la jeune fille, et Nicolle, en apprenant qu'on ne savait ce qu'était devenue celle qu'elle avait adoptée, avait versé des larmes, maudit le professeur, qui était cause du départ de Louise pour Paris et juré d'aller le battre si son enfant ne se retrouvait pas.

Deux jours s'étaient écoulés sans que l'on eût rien appris ; vers la fin du troisième, Chérubin désolé du peu de succès de ses recherches, venait de quitter Monfréville pour rentrer à son

hôtel, lorsqu'en traversant le Pont-Neuf ses regards se portèrent par hasard sur un petit garçon qui tenait en laisse un chien, assez laid, qu'il offrait de vendre aux passants.

La figure du jeune marchand de chiens avait une expression de malice trop remarquable pour ne point frapper celui qui l'avait déjà aperçue. Chérubin reconnaît sur-le-champ le petit bonhomme qui gardait la maison où Daréna avait conduit la soi-disant comtesse de Globeska, et, sans trop s'expliquer à quoi lui servira cette rencontre, il s'approche de M Bruno qui le reconnaît aussi et paraît enchanté de le revoir.

« — Ah! c'est vous, monsieur... je vous re-
» connais! » dit Bruno en regardant effrontément le jeune homme, « c'est vous que l'on
» voulait attraper... avec une Allemande qui
» faisait la Polonaise... voulez-vous m'acheter
» mon chien... c'est un basset... il rapporte
» mieux que moi... car je ne rapporte jamais,
» moi... six francs... c'est pas cher... Je l'ai
» trouvé hier je le vends aujourd'hui... nous
» sommes à jeûn tous les deux!... c'est pour ça
» que vous l'aurez à bon marché.

» — Ah! tu vends des chiens maintenant? » dit Chérubin.

» — Dame! faut ben faire *queuque* chose... » puisque les autres m'ont mis à la porte... » vous savez bien, votre ami, celui qui fait le fen- » dant! et puis ce vieux filou de Poterne. . ah! » c'est qu'ils ont amené une autre jeune fille à » la petite maison là-bas... mais celle-là c'est, » bien autre chose encore que l'Alsacienne... » c'est bien autrement joli! »

Une pensée subite a frappé Chérubin; il attire Bruno à l'écart, lui met vingt francs dans la main, et lui dit :

« — Tiens, ceci est pour toi... et dix fois » autant si tu me fais retrouver celle que je » cherche...

» —Vingt francs! oh! en v'là de la chance... » J'ai jamais eu tant d'argent à la fois... Le chien » est à vous...

» — Mais réponds-moi maintenant... Daréna » et Poterne ont, dis-tu conduit une jeune » fille à la maison de la barrière?

» — Oui... dans une voiture, un vieux » sapin.

» — Depuis combien de temps... le sais-tu?

» — Pardi!... j'y étais quand ils l'ont ame- » née... Il y a de cela... attendez... sept jours » aujourd'hui...

» — Sept jours... et il y en a trois que nous

» la cherchons... Oh! c'est bien cela... Cette » jeune fille est jolie?

» — Charmante, et pas l'air d'une margot » comme l'autre... Ils lui ont fait accroire qu'elle » était chez un M. Monfréville... puis ce gueux » de Poterne a été chercher, je ne sais où, une » vieille femme pour jouer la concierge... et » moi ils m'ont fichu à la porte...

» — Cette jeune fille, devant toi... ne l'ont- » ils pas nommée?...

» — Ah! attendez... je me rappelle... Quand » ils sont arrivés, M. Daréna a dit, en faisant » entrer la jeune fille.

» — Voilà la sœur de lait de mon ami, le mar- » quis Chérubin.

— C'est elle!... Ah! les misérables, je les » forcerai bien à me la rendre!... Pauvre Louise! » depuis sept jours au pouvoir de cet infâme » Daréna... Ah! pourvu que j'arrive à temps.

» —Emenez-moi avec vous... Si vous vous pré- » sentez à leur maison, ils ne vous ouvriront » pas...

» — J'enfoncerai la porte...

» — Oh! elle est solide... mais moi je vous » réponds que je saurai me faire ouvrir.

» — Viens alors... viens, je doublerai la ré-

» compense promise, si bientôt Louise est en » mon pouvoir.

» — Oh! fameux le tour... Ah! ils me met- » tent à la porte.... merci! on va se venger un » peu... Va, Boudin! je te donne la liberté... va » chercher à dîner. »

Bruno a laché son chien. Chérubin hésite un moment pour savoir s'il ira faire part à Monfréville de sa découverte; mais chaque instant de retard lui fait craindre que Louise ne soit victime de quelque attentat; il se sent assez de résolution, de courage, pour l'arracher, seul, aux périls qui la menacent. Il monte avec Bruno dans une voiture, se fait d'abord conduire a son hôtel, dont il n'est pas éloigné, y prend une paire de pistolets, décidé à en faire usage, si cela est nécessaire pour délivrer Louise; puis, sans avoir même dit un mot chez lui, il remonte en voiture et se fait conduire, avec Bruno, à la barrière de la Chopinette.

La nuit est venue lorsqu'on arrive sur le boulevard extérieur. Chérubin frémit d'impatience, de fureur, et de crainte de ne plus trouver sa Louise. Le petit Bruno, qui pense à tout, lui dit :

« — Faites arrêter la voiture avant que nous » ne soyons tout près de la maison... S'ils en-

» tendaient arrêter un fiacre ça leur donnerait » l'éveil. »

Chérubin sent la justesse de cet avis; il descend de voiture avec Bruno, ordonne au fiacre de l'attendre, et s'avance seul avec son petit compagnon.

Les volets de la petite maison étaient fermés au rez-de-chaussée et au premier; cependant, à travers des planches mal jointes, il était facile d'apercevoir qu'il y avait de la lumière en bas et au premier.

« — Il y a du monde! » dit Chérubin, dont » le cœur bat avec force.

» — Oui... C'est ici qu'il faut de la malice » pour se faire ouvrir... Attendez, ne soufflez » pas.. tenez vos pistolets tout prêts pour les » effrayer quand ils auront ouvert... Vous allez » voir comme je vas les mettre dedans. »

Et Bruno va cogner à la porte, se mettant en même temps à siffler et à chanter son air favori : *tutu... tutu... tutu rlututu!*

Poterne était alors à table au rez-de-chaussée avec madame Ratouille; Daréna était monté au premier, où il a fait servir le dîner de Louise, en annonçant l'intention de lui tenir compagnie.

Daréna venait de déclarer son amour à Louise, qui, tremblante et saisie d'effroi, com-

mençait à comprendre qu'elle était tombée dans un piège et suppliait le ciel de venir à son aide.

Au rez-de-chaussée, où l'on ne parlait pas d'amour, on mangeait beaucoup et on buvait encore davantage. Madame Ratouille avait les yeux tellement rapetissés qu'on ne les voyait plus, et la langue de M. Poterne commençait à s'empâter, lorsque Bruno cogne à la porte.

On est quelque temps sans répondre, enfin la voix de Poterne se fait entendre :

« — Qu'est-ce qui est là !...

» —C'est moi, père Poterne... c'est votre pe-
» ttt singe Bruno, ouvrez, s'il vous plaît.

» — Qu'est-ce que tu veux, polisson, qu'est-
» ce que tu viens faire ici... nous n'avons pas
» besoin de toi... va-t-en.

» — Je viens chercher une calotte grecque
» que j'ai oubliée chez vous, je la trouverai, j'en
» suis sûr... je sais où je la mettais. Laissez-moi
» prendre ma calotte et je m'en irai tout de
» suite.

» — Tu nous ennuies... va te faire donner
» des calottes ailleurs... Laisse-nous tranquilles.

» — Ah ! si vous ne me laissez pas reprendre
» mon bonnet qui est chez vous, je cogne toute

» la nuit à la porte, et je ferai assez de tapage » pour faire venir la garde! »

Ces mots décident Poterne, il va ouvrir la porte de la maison, en murmurant :

« — Allons, viens chercher ta grecque... et » dépêche-toi de repartir. »

Mais au lieu du petit garçon qu'il s'attend à voir entrer, c'est Chérubin qui se précipite dans la maison, tenant à la main un pistolet, dont il pose le canon sur la poitrine Poterne, en lui disant à voix basse, mais avec des yeux qui lancent des éclairs :

« — Si tu jettes un cri je te tue... où est Louise? »

Poterne a tellement peur que c'est à peine s'il peut murmurer :

« — Ici dessus... avec Daréna.

Chérubin n'en demande pas plus, il s'élance, gravit l'escalier, et d'un coup de genou force et brise la porte de l'appartement du premier.

Ce n'est plus ce jeune homme faible et timide, qui ne savait ni parler, ni agir, c'est un Hercule à qui rien ne doit résister. En entrant dans la chambre, il aperçoit Louise se débattant et s'efforçant de repousser Daréna, qui cherche à la prendre dans ses bras. Chérubin se jette sur l'homme qui veut outrager Louise,

et, le saisisant par le milieu du corps, l'enlève et le rejette avec force de l'autre côté de la chambre, sur la table où l'on avait servi le dîner.

Daréna n'a pas eu le temps de se reconnaître, ni de se défendre; sa tête est allée frapper contre l'angle de la table, son menton a brisé une assiette qui lui coupe la figure, et il tombe, en murmurant le nom de Chérubin.

« — Chérubin! » s'écrie Louise qui n'ose en croire ses yeux et regarde son libérateur, en versant des larmes de joie. « Il serait possible... » c'est lui!... c'est vous!...

» — Oui, Louise... c'est moi, Chérubin, ton » ami, ton frère... qui est si heureux de t'avoir » retrouvée.... Mais, viens..... viens..... ah! ne » reste pas plus longtemps dans cette infâme » maison. Quant à toi, misérable, s'il te reste » un peu de cœur, et que tu veuilles avoir l'hon- » neur de mourir de ma main, viens me trou- » ver, et je te prouverai que ce jeune homme que » tu croyais si timide, sait se servir d'une épée » ou d'un pistolet. »

Daréna ne pouvait rien répondre, il avait perdu connaissance.

Chérubin prend la main de Louise et l'entraîne; ils arrivent en bas où madame Ra-

touille était toujours à table, tandis que Poterne essayait de se cacher dans un pot à beurre, et que Bruno faisait sentinelle à la porte. Chérubin ne s'arrête pas un moment près du complice de Daréna ; il emmène Louise, dit à Bruno de faire avancer la voiture, le petit garçon court au fiacre, le ramène près des deux jeunes gens, et ceux-ci montent dedans. Mais avant de s'éloigner, Chérubin prenant une poignée d'or dans son gousset, la donne à Bruno, en lui disant :

« — Tiens... tu as gagné cet or en faisant » une bonne action, j'espère qu'il te portera » bonheur, et que tu tâcheras de devenir hon- » nête homme. »

La voiture est partie. Chérubin tient dans ses mains les deux mains de Louise ; pendant quelque temps ces deux personnes qui ne s'étaient pas revues depuis trois ans, éprouvent tant de plaisir, de bonheur à se retrouver ensemble, leur cœur est si plein, leur émotion si forte qu'elles ne peuvent échanger que des mots sans suite, des phrases entrecoupées.

« — C'est vous, Chérubin! » balbutie Louise, « vous qui m'avez sauvée..... Vous vous occu- » piez donc encore de moi.

» — Ah! Louise, depuis trois jours je par- » cours Paris... je vous cherche de tous côtés,

» depuis trois jours..... quand j'ai appris enfin
» que vous aviez disparu de chez madame
» de Noirmont.... ah!... je n'ai pas vécu,
» je n'ai pas eu une minute de repos!.....

» — Il serait vrai... vous m'aimez donc en-
» core, Chérubin?

» — Si je vous aime! ma Louise... ah! plus
» que jamais, je le sens..... j'ai été longtemps
» sans vous donner de mes nouvelles..... c'est
» vrai... j'ai dû vous paraître indifférent, ingrat,
» mais je comptais toujours aller vous revoir, si
» M. Gérondif ne m'avait pas dit que vous étiez
» en Bretagne, où vous vous plaisiez tellement,
» que vous ne vouliez plus revenir à Gagny.

» — Oh! le menteur!... et c'est lui qui m'a
» désolée aussi en m'assurant que vous ne pen-
» siez plus du tout à votre compagne d'enfance,
» que vous ne vouliez plus la revoir.

» —Le vilain homme, mais c'est affreux, cela.

» —Et ce n'était pas vrai, et vous aimez encore
» votre pauvre Louise, ah! que je suis heureuse!»

Cette fois, le trajet de la petite maison à son hôtel a paru bien court à Chérubin, il descend de voiture, il fait entrer Louise, il la fait monter dans son appartement, Celle-ci le suit avec confiance, elle est avec celui qu'elle aime, son esprit n'a plus d'autre pensée.

Jasmin qui est monté porter de la lumière dans l'appartement de son maître, pousse un cri de joie en apercevant la jeune fille, et Chérubin lui explique en quelques mots comment il l'a retrouvée.

« — C'était encore ce gredin de Poterne.... » l'homme aux confitures de navets! » s'écrie Jasmin, « et son maître... autre fripon... Te- » nez, monsieur, j'avais eu plusieurs fois la pen- » sée qu'ils étaient pour quelque chose dans tout » cela !

» — Louise restera ici... oh! je ne veux plus » qu'elle me quitte, » dit Chérubin, « j'aurais » trop peur de la perdre encore. Elle aura un ap- » partement dans cet hôtel... mais en atten- » dant... cette nuit elle occupera le mien. Jas- » min, tu me feras préparer une pièce ici-dessus.

» — Oui, mon cher maître. »

Louise veut s'opposer à cet arrangement, elle craint de déranger Chérubin, elle dit que la plus petite pièce dans l'hôtel lui suffira, mais Chérubin ne l'écoute pas; et Jasmin s'éloigne pour exécuter ses ordres.

Les deux jeunes gens restent seuls, alors Chérubin ne peut se lasser de regarder et d'admirer Louise, il la retrouve si belle, si gracieuse, si séduisante, qu'il s'écrie :

« — Et je vous avais oubliée pour toutes ces » femmes que j'avais cru aimer à Paris... ah! » Louise !... il n'y en a pas une seule qui puisse » vous être comparée !... »

La jeune fille raconte à son ami tout ce qu'elle a fait depuis qu'elle a quitté le village, elle ne lui cache aucune de ses pensées; elle n'a aucun secret pour lui. Arrivée à son entrée chez madame de Noirmont, elle lui fait part de tous les incidents qui ont marqué son séjour; puis portant tout à-coup ses mains contre sa poitrine, elle s'assure qu'elle possède toujours la lettre qu'elle doit remettre à M. de Monfréville, et que Daréna voulait qu'elle lui donnât, lorsque Chérubin est arrivé si à propos pour la défendre.

« Demain je vous conduirai chez Monfré- » ville, » dit Chérubin, « car ce soir il est trop » tard pour le faire prier de venir. Madame de » Noirmont vous a dit qu'il vous ferait con- » naître votre père..... mais, ma chère Louise, » telle chose qu'il arrive, jurons de ne plus nous » séparer... si vous n'avez point de parents, je » vous tiendrai lieu de tout... je serai votre pro- » tecteur... votre ami... votre... »

Chérubin ne sait comment achever, mais il prend la main de Louise et la couvre de bai-

sers. La jeune fille se trouve si heureuse d'être toujours aimée du compagnon de son enfance, qu'elle fait avec joie le serment qu'il lui demande. Tous deux ne peuvent se lasser de se répéter qu'ils s'aiment, qu'ils s'aimeront toujours; puis ils se rappellent les plaisirs de leur jeunesse, leurs premiers jeux, les doux moments qu'ils ont passés ensemble, ces journées si courtes et si belles, qu'ils pourront connaître encore.

Pour deux êtres qui s'aiment sincèrement et qui ont été longtemps sans se voir, le temps s'écoule sans que l'on s'aperçoive de sa durée. Depuis longtemps Jasmin était venu dire à son maître qu'on lui avait préparé un appartement à l'étage supérieur, et Chérubin avait renvoyé son vieux domestique, en se disposant à se retirer aussi. Mais il recommençait à causer avec Louise, il reposait avec bonheur ses yeux sur les siens, qui étaient remplis de tendresse et d'amour. Ils échangeaient de nouveaux serments de s'aimer sans cesse, et ne pensaient plus à se quitter.

Tout-à-coup une horloge voisine se fait entendre : elle sonnait deux heures du matin.

« — Mon Dieu! il est bien tard, » dit Louise, « deux heures de la nuit... je ne m'en serais

» pas douté!... mon ami, je vous empêche de
» prendre du repos... il faut nous quitter.....
» mais seulement jusqu'à demain.

» — Allons, » dit Chérubin, « je vous laisse
» dormir, Louise..... Bonsoir..... puisqu'il le
» faut. »

Et le jeune homme regardait tendrement la jeune fille, et il ne s'en allait pas, enfin il reprend avec un certain air embarrassé :

» — Louise... avant de vous quitter... ne me
» permettrez-vous pas de vous embrasser... je
» n'ai pas encore osé depuis que je vous ai re-
» trouvée... et pourtant... au village nous nous
» embrassions souvent. »

La jeune fille ne voit pas pourquoi elle refuserait à l'ami de sa jeunesse, cette douce faveur qu'elle lui accordait autrefois, et pour toute réponse, elle se rapproche de lui. Chérubin a volé dans ses bras, il la presse contre son cœur, mais son baiser n'est plus celui d'un enfant.... Louise s'aperçoit trop tard de son imprudence, comment fuir un danger que l'on n'a pas prévu... et puis il y a des fautes si douces à commettre... et Chérubin lui jure si bien qu'il l'aimera toujours... Il a cessé d'être timide cette fois!

CHAPITRE XXVIII.

LES AMOURS DE MONFRÉVILLE.

—

Le petit point du jour a retrouvé Chérubin dans les bras de Louise ; l'appartement préparé à l'étage supérieur avait été inutile pendant la nuit. Mais quand vient le matin, le jeune homme y monte bien doucement, afin que les gens de sa maison puissent croire qu'il y a passé la nuit. Sur les neuf heures, il sonne Jasmin, et lui dit d'aller voir si mademoiselle Louise est levée et peut le recevoir.

Le vieux domestique s'empresse de s'acquitter de sa commission, et il revient d'un air radieux dire à son jeune maître que sa bonne amie est levée, qu'elle est belle et fraîche comme une rose, et que l'on voit bien qu'elle a parfaitement dormi toute la nuit.

Chérubin sourit de la perspicacité de Jasmin, et s'empresse de se rendre près de Louise.

La jeune fille verse des larmes, et cache sa figure dans le sein de celui qu'elle aime; mais Chérubin lui dit, avec ces accents qui peignent l'amour et qui arrivent si vite au cœur d'une femme :

« — Pourquoi te repentirais-tu d'avoir fait » mon bonheur, lorsque désormais je veux em- » ployer toute ma vie à faire le tien; nous ne » nous quitterons plus, tu seras ma fidèle com- » pagne, ma femme chérie...

» — Non, » répond Louise en pleurant, « vous » êtes riche, vous êtes d'une haute naissance... » et vous ne pouvez pas épouser une pauvre » fille qui n'a point de parents... Je vous aime- » rai toute ma vie, mais je ne puis pas être vo- » tre femme; car un jour viendrait peut-être où » vous vous repentiriez de m'avoir donné ce » titre... et alors je serais trop malheureuse!

» — Jamais... et c'est bien mal à toi d'avoir

» cette idée-là... Mais, d'ailleurs, cette lettre » que tu vas remettre à Monfréville doit te faire » connaître tes parents... Eh! bien, je me jette- » rai à leurs pieds, et il faudra qu'ils consentent » à ce que je sois ton mari. »

Louise pousse un soupir et baisse les yeux, en répondant :

« — Maintenant... suis-je encore digne de » retrouver mes parents... Cette lettre, il me » semble que je n'oserai plus la remettre à ce » monsieur... peut-être ferais-je mieux de la » déchirer. »

Chérubin parvient à calmer les craintes de Louise ; il se décide à écrire à son ami et à lui envoyer la lettre que la jeune fille n'ose plus lui porter. Il se hâte donc d'adresser à Monfréville le billet suivant :

« Mon ami,

» J'ai retrouvé ma Louise, c'est un ange qui » embellira ma vie... elle ne peut plus être à un » autre maintenant, car elle est à moi... O » mon cher Monfréville, je suis le plus heureux » des hommes, et je n'ai pas eu peur cette » fois... mais aussi je n'aimais pas les autres » femmes, et j'adore celle-ci

» Madame de Noirmont avait donné à ma » Louise une lettre pour vous, en lui disant que » vous pourriez lui faire connaître son père.. » et c'est en cherchant votre demeure qu'elle a » rencontré ce misérable Daréna, qui l'avait » menée dans sa petite maison, en lui faisant » croire qu'elle était chez vous. Heureusement, » je suis arrivé à temps... Je vous envoie cette » lettre, mon ami; venez vite nous dire ce que » vous savez... Mais si les parents de Louise » voulaient me séparer d'elle, ne les lui faites » pas connaître; car, désormais, nous ne pou- » vons plus exister l'un sans l'autre. »

Chérubin a signé cette lettre, il met dedans celle qu'on avait donné à Louise, et de grand matin il envoie tout cela chez son ami.

Monfréville était seul chez lui lorsqu'on lui apporta la missive de Chérubin : il se hâte d'en prendre connaissance. En lisant le nom de madame de Noirmont, en apprenant ce qu'elle a dit à Louise, il devient pâle et tremblant, ses yeux se portent aussitôt sur la lettre renfermée dans celle de Chérubin; il regarde la suscription, et s'écrie :

« — Oui... c'est elle qui m'écrit... je recon- » nais ces caractères, quoiqu'il y ait bien long- » temps qu'ils n'aient frappé ma vue... Mon

» Dieu !.. quel événement a pu la décider à » m'écrire... après avoir juré de ne plus voir » en moi qu'un étranger... d'effacer le passé de » son souvenir... Et cette jeune fille qu'elle m'a- » dressait... ah ! si j'osais espérer... »

Et Monfréville brise le cachet qui ferme la lettre de madame de Noirmont. Avant de lire, il est obligé de s'arrêter encore, car il est tellement ému que ses yeux ont de la peine à distinguer les caractères ; enfin il tâche de se remettre, et lit :

« Monsieur,

« Lorsqu'au mépris de vos serments vous me » laissiez pleurer près du berceau de mon en- » fant une faute que vous ne veniez pas répa- » rer, j'avais juré que vous ne connaîtriez ja- » mais cet enfant... Et même, je dois le dire, » l'enveloppant dans la haine que je ressentis » dès-lors pour mon séducteur, j'abandonnai » ma fille aux villageois auxquels je l'avais con- » fiée, et je me promis de ne jamais la revoir. » Plus tard, ma position me faisait un devoir de » tenir ce serment. Mon père, qui, grâce au » Ciel, ignora toujours la faute de sa fille, avait » disposé de ma main ; mariée, mère de famille,

» épouse d'un homme aussi sévère sur l'honneur
» que jaloux de sa réputation, j'aurais fait à la
» fois le malheur de ma fille, le mien et celui
» de M. de Noirmont, si par une seule démar-
» che imprudente je m'étais exposée à faire
» soupçonner une faute de ma jeunesse. Vous
» dire que j'étais heureuse, serait vous tromper;
» une mère peut-elle l'être, lorsqu'elle a re-
» poussé de ses bras un de ses enfants... Je me
» reprochais souvent les caresses que je donnais
» à ma fille... car je me disais, au fond de mon
» âme, que j'en avais une autre qui avait autant
» de droit à ma tendresse, et que je l'avais éloi-
» gnée de mes bras !..... Ces remords n'é-
» taient point suffisants, sans doute, et le Ciel
» me réservait une plus terrible punition! Il y
» a quelques mois, pendant un voyage que je
» fis, une jeune fille fut admise dans ma maison
» en qualité de femme de chambre, sa douceur,
» le charme répandu sur toute sa personne lui
» lui avaient gagné tous les cœurs... Moi-même,
» je me sentis entraînée vers elle; mais jugez de
» ma position en apprenant que cette jeune
» fille, élevée au village de Gagny, par les bon-
» tés d'une paysanne nommée Nicolle, était ce
» même enfant que je lui avais jadis aban-
» donné! Ma fille chez moi... en qualité de do-

» mestique... servante chez sa mère... ah! » monsieur, pouvais-je supporter cette affreuse » situation?... A chaque instant tentée de me » jeter dans les bras de Louise... de la presser » contre mon cœur... puis, me rappelant mon » époux... mon autre fille... l'honneur d'une » famille entière... il fallait mourir ou sortir de » cette position... Enfin, je viens de voir Louise, » je n'ai pas pu lui avouer que j'étais sa mère... » mais je l'ai suppliée de s'éloigner, et la pauvre » enfant a cédé à mes prières. Cependant, tou- » chée du tendre attachement qu'elle m'a témoi- » gné... je me suis décidée à lui rendre son » père... . Cet enfant, qu'à votre retour en » France vous m'aviez suppliée en vain de vous » faire connaître... c'est Louise... cette jeune » fille si belle et si sage qui vous remettra cette » lettre. Rendez-lui son père, monsieur; quant » à sa mère, vous ne devez pas la lui nommer, » mais son cœur saura sans doute la lui faire » deviner!

» Amélie de Noirmont. »

En achevant la lecture de cette lettre, Monfréville s'abandonne à l'ivresse la plus vive, ses yeux parcourent encore le billet écrit par madame

de Noirmont, il craint d'être le jouet d'une illusion, il est trop heureux de penser que cette Louise, dont chacun vante la beauté, la douceur, la sagesse... est cet enfant qu'il brûlait de retrouver. Mais bientôt un souvenir vient modérer les transports de sa joie, il se rappelle la lettre, il la prend, il la relit de nouveau, et un sentiment de tristesse se peint dans ses yeux et il soupire, en murmurant :

« Le ciel n'a pas voulu que mon bonheur » fût parfait...et c'est sans doute encore pour » me faire expier ma faute..... mais après » avoir été coupable... il ne me restera plus qu'à » pardonner. »

Louise et Chérubin étaient toujours ensemble, ils attendaient, avec impatience, l'arrivée de Monfréville, et à cette impatience se mêlait une crainte secrète dont ils ne pouvaient pas bien se rendre compte.

Enfin, Jasmin annonce : monsieur de Monfréville.

Louise, toute émue, baisse les yeux, Chérubin court au-devant de son ami, mais il s'arrête en remarquant son air sérieux, sévère même, et il balbutie en lui tendant la main :

« — Est-ce que vous n'avez pas reçu ma » lettre, mon ami ? »

Monfréville ne touche pas cette main que lui tend Chérubin, il porte ses regards sur la jeune fille qui se tient, en tremblant, à l'extrémité de la chambre, et, tout en la regardant, il sent ses yeux se mouiller de larmes; mais, s'efforçant de cacher l'émotion qu'il éprouve, il va s'asseoir à quelques pas de Louise, qui tient toujours ses yeux baissés, et fait signe à Chérubin de prendre un siége, en lui disant :

« — Oui, j'ai reçu votre lettre... et j'ai lu » celle de madame de Noirmont, qui m'ap- » prend comment mademoiselle a été adoptée » par la même femme qui vous a nourri.

» — Eh bien! mon ami, est-il vrai que vous » connaissez... le père de Louise... que vous » pourrez l'aider à le retrouver... mais croyez- » vous qu'il la rendra heureuse... qu'il ne met- » tra pas d'obstacle à notre amour?... »

Monfréville regarde encore la jeune fille, en balbutiant :

« — Oui, je connais le père de mademoi- » selle. »

Louise lève les yeux alors, et les porte sur Monfréville avec un sentiment d'espoir et de tendresse filiale, en s'écriant :

« — Vous connaissez mon père... Ah! mon-

» sieur... s'il était vrai qu'il daignât m'aimer...
» et... me... »

La jeune fille n'achève pas... sa voix tremble et la parole expire sur ses lèvres. Monfréville reprend au bout d'un moment :

» — Avant de répondre à vos questions, il est
» nécesaire que je vous raconte une histoire de
» ma jeunesse... Veuillez me prêter toute votre
» attention.

» — J'avais vingt-deux ans à peine, j'étais
» riche, indépendant, déjà maître de mes vo-
» lontés et fort peu de mes passions!... Alors,
» j'aimai une demoiselle d'une famille hono-
» rable... Elle n'avait plus de mère pour veiller
» sur elle, et, pendant une absence de son père,
» mon amour sut triompher de sa vertu... Ah!
» c'est une grande faute que d'abuser d'un sen-
» timent qu'on a fait naître, pour entraîner
» celle que l'on aime à l'oubli de ses devoirs...
» et il est bien rare que l'on n'en soit pas puni!»

Ici Chérubin se trouble et n'ose plus porter ses regards sur Monfréville, tandis que Louise, pâle et tremblante, sent de grosses larmes s'échapper de ses yeux.

« — Bientôt, » reprend Monfréville, » obligé,
» pour des affaires, de me rendre en Angleterre,
» je partis en promettant à celle que j'avais sé-

» duite, de revenir, sous peu de temps, demander sa main à son père. Mais lorsque je fus » loin d'elle, l'inconstance, trop naturelle chez » un jeune homme, me fit oublier mes promesses. Cependant je reçus une lettre, par » laquelle on me disait que l'on allait devenir » mère, que je devais me hâter d'accourir, si je » voulais lui sauver l'honneur et réparer ma » faute... eh bien! cette lettre, je la laissai sans » réponse... un autre amour m'occupait!... » deux années s'écoulèrent. Je revins en France; » alors me rappelant celle que j'avais lâchement abandonnée, et cet enfant qui ne connaissait pas son père, j'étais résolu à offrir » mon nom, ma main à cette personne envers » laquelle j'avais été si coupable. Mais, il n'était » plus temps, elle était mariée... mariée à un » homme d'un rang honorable, je ne doutais » pas qu'elle ne fût parvenue à cacher sa faiblesse à tous les yeux; mais je brûlais de savoir ce qu'était devenu mon enfant. Après » bien des tentatives inutiles, je parvins enfin à » me procurer un entretien secret avec celle qui » m'avait tant aimé... mais alors, je ne retrouvai plus qu'une femme courroucée, implacable, qui, à toutes mes prières, ne répondit » que ces mots : « Vous m'avez abandonnée,

» quand je vous suppliais de venir me nommer
» votre épouse et de donner un père à votre en-
» fant. Je ne vous connais plus! je veux perdre
» le souvenir d'une faute dont je rougis, et quant
» à votre fille, toutes vos prières seraient inu-
» tiles, vous ne saurez jamais ce qu'elle est de-
» venue. Cet arrêt, prononcé par une femme
» outragée, ne fut que trop rigoureusement
» exécuté.. seize années se passèrent... en vain,
» quelquefois, j'avais renouvelé mes prières, on
» les avait laissées sans réponse... et mainte-
» nant Chérubin, vous connaissez la cause de
» cette tristesse, qui, parfois, venait m'assaillir
» au milieu des cercles les plus frivoles, de
» cette inégalité d'humeur que l'on remarquait
» en moi; c'est qu'au milieu des bruyants plai-
» sirs du monde, le souvenir de mon enfant
» revenait alors à ma pensée, et cette fortune
» que l'on m'enviait, ce bonheur, dont je pa-
» raissais jouir, ah!... je l'aurais donné de bon
» cœur pour presser une fois ma fille dans mes
» bras... mais aujourd'hui mes vœux sont exau-
» cés... aujourd'hui... une amie... de celle qui
» m'aimàt jadis, daigne enfin me rendre ma
» fille... ô mon Dieu!... quand je devrais être
» si heureux de la retrouver, faut-il que j'ap-
» prenne en même temps qu'elle fut coupable!

» faut-il que cette séduction, qui fit le malheur » de sa mère, soit aussi le partage de mon en- » fant... »

Monfréville n'a pas achevé ces paroles, et déjà Louise et Chérubin sont allés se précipiter à ses pieds. Le visage baigné de larmes, tous les deux embrassent ses genoux, et Louise tend ses bras vers lui, en murmurant d'une voix tremblante :

« — Pardonnez-moi, mon père... pardon- » nez-nous .. Hélas! je ne connaissais pas mes » parents... et Chérubin était tout pour moi! »

Monfréville ouvre ses bras aux deux amants qui se précipitent sur son cœur, et leur dit en les embrassant :

« — Oui... je dois pardonner... car au lieu » d'un seul, j'aurai désormais deux enfants. »

CHAPITRE XXIX.

CONCLUSION.

—

Quelques temps après cette journée, qui avait rendu un père à Louise, M. Monfréville, qui l'avait publiquement reconnue pour sa fille, la mariait au marquis Chérubin de Grandvilain.

Et ce jour-là, Nicolle était venue à Paris, doublement heureuse d'assister à cette union qui faisait le bonheur de celui qu'elle appelait

encore son *feu*, et de l'enfant à qui, pendant longtemps, elle avait tenu lieu de mère.

Et pour les noces de son maître, Jasmin, qui semblait avoir retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse, voulait absolument tirer un feu d'artifice dans la cour de l'hôtel ; mais la grosse Turlurette s'y opposa, en lui rappelant les accidents arrivés à la naissance de Chérubin, et Jasmin se borna à tirer quelques pétards avec lesquels il brûla le peu de cheveux qui lui restait.

Quant à M. Gérondif, Chérubin, après lui avoir fait compter une jolie somme, l'avait engagé à chercher d'autres élèves

Le professeur, se voyant à la tête d'un capital assez rond, voulut faire parler de lui à Paris ; il fonda un journal latin, fit une tragédie, tint un cours de sciences universelles, et voulut forcer les dames à s'habiller sans corset. Au bout de quelque temps, n'ayant réussi qu'à manger ses économies, il fut très-heureux de retourner à Gagny, et d'y reprendre l'emploi de maître d'école.

Par suite de sa chute au milieu des assiettes et des verres, Daréna étant resté défiguré, n'osait plus se montrer au grand jour; il se livra plus que jamais à ses goûts pour la débauche,

et, après une orgie et une nuit passée au jeu avec des gens sans aveu, dont il avait gagné l'argent, il fut trouvé mort dans la rue et entièrement dépouillé.

Ainsi finit un homme né dans le grand monde, élevé au sein de l'opulence, ayant reçu une bonne éducation, mais que ses vices avaient fait descendre jusqu'aux derniers rangs de la société.

Après avoir perdu son intime ami, M. Poterne se fit marchand de contremarques à la porte des théâtres, et dans ce métier il reçut encore de fréquentes corrections, parce qu'on ne pouvait presque jamais entrer avec les billets qu'il avait vendus.

Le petit Bruno profita des conseils et de l'or que lui avait donnés Chérubin; renonçant à voler des chiens pour les vendre, il forma un petit établissement, fit de bonnes affaires et devint honnête homme, répétant souvent que cela était bien plus facile que d'être fripon.

Louise fut heureuse épouse et heureuse fille; jamais cependant Monfréville ne lui dit le nom de sa mère; mais lorsqu'elle allait dans le monde où l'on s'empressait d'accueillir la jeune femme du marquis Chérubin; elle rencontrait quelquefois la famille de Noirmont; alors c'était avec un bien vif plaisir qu'elle embrassait Er-

nestine, qui lui témoignait toujours la plus tendre amitié, puis ses regards cherchaient ceux de madame de Noirmont, qui de son côté épiait tous les siens ; et lorsque, masqués par des indifférents ou cachés derrière la foule, les yeux de madame de Noirmont pouvaient se reposer sur ceux de Louise... il y avait alors dans leurs regards tout l'amour que peut contenir le cœur d'une fille et celui d'une mère.

Quant à Chérubin, il devint le modèle des maris ; on assure même qu'il fut fidèle à sa femme : ce jeune homme-là s'était toujours singularisé.

FIN.

TABLE.

		Pages.
Chap. XVIII.	— L'entrée dans le monde . . .	1
XIX.	— La comtesse de Globeska . .	25
XX.	— Louise à Paris	55
XXI.	— Le premier rendez-vous. — Les odeurs.	89
XXII.	— Les pruneaux.	116
XXIII.	— L'intérieur d'une famille . . .	140
XXIV.	— L'intrigue Polonaise.	173
XXV.	— Un grand dîner.	217
XXVI,	— La peur	244
XXVII.	— Le petit marchand de chiens. .	271
XVIII.	— Les amours de Monfrévile . .	306
XXIX.	— Conclusion. . . . . , . .	319

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.